



École doctorale d'Histoire UFR 09
Institut du Monde Africain (Imaf)

La problématique sao :
Entre civilisation, mythologie et construction de l'histoire

Manga Makrada Maina

Thèse de doctorat d'Histoire

Sous la direction du professeur Bertrand Hirsch
Professeur à l'Université Paris1 Panthéon-Sorbonne

Présentée et soutenue publiquement à Paris le 13 novembre 2017



UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE

École doctorale d'Histoire UFR 09
Institut du Monde Africain (Imaf)

La problématique sao :
Entre civilisation, mythologie et construction de l'histoire

Manga Makrada Maïna

Thèse de doctorat d'Histoire

Sous la direction du professeur Bertrand Hirsch
Professeur à l'Université Paris1 Panthéon-Sorbonne

Présentée et soutenue publiquement à Paris le 13 novembre 2017

Dédicace

A mon père Maina Manga Avara qui attendait de lire cette thèse mais que la mort a emporté brutalement.

A ma grande sœur Afrouya Maina Manga, partie très tôt.

Remerciements

Cela fait six années que nous sommes sur ce travail que nous présentons enfin. Enfin qui est un soulagement car malgré notre détermination et notre courage, nous nous sommes demandés à plusieurs reprises si nous pouvions un jour boucler de la bonne des manières cette thèse. Nous trouvons une satisfaction personnelle en écrivant ces lignes de remerciements. Nous tenons à remercier notre directeur de thèse le professeur Bertrand Hirsch pour sa patience et pour sa compréhension pendant la réalisation de ce travail. Il a compris au dernier moment nos difficultés à présenter un travail dans le cadre du programme Heritechs qui exige que nous présentions deux thèses en une pour un même sujet. Ceci a eu un impact sur l'élaboration d'un plan définitif mais avec son aide et sa compréhension, nous y sommes parvenus.

Nos remerciements vont aussi à monsieur Filipe Themudo Barata qui a été d'un soutien indispensable.

Nous remercions aussi toute l'équipe du Master TPTI qui dirige aussi par ailleurs le programme Heritechs (Heritage, Cultural Economics, Technology and Cultural Sustainability) en l'occurrence le Professeur Anne Françoise Garçon, Evelyne Berrebi et Anne Sophie Rieth.

Nous remercions également les professeurs Carlos Barciela Lopez et Miguel Angel Sáez García ainsi que Vanessa Lima ainsi que Virginia Barciela qui nous ont aidé dans toutes les étapes du séjour en Espagne.

Nos remerciements vont aussi à l'endroit des membres du comité de thèse composé des sieurs Ferdinando Fava et Jean Yves Gagnier, ainsi que nos collègues de de TPTI et Heritechs en l'occurrence Oumounhabidji Kaina Aimé, Pascal NDjock, Aimé Kantoussan, Rouzoune Rose Gonbyanne, Guy Awono, Mohamed Rahmoun, Philippe Adoum Gariam, ainsi que Remi Dewièrè, François Wassouni, Inoncent Koffi Diezou et Mahamat Abba Ousmane, Stephane Adjorbel, Vouffo Bergenie pour leurs aides diverses. Nos sincères remerciements à Dominique Pajot, Christelle Blasquez et Cécile

Chaze pour la relecture du travail, à Jorge Diez Nuñez, Alejandra Ballesteros Jean Paul Ngouaba Nya pour la traduction.

Nous adressons nos sincères remerciements à tous les habitants de Gaoui que nous ne pouvons citer nommément en l'occurrence monsieur Abakar Saleh, conservateur du Musée Sao-Kotoko et sa famille pour leurs précieuses informations. Nous remercions aussi de tout cœur madame Dominique Pajot qui a consacré son temps à la relecture de ce travail.

Mon séjour à La Rochelle a été vraiment fructueux et édifiant du point de vue scientifique et professionnel, nous tenons à présenter dans ces lignes, nos remerciements à tout le personnel du Musée d'Histoire Naturelle de La Rochelle pour leurs précieuses informations et données.

Une femme a su être à nos côtés pendant tous ces moments de recherches et à participer à nos angoisses et doutes. À travers ces mots, nous remercions sincèrement Sephora Michèle Ouamandji qui partage notre vie depuis de nombreuses années et qui nous a donné deux magnifiques filles Rosaida et Afria.

Avant-propos

Cette thèse devait initialement être présentée dans le cadre d'une cotutelle entre l'Universités de Paris1 Panthéon-Sorbonne et l'Université d'Alicante en Espagne, réunies au sein du programme international de Doctorat Heritechs. Ce programme, qui se voulait pluridisciplinaire, devait permettre au doctorant de présenter, à travers un même sujet, un travail à double finalité, de recherche et professionnelle.

Notre objectif premier dans ce travail est d'étudier les populations désignées sous l'appellation générique « Sao ». C'est à cette fin que nous produisons cette thèse intitulée : « La problématique Sao : entre mythologie, civilisation et construction de l'histoire ».

Les différentes étapes ayant abouti à la présentation de cette thèse sont nombreuses et le chemin a été jonché de difficultés. De même, nous avons eu du mal à définir clairement notre sujet et à retenir un plan définitif, tant l'histoire des Sao est d'une complexité remarquable, tout comme ces populations elles-mêmes. Les étudier a donc nécessité de faire appel à plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales, dont principalement l'archéologie, l'ethnologie, la sociologie et l'anthropologie. Ces quatre disciplines majeures sont quelquefois très proches et le décalage avec l'histoire ne semble pas être considérable surtout en terrains africains.

La conjugaison de différentes disciplines scientifiques nous a posé d'énormes difficultés puisqu'il fallait, en plus, évoquer le sujet dans son aspect patrimonial et un regard économique. Le travail initialement proposé souffrait d'une certaine profondeur. Il était léger dans son aspect historiographique. Pour résoudre ce problème, il avait été finalement décidé de séparer le travail en deux parties. Une partie principale qui traite de l'histoire des Sao et une deuxième partie qui s'intéresse au patrimoine, dans l'optique de satisfaire nos directeurs de thèse tout en restant dans le cadre de cette cotutelle. La deuxième partie remise sous forme de rapport de plus cent cinquante pages étudie l'héritage culturel, matériel et immatériel des Sao. Nous y sommes intéressés à une cité sao occupée

majoritairement par les Kotoko. Cette cité incluse dans la ville de N'Djamena abrite un musée consacré aux Sao et Kotoko. Nous étudions la muséification en faisant une comparaison avec le Musée Archéologique Provincial d'Alicante (Marq).

Même si en lisant les deux volumes de la thèse, on saisira le caractère pluridisciplinaire de ce sujet, il faut préciser que l'objectif principal est la connaissance du Sao étudié dans cette thèse.

Avant-propos

Cette thèse est présentée dans le cadre d'une cotutelle entre l'Université de Paris1 Panthéon-Sorbonne et l'Université d'Alicante en Espagne, réunies au sein du programme international de Doctorat Heritechs. Ce programme, qui se veut pluridisciplinaire, offre au doctorant de présenter, à travers un même sujet, un travail à double finalité, de recherche et professionnelle.

Notre objectif premier dans ce travail est d'étudier les populations désignées sous l'appellation générique « Sao ». C'est à cette fin que nous produisons cette thèse intitulée : « La problématique Sao : entre mythologie, civilisation et construction de l'histoire ».

Les différentes étapes ayant abouti à la présentation de cette thèse sont nombreuses et le chemin a été jonché de difficultés. De même, nous avons eu du mal à définir clairement notre sujet et à retenir un plan définitif, tant l'histoire des Sao est d'une complexité remarquable, tout comme ces populations elles-mêmes. Les étudier a donc nécessité de faire appel à plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales, dont principalement l'archéologie, l'ethnologie, la sociologie et l'anthropologie. Ces quatre disciplines majeures sont quelquefois très proches et le décalage avec l'histoire ne semble pas être considérable surtout en terrains africains.

La conjugaison de différentes disciplines scientifiques nous a posé d'énormes difficultés puisqu'il fallait, en plus, évoquer le sujet dans son aspect patrimonial et un regard économique. Le travail initialement proposé souffrait d'une certaine profondeur. Il était léger dans son aspect historiographique. Pour résoudre ce problème, il avait été finalement décidé de séparer le travail en deux parties. Une partie principale qui traite de l'histoire des Sao et une deuxième partie qui s'intéresse au patrimoine, dans l'optique de satisfaire nos directeurs de thèse tout en restant dans le cadre de cette cotutelle. La deuxième partie remise sous forme de rapport de plus cent cinquante pages étudie l'héritage culturel, matériel et immatériel des Sao. Nous y sommes intéressés à une cité sao occupée majoritairement par les Kotoko. Cette cité incluse dans la ville de N'Djamena abrite

un musée consacré aux Sao et Kotoko. Nous étudions la muséification en faisant une comparaison avec le Musée Archéologique Provincial d'Alicante (Marq).

Même si en lisant les deux volumes de la thèse, on saisira le caractère pluridisciplinaire de ce sujet, il faut préciser que l'objectif principal est la connaissance du Sao étudié dans cette thèse.

Table des matières

Dédicace.....	III
Remerciements	IV
Avant-propos.....	VI
TABLE DES MATIÈRES.....	VIII
Table des figures.....	XI
Sigles et abréviations.....	XII
Lexiques.....	XIII
Résumé.....	XIV
Resumen.....	XV
Abstract.....	XVI
INTRODUCTION.....	17
Plan du travail	28

Première partie : Les populations dites Sao : sources et contexte.....30

CHAPITRE 1 : QUELLES SOURCES POUR ÉTUDIER LES SAO ?.....	31
1.1. Les sources écrites.....	31
1.2. Les sources archéologiques.....	33
1.3. Les sources orales.....	35

CHAPITRE 2 : L'HISTORIOGRAPHIE SAO..... 41

2.1. Les sao vus par les géographes du moyen âge (Xe au XVIe siècle).....	42
2.1.1. Léon l'Africain et le « désert seu ».....	44
2.2. Barth et Nachtigal et la redécouverte des Sao	47
2.3. Les Sao : une question à étudier (Théodore Monod).....	51
2.4. Les écrits de périodes coloniales et postcoloniales.....	52
2.4.1. Marcel Griaule et « les Sao légendaires ».....	58
2.4.2. Jean-Paul Lebeuf et la « civilisation née de l'argile ».....	64
2.4.3. Les Sao : Gaulois des Tchadiens ?.....	83
2.4.4. Jean-Gabriel Gauthier et Raoul Hartweg est les urnes funéraires.....	84
2.4.5. Dierk Lange sur la trace de l'origine des Sao.....	86

CHAPITRE 3 : LE NOM « SAO ».....91

3.1. Le nom « seu » d'après Léon l'Africain	91
3.2. L'emploi des termes « seu » et « sauo » par Lorenzo Giovanni d'Anania	94
3.3. Les noms « sao » dans les chroniques d'Ibn Furtû.....	97
3.4. Le mot sô chez les explorateurs Barth et Nachtigal.....	98
3.5. Le nom « sao » selon les linguistes, les ethnologues et les historiens.....	99
3.6. Le nom « sao » selon la tradition populaire actuelle.....	101

CHAPITRE 4. : CONTEXTE GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ORIGINES DES SAO..... 104

4.1. Le pays des Sao.....	104
---------------------------	-----

4.2. Essai chronologique et contexte historique.....	110
4.3. Hypothèse sur les origines et implantation des Sao.....	114

Deuxième partie : Les Sao et les peuples125

CHAPITRE 5 : K. GHAZAWAT BARNU ET K. GHAZAWAT KANEI : SOURCES D'ORIGINE ENDOGÈNE..... 126

5.1. Un imam savant.....	127
5.2. Contexte de la rédaction	124
5.4. Les Sao-Ngafata et les Sao-Tatala.....	130
5.4.1. Les Sao-Ngafata.....	131
5.4.2. Les Sao-Tatala.....	133

CHAPITRE 6 : LES SAO, LES PEUPLES ET LES ROYAUMES VOISINS : COHABITATION ET CONFLITS..... 139

6.1. Les royaumes voisins.....	139
6.1.1. Le sultanat du Kanem.....	139
6.1.2. Le sultanat du Borno.....	143
6.2. Les peuples voisins des Sao.....	147
6.2.1. Les Kanembu.....	147
6.2.2. Les Kanuri.....	148
6.2.3. Les Bulala.....	149
6.2.4. Les Buduma.....	152
6.2.5. Les Massa descendent-ils des sao ?.....	153
6.2.6. Les Fali	159
6.2.7. Les Kotoko, héritiers « légitimes » des Sao ou usurpateurs ?.....	162
6.3. Une cohabitation pacifique.....	169
6.4. Conflits et rivalités entre les Sao et les royaumes islamisés.....	173

CHAPITRE 7 : HYPOTHÈSES SUR LE MODE DE VIE ET LES PRATIQUES CHEZ LES SAO..... 183

7.1. Les caractéristiques physiques.....	184
7.1.1. Les buttes anthropiques : marqueurs d'identité ou rempart de protection ?....	184
7.1.2. Les murailles d'enceinte.....	189
7.1.1. Les tombes et les urnes funéraires.....	190
7.2. Les caractéristiques immatérielles.....	198
7.2.1. Organisation sociale et économique.....	198
7.2.1.1. Organisation sociale	199
7.2.1.2. Activités et économie.....	203
7.2.2. Rites et croyances.....	207

Troisième partie : Naissance d'un mythe, d'une civilisation et de la disparition d'un peuple : les « sao ».....	217
CHAPITRE 8 : NAISSANCE ET DÉVELOPPEMENT DU MYTHE SAO.....	218
8.1. La tradition orale comme vecteur de l'histoire et affabulations.....	219
8. Les Sao dans la tradition orale.....	224
8.2. Origines du mythe et des légendes sao.....	228
8.3. Les légendes sur les Sao.....	228
8.3.1. Le rôle des voisins.....	231
8.3.2. Contribution des adversaires des Sao à la naissance des légendes.....	232
8.3.3. Les légendes véhiculées par les « les voyageurs ».....	233
8.3.4. Des légendes créées par les descendants des Sao.....	233
8.4. Les chercheurs et professionnels du patrimoine.....	233
CHAPITRE 9 : LES SAO ENTRE MUTATION ET DISPARITION.....	236
9.1. Les rapports entre Kanuri et Sao.....	238
9.2. Hypothèses sur la disparition des Sao.....	240
9.2.1. Les divers conflits.....	240
9.2.2. Les rescapés Sao victimes d'un métissage.....	243
9.2.3. Disparition des Sao : que dit la tradition orale ?.....	245
9.2.4. Lente transformation ou extermination radicale ?.....	248
9.3. L'héritage immatériel.....	252
9.3.1. Naissance d'un mythe sur les géants.....	252
9.3.2. Les Sao dans la mémoire collective.....	259
9.3.3. Impact sur les pratiques culturelles.....	263
CONCLUSION.....	265
a. Qui sont les Sao ?.....	263
b. Comment L'islam a mis fin à la culture Sao ?.....	264
c. Culture matérielle et mémoire collective.....	265
INTRODUCCIÓN (Español).....	268
CONCLUSIÓN (Español).....	282
a. ¿Quiénes son los sao ?.....	282
b. ¿Cómo el islam ha acabado con la cultura sao?.....	283
c. Cultura material y memoria colectiva.....	284
Annexe 1 : protocole d'interview.....	290
Annexe 2 : Données sur enquêtes de terrains.....	292
Annexe 3 : Essai Chronologique D'après J.-P. Lebeuf.....	298
Annexe 4 : répartition politique actuelle des sites sao.....	300
Annexe 5 : Texte de Théodore Monod sur les sao.....	306
Annexe 6 : Description buttes sao d'après les données de Lebeuf.....	309
Index.....	328
BIBLIOGRAPHIE.....	331

Table des figures

Figure 1 : Marcel Griaule (Ph. http://www.fatamorgana.fr/noms/Marcel-Griaule).....	58
Figure 2 : Un village kotoko au XIXe siècle (Ph. Marcel Griaule).....	162
Figure 3: Vue aérienne Musée Kotoko de Makari (Ph. Abba Mahamat M.).....	162
Figure 4: Un cimetière sao (Ph. J.- P. Lebeuf).....	189
Figure 5: Fouilles et exploitation intérieure d'un cimetière Sao à Midigué, (Ph. J.P. Lebeuf)	189
Figure 6: Urnes funéraires en place dans la nécropole Ngomna-Sao Des Dolu Koptu.....	189
Figure 7: Monnaies sao au Musée de La Rochelle (Ph. Manga Makrada M.).....	201
Figure 8 : Statuettes mises au jour dans un cimetière sao (Source J.- P. Lebeuf.).....	206
Figure 9: Couverture de la bande dessinée : Les Sao du dessinateur tchadien Adji Moussa.....	253

Table des cartes

Carte: 1 L'Afrique selon Léon l'Africain (Croquis F.X. Fauvelle-Aymard ET B. Hirsch)	46
Carte: 2 Le bassin du Lac Tchad (Manga Makrada Maina.).....	105
Carte : 3 Les fleuves Chari et Logone et leurs affluents (source Kmusser, Shuttle Radar Topography Mission (SRTM)).....	106
Carte: 4 Carte du peuplement en pays sao (Dierk Lange) 108	
Carte : 5 Emplacement buttes anthropiques sao (Source J.-P. Lebeuf).....	109
Carte : 6 La région du lac Tchad sous Idriss Alauma selon les informations d'Ahmad Ibn Furtū, XVIIe siècle (Source Rémi Dewière).....	129
Carte: 7 Le Borno en 1810 (Source Arrantzaleak).....	149
Carte : 8 Répartition ethnique des Kanuri, Yerima, Beriberi (Source Joshua Project).....	143
Carte : 9 Zone de peuplement kotoko (source AMD).....	159
Carte : 10 Carte générale du Cameroun et situation du pays fali (soure Jean-Gabriel Gauthier),	161
Carte : 11 Le pays sao au Moyen-Âge (Source Dierk Lange.).....	181
Carte : 12 La région du lac Tchad sous Idriss Alauma selon les informations d'Ahmad ibn Furtū, XVIe siècle (Source Rémi Dewière).....	172
Carte : 13 Emplacement des buttes anthropiques sao (source AMD).....	187

Table des documents

Document: 1 Couverture <i>Les Sao légendaires</i> de Marcel Griaule.....	64
Document: 2 Répartition des sites sao (source Le gisement sao de Mdaga).....	74
Document : 3 Extrait d'un texte de Léon L'Africain par C. Schefer.....	93
Document: 4 Carte du peuplement en pays sao (Dierk Lange).....	96
Document : 5 Extrait de <i>Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale</i>	98
Document: 6 Résultat des analyses de matériels	113
Document : 7 Extrait de du ch. 2 du Texte d'Ibn Furtū sur les Sao-Ngafata traduit par D. Lange	138
Document: 8 Croquis d'une butte fouillée (Source J.-P. Lebeuf)	191
Document : 9 Extrait de la bande dessinée « Sao » d'Adji Moussa.....	197
Document : 10 Extrait de la bande dessinée « Sao » d'Adji Moussa.....	223
Document: 11 Croquis de sépultures sao, J.-P. Lebeuf.....	257
Document : 12 Résultats études squelettes (R. Hartweg).....	258

Sigles et abréviations

AEF :	Afrique Équatoriale Française
CBLT :	Commission du Bassin du Lac Tchad
CEFOD :	Centre d'Étude et de Formation pour le Développement
CFA :	Communauté Financière Africaine
CNAR :	Centre National d'Appui à la Recherche
HERITECHS:	Heritage, Cultural Economics, Technology and Cultural Sustainability
ICOM :	Organisation Internationale des Musées
ICOMOS :	Conseil International des Monuments et des Sites
ORSTOM :	Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer
IRD :	Institut de Recherche pour le Développement
INTSH :	Institut National de Science Humaines
ITRAD :	Institut National de Recherche Agronomique pour le Développement
MNT :	Musée National du Tchad
ONU :	Organisation des Nations Unies
TPTI :	Techniques, Patrimoine, Territoires de l'Industrie
UNESCO :	Organisation des Nations unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

Lexiques

<i>Ada</i> :	Rites ou cultes :
<i>Am</i> :	Eau
Bléwé :	Hommes
<i>Bouduma</i> :	Buduma = Yéténa, Yédina ou Worwei
<i>Bulala</i> :	Boulala, Bilala
<i>Engal</i> :	Esprit
<i>Guerem</i> :	Femmes
<i>Kanembu</i> :	Kanembu
<i>Kanuri</i> :	Kanuri, Borno ou Bornouan
<i>Maedi</i> :	Mort :
<i>Maï</i> :	Sultan ou roi en Kanembu
<i>Manda</i> :	Natron en buduma
<i>Me bgla</i> :	Génie d'eau
<i>Megan</i> :	Forgeron
<i>Mes guessseux</i> :	Ancêtres
<i>Naousse</i> :	Âme :
<i>Ngkwa</i> :	Jarres
<i>Sana</i> :	Statuette
<i>Sao</i> :	<i>Saw, So, Sô, Seu, Sou, Sauo, Sau</i>
<i>Sawé</i> :	Buttes
<i>Sawé</i> :	Murailles d'enceinte
<i>Seyfuya</i> :	<i>Sayfuwa, Kanuri</i>
<i>Squi</i> :	Labret
<i>Tsad</i> :	<i>Ciad = Tchad</i>

Résumé

Dans le bassin du lac Tchad, aux confins des États que sont actuellement le Nigeria, le Cameroun, le Tchad et le Niger coexistaient près des empires et royaumes médiévaux du Borno et Kanem les Sao. Ces Sao animistes étaient considérés par qu'Ibn Furtû comme les véritables autochtones de la région. Grâce aux chroniques de cet imam kanuri, ces populations dont principalement les Sao-Tatala et les Sao-Ngafata nous sont connus plus ou moins en détail. Ils nous sont connus parce que dans ces chroniques, Ibn Furtû décrit les expéditions de son maître le maï Idriss Alauma qui les a combattus à de nombreuses reprises. Après leur défaite face aux musulmans dirigés par Alauma, les rescapés *Ngafata* et *Tatala* migrent vers le sud du lac Tchad, pour s'installer sur les rives du Chari et du Logone où ils occupent certaines terres libres, s'allient aux populations présentes et battissent des buttes anthropiques et développent les pratiques de la terre cuite. Ils apportent avec eux leur savoir-faire, notamment l'architecture et la poterie, la pêche ainsi que leurs croyances. Leur maîtrise du travail de la terre cuite leur a permis d'établir de véritables industries dont les produits avaient plusieurs fonctions : cultuelles, usuelles, ludiques et probablement artistiques. Avec la terre, ils construisent aussi des fortifications bâties sur des buttes anthropiques de terre qui avaient deux fonctions : rempart de protection face aux musulmans qui continuent par les poursuivre et contre les inondations.

Au cours des siècles, l'histoire de ces populations a considérablement été tronquée aussi bien par leurs adversaires qui obscurcissent leurs mémoires, que par leurs descendants qui trouvent en eux des héros géants. Tout cela donne naissance à de nombreuses légendes et mythes qui tendent à effacer le passé tangible de ce peuple qualifié de « Sao légendaires ». Très peu de sources renseignent de façon profonde sur ces populations. Même les informations fournies par les chroniques d'un imam Kanuri, qui semblent pourtant être les plus fiables ne sont pas dénudées d'impartialité. Dans ce bassin du lac Tchad, les Sao y laisseront un héritage culturel considérable, identifiable matériellement et immatériellement. La reconstitution de l'histoire des Sao par les auteurs s'appuie sur une multitude de sources. Outre les sources matérielles comme les buttes anthropiques visibles et les tessons de poteries éparpillées à plusieurs niveaux, il convient aussi de faire mention de la tradition orale où abondent des mythes et légendes.

Mots-clés : Sao, histoire, civilisation.

Resumen

En la cuenca del lago Chad, en los límites de los Estados que actualmente son Nigeria, Camerún, Chad y Níger coexisten cerca de los imperios y reinos medievales de Borno y Kanem, los Sao. Los Sao, animistas, eran considerados por Ibn Furtû, como verdaderos autóctonos de la región. Gracias a las crónicas del imán kanuri, descubrimos estas poblaciones y principalmente los Sao-Tatala y los Sao-Ngafata porque en sus crónicas, Ibn Furtû describe las expediciones de su maestro el maï Idriss Alauma que los ha combatido en numerosas ocasiones. Después de la derrota frente a los musulmanes dirigidos por Alauma, los sobrevivientes Ngafata y Tatala migran hacia el sur del lago Chad, para instalarse sobre las orillas del Chari y del Logone donde ocupan ciertas tierras libres, se alían a las poblaciones presentes, construyen montículos antropogénicos y desarrollan la práctica del barro cocido. Llevan consigo su experiencia y su « conocimientos »¹, la arquitectura y la alfarería especialmente, la pesca y sus creencias. Su conocimiento en el trabajo del barro cocido les permite establecer verdaderas industrias cuyos productos cumplían diversas funciones: culturales, cotidianas, lúdicas y probablemente artísticas. Con la tierra, construyen también fortificaciones edificadas sobre los túmulos antropogénicos de tierra que tenían dos funciones: muralla de protección contra los musulmanes que continúan a perseguirlos, y contra las inundaciones. A lo largo de los siglos, la historia de estas poblaciones ha sido considerablemente truncada tanto por sus adversarios que oscurecen sus memorias, como por los descendientes que encuentran en ellos héroes gigantes. Todo esto da lugar a numerosas leyendas y mitos que tienden a borrar el pasado tangible de este pueblo calificado como « Sao legendarios ». Muy pocas fuentes informan de manera profunda sobre estos pueblos. Incluso, las informaciones proporcionadas por las crónicas de un imán Kanuri que parecen no obstante las más confiables, no están exentas de imparcialidad. En esta cuenca del lago Chad, los Sao dejarán una herencia cultural considerable, identificable material e inmaterialmente. Los autores que reconstituyen la historia de los Sao, se apoyan sobre un gran número de fuentes. Más allá de las fuentes materiales como los túmulos antropogénicos visibles y los fragmentos de alfarería dispersos en diversos niveles, conviene mencionar la tradición oral donde abundan los mitos y leyendas.

Palabras clave: Sao, historia, civilización.

¹ Savoir-faire

Abstract

In the Lake Chad Basin, at the borders of Nigeria, Cameroon, Chad and Niger, lived Sao's people next to the medieval empires and kingdoms of Kanem Borno. Sao, black animistic people who was seen as the true native of the region by Ibn Furtū, are considered today wrongly or rightly to have disappeared. These people, mainly Sao-Tatala and Sao-Gafata are more or less known thanks to the chronicles of Iman Kanuri. In these cronicles, he describes his master's Idriss Alauma expeditions who fought against the mat many times. After their defeat against muslims ruled by Alauma, the surviving Gafata and Tatala migrated to the south of the lake Chad to settle in the free lands of the edges of rivers Chari and Logone. They form an alliance with people already present, build mounds and develop baked clay experiences. They bring their know-how in architecture and pottery, fishing as well as their believes. Their mastery of the work baked clay allowed them to set up true industries which products had many functions : cultural, common ludic and probably artistic. With the clay, they also build fortifications which had two functions : protection defense against Muslims and against the floods.

During centuries, the history of these people has considerably been truncated by their opponents who tarnish their memories and by their descendants who see them as great heros. All this gives rise to many legends and myths that tend to erase the tangible past of this people qualified rightly and wrongly " legendary Sao." Very few sources give information on these people. Even inquiries given by the Imam Kanuri's chronicles which seem to be reliable are not so lake of impartiality. In this basin of Lake Chad, Sao will leave a considerable and identifiable e cultural heritage which is tangible and intangible. The rebuilding of Sao's history by authors is based on a multitude of sources. Besides tangible sources such as visible mounds and pottery's shards scattered at several areas, it is also appropriate to mention that the oral tradition of myths and legends abound.

Keywords : Sao, history, civilization.

Introduction

Les Sao qui sont l'objet d'étude de cette thèse sont des populations que nous pouvons qualifier d'anciens occupants des territoires couvrant une large partie des abords du lac Tchad ; mais les saisir ne semble pas chose facile. Selon Dierk Lange¹, « l'existence des Sao reste jusqu'à nos jours un mystère » que ni les archéologues, ni les historiens n'ont pu percer. Évoquer les populations dites Sao comporte un risque. Les données exploitées raisonnablement et utilement sont partiales et fragmentaires. Le sujet et les populations en question sont d'une complexité remarquable ; mais ce n'est pas parce que le sujet est complexe et difficile à cerner qu'il faut ne pas oser, bien au contraire. Dierk Lange a fustigé l'inertie des historiens qui n'ont pas saisi la perche tendue par les ethnologues, les anthropologues et les archéologues qui, eux, ont fait leur travail.² Même si de nombreux travaux ont été présentés par différents chercheurs³ sur ces populations, nombre d'aspects restent encore confus ou difficiles à cerner. Et c'est pour tenter d'apporter un autre regard que nous les abordons. Il importe de préciser que nous ne prétendons pas faire œuvre révolutionnaire, tout au plus aimerions-nous mettre au jour un ensemble d'informations restées jusque-là méconnues et oubliées.

Les Sao, ancêtres conventionnels des Tchadiens et de certaines populations de pays voisins, nous sont connus grâce à des informations écrites et orales. Ils nous sont connus grâce aux chroniques d'Ahmad Ibn Furtû qui sont les témoignages les plus anciens de l'effervescence littéraire qui a animé les lettrés du Soudan médiéval avec l'islamisation de la cour royale et l'expansion de l'islam dans le pays. Les *Kitab Ghazawât Barnû (K/B)* et *Kitab Ghazawât Kānim (K/K)* sont des textes rédigés probablement douze ans seulement après l'avènement du souverain Idriss Alauma. Ils ont pour principaux objets : les expéditions et les conquêtes d'Idris Alauma. Ces

¹ D. Lange, *Ancient Kingdoms of West Africa: Africa-Centred and Canaanite-Israelite Perspectives*, A Collection of published and unpublished studies, Dettelbach, J.H. Röhl, XIII, 2004 + 586 p. [Contient notamment « Préliminaires à une histoire des Sao », p. 115- 210, réimpression d'un article paru dans le *Journal of African History*, 30 (1989).].

² D. Lange, « Préliminaires pour une Histoire des Sao », *The Journal of African History*, vol.30, N°2, Cambridge University press, 1989, p.189.

³ Jean-Paul et Annie, Lebeuf, Marcel, Griaule Dierk Lange, Françoise Treinen-Claustre, Frederic Wilsun ...

textes surprennent par leurs contenus et leur volume⁴ autant que par la période très brève qu'ils relatent.

S'adressant à François Ngarta Tombalbaye, président de la jeune République du Tchad le jour de la proclamation d'indépendance de ce pays, André Malraux déclare : « Monsieur le Président, les Sao sont vos Gaulois⁵. » Cette formule atteste de ce que, ce peuple qui avaient laissé des preuves matérielles disséminées dans tout le bassin du lac Tchad, fascinait même les plus hautes autorités françaises. Dans la mémoire collective, qu'elle soit justifiée ou non, les terres qu'occupent les populations actuelles appartiennent avant tout à leurs ancêtres les Sao. On ne sait pas grand-chose sur l'origine de ce peuple qui, somme toute, serait plus ancien que la dynastie des *Sayfuwa* dans le bassin du lac Tchad. Selon l'imam Ahmat Ibn Furtû, les Sao seraient des populations païennes et autochtones de la région du lac Tchad.⁶ L'imam kanuri qui leur a consacré deux chapitres dans le *K. ghazawat Barnu*, distingue deux groupes qu'il désigne par le nom de Sao : les *Tatala* et les *Ngafata*. Selon Jean-Paul Lebeuf, les Sao sont « les populations non musulmanes, aujourd'hui disparues qui, à partir du V^e siècle avant notre ère jusqu'à l'introduction de l'islam, se sont établies au sud du lac Tchad (Nigeria, Cameroun, Tchad)⁷. » Ces affirmations se basent sur les analyses des vestiges découverts sur les buttes anthropiques (*sawé*) qui leur sont attribuées. A ce jour, on sait que les Sao n'avaient probablement ni royaume, ni empire connu, néanmoins, selon Jacques Le Cornec,

« ...leur domination a pu s'étendre au nord jusqu'au Kaouar, au bord du Fezzan, à l'ouest jusqu'au Niger, à l'est sur le Bahr el Ghazal et le Fitri, au sud sur le Chari jusqu'à l'actuel Bousso. Ils auraient transmis, depuis la vallée du Nil, l'art de la statuaire d'argile et du bronze qui s'épanouira plus tard au Bénin. On leur attribue la construction cyclopéenne des murs en terre de Kano, dans l'actuel Nigéria⁸. »

L'histoire de ces populations bien qu'ayant suscité beaucoup d'intérêt scientifique, reste sujette à de nombreux flous et controverses. A ce jour, les seules

⁴ Ils comportent plus de deux cents pages à eux deux.

⁵ Jean, Chapelle, *Le peuple tchadien : ses racines, sa vie quotidienne et ses combats*, l'Harmattan, Paris, 1986, p.31.

⁶ Dierk, Lange, *A Sudanic Chronicle: The Borno Expeditions of Idris Alauma (1564-1576)*, according to Imam Ibn Furtû, Stuttgart 1987.

⁷ J.-P. Lebeuf, *Dictionnaire des Civilisations africaines*, Paris, Fernand Hazan, 1968, p.373-374.

⁸ Jacques, Le Cornec, *Mes mille et un Tchad*, l'Harmattan, Paris, 2002, p.24.

sources écrites fiables sur ces populations sont les chroniques d'Ibn Furtû, en dépit de leur caractère partial. Ibn Furtû qui les a présentés comme des païens, adversaires des musulmans, décrit les conflits qui les ont opposés aux musulmans et aux Kotoko sous le règne d'Idriss Alauma (1564-1576). Selon ses chroniques, des *Sao-Ngafata* et *Sao-Tatala* auraient été massacrés, tandis que d'autres se seraient retirés vers le sud, alors que leurs femmes et leurs enfants étaient retenus en captivité. Entre les écrits d'Ibn Furtû et leur découverte par Barth au XIX^e siècle, plusieurs siècles sont passés et entre temps, les Sao en tant que groupe avait cessé d'exister. Les rescapés furent assimilés de force ou par stratégies à d'autres populations afin d'échapper à leurs adversaires.

La tradition orale présente dans le bassin du lac Tchad les situe dans le sud du Kanem et leur établissement dans le Borno serait postérieur.⁹ Malgré leur absorption et leur assimilation par les envahisseurs, les Sao ont laissé des traces historiques et culturelles vivaces défendues par plusieurs populations qui se réclament d'eux. C'est cette même tradition orale qui fait d'eux des géants, guerriers et architectes d'une part, et de méchants "féticheurs" et "païens" d'autre part.

Si l'on ne peut pas dater avec exactitude à partir de quelle période sont arrivées les premières populations sao dans cet espace, on peut néanmoins émettre l'hypothèse selon laquelle ils y étaient établis avant la naissance du royaume du Kanem. On pourrait, dès lors, supposer que les Sao s'y étaient installés avant l'islamisation de la région.¹⁰

La tradition orale est essentielle pour la connaissance des Sao, même si elle tend à bien des égards à nier aussi leur existence passée. Elle donne des indications importantes sur ce peuple présenté comme composé de spécimens « géants, forts, mesurant plusieurs mètres de hauteur, maîtres des eaux, terres, forêts, tantôt bons, tantôt mauvais mais premiers occupant du bassin du lac Tchad¹¹. » Ce

⁹ Informations recueillies en pays Kotoko auprès du Conservateur du Musée Sao-Kotoko de Gaoui (Abakar Saleh) au cours nos entretiens de 2009 à 2013.

¹⁰ J. Hunwick, *The Writings of Central Sudanic Africa, Arabic Literature of Africa*, vol. 2, Leiden/New York/Köln, E. J. Brill, (Coll. Handbuch der Orientalistik), 1995, p.27.

¹¹ Tradition orale et populaire kotoko à Gaoui, Madaga (Tchad) et Maltam (Cameroun).

sont là autant de données qui ont inspiré les légendes dans la culture tchadienne, ainsi que dans tout le bassin du lac Tchad, prétendant qu'ils seraient venus de la Vallée du Nil pour occuper la rive sud du lac, sur des terres humides et fertiles. Cette présentation fabuleuse suffit-elle pour prétendre connaître les Sao ?

La tradition orale, bien qu'essentielle pour l'histoire africaine tout particulièrement, présente des limites, ne serait-ce que parce que la mémoire humaine est faillible. L'on ne saurait donc se baser uniquement sur elle pour écrire une histoire pertinente des Sao. A la fin du XIX^e siècle, des explorateurs tels que Barth et Nachtigal,¹² qui sillonnèrent la région, recueillirent des échos de ces populations. Ils rapportèrent des informations sur les Sao historiques, disparus ou repliés vers le sud du lac Tchad sous la pression des *Sayfuwa*¹³ revanchards.

« Les Kanembus après avoir été battus à de nombreuses reprises par les Sao, se sont réorganisés et se sont alliés aux Arabes, Touareg et Tubu pour former une grande coalition contre les Sao. Ils avaient profité de l'affaiblissement des Sao suite à des mésententes internes et à une période de sécheresse pour les attaquer et les vaincre¹⁴. »

Si les témoignages de ces deux explorateurs évoquent les Sao, il n'était en aucun cas question de ce peuple légendaire qui a alimenté la littérature postérieure.

En dehors des recherches archéologiques de Jean-Paul Lebeuf, les documents disponibles ne permettent pas de situer leur origine. Néanmoins, les résultats des fouilles archéologiques¹⁵ prouvent qu'ils s'étaient installés aux abords du lac Tchad bien avant la naissance du royaume du Kanem. Définitivement installés, ils auraient été les maîtres de la région jusqu'à la naissance du royaume du Kanem vers le VIII^e

¹² Gustave, Nachtigal, *Sahara et Soudan, Tripolitaine, Fezzan, Tibesti, Kanem, Borkou et Borno*, traduit de l'allemand par Jules Gourdault, Paris, Hachette, VIII, 1881, p.487.

¹³ Les Kanembu se trouvent dans les régions du Kanem, du Bahr-Alghazal, du Hadjer Lamis et du Lac (Tchad) ; de Diffa et d'Agadez Ouest (Niger) et du Borno (Nigeria). Le terme *Kanembu* est relativement nouveau. Beaucoup d'hypothèses sont avancées en ce qui concerne le sens du terme : alors que certains pensent que le mot *Kanembu* signifie « les gens du sud » (Kam-anoumbiyé dans la langue Kanembu), d'autres disent qu'il désigne « l'homme du Kanem » (Kanem-bu, bu est un suffixe ayant été utilisé dans la langue Kanembu classique pour désigner l'homme, mais le suffixe «bu» n'est plus utilisé aujourd'hui dans la plupart des dialectes présents, ayant été remplacé par *ma* ou *kam*). Pour d'autres, le terme a été inventé après l'annexion du Borno au Kanem pour former un empire et signifierait Kanem-Bornou (*bu* est l'abréviation du terme Bornou).

¹⁴ Abakar Saleh, Conservateur du Musée Sao-Kotoko de Gaoui.

¹⁵ J.-P. Lebeuf et al. *Le gisement Sao de Mdaga (Tchad) : Fouilles 1960-1968*. Société d'Ethnologue, Paris, 1980, p.12.

siècle à travers la dynastie Teda.¹⁶ À partir du XI^e siècle, la région connut la pénétration de l'islam et le royaume commença par prendre de l'ampleur sur le plan commercial. Les souverains décidèrent d'étendre leur territoire et de propager l'islam, leur nouvelle religion.¹⁷ De leur côté, les Sao qui en plus de constituer un frein à l'expansion territoriale du royaume du Kanem, se refusèrent de se convertir à l'islam, ce qui agaça les Kanembu qui les attaquèrent en vain à de nombreuses reprises. Affaiblis après les ripostes des Sao et les attaques des Boulala venus de l'est, les souverains Kanembu se réfugient à l'ouest du lac Tchad où ils fondèrent, vers 1395, le royaume du Borno.¹⁸ Cette nouvelle entité politique créée sur les cendres du royaume du Kanem, redevient forte et les souverains reconquirent leurs anciens territoires perdus en fondant l'empire du Kanem-Borno qui, sous Idriss Alauma, connut son apogée.¹⁹ Les Sao prirent part aux côtés des Bulala et des Tubu à une série de révoltes, puis à une nouvelle guerre contre la politique de l'islamisation forcée de la part de Kanem-Borno. Ce dernier s'était donné pour mission de supprimer le culte du « Muné » qui fédérait les populations autochtones²⁰.

Dans le bassin du lac Tchad, l'abondance des pâturages, la richesse de la nature et la clémence du climat permettaient de développer des activités de pêche et d'agriculture. Les Sao profitèrent de l'abondance de l'argile modelable pour fabriquer de nombreux objets en céramique dont des vases, des pots et des statuettes (*sanam*) diverses liées à leurs croyances. L'argile leur servait à fabriquer des pièces de monnaie, preuves d'une certaine organisation que certains voyageurs et géographes, tels qu'Ibn Batouta, Ibn Hawqal et Léon l'Africain nient aux sociétés africaines de l'époque. L'omniprésence de l'argile et son utilisation par les Sao, leur valurent la qualification de « civilisation née de l'argile ». L'abondance de la céramique découverte sur les buttes anthropiques et les urnes funéraires qui leur sont, attribuées,

¹⁶ Dierk Lange, *Contribution à l'histoire dynastique des Kānem-Bornū (des origines jusqu'au début du XIX^e siècle)*, Université Panthéon-Sorbonne, Paris, 1974, 2 vol., 282 p. (thèse de 3e cycle d'Histoire ; avec une traduction du *Dīwān al-salāīn Bornū*, chronique des souverains de l'empire Kānem-Bornū).

¹⁷ J. Tubiana, « L'identité tchadienne : l'héritage des peuples et les apports extérieurs », *Actes du colloque international célébrant le 30e anniversaire de la fondation de l'Institut National des Sciences Humaines de l'Université du Tchad*, N'Djamena, 25-27 novembre 1991, l'Harmattan, 1994, p.50.

¹⁸ Dierk Lange, 1974, p.145.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ J. Tubiana, 1994, *Ibid.*

notamment par Jean-Paul Lebeuf, conduisent les chercheurs à utiliser ce terme qui fait oublier les autres aspects de l'existence de ces populations. Grâce au mélange de la terre et de l'eau du lac, ils créèrent « un art Sao »²¹ qui influença considérablement l'art en général dans cette partie de l'Afrique.²² En réalité, les objets qui sont une source matérielle importante pour l'étude de ces populations, ont été considérés par les chercheurs et les musées européens comme des œuvres d'art. Cependant, ils ont surtout une fonction immatérielle liée aux croyances locales ou individuelles. Les statuettes ou masques sont souvent des représentations des ancêtres (*mes guessseux*), et une lecture européenne de ces objets leur fait perdre leur fonction première.

Plusieurs populations du Tchad, du Cameroun et du Nigeria se réclament être descendantes des Sao, simplement parce qu'elles occupent leurs terres même si, en réalité, toutes ne le sont pas. Plusieurs groupes dont les Massa, les Bouduma, les Mousgoum, et surtout les Kotoko se disent appartenir à cette filiation, ce qui fait disparaître, d'une manière ou d'une autre, les clivages ethniques.

De nos jours, suivant la tradition orale et les conclusions trop hâtives de certains chercheurs, il est très facile de parler des Sao avec des raccourcis discutables. Des conclusions ont été trop vite tirées par certains chercheurs malgré les doutes qu'ils percevaient eux-mêmes dans leurs résultats. Ces résultats ont contribué à rendre encore plus floue l'histoire de ces populations, au point qu'on est souvent tenté de dire que leur histoire est devenue plus insaisissable qu'elle ne l'était avant cette « ruée vers les Sao » de l'ère coloniale. Ainsi, il convient à partir de tout ce qui a déjà été fait par d'autres chercheurs de proposer ici un travail d'historien, d'apporter un autre regard et de faire une analyse critique des sources et informations de diverses natures concordantes et divergentes. Les Sao en tant que peuple ont existé et les chercheurs intéressés par cette question ne se focalisent plus sur les sources orales faites, en grande partie de légendes, mais sur les résultats des fouilles archéologiques

²¹ H. Moniot « Jean-Paul Lebeuf, Archéologie tchadienne », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 19e année, n. 2, 1964. p.389.

²² C. Eberschweler, *La valorisation le lac Tchad*, mémoire de Master 2, Université de Versailles, 2011, p.13.

fructueuses menées dans le bassin du lac Tchad, c'est-à-dire dans la partie regroupant l'extrême Nord du Cameroun, le Nord-Est du Nigeria et le Sud-Ouest du Tchad.

L'histoire, cette discipline exigeante, doit composer le plus souvent avec d'autres dans le but d'obtenir le meilleur résultat en veillant à ne pas déformer le passé des populations ni le déroulement des événements qui intéressent l'historien. A ce propos Lucien Febvre écrit :

« L'histoire se fait avec des documents écrits, sans doute. Quand il y en a. Mais elle peut se faire, elle doit se faire sans documents écrits s'il n'en existe point. Avec tout ce que l'ingéniosité de l'historien peut lui permettre d'utiliser pour fabriquer son miel, à défaut des fleurs usuelles. [...] Toute une part, et la plus passionnante sans doute de notre travail d'historien, ne consiste-elle pas dans un effort constant pour faire parler les choses muettes²³. »

L'objectif que nous visons dans ce travail, est celui de présenter les Sao, leur civilisation, leur localisation spatiale et temporelle et de proposer un essai sur leur histoire d'après les sources disponibles. La question dite sao est restée telle quelle depuis plusieurs décennies, et a peu évolué en dépit des nombreux travaux consacrés à ces populations. Marcel Griaule, Jean-Paul et Annie Lebeuf, Françoise Treinen, Jean Gauthier et d'autres ont consacré une partie importante de leur vie scientifique à l'étude des Sao, mais l'on a l'impression que cette question est restée entière. L'appel de Théodore Monod : « Un problème à étudier : la question sao »,²⁴ a rencontré un écho et a attiré l'attention de plusieurs chercheurs occidentaux après sa publication.²⁵ Cet élan a été interrompu avec la guerre civile ayant eu lieu entre de 1979 et 1982 au Tchad. L'enlèvement de l'ethnologue Françoise Treinen-Claustre qui, avec le couple Lebeuf, a fourni d'importants travaux sur les Sao, a impacté de manière presque irréversible les recherches en ce domaine.²⁶ C'est dans les années 1990 que de nouvelles recherches ont débuté, bien que timidement. Nous estimons être en mesure de proposer un travail à partir des informations mises à notre disposition. Il ne s'agit pas seulement de

²³ Lucien, Febvre, *Combats pour l'histoire*. Paris, Armand Colin, 1953, p.428.

²⁴ T. Monod, « Un problème à étudier : la question sao », *La terre et la vie*, II 4 avril 1932, p.239-241.

²⁵ Jean-Paul, Lebeuf, « Travaux archéologiques dans les basses vallées du Chari et du Logone (1936-1980) », *Compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Année 1980, vol. 124, n° 4 p. 637.

²⁶ Voir « Affaire Claustre » http://www.liberation.fr/societe/2006/09/05/francoise-claustre-la-prisonniere-du-desert-est-morte_4975 (consulté le 12.11.2014).

faire une synthèse des résultats des travaux effectués jusque-là, mais de proposer de nouvelles perspectives avec un regard historique.

Cette culture, à la fois matérielle et immatérielle, a une influence socio-culturelle importante dans la région. La complexité du sujet, l'absence de sources fiables, la persistance des légendes, nous contraignent à avoir comme support l'étude du patrimoine matériel. Loin de prétendre faire un travail d'archéologue, même si celui-ci s'appuie sur cette discipline, nous l'abordons avec un double regard. On ne peut parler de ces populations comme ayant une même origine ethnique lorsqu'on sait qu'elles sont arrivées par vagues successives.²⁷ Païens, les Sao commencèrent par subir les hostilités des deux royaumes islamisés qui, en plus d'avoir une visée hégémonique, voyaient les Sao comme pouvant arrêter la propagation de l'islam. Inorganisés et divisés en plusieurs clans, les Sao ne purent résister aux attaques incessantes des deux royaumes islamisés, ce qui les obligea à migrer vers le sud du bassin du lac Tchad dans les plaines inondables.

Cette thèse vise à revisiter toute la littérature autour des Sao, y compris les rapports des différentes fouilles archéologiques afin de relater de manière critique tout le discours qui a permis la redécouverte de ces populations et la naissance des Sao "légendaires". La tradition orale sera largement mise à contribution car elle est avec les sources écrites et l'étude du matériel, le socle de la connaissance du passé de l'Afrique. De toutes les manières sans l'oralité et ses informations pourtant déroutantes, il est impossible d'étudier les populations anciennes et même actuelles de l'Afrique.

Étant donné que « L'historien « aime » l'événement : son goût est à la mesure de son inquiétude pour le « silence des sources²⁸ », nous traitons le peuple sao en proposant une déconstruction et reconstruction de son histoire. La question a interpellé plusieurs chercheurs qui, le plus souvent, l'ont abordée sous un angle

²⁷ J. Boulnois, « La migration des Sao au Tchad », *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, vol.5, Paris, 1986, p.83.

²⁸ A. Farge, « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain*, n° 38, 2002, p. 69-78.

anthropologique et ethnographique. De ces Sao, on ne cesse de plus en plus de découvrir à travers des fouilles la richesse culturelle qui fut la leur.

Définir un cadre chronologique, dans le cas des Sao, serait imprudent et assez prétentieux, surtout avec les connaissances actuelles. C'est probablement parce que ce peuple reste lui-même très complexe qu'un cadre chronologique strict n'est pas approprié. La définition exacte des populations dites Sao reste elle-même assez confuse, tout comme l'histoire de leur peuplement. Les archéologues ne sont arrivés qu'à fournir des informations à partir des témoins matériels recueillis sur les buttes anthropiques. Même si les fouilles ont permis de déterminer des superpositions de couches, preuves de l'occupation humaine de ces buttes anthropiques, une chronologie générale ou globale de toutes les buttes anthropiques ne peut être précisée. Or, notre étude vise à étudier les Sao d'une manière générale, les conflits qui les ont opposés aux royaumes du Kanem et du Borno rapportés par l'imam Ahmat Ibn Furtû,²⁹ seule source endogène de la région, leur culture et ce qu'il en reste. Les datations au Carbone 14 faites sur les buttes anthropiques qui leur sont attribuées permettent d'avancer, néanmoins sans grande certitude, des hypothèses sur ces traces d'anciennes occupations.

« Qui sont réellement les Sao et comment a été construite leur histoire ? »
Telles sont les questions que plusieurs chercheurs se sont posés et les réponses n'ont pas toujours été convaincantes, faute de sources fiables. Ce sont aussi les questions que nous nous posons dans cette thèse. Nous proposons également une écriture de l'histoire de ces populations mi historiques, mi légendaires, étant donné que la question de leur identité véritable n'a pas encore été tranchée. Les Sao et leur culture ont suscité un engouement important pendant l'ère coloniale et cela se poursuit encore de nos jours. Des tentatives de réponses pluridisciplinaires ont été faites sans que l'on ne soit parvenu à dire sans conteste quelles sont ces populations, qui ont pourtant occupé un espace assez vaste et qui ont laissé des vestiges matériels et des impacts culturels importants au-delà de leurs terres.

²⁹ Dierk, Lange, *K. ghazawat Barnu* "The Book of the Borno Wars" in 1576 and *K. ghazawat Kanei* ("The Book of the Kanem Wars"), according to Furtû, Ch. I par. 25 et Ch. II par.44.

Les objectifs de ce travail visent à sortir la culture sao d'une perception purement mythologique. Il s'agira, pour nous, de contribuer à une meilleure connaissance d'une culture qui aurait acquis un savoir et un savoir-faire considérable dans le bassin actuel du lac Tchad. Sans pour autant nous détacher de cette approche mythologique qui trouve ses fondements dans la tradition orale, nous déclinons notre travail en trois objectifs spécifiques :

- 1- Identifier les populations dites sao
- 2- Repérer et analyser les sources disponibles afin de proposer une construction de leur histoire.
- 3- Relever les éléments qui lient les Sao et les populations actuelles.

Pour conduire cette recherche, nous avons procédé par plusieurs étapes, à savoir la collecte des données, leur traitement, l'analyse des données accumulées et, enfin, la rédaction. Trois sources fondamentales ont été mises à profit : les documents écrits avec leur caractère diversifié, les enquêtes de terrain et leurs lots de sources orales dans une région où cette tradition est indispensable et, finalement, les consultations des collections ou pièces supposées leur avoir appartenu parce que mises au jour lors des fouilles des buttes anthropiques.

Au cours des différentes investigations de terrain qui se sont étalées sur quatre années, nous nous sommes intéressés à la tradition orale et à la culture matérielle des Sao entretenues par leurs descendants, notamment en terres Kotoko, Kanuri, Kanembu, Baguirmi et Massa. Nous avons largement à profit les sources matérielles à travers des vestiges disponibles dans toute la région de N'Djamena et, surtout dans le village de Gaoui, ancienne cité sao, qui dispose actuellement d'un musée consacré à la culture sao-kotoko. Abakar Saleh, conservateur du Musée et éminent connaisseur de la tradition orale sur ces populations nous a, durant ces temps d'investigation, fourni de nombreuses et riches informations.

Les sources matérielles mentionnées concernent surtout les objets en argile du passé qui ont été conservés par des particuliers, exposés dans les musées ou dans leurs

réserves. Ce sont diverses statuettes en argile, bronze..., des pots, jarres, des colliers, de la monnaie et autres objets découverts sur des buttes anthropiques et attribués aux Sao.³⁰

La réalisation de ce travail a nécessité l'appel de plusieurs disciplines scientifiques. La géographie a donné l'occasion de présenter les éléments de la nature et du climat qui ont une influence sur l'activité de la poterie ; l'art a permis d'apprécier la dimension esthétique des produits fabriqués ; la statistique a permis de quantifier la production et la commercialisation, souvent sous forme de tableaux ; les sciences économiques adossées à la dernière partie ont aidé à mieux mettre en exergue les mécanismes de commercialisation des produits.

Les enquêtes de terrain nous ont permis de recueillir des données. Cela a nécessité quelques supports, notamment la prise de notes, les photographies ou les images vidéo. Certaines enquêtes ont aussi été faites sans support, lorsque des interlocuteurs se sentaient mal à l'aise à la vue des instruments. Afin de mieux captiver leur attention et d'établir une confiance sans retenue, nous avons opté pour un entretien direct, retranscrit plus tard. Ainsi, les différentes données ont été collectées par la prise de notes lors des entretiens, des consultations et des lectures, par un enregistrement audio, ainsi que par la prise des vues lors des observations sur le terrain.

Les données recueillies sur différents supports ainsi que celles relatives aux consultations documentaires ont été classées et analysées méthodiquement en vue d'en tirer les informations nécessaires pour la poursuite du travail.

L'approche théorique ou documentaire : elle se base sur l'exploration des sources documentaires, et particulièrement des écrits disponibles, supports importants pour notre travail. Ces écrits de diverses natures et de différentes disciplines nous ont permis de composer notre base de données sur les Sao.

³⁰ Annie et Jean-Paul, Lebeuf, *Les Arts des Sao : Cameroun, Tchad, Nigeria*, Chêne, Paris, 1977, 205p.

Nous nous appuyons sur les données fournies par les ethnologues, les anthropologues et les archéologues, sur les discours historiques pour mettre en lumière la dimension historique du sujet.

Plan du travail

Le travail est divisé en trois parties.

La première partie : *Les populations dites Sao sources et contexte*, propose une analyse des sources sur lesquelles s'appuie cette étude.

Dans le Chapitre 1 : *Quelles sources pour étudier les Sao ?* nous présentons nos sources pour l'étude des Sao.

Dans le Chapitre 2 : *L'historiographie sao*, présente l'état de l'art de la question sao, telle que vue par les différents chercheurs qui se sont intéressés de près ou de loin à ces populations ou à leur environnement géographique et culturel. Cela permet aussi de faire une lecture analytique et critique de la manière dont ces populations sont présentées et décrites.

Le chapitre 3 : *Le nom « sao »* aborde l'origine, le sens et l'évolution du mot *sao*. Ce mot a fini par être générique alors que son utilisation par leurs contemporains posait déjà problème.

Le chapitre 4 : *Contexte géographique, historique et origines des Sao*, est consacré à une présentation des populations dites sao dans leurs contextes géographique et historique en essayant de les identifier.

La deuxième partie : *Les Sao et les peuples voisins* comporte trois chapitres qui sont consacrés aux rapports qu'entretenaient les Sao avec leurs voisins directs.

Le chapitre 5 : *K. ghazawat Barnu et K. ghazawat Kanei : sources d'origine endogène* est consacré à l'analyse des chroniques d'Ibn Furtu qui a consacré deux chapitres aux expéditions d'Alauma contre les Tatala et les Ngafata.

Dans le chapitre 6 : *Les Sao, les peuples et les royaumes voisins : cohabitation et conflits* nous étudions à la lumière de quelques données orales et documentaires les rapports que les Sao entretenaient avec leurs voisins.

Le chapitre 7 : *Hypothèses sur le mode de vie et les pratiques chez les Sao* propose une analyse des pratiques culturelles, culturelle et sociétale tel qu'on les trouvait en pays sao.

La troisième partie : Naissance d'un mythe, d'une civilisation et de la disparition d'un peuple : les « sao » contient deux chapitres.

Dans le chapitre 8 : *Naissance et développement du mythe sao*, nous parlons des légendes, de leur naissance et évolution dans le temps et dans l'espace. Nous avançons quelques hypothèses d'après les traditions orales, les textes anciens, les résultats des fouilles archéologiques et les travaux des ethnologues menés auprès des Kotoko, des Mousgoum, des Massa, des Kanembu, des Kanuri.

Le chapitre 9 : *Les Sao entre mutation et disparition* est un chapitre consacré à un essai sur les causes de la disparition ou transformation de ces populations. Nous y émettons des hypothèses qui, selon nous, peuvent expliquer cette disparition. La tradition orale appuyée par certains auteurs affirme d'une part que les Sao ont disparu sous l'action de leurs ennemis qui finirent par les vaincre, puis les exterminer, et d'autre part, que les Kotoko sont leurs descendants, ce qui rend très énigmatique l'histoire de ces populations.

A la fin, nous proposerons un catalogue de quelques photos que nous avons prises ainsi que d'autres chercheurs. Ce catalogue permettra au lecteur d'avoir un échantillon des pièces sao faisant partie des collections de plusieurs musées dont, principalement, le Musée National du Tchad, le Musée Sao-Kotoko de Gaoui, le Musée du Quai Branly et surtout le Musée d'Histoire Naturelle de la Rochelle qui dispose de près d'un millier d'objets sao. En tant que spécialiste du patrimoine culturel, nous présentons aussi quelques pièces sao mises en vente sur Internet afin d'attirer l'attention du lecteur sur le phénomène de pillage des œuvres culturelles.

PREMIÈRE PARTIE :
LES POPULATIONS DITES SAO : SOURCES ET CONTEXTE

Chapitre 1 : Quelles sources pour étudier les Sao ?

L'étude des populations dites sao souffre d'un manque de documents anciens et spécifiques. Cette pénurie documentaire conduit le chercheur que nous sommes à se baser sur les données parcellaires et à évoluer prudemment dans leur exploitation. Il existe, comme nous l'avons signalé, trois types de sources sur lesquelles nous nous sommes appuyé pour faire ce travail sur les Sao. Il s'agit des sources écrites, des sources archéologiques et des sources orales avec chacune ses spécificités, ses avantages mais aussi ses lacunes. Le caractère rudimentaire des sources endogènes contraint l'historien désireux de travailler sur les populations dites Sao à adopter une position délicate qui le conduit à considérer les sources externes. Il est ainsi question d'évaluer les sources, quelles qu'elles soient, qui nous renseignent sur ces populations, sachant que les premiers documents ayant abordé la région et ses populations sont d'origine exogène du fait des Arabes, des Européens ; exogènes aussi les chroniques d'Ibn Furtû que nous avons mentionnées dans les pages précédentes.

1.1. Les sources écrites

Bien que les Sao aient été signalés dès le XV^e siècle par certains géographes (Giovani Lorenzo d'Anania et Léon l'Africain), les informations qu'ils ont fournies ne permettent pas de les connaître en détail. Il faut signaler que dès le X^e siècle, un autre voyageur Ibn Hawqal³¹ avait décrit des populations que certains ont identifiées comme étant les Sao. De ce fait, on peut considérer les informations de « La Configuration de la Terre » (977, *Surat al-Ardh*, صورة الارض ;) comme la

³¹ Mohammed Abul-Kassem ibn Hawqal est un géographe arabe. Avec Muqaddasi ils sont considérés comme les plus illustres représentant de leur discipline en son âge d'or du IV^e siècle de l'hégire (Xe s.). Ibn Hawqal est l'auteur d'un *Livre de la configuration de la terre (Kitāb ṣūrat al-ard)*, éd. J. H. Kramers, Leyde, 1938 ; trad. franç. G. Wiet, *Configuration de la terre*, Paris-Beyrouth, 1964).

source la plus ancienne dans laquelle il est fait mention de ces populations étant donné que d'autres documents les désigneront plus tard comme des autochtones de la région.

Les auteurs du *Dīwān* et Ibn Furtû font surtout référence aux conflits ayant duré du XIII^e au XVI^e siècle. Ils ont ainsi produit les principales références historiques sur les Sao.³² Ils étaient, selon Ahmat Ibn Furtû, depuis très longtemps en conflit avec le royaume du Borno.³³ Le fait que les Sao aient réussi à vaincre les Kanuri et à tuer quatre de leurs Maï lors de campagnes militaires, leur donnait le privilège d'être cités.³⁴ Les chroniques du Borno nous informent sur les campagnes du Maï Idriss Alauma du XV^e au XVI^e siècle sur les Sao en général avec un accent particulier porté sur les Sao-Gafata et des Sao-Tatala, au Sud-Ouest de la plaine inondable du lac. Les autres populations voisines des Kanuri et des Sao étaient désignées sous des appellations encore retenues. Il s'agit notamment des Ngama,³⁵ des Makari et des Kotoko.³⁶ Avec l'introduction de l'islam à la cour royale du Kanem à la fin du XI^e siècle,³⁷ les razzias, les conquêtes territoriales, les dominations et réductions, des anciens vaincus ont été anoblis sous couvert de desseins religieux, ce qui avait permis en partie à l'empire de s'agrandir et de mobiliser des peuples contre les Sao.³⁸

Ce sont Heinrich Barth³⁹ et Gustav Nachtigal qui,⁴⁰ à la fin du XVIII^e siècle, ont ranimé la question Sao à travers la découverte des manuscrits d'Ibn Furtû, du *Dīwān* et des informations recueillies au cours de leurs voyages. En l'absence de

³² Furtû les cite en relevant leur opposition avec le roi du Borno.

³³ D. Lange, *A Sudanic Chronicle: The Borno Expeditions of Idriss Alauma (1564-1576)*, Stuttgart 1987, according of the account of Ahmad b. Furtû.

³⁴ D. Lange, *Chronologie et Histoire d'un Royaume Africain (Le Dīwān des Sultans du Kanem-Borno)*, Franz Steiner Verlag-Wiesbade, 1977 p.75.

³⁵ A ne pas confondre avec les Ngama à l'extrême Sud faisant partie du groupe Sara ou avec les Ngam de la région de la Tandjilé.

³⁶ D. Lange, *Le Dīwan des sultans du [Kanem-] Borno : chronique et histoire d'un royaume africain (wiesbaden, 1977)*.

³⁷ Les références au début de l'établissement de l'Islam dans le Kanem se trouvent dans les œuvres d'al-Bakri (1094), Yaqut (1229), Ibn Saïd al-Maghribi (1286-7), Abul-Fidaa (1331) et Ibn Khaldoun (1406).

³⁸ Ibou Issa Sa, « Paroles d'esclaves au Nord-Cameroun », *Cahiers d'études africaines*, 2005/3 n° 179-180, p. 854.

³⁹ Barth, Heinrich, "Travels and Discoveries in North and Central Africa", vol. II, New York, 1857, p.15-35, p. 581-602.

⁴⁰ Gustave Nachtigal, *Voyage du Bornou au Baguirmi... : 1872...*, traduit par Jules Gourdault.

ces manuscrits essentiels pour l'histoire du Kanem et du Bornou, les Sao auraient été classés comme nous le verrons dans les pages suivantes, dans des oubliettes et confinés au stade des légendes.

1.2. Les sources archéologiques

Malgré leurs conclusions souvent approximatives en raison de leurs analyses trop orientées, les fouilles et leurs résultats sont les seules sources fiables en mesure de fournir des preuves importantes pour la connaissance des Sao et de leur histoire. Loin de désavouer les autres sources et leur véracité, par la complexité du sujet sao et en l'absence de sources écrites spécifiques, seule l'archéologie est pour l'instant en mesure de rassurer et d'offrir des éléments fondamentaux. Il apparaît de plus en plus possible aujourd'hui de faire une relecture de l'histoire des populations dites sao, fort de l'utilisation de l'analyse spatiale et de l'approche de la géographie culturelle. L'abondance de buttes anthropiques, de pavements et de sites attribués aux Sao et localisés dans le Bas-Chari Logone constitue un marqueur identitaire et permet de retracer les savoir-faire de ces populations ainsi que de celles qui disent les avoir pour ancêtres.

Ces sources sont les vestiges nombreux qui foisonnent dans tout le bassin du lac Tchad. Parmi celles qui sont exploitables, figure en premier lieu leur héritage matériel conséquent.

Les missions Lebeuf ont permis d'exhumer près de 15 000 pièces composées de figurines de terre ou de bronze, de platine ainsi que de nombreux pots et objets en matériaux divers. Ces vestiges sont les principaux témoins matériels laissés par les Sao aux générations à venir parmi lesquelles celles qui doutent de leur existence. Ils se trouvent aujourd'hui dans les collections de plusieurs musées du monde dont principalement ceux du Tchad (Musée national et Musée Sao-Kotoko de Gaoui), du Cameroun, de Nigeria, de la France (Musée de l'Homme, Musée du Quai Branly, Musée d'Histoire naturelle de La Rochelle). Jean-Paul Lebeuf, qui a daté au C14 certaines pièces, a fait remonter les Sao au XVI^e siècle

avant notre ère.⁴¹ Notre travail s'appuie sur les rapports des différentes fouilles effectuées en pays sao et kotoko en particulier, au Tchad et au Cameroun d'une manière générale, afin d'analyser et d'appréhender leurs résultats.

A ce jour, la plus importante fouille réalisée sur un site sao reste celle de Mdaga dont les résultats ont été publiés dans un livre par l'équipe de Jean-Paul Lebeuf sous le nom de *Le Gisement sao de Mdaga, Tchad : fouilles 1960-1968* en 1980. Bien sûr d'autres gisements avaient déjà été fouillés. Ce sont les écrits anciens qui ont permis de retrouver le nom de certains sites et leur localisation. Griaule et Lebeuf et d'autres chercheurs ont profité des ouvrages de Barth et de Nachtigal dont les écrits sont irremplaçables pour la connaissance de l'intérieur de l'Afrique. De nombreux autres écrits avaient été utilisés dont ceux de F. Fourreau (*Documents scientifique de la Mission saharienne (Mission Foureau-Lamy, 1898-1900)*)⁴², J. Decorce (*Du Congo au lac Tchad : la brousse telle qu'elle est ; les gens tels qu'ils sont ; carnet de route*. London: *Forgotten Books*. (Original work published 1906), 2013). A. Chevalier (*L'Afrique centrale française : Récit du voyage de la mission. Front Cover. Mission scientifique Chari-Lac Tchad. A. Challamel, 1904, Paris, 1932*), H. R. Palmer avec les « Sudanse Memoirs » permettent d'avoir de précieuses indications malgré les données erronées. « Des documents scientifiques de la Mission Tilho », les œuvres de pionniers, P. A. Benton (*The Sulatante of Bornu*, Londres, Oxford University Press, 1913), du Dr Bouillez (« Deux légendes du Tchad, Réflexion sur les Sô », *C.R. des séances de l'Institut Français d'Antropologie*, séance du 20-3-1912, p.80-88), de C.K. Meek (*The Northern Tribes of Nigeria*, Londres, Oxford University Press, Humphrey Milford, 1925, 2 vol., pl. Cartes, tabl), de Lieurade, d'Yves Urvoy, ont aussi été mis à contribution.

⁴¹ J.-P. Lebeuf et al., *Le gisement Sao de Mdaga (Tchad) : Fouilles 1960-1968*, Paris, *Société d'Ethnographie*, 1980, p.214.

⁴² *Documents scientifiques de la Mission saharienne (Mission Foureau-Lamy, 1898-1900)*, par F. Fourreau, chef de la Mission, lauréat de l'Institut. Publication de la Société de géographie de Paris (sur le legs Renoust des Orgeries, et avec diverses subventions). Paris, Masson et Cie, 1903 et 1905. Un fort volume in-4° de 1210 pages (en trois fascicules), avec de nombreuses planches et figures dans le texte et hors texte, et un atlas de 16 cartes en couleurs, contenant l'itinéraire général de la Mission entre Ouargla et Bangui au 1 : 400 000, et un levé détaillé du cours du Chari au 1 : 100 000.

1.3. Les sources orales

Véritable bibliothèque, précieuse en termes de sources, la tradition orale est la principale et première source d'informations et ceci non seulement en Afrique mais sur tous les continents même si certains refusent de l'admettre. Les traditions orales occupent une place considérable dans les études et les descriptions du passé de l'Afrique, qu'il soit lointain ou récent. C'est ainsi que l'analyse Engelbert Mveng écrivant que :

« L'histoire négro-africaine est écrite en œuvres d'art. Le déchiffrement de cette histoire ouvre une page d'épigraphie singulière et inédite. Il n'est plus vrai de dire que l'histoire négro-africaine manque des documents écrits, ce qui est vrai c'est que souvent nous sommes analphabètes devant son écriture⁴³. »

Admettons volontiers qu'elles n'ont pas fait l'objet d'un recueil général et d'une publication rassemblée qui permettrait des études comparatives. Nombreuses et disparates, elles sont livrées de génération en génération de manière formalisée tout en variant d'une contrée à une autre. Elles sont, dans le cas des études Sao, les principales sur lesquelles s'appuie le chercheur pour répondre aux questions sans réponse de la science et de l'archéologie. Même si elle est précieuse, la tradition orale est souvent un élément auquel il ne faut pas accorder un crédit scientifique car elle est souvent sujette à la partialité. Dans certains cas comme celui des Sao, il est essentiel de considérer comme fondamentale la tradition orale qui est seule en mesure d'apporter certaines informations qu'il faut prendre et analyser méthodiquement et soigneusement. La tradition orale et surtout les légendes se jettent dans des descriptions pleines d'extrapolations et souvent sans limites.

La tradition orale est un support non moins négligeable dans la connaissance des populations dites orales. Sur les Sao, des centaines d'informations circulent. Elles sont véhiculées dans tout le bassin du lac Tchad et surtout chez les populations qui se définissent comme étant leurs descendants directs et même chez les descendants de leurs adversaires. C'est pour avoir les différents points de vue que nous nous sommes déplacés à de nombreuses fois dans les « villages anciennement

⁴³ Engelbert. Mveng, *L'Art et l'artisanat africains*, Yaoundé, Ed. Clé, 1980, p.152.

sao » et aujourd'hui occupés par les Kotoko, les Arabes, les Massa, les Buduma, les Kanuri les Baguirmi ou les Kanembu.

C'est parce qu'il est plus productif dans un cas comme celui des Sao de mener des enquêtes de terrain pour renforcer ces sources écrites déjà fragiles que de se focaliser sur les recherches purement documentaires ou de bibliothèque comme le conseillait Griaule :

« Quelle leçon pour les hagiographes et les explorateurs de bibliothèques ! Qu'ils aillent donc un peu suer au soleil, et cahoter sur des selles indigènes, et bien peiner dans des réunions absurdes où sonnent des langues ardues, pour sténographier des vies de saints thaumaturges ! Qu'ils y aillent ! Ils renouvelleront leurs stocks de textes battus et rebattus, ces coupeurs de traduction en quatre, ces discuteurs aux détails, ces chasseurs de virgules !⁴⁴. »

Griaule⁴⁵ qui se qualifiait de voyageur-ethnologue est, il faut le rappeler, la personne française qui s'est intéressé en premier à la question sao. Pour lui, le travail de terrain compte plus sinon autant que les recherches dans les bibliothèques dans des cas aussi complexes que celui des Sao. Il pose ici un problème capital en prônant que, tout comme les sources écrites, les sources orales sont aussi importantes, car selon lui, « au commencement était la parole »,⁴⁶ avant que ne vienne l'écriture.

Les objectifs visés dans ces enquêtes de terrain sont ceux de faire un travail direct et de proximité sans pour autant rapporter les résultats des enquêtes des autres chercheurs. Au cours de nos différentes enquêtes réalisées entre 2011 et 2014, plusieurs personnes ont été interrogées, celles susceptibles de fournir de précieuses informations permettant de comprendre l'histoire des Sao. Les enquêtes ont été faites auprès des populations (villageois) installées sur les sites sao ou à proximité. Au total une dizaine de villages sont concernés, avec un accent mis sur ceux dans

⁴⁴ M. Griaule, *Les flambeurs d'hommes*, Calmann-Lévy, 1934, p.143.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Evangile selon Jean, Chapitre 1 v. 1.

les environs de N'Djamena parce qu'ils sont plus accessibles. Ce sont aussi les sites fouillés et étudiés.⁴⁷ Il s'agit notamment :

Des quartiers (anciennement villages) de Diguel Dabba1 et 2, Klessoum, Madba, Amdaga, Houroua (Lamadji), Madjorio, Mdaga, Mara, Djari, Gassi Sud, Ambata Kebir, Ambata saker, Habbena, Gassi et Gaoui qui nous intéressent particulièrement dans la partie qui concerne le projet de mise en valeur.⁴⁸

Ces sites ne sont pas les plus représentatifs mais ils sont plus accessibles et ont des gardiens ou conservateurs désignés par les autorités par l'entremise de la Direction des sites et monuments.⁴⁹

Des informations ont été en pays kanembu et Kanuri de Mao (actuelle capitale du Kanem actuel) et à Bol dans la région du lac Tchad. Les enquêtes ont été menées des enquêtes en pays Baguirmi et massa notamment dans les localités de Massenya et Mandalia dans le Chari Baguirmi. Les villages, les quartiers et les villes choisis referment tous des traces culturelles, matérielles et/ou immatérielles sur les Sao.

Au niveau du Cameroun, des enquêtes ont été menées à Kousseri et à Maltam, qui abritent des buttes anthropiques sao parmi les plus connus.

Ces enquêtes sont réalisées dans le but de recueillir des informations pour :

une connaissance générale des populations dites Sao

leur localisation

les mythes et les légendes

leur place dans la mémoire collective au Tchad

⁴⁷ Mdaga, Klessoum, Gaoui, Lamadji.

⁴⁸ Voir liste des sites en annexe.

⁴⁹ On n'y rencontre presque plus de gardiens. Bien que les autorités aient désigné des gardiens, ces derniers ne sont plus aptes à assumer leur fonction soit parce qu'ils ne voient plus l'utilité ou simplement parce qu'ils sont décédés sans que ces autorités ne s'en aperçoivent.

En plus de ces différents types de sources, l'historiographie non très abondante existant sur les Sao est également importante pour notre recherche.

C'est parce que cela est plus productif dans un cas comme celui des Sao, qu'il est nécessaire de faire des enquêtes de terrain pour confronter et renforcer ces sources, plutôt que de se focaliser sur des recherches exclusivement documentaires ou de bibliothèque. La tradition orale fournit quelques indications, même si elles sont erronées sur les populations comme les Sao. Ces informations ouvrent une piste que le chercheur peut emprunter pour obtenir les résultats recherchés.

Les objectifs, dans ces enquêtes de terrain, visent un travail direct et de proximité pour ne pas se baser exclusivement sur les résultats des enquêtes des autres chercheurs. Au cours de nos différentes enquêtes réalisées entre 2011 et 2014, nous avons interrogé plusieurs personnes susceptibles de nous fournir de précieuses informations afin de comprendre l'histoire des Sao.

Les enquêtes orales de terrain ont notamment ciblé quatre catégories de personnes :

Les populations installées sur les sites sao, qui se déclarent être les descendants de ces Sao ;

Les populations installées sur les sites sao à proximité sans lien direct avec les Sao,

les populations installées dans les régions du Kanem et Lac Tchad,⁵⁰

les historiens, les archéologues, les professionnels du patrimoine.

De nombreux personnes ont été interrogés dans le cadre de ce travail. Ces interlocuteurs sont issus de différentes ethnies mais il a été ciblé particulièrement ceux issus des groupes en rapport avec les Sao. Ainsi, nous avons interrogé des Kotoko, des Massa, des Kanembu, des Kanuri, des Arabes dont les ancêtres avaient

⁵⁰ Il s'agit principalement des Kanembu, Bulala et quelques groupes d'arabes.

de près ou de loin eu des relations pacifiques ou conflictuels directement ou indirectement avec les Sao.

Pour ce travail parmi le principal interlocuteur dans ce travail était monsieur Abakar Saleh, interrogé pour la première fois en 2009. Agé de 65 et domicilié à Gaoui, Abakar Saleh est le conservateur du Musée Sao-Kotoko de Gaoui et est lui-même un Kotoko. Il a été nommé à ce poste depuis la création de ce musée et confirmé par les autorités tchadiennes. Même s'il a été formé dans le tas, Abakar Saleh a néanmoins le niveau du collègue. Au cours des différents échanges entre 2009 et 2013, il a question principalement question des sujets portant sur les Sao, les Kotoko, leur rapport, leur héritage, la tradition orale. Il en ressort dans ces entretiens que :

Les Kanembus après avoir été battus à de nombreuses reprises par les Sao, se sont réorganisés et se sont alliés aux Arabes, Touareg et Tubu pour former une grande coalition contre les Sao. Ils avaient profité de l'affaiblissement des Sao suite à des mésententes internes et à une période de sécheresse pour les attaquer et les vaincre.

Aussi, notre interlocuteur n'a de cesse insister sur le fait que les Sao seraient des :

Héros, forts, ingénieux et résistants face à la pénétration musulmane.

Parmi les chercheurs interrogés, il y a le professeur Tchago Bouimon, historien et archéologue, enseignant à l'Université de N'Djamena et ancien directeur du Centre National d'Appui à la Recherche (CNAR). Il a mené des fouilles sur plusieurs buttes sao dont quelques-unes avec une mission franco-tchadienne.

Fatimé Abakar, une potière Kotoko de 63 ans domiciliée à Gaoui a été interrogée en ce qui concerne l'étude du matériel notamment des jarres et des urnes funéraires. Ses précieuses informations renseignent sur la place de la terre cuite chez les Kotoko et chez les Sao.

Abba Barka, chef de terre de 77 ans, d'ethnie arabe a porté de précieuse informations sur les rapports entre les Sao et leurs voisins. Selon lui :

Les Sao vivaient en communauté. Mon grand-père a vu et côtoyé les Sao. C'étaient des gens qui vivaient en communauté comme nous les Arabes. Les Sao n'étaient pas des musulmans ; ils étaient des kirdi. La vie tournait autour de la famille avec un chef. Ils pratiquaient la pêche et l'agriculture. Les gens racontent maintenant qu'ils étaient des anthropophages mais je n'en ai jamais entendu parler ni de mon père, ni de mon grand-père.

Goni Ali, 62 ans, domicilié à Koussérie et Choukou Baba, 60 ans domicilié, à Gaoui, tous deux forgerons ont fourni des détails importants sur la présence de matériel mise au jour lors des fouilles archéologiques.

Chapitre 2 : L'historiographie sao

La région du lac Tchad, malgré sa richesse historique et culturelle n'est que très relativement connue. Elle a connu plusieurs puissants royaumes et empires dont certains ont duré plusieurs siècles. C'est grâce aux auteurs de langue arabe et quelques géographes européens du Moyen Âge que nous pouvons comprendre le passé tumultueux de cette partie qui englobe l'Afrique de l'Ouest et du Centre. Cette partie de l'hinterland africain a été un point de passage et de migrations multiples de l'Est vers l'Ouest et du Nord vers le Sud. Ainsi, plusieurs chercheurs occidentaux à la quête de ce passé des populations africaines de cette partie du continent ont entrepris des fouilles avec des résultats plus ou moins soutenus. Il s'agit entre autres de Théodore Monod (1926), de F.R. Wilsun (1932), de Marcel Griaule et de Jean-Paul Lebeuf à partir de 1937.

Selon Germain Loumpet « l'archéologie n'a pas suscité partout en Afrique le même intérêt des puissances colonisatrices⁵¹. » En France, une règle tacite et institutionnelle de territorialité régissait les découpages en aires géographiques ou culturelles et leurs domaines d'intervention respectifs, les sous-commissions des fouilles et les missions archéologiques rattachées au ministère des Affaires étrangères en 1945.⁵² Alors que l'Égypte, l'Éthiopie et l'Afrique du Nord étaient classées comme des territoires riches du point de vue archéologique, l'Afrique noire elle, est rangée dans le domaine de l'ethnologie jusqu'en 1960.

Toute construction de l'histoire des populations dites Sao passe avant tout par les étapes qui ont mené à la connaissance de ce peuple. Les recherches menées

⁵¹ G. Loumpet, « L'archéologie comme science coloniale en Afrique centrale équatoriale », *Les nouvelles de l'archéologie* [En ligne], 126 | 2011, mis en ligne le 19 décembre 2014, consulté le 20 mai 2015. URL : <http://nda.revues.org/1143>.

⁵² E. Gran-Aymerich, « L'archéologie française à l'étranger. Médi-terranée, Afrique et Proche-Orient (1945-1970). Vers un nouvel équilibre », *La Revue pour l'histoire du CNRS, Dossier : Des laboratoires à l'étranger*, 5 2001 : mis en ligne le 20 juin 2007, consulté le 11 octobre 2011. URL: <http://histoire-cnrs.revues.org/3402> <http://histoire-cnrs.revues.org/3402?id=3402>.

dans le pays sao peuvent être divisées en 2 catégories : celles menées pendant la période coloniale et celles postcoloniales.

Nous classons les sources écrites sur les Sao en 3 catégories :

- Les écrits du XVI^e siècle qui les abordent succinctement (Léon l'Africain⁵³ et Lorenzo Giovanni d'Anania⁵⁴) ou en détails (Ibn Furtû⁵⁵) ;
- Les écrits des explorateurs européens de la fin du XIX^e siècle ;
- Les écrits de la période coloniale et post coloniale.

2.1. Les Sao vus par les géographes du Moyen Âge (X^e au XVI^e siècle)

Le premier document dans lequel il est fait mention de populations qui pourraient correspondre aux Sao se trouve être *La Configuration de la Terre* (977 (Surat al-Ardh, كتاب صورة الأرض) du géographe et voyageur Mohammed Abul-Kassem ibn Hawqal.⁵⁶ Suite à ses voyages qui se sont déroulés entre 943 et 969, Mohammed Abul-Kassem Ibn Hawqal écrit un ouvrage dans lequel il décrit les régions qu'il a visitées.⁵⁷ Dans le *K. surat al-ard*, il décrit son voyage qui le mena jusqu'en Égypte et en Nubie. Ce géographe y évoque des populations qu'il qualifie de païens et féticheurs⁵⁸ qu'il localise au sud du lac Tchad à proximité du fleuve Komadugu Yobe.⁵⁹ Rien n'indique si les païens et les féticheurs dont il parlait étaient les Sao dont parleront plusieurs siècles après Léon l'Africain, Lorenzo d'Anania et Ahmat Ibn Furtû. Si le géographe arabe désigne par ces noms les Noirs, cela pourrait impliquer les autres peuples de la région à savoir, les Kanembu, Kanuri, Mandara et même les Kotoko. Les populations autochtones du bassin du lac Tchad étaient

⁵³ *Cosmographia dell Affrica*,

⁵⁴ *L'vniuersale fabrica del mondo, ouero Cosmografia dell'ecc. Gio. Lorenzo d'Anania, diuisa in quattro trattati: ne' quali distintamente si misura il cielo, e la terra, & si descriuono particolarmente le prouincie, città, castella, monti, mari, laghi, fiumi, & fonti. ...*

⁵⁵ Le mot *Mai* désigne en langue Kanembu un chef, un roi. Le mot *Maina* désigne lui les princes ou les membres de la famille royale.

⁵⁶ Ibn Hawqal est l'auteur d'un Livre de *la configuration de la terre* (Kitāb Sūrat al-ard, éd. J. H. Kramers, Leyde, 1938 ; trad. franç. G. Wiet, *Configuration de la terre*, Paris-Beyrouth, 1964).

⁵⁷ Svat Soucek, *A History of Inner Asia*, Cambridge University Press, 2000, p. 73.

⁵⁸ B. K. Swartz, Raymond E. Dumett, *West African Culture Dynamics: Archaeological and Historical Perspectives*, World Anthropology, Walter de Gruyter, 1980, p.155. "Ibn Hawqal mentions "fetishists" south of Lake Chad between the Komadugu Yobe (on the Nigeria-Niger border) and the Chari Rivers in A.D., 930".

⁵⁹ B. K. Swartz, Raymond E. Dumett Walter de Gruyter, *West African Culture Dynamics: Archaeological and Historical Perspectives* (Livre numérique Google), 1980, p.157.

majoritairement animistes, ou pratiquaient certains cultes ancestraux, avant l'introduction de l'islam à partir au X^e siècle probablement.⁶⁰

Mohammed Abul-Kassem ibn Hawqal, très vague dans son argumentation pleine de préjugés, trouvait qu'il n'était pas important de décrire le pays des Noirs (Bilad al Sudan) puisqu'il n'y trouvait rien à dire. A la fin du XIII^e siècle, la région du lac Tchad n'était pas isolée et était une zone de passage que les voyageurs empruntaient pour rejoindre l'Afrique de l'Est et l'Égypte.⁶¹ Quand Ibn Hawqal dit : « Tout l'espace qui sépare le Maghreb des contrées que je viens de décrire et des pays des Noirs, consiste en déserts arides et isolés, où l'eau est rare et les pâturages introuvables », ⁶² nous nous demandons s'il a réellement visité la région. Il avait néanmoins fait état, comme les autres géographes arabes, de quelques localités de ces pays de manière sommaire quand ils étaient en rapport avec l'islam.⁶³

Rien n'indique que ces populations du *Bilad al Soudan* étaient les Sao dont parleront plus tard d'autres voyageurs. Ce qui est certains, c'est que les affirmations d'Ibn Hawqal sont fausses quand on sait qu'au sud du Sahara, dans les contrées noires, coulaient plusieurs cours d'eaux dont le Niger, le Yobe et le lac Tchad. Affirmer que l'eau est rare dans le pays des Noirs revient à ignorer la présence de ces cours d'eau. Dans le Kanem islamisé, les souverains s'étaient enrichis avec le commerce d'esclaves capturés dans le Sud.⁶⁴ Rien n'indique non plus si certains groupes sao étaient du rang de ces esclaves. Ce qui est néanmoins certains, c'est que ces derniers avaient contribué à la défaite et à l'exil des souverains Kanembu.

⁶⁰ Selon Lange, l'expansion de l'islam est la principale préoccupation des géographes arabes du Moyen Âge lorsqu'ils décrivent les régions et populations excentriques par rapport au monde musulman. D. Lange, 1978). « Progrès de l'Islam et changement politique au Kanem du XI^e au XIII^e siècle : Un Essai d'interprétation », *The Journal of African History*, 19(4), 495–513.

⁶¹ Rachid Bellil, *Les oasis du Gourara (Sahara algérien)*, Peeters, 1999, p.45.

⁶² Ibn Hawqal, *La configuration de la terre*, t.1, p.101.

⁶³ D. Lange (1977), *op. cit.*, p.123.

⁶⁴ Ibn Saïd Al Maghrizi, cité dans *History of West Africa*, éditée par J.F. Ajayi et M. Crowder, Londres, 1971, t.I; pp199-201

2.1.1. Léon l'Africain et le « désert Seu »

Léon l'Africain⁶⁵ de son vrai nom Hassan al-Wazzan, né vers 1488 à Grenade en Andalousie musulmane était comme Ibn Battuta, l'un des grands voyageurs du XVI^e siècle. Après la reconquête de l'Espagne par les chrétiens, Hassan al-Wazzan et sa famille arrivent au Maroc où celui-ci débute des études théologiques avant de s'initier à la diplomatie puis suivre sa propre voie, celle du commerce et des voyages. Fait prisonnier alors qu'il revenait de La Mecque, il fut présenté au Pape Léon X qui l'adopta puis le convertit au christianisme et où il prit le nom de Jean-Léon de Médicis, dit « Léon l'Africain ». ⁶⁶ A la demande du pape, il écrivit une *Cosmographia Dell Affrica*, publiée à Venise sous le titre *Description de l'Afrique*. Ce livre considéré comme une véritable bible par les diplomates et commerçants du Moyen Âge propose une description de l'Afrique de l'époque et de ses us et coutumes. ⁶⁷

Ses écrits sont brouillons, ses analyses subjectives et elles induisent en erreur ses lecteurs Moyenâgeux. Il écrivit notamment que : « Ils sont tous habités par des hommes qui vivent comme des bêtes, sans rois, sans seigneurs, sans républiques, sans gouvernements, sans coutumes ». ⁶⁸ Pourtant on sait que les royaumes du Kanem et du Borno avaient été cités à de nombreuses reprises par ses prédécesseurs. Tout laisse supposer que Léon l'Africain n'avait pas visité cette partie de l'Afrique.

De Léon l'Africain, Barth disait qu'il était le seul auteur qui s'était occupé un peu en détail de la moitié orientale du Soudan pour avoir décrit un grand royaume de ces régions sous le nom de Gaoga. Ce nom, par sa similitude avec celui de la capitale du royaume de Sonrhay, avait donné lieu à beaucoup d'erreurs et à de nombreuses hypothèses. Mais si l'on examine ce que disait Léon l'Africain, surtout sur les relations de Gaoga avec le royaume de Borno, il est probable que Gaoga

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ universalis.fr. Consulté le 12 février 2013.

⁶⁷ <http://said.hajji.name/fr/book-leo.html>

⁶⁸ J. Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, trad. française d'Epaulard, 1955, vol. II, p. 461.

désignait l'empire fondé par les gens de Borno et appelé *Boulaïa*⁶⁹ du nom de ses souverains.⁷⁰

Ce qu'avait oublié de mentionner Barth, c'est que Léon l'Africain, outre qu'il est possible d'établir en plus qu'il n'avait pas visité les contrées qu'il pensait si bien décrire, proposait des descriptions souvent très fausses. On relève chez ce géographe des contradictions qui montrent sa méconnaissance de la région, de ses populations et de ses institutions.⁷¹

Léon l'Africain qui parlait à l'époque des *Seu*, avait-il été en contact avec cette population qu'il mentionnait ? Que savait-il de ces populations qu'il désignait comme *Seu* ?

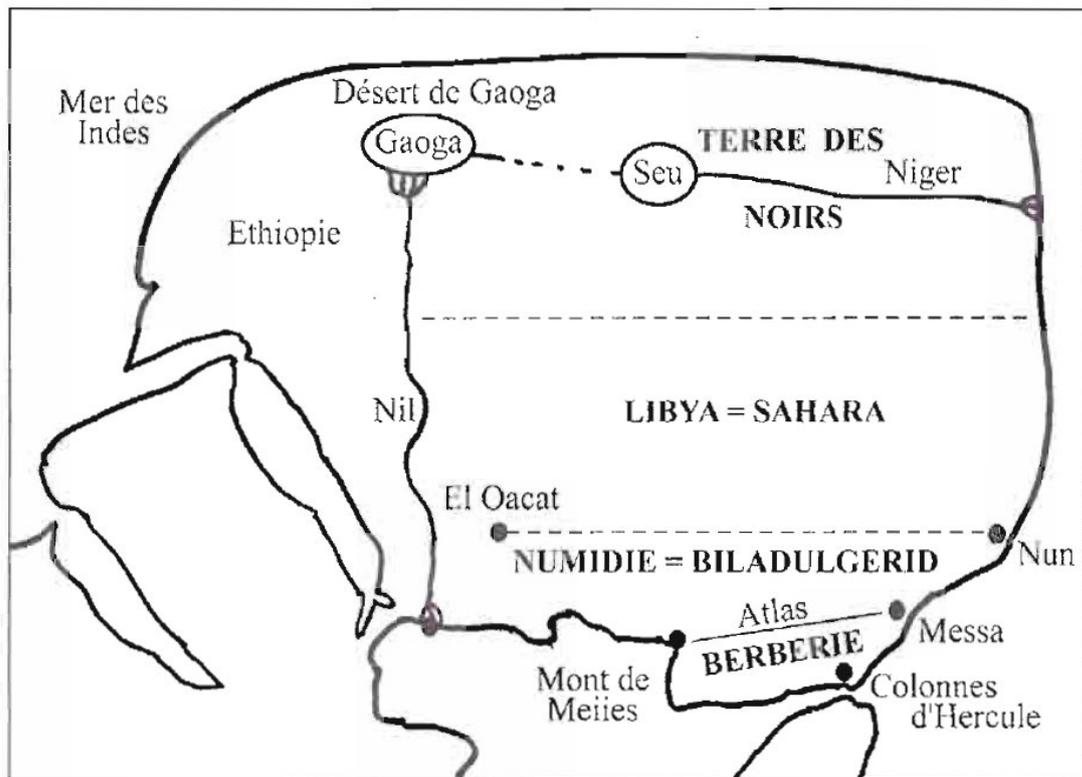
Dans une étude critique de son livre⁷² dans lequel il décrit l'Afrique, François-Xavier Fauvelle-Aymard et Bertrand Hirsch ont relevé plusieurs points relatifs à ses descriptions erronées de l'Afrique. Sa description des régions, des cours d'eaux et des populations, notamment de l'Afrique Noire, est jonchée d'erreurs.

⁶⁹ Boulala ou Bilala.

⁷⁰ J. Léon l'Africain, 1955, vol. II, p.316.

⁷¹ Il fait une description d'un roi local tout en niant le fait que cette région n'ait pas eu d'institution politique.

⁷² F.-X. Fauvelle-Aymar, B. Hirsch, « Le "pays des Noirs" selon Léon l'Africain : Géographies mentales et logiques cartographiques », *Afrique et Histoire*, 2009, Verdier.



Carte 1: Division de l'Afrique selon Léon l'Africain (croquis F.X. Fauvelle-Aymard et B. Hirsch)

Léon l'Africain montre dans sa description du lac Tchad qu'il ne connaissait que très peu le sujet dont il parlait.

« Le fleuve Niger dresse son cours par le milieu de la terre des Noirs, lequel sort en un désert appelé *Seu* ; c'est à savoir du côté du Levant, prenant son commencement dans un grand lac, puis vint à se détourner devers ponant, jusqu'à ce qu'il se joigne avec l'océan ; et selon qu'affirment et nous donnent à entendre nos cosmographes, le Niger est un bras provenant du Nil, lequel se perdant sous terre vient surgir en ce lieu-là, formant ce lac⁷³. »

Non seulement Léon l'Africain était dans une confusion totale, mais il présentait une région qu'il semble n'avoir jamais visitée. Pendant longtemps sa description du lac Tchad fut considérée comme la plus plausible et tout le Moyen Âge s'appuyait sur elle. Il a fallu attendre près de trois siècles pour que cette présentation soit contredite avec des données un peu plus fiables.

⁷³ Jean Léon l'Africain, *Description de la barbarie par Léon l'Africain*, traduction de J. Temporal, *De l'Afrique*, t.1, 1830, p. 14-16.

2.2. Barth et Nachtigal et la redécouverte des Sao

L'histoire des Sao ou la tentative de construction de celle-ci date du XIX^e siècle. Ce sont Barth et Nachtigal qui furent les premiers à avoir mis les mains sur des manuscrits importants dans lesquels il est fait clairement mention de ces populations souvent confondues avec les Kotoko. C'est l'explorateur anglais James Richardson, chargé par des sociétés protestantes anglaises d'étudier la piste de Tripoli au Soudan qui fit appel à lui ainsi qu'à son compatriote Adolf Overweg, un géologue allemand.⁷⁴ Heinrich Barth, considéré comme l'un des plus grands explorateurs de l'Afrique a contribué à la connaissance de ces Sao pour avoir découvert par un pur hasard des manuscrits d'une très grande importance. À la différence de presque tous les autres explorateurs de l'Afrique, Barth est, par sa formation, un savant. Il était, avant de commencer ses explorations de l'Afrique, ce qu'on peut appeler de nos jours un intellectuel. Avant de fouler le sol africain pour ce long voyage de découverte, Barth avait déjà soutenu sa thèse de doctorat (Dissertation) et sa thèse d'État (Habilitation) et il avait de bonnes connaissances des littératures antique et arabe sur l'Afrique. Cette connaissance lui donne une certaine longueur d'avance sur les autres explorateurs dont les Français. Le voyageur allemand Barth a visité le Borno et une partie du Kanem au milieu du XIX^e siècle, rapportant de son voyage les deux seules copies connues du *Dīwān*. De plus, on lui doit la toute première étude critique de l'histoire du Kanem-Borno, qui s'appuie sur sa connaissance du terrain et des textes originaux. En 1849, lorsque Barth entame son voyage, il connaissait déjà parfaitement l'arabe grâce à un voyage antérieur dans le bassin méditerranéen. En Afrique noire, à son grand étonnement, il constate cependant que les autochtones ne parlaient que très partiellement la langue arabe. Pour mieux se faire comprendre et comprendre ses interlocuteurs, l'allemand apprend donc plusieurs langues africaines. Il finit par parler couramment le hausa et le kanuri et il peut mener sans interprète une conversation en peul, en tamashek et en baguirmi.⁷⁵ En outre, il a recueilli le vocabulaire de sept autres langues africaines

⁷⁴ Bernard Nantet, « Barth Heinrich - (1821-1865) », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 22 avril 2015. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/heinrich-barth/>

⁷⁵ H. Barth, 1862, *op.cit.*, p.3–21.

moins connues (teda, wandala, maba, abu-sarib, logone, songhay, emghedesi).⁷⁶ Lorsqu'il entame, à l'âge de vingt-huit ans, son grand voyage en Afrique, il emporte d'ailleurs avec lui des ouvrages historiques, comme celui d'Hérodote qui évoque ce continent.⁷⁷ Les découvertes en 1851 par Barth du *Gigram*⁷⁸, chronique écrite en arabe⁷⁹ et du *Dīwān* pour par les chroniques d'Ahmat Ibn Furtû ont permis d'avoir plus d'indication sur les royaumes et les populations de la région dont les Sao.⁸⁰

Les Sao avaient déjà cessé d'exister en tant que tels lorsque Barth entreprit son voyage. Pendant son séjour dans la localité déjà, les Kotoko étaient perçus comme étant les descendants des Sao. Il rapporta, en se basant sur les récits oraux que les Yedima, que les Kotoko seraient descendants des Sao. Une contradiction semble apparaître dans ses descriptions. D'un côté, il écrit que :

« Les Yedina sont étroitement alliés aux Kotoko ou forment plutôt une tribu de ces derniers ; à en juger d'après leur idiome, ils ont également des rapports intimes avec les habitants du Nghala, qui demeurent au midi du Tsad, et ils peuvent à bon droit être considérés comme appartenant à la même souche que les anciens indigènes So ou Soi⁸¹. »

Et d'un autre que :

« Les Sao ne se seraient jamais mélangés aux autres populations. Selon lui, un vaste peuple autochtone qui ne s'est pas mélangé aux conquérants, mais qui, au contraire, a toujours été hostile à ces derniers et qui a même longtemps menacé leur existence⁸². »

⁷⁶ Gerd Spittler, « Heinrich Barth, un voyageur savant en Afrique », Mamadou Diawara, Paulo Fernando de Moraes Farias, Gerd Spittler, *Heinrich Barth et l'Afrique, Studien zur Kulturkunde*, vol. 125, 2006 p.63.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ Barth, Heinrich, *Travels and Discoveries in North and Central Africa*, vol. II, New York, 1857, p.15-35, 581-602.

⁷⁹ Le *Gigram* ou *Chronique royale* est la chronique royale de l'empire du Kanem-Bornou, écrit en arabe.

⁸⁰ D. Lange, Bawaro, W. Barkindo, « La région du Tchad en tant que carrefour », in M. El Fasi (dir.), *Histoire générale de l'Afrique*, vol. III : *L'Afrique du VII^e au XI^e siècle*, vol. 3, UNESCO (Organisation). International Scientific Committee for the Drafting of a General History of Africa, UNESCO, 1990, p.483. Barth a visité le Borno et une partie du Kanem au milieu du XIX^e siècle, rapportant les deux seules copies existantes du *Dīwān*. De son plus, on doit à l'allemand la première étude critique de l'histoire du Kanem-Borno, basée à a fois sur la connaissance du terrain et celle des textes originaux.

⁸¹ H. Barth, *Voyage et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale*, vol. II, Trad Paul Ithier, 1863, p.147.

⁸² H. Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central Afrika.. den Jahren 1849 bis 1855* (Gotha, 1857-9), t.2, p. 301; *Travels and Discoveries in North and Central Africa. the Years 1849-1855*, New York, 1857-9, t.2, p.32.

Barth désigne dans cet extrait les Sao (So ou Sai) comme étant des indigènes en opposition à d'autres populations. Il fait un rapprochement linguistique entre les Yedima et le Kotoko et suppose aussi que ceux-ci pourraient descendre des Sao. A lire Barth, les Sao étaient non seulement des autochtones mais ils auraient disparu bien longtemps avant son passage dans cette région.

Ainsi, il apparaît impossible de parler des Sao historiques sans les situer dans les contextes spatiaux, temporels voire politiques des royaumes du Kanem, du Borno et même de l'empire qui naîtra ensuite, celui du Kanem-Borno. Cette partie de l'Afrique qui couvre actuellement le Nord du Nigeria, l'Ouest et le Nord-Ouest du Tchad et l'Est du Niger est connue depuis le Moyen Âge par les voyageurs Arabes et occidentaux. Ceux qui ont parlé de ces populations⁸³, de leur pays, l'ont fait souvent brièvement dans les longues pages consacrées au royaume du Kanem ou celui du Borno. Les abords du lac Tchad, qui sont un point très stratégique, ont vu la création de petits royaumes qui, au fil des temps, ont pris de l'ampleur. Ainsi, le Kanem-Borno médiéval à la croisée des chemins entre l'Afrique de l'Ouest et de l'Est d'une part, et de l'Afrique du Nord et de la zone subsaharienne d'autre part, est devenu un point de passage important

.⁸⁴ L'avènement de l'Islam et sa propagation a en partie contribué à le désenclaver et avec la conversion des Mai Kanembu à cette religion à la fin du IX^e siècle probablement,⁸⁵ a permis à sa reconfiguration socio-politique. En réalité, l'importance du lac Tchad et sa position géographique stratégique, ont permis aux royaumes du Kanem et du Borno d'échanger avec d'autres populations d'Afrique subsaharienne et du Nord. Ahmat Ibn Furtû, un Kanuri imam et chroniqueur de ce royaume, est à ce jour l'auteur qui fournit les informations les plus fiables pour y

⁸³ Plusieurs voyageurs et géographes du Moyen Âge ont proposé des descriptions de la région, du Kanem, Borno, du lac Tchad. Parmi eux, Ibn Hawqal, Ibn Batuta, Léon l'Africain, Lorenzo Giovanni d'Anania.

⁸⁴ Rémi Dewière, « La découverte des « Siècles Sombres » du Kanem Bornū : Constitution des sources et des savoirs sur l'établissement des Sefuwa dans la région du Bornū (XIII^e-XVI^e siècles) », Mémoire de Master 2, dirigé par Bertrand HIRSCH, Paris 1, 2008, 176p.

⁸⁵ Mai Ume Jilmi (1085-1097) serait le premier roi du Kanem à se convertir à l'Islam. Pendant son règne il y avait la présence d'une communauté musulmane étrangère et le royaume du Kanem entretenait de bonnes relations avec l'Afrique du Nord.

avoir vécu et l'avoir parcouru et c'est ainsi qu'il parle avec pertinence du souverain de cette entité de l'époque Idriss Alauma et les Sao.

Un peu plus tard, un autre grand explorateur allemand a suivi les traces de Barth : il s'agit du médecin Gustave Nachtigal qui, après des études de médecine dans les universités de Halle, Wurtzbourg et Greifswald, s'engage comme chirurgien dans l'armée. Il décida pour des raisons sanitaires de s'installer à Alger et à Tunis. Cela lui permit de participer en tant que chirurgien à de nombreuses expéditions d'exploration.⁸⁶

« Je profitai de cette halte prolongée pour me renseigner quelque peu, auprès des vieillards instruits de l'endroit, sur l'histoire de leur ville et le dialecte makari. J'appris par eu qu'à l'époque où le Borno actuel était habité par les Kanuris, deux princes de la famille des rois Bornouans s'étaient enfuis dans la province de Kotoko, et y avaient fondé deux Etats musulmans, l'un à Afadé, l'autre à Mafadé. Tout d'abord, parait-il, c'étaient les Sos qui occupaient le pays; puis peu à peu, ils s'étaient vus absorbés par les Makari, qui, outre les petits Etats de Logon et de Mandara, avaient pris possession de toutes les localités importantes de la province depuis Marté jusqu'au fleuve Chari⁸⁷. »

Nachtigal tout en reconnaissant que les Sao étaient les habitants du lac Tchad, pensait qu'ils avaient été anéantis par les Kanembu.

D'après lui, c'est dès la première moitié du XIV^e siècle que les *Sayfuwa* brisèrent la résistance des Sao occupant Kagma.⁸⁸ Selon Lange : « c'est partant de ce raisonnement, Nachtigal rattacha les 35 rois du mausolé de Ngala - ville sao par excellence – aux Kotoko, un peuple qui serait venu du sud et aurait pris la succession des Sao. »⁸⁹

Dans cet ordre d'idées, il rapprocha les Sao des Buduma et des Kerebina ainsi que des Bedde, mais les détacha des Kotoko. En fait, Nachtigal se fonda en grande partie sur les traditions orales, et même sur des on-dit dont il prit connaissance au hasard de ses rencontres et du trajet de ses voyages. Son manque de familiarité avec les textes lui fit, sur la question des Sao, adopter une position hasardeuse.

⁸⁶ « Sahara et Soudan : résultats de six ans de voyage en Afrique » [archive], sur *World Digital Library*, 1879-1889 (consulté le 2013-10-03).

⁸⁷ G. Nachtigal, *Voyage du Bornou au Baguirmi... : 1872...*, traduit par Jules Gourdault.

⁸⁸ G. Nachtigal, *Sahara und Sudan. Ergebnisse sechsjähriger Reisen in Afrika*, Berlin, 1879-89, vol. II, p.403-404.

⁸⁹ Lange, 1989, *op. cit.*, p.192.

Ses expériences en terres africaines lui permirent de se voir confier une mission par le roi de Prusse afin de remettre des cadeaux au sultan de Borno pour le récompenser de sa bienveillance envers les Allemands. Ce voyage durera cinq ans. Parti de Tripoli en 1869, il traverse la région saharienne du Tibesti et atteint le Borno en 1871, d'où il repart pour aller à Baguirmi, Wadai, Kordofan et Khartoum en 1874.

2.3. Les Sao : une question à étudier (Théodore Monod)

En 1926, Théodore Monod,⁹⁰ né le 9 avril 1902 à Rouen,⁹¹ écrit un court article qui, bien que très concis, est une des principales références des études Sao. Dans cet article cité comme référence par beaucoup de chercheurs, il incite les chercheurs africanistes à s'intéresser à ces populations qu'il a découvertes lors de son voyage dans le pays Kotoko. Ce voyage en pays kotoko, notamment à Makari, Afade et Logone Birni, les informations reçues de la tradition orale et le matériel recueilli lui permirent de rédiger ce court article qui est aussi un appel : « Un problème à étudier : la question sao ».⁹² Dans cet article de trois pages à peine, il appelle les chercheurs à étudier cette population qu'il a découverte lors de son voyage qui le mènera en Afrique de l'Ouest, du Centre et du Nord. Les Sao sont, au début de ce siècle, un nouveau problème dans cette Afrique que l'Europe commence encore à découvrir scientifiquement. C'est bien dans un contexte colonial que fut lancé cet appel.⁹³

⁹⁰ Théodore Monod découvre le continent africain grâce à deux missions de recherche, puis parcourt le Sahara occidental pendant plus d'un an : le zoologiste devient géologue, botaniste, archéologue, préhistorien... En 1930, son service militaire le mène au Sahara algérien : ses recherches sont définitivement orientées vers une région du monde dont il est devenu un éminent spécialiste. Désormais, les voyages se succèdent. En 1938, Monod est affecté à Dakar pour créer un institut de recherche. Sous son impulsion, l'Institut français d'Afrique noire devient un très grand centre scientifique. De 1953 à 1964, il parcourt 5200 km à pied et à dos de chameau à travers le Sahara occidental. Il poursuit aussi ses recherches sur la faune marine : il est nommé directeur du laboratoire des pêches d'outre-mer au Muséum en 1942 puis élu à l'Académie des sciences en 1963. Considéré par ses pairs comme un des meilleurs spécialistes de poissons et de crustacés, Monod était aussi un écologiste chrétien antimilitariste et engagé. Reconnu comme l'un des plus grands naturalistes du XX^e siècle, Monod mit sa connaissance encyclopédique au service de l'inventaire de la planète en général, et du Sahara en particulier. (<http://www.acteur-nature.com/les-actualites/theodore-monod-un-vrai-acteur-nature.html>) (Consulté le 22/01/2015).

⁹¹ Décédé le 22 novembre 2000 (à 98 ans) à Versailles (France).

⁹² T. Monod, « Un problème à étudier : la question sao », *La terre et la vie*, II 4 avril 1932, p.239-241.

⁹³ J.-P. Lebeuf, « Travaux archéologiques dans les basses vallées du Chari et du Logone (1936-1980) », *Compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Année 1980, vol. 124, Numéro 4 p. 637.

« Espérons que la mission ethnographique française Dakar-Djibouti, qui doit séjourner précisément dans le pays kotoko, va se préoccuper tout spécialement de la question sao et ne pas quitter la région sans réunir d'abondants sur le problème mal connu et plein d'intérêt⁹⁴. »

Théodore Monod profita d'une pause qui ne l'est pas vraiment fleuve Logone Birni, recueille des jarres funéraires de terre cuite, des éléments de parures en verre et un reste d'œuf d'autruche.⁹⁵ Contrairement à plusieurs chercheurs dont Jean-Paul et Annie Lebeuf et Marcel Griaule qui ont consacré une partie importante de leur vie scientifique aux Sao, ce fils de pasteur ne les a abordés qu'en passant. Pourtant, son appel eut un vrai retentissement et attira l'attention de la communauté scientifique française et suscita une vocation pour certains dont Jean-Paul Lebeuf. Monod qui n'était ni historien, ni ethnologue, moins encore archéologue, fouilla néanmoins quelques buttes anthropiques du pays sao et obtint quelques résultats qu'il ne put exploiter lui-même.⁹⁶ C'est conscient de son incapacité à fournir plus d'informations sur ces populations qu'il convia les chercheurs à s'intéresser à ce problème qui selon lui était neuf.

2.4. Les écrits de périodes coloniales et postcoloniales

Les explorateurs allemands Heinrich Barth et Gustave Nachtigal qui ont parcouru l'Afrique centrale et occidentale ont découvert de précieux manuscrits du Moyen Âge et ont aussi recueilli de précieuses données orales qui fournissent des informations importantes en ce qui concerne les peuples de la région et sur les Sao. Nous mettons aussi à profit les études et travaux des chercheurs de différentes disciplines qui ont mené des études sur les Kotoko, les Kanembu, les Bulala, les Buduma, les Fali, les Massa ou les populations sur cette aire géographique en relation avec nos sujets les Sao. Des monographies sur les Sao n'existent pas. Ce qui nous oblige à considérer les résultats des fouilles, des articles ou simplement des ouvrages généraux qui les abordent en partie.

⁹⁴ H. Moniot, 1964, p.241.

⁹⁵ J.M. Essomba, 1992, *op.cit*, p.94.

Pour Dierk Lange :

« Les auteurs du XIX^e siècle abordèrent la question sao en fonction de nouvelles spécialités. Pourtant, aucune synthèse d'ensemble, entraînant l'adhésion des uns et des autres ne put être dégagées : les historiens se limitent volontiers à l'analyse des textes et les anthropologues étaient comme envoûtés par le sens littéral des traditions orales⁹⁷. »

Ainsi, les premières fouilles connues furent effectuées par Wilsun en 1928 pour le compte de l'Université de Harvard.⁹⁸ Elles n'ont pas été fructueuses mais ouvrirent quand même la voie aux autres chercheurs. Du côté français, ce sont Griaule, Lebeuf, Annie Detourbet (Lebeuf), Françoise Treinen-Claustre⁹⁹ qui feront le reste du travail qui en réalité reste le plus essentiel jusqu'à nos jours.

Ces travaux ont été menés selon une méthode qui alliait de façon constante l'archéologie et l'ethnographie.¹⁰⁰ Ainsi, les résultats de ces études multidisciplinaires sont riches mais aussi pleines d'idées préétablies notamment sur les filiations entre les Sao et les Kotoko ou en ce qui concerne les auteurs des différentes buttes anthropiques présentes dans la région. Ils sont publiés sous formes d'ouvrages spécifiques, généraux, d'actes de colloque et séminaire, de revues et bulletins scientifiques. Elles constituent une base de données scientifiques pour la connaissance des Sao, mis à profit comme supports pour notre travail. Au Tchad, les premiers travaux permirent de découvrir des squelettes dans un village Sao au Nord-Ouest de Fort Lamy et ceci dès 1937.¹⁰¹ Cette découverte permis de confirmer comme pour les autres trouvailles au Cameroun, qu'il s'agit d'un même peuple, avec les mêmes pratiques d'enterrement dans des jarres comme sépultures.

⁹⁷ D. Lange, « Préliminaires pour une histoire des Sao », Londres, *The Journal of African History*, 30 (2), 1989, p.192.

⁹⁸ D.P. De Pedrals, Archéologie de l'Afrique noire : Nubie-Ethiopie-Niger Sahélien- l'air Tchadienne-Niger intérieur-Zimbabwe-Sénégal-Congo Belge, *Archéologie de l'Afrique noire*, Paris, Payot, 1950. p.89. *Archéologie de l'Afrique noire*,

⁹⁹ Françoise Claustre, née Françoise Treinen le 8 février 1937 à Paris et morte le 3 septembre 2006 à Montauriol (Pyrénées-Orientales). Elle est une ethnologue et archéologue française directrice de recherche émérite du CNRS. Elle a mené plusieurs recherches et publiés plusieurs articles sur le Tchad, souvent avec le couple Lebeuf. Elle est surtout connue pour avoir été enlevée au Tibesti (nord du Tchad) et maintenue en otage par les rebelles tchadiens durant plus de mille jours.

¹⁰⁰ M. Griaule et J.-P. Lebeuf, « Fouilles dans la région du Tchad », *Journal de la Société des Africanistes*, 1948, tome 18 fascicule1 p.1.

¹⁰¹ R. Hartweg, « Les squelettes humains anciens du village de Sao », *Journal de la Société des Africanistes*, 1942, Vol. 12, Numéro 1, p.1 – 7.

Les Kotoko sont les seuls à admettre revêtir ce lourd fardeau culturel qu'est celui d'être les dépositaires, les héritiers et les descendants des Sao. En réalité, les choses semblent beaucoup plus faciles qu'il y a un ou deux siècles. De nos jours, il est beaucoup plus profitable de se déclarer descendant des Sao et de le renier. S'avouer descendants des Sao permet non seulement pour les Kotoko de reconquérir leur passé perdu, mais aussi de s'affirmer de manière décomplexée et d'attirer le regard des autres positivement sur soi. Si de nos jours seuls les Kotoko admettent être les descendants de ces Sao, c'est peut-être parce que ni le Borno, ni le Kanem en tant que sultanats puissants n'existent plus et que toutes ces anciennes entités se sont fondues dans de nouveaux grands États qui sont le Tchad et le Nigeria, le Cameroun ou le Niger. Aussi, cela s'explique par le fait que les anciennes rivalités territoriales, culturelles, cultuelles et stratégiques ont cessé depuis les défaites des Sao face aux musulmans. Ces derniers n'ont plus des pour ambition des conquêtes territoriales ou la diffusion de l'islam puisqu'une grande partie des Kotoko est désormais convertie à l'islam. Aussi, il est important de préciser que les chercheurs occidentaux ont imposé à la mémoire collective le fait que les Kotoko soient les seuls authentiques descendants des populations dites Sao, enfin, il faut indiquer que le fait de se déclarer descendants des Sao ne représente plus un danger qu'il y a un siècle. Au contraire, se déclarer descendants des Sao confère un statut tant désiré sur certaines terres par exemple.

C'est en 1937 que la première grande fouille jamais réalisée au Tchad sera faite par une équipe dirigée par Jean-Paul Lebeuf et composée d'Anne Detourbet (Annie Lebeuf), de Françoise Treinen-Claustre, de Jean Courtin. Celles-ci seront faites sur le site de Mdaga Lamadji au nord de N'Djamena. Ces fouilles dont les résultats sont publiés dans un livre intitulé : *Le gisement Sao de Mdaga (Tchad) : Fouilles 1960-1968*,¹⁰² permirent de confirmer les résultats avec la datation au Carbone. L'utilisation du 14C permit d'esquisser une chronologie des sites sao et de dater les objets, donc, de situer à l'antiquité cette civilisation. D'autres fouilles se poursuivirent et permirent chaque fois, de décrypter petit à petit ce mystère sao.

¹⁰²J.-P. Lebeuf et al., *Le gisement Sao de Mdaga (Tchad) : Fouilles 1960-1968 : Société d'Ethnographie*, Paris, 1980, p.12.

L'une de ces sources que nous avons exploitées est celle de Jean-Paul Lebeuf qui sort en 1945 et est intitulée *Quand l'or était vivant*. C'est un ouvrage ethnographique et anthropologique qui présente les populations du Tchad et du Cameroun à travers leur mode de vie, leur culture, leur croyance...¹⁰³ L'ouvrage est présenté dans un style romancé dans lequel l'auteur rapporte les différentes étapes de son séjour en pays kotoko.

Raoul Hartweg publiera deux articles importants, en faisant un point sur les fouilles archéologiques menées par Griaule et Lebeuf dans lesquels ressortent les études physiologiques d'analyse des squelettes retrouvés et des objets. Le vocabulaire utilisé dans ces travaux est moins flatteur, à la limite raciste lorsqu'il choisit librement d'utiliser des expressions comme « caractère nigritique », préjugés de la période coloniale.¹⁰⁴ Dans ses travaux, il a cherché à faire ressortir les détails anatomiques pouvant rapprocher les Sao des Noirs proprement dits et des Blancs. Ces travaux permettent de lever en partie l'équivoque sur les traditions orales qui les veulent de taille gigantesque.¹⁰⁵ Bien qu'il ait montré que les Sao n'étaient pas des géants, les comparaisons et vocabulaires utilisés reflétaient les visions coloniales du travail.

En 1962, le même Lebeuf publia chez Hermann, *Archéologie tchadienne : les Sao du Cameroun et du Tchad* dans lequel il présente les résultats de ses travaux et fait une analyse de l'archéologie dans les deux pays.¹⁰⁶ En 1969, il publia un livre dans lequel il présenta notre zone d'étude. Cet ouvrage servant encore de référence de nos jours constitue une source d'information tant dans le domaine géographique

¹⁰³ J.-P. Lebeuf, *Quand l'or était vivant*, Paris, J. Susse, 1945, (rééd. en 1950, « Je Sers »).

¹⁰⁴ 1) *Caractères nigritiques* : sacrum plat de la sépulture n° 1, caractères de la tête fémorale et robusticité céphalo-fémorale de la sépulture n° 11, importance de l'indice pilastrique et absence de platymérie.

2) *Caractères non nigritiques* : robusticité générale, faiblesse du rapport tibio-fémoral, assez grande longueur du col fémoral, vertèbres larges et-plates.

Relations avec les Blancs d'Afrique. (Khamito-Sémites) : robusticité, indice pilastrique très élevé, rapport tibio-fémoral, torsion fémorale moyenne, et caractères crâniens, ainsi que nous le verrons.

Remarquons en outre certaines particularités de rapprochement avec les Egyptiens anciens et les Méditerranéens anciens, telles que l'angle cervical considérable.

¹⁰⁵ R. Hartweg, 1942, « Les squelettes humains anciens du village de Sao », *Journal de la Société des Africanistes*, vol. 12, n° 12, 1942, P. 1-7.

¹⁰⁶ J.-P. Lebeuf, *Archéologie tchadienne : les Sao du Cameroun et du Tchad*, Paris, Hermann, 1962, 147 p.

qu'archéologique. *La Carte archéologique des abords du lac Tchad (Cameroun, Nigeria, Tchad)* aborde le pays Sao d'une manière générale, c'est-à-dire de part et d'autre des frontières des trois pays. Ce livre qui aura quelques années plus tard un supplément, propose un répertoire des buttes anthropiques répertoriées au Tchad, Cameroun et Nigeria.¹⁰⁷ Celles-ci sont à tort ou à raison attribuées aux Sao, ce qui n'est pas vrai quand on connaît la configuration de cet espace. Certaines buttes pourraient avoir été le fait d'autres groupes comme les Kotoko, les Massa, les Baguirmi après les démembrements des différents groupes de Sao.

En janvier 1986, s'est tenu à Garoua au Nord du Cameroun, un Colloque international archéologique faisant le point sur plus de sept ans de recherches destinées à diversifier la connaissance de la préhistoire du Cameroun connue seulement par les travaux sur les civilisations Sao-Fali de sa partie Nord. A la suite de ce colloque, est publié en 1992 chez Karthala, un ouvrage dirigé par Joseph-Marie Essomba, intitulé : *Archéologie du Cameroun*.¹⁰⁸ A l'issue de ce colloque, l'archéologie dite Sao a eu une place importante avec la présentation de résultats de fouilles et études par Jean-Gabriel Gauthier : « Sites et gisements archéologiques en pays fali », Augustin Holl : « Systématique archéologique et processus culturels : essai d'archéologie régionale dans le secteur de Houlof », Annie Lebeuf avec « Le site de Sou : étude d'une aire d'activité domestique » et Jean-Paul Lebeuf « Populations anciennes du sud du lac Tchad ».

Plusieurs revues, bulletins et autres ont abordé les Sao. Ceux-ci, nombreux et réguliers à une certaine époque où le sujet était encore d'actualité, offrent de fragments d'informations variées. Entre autres, il y a « Un nouveau site Sao au Tchad : Korno » de Françoise Treinen-Claustre, publié en 1970,¹⁰⁹ la thèse de Soter Azombo-Menda sur la *Séquence et signification des cérémonies d'initiation So* soutenue en 1971 l'Université de Paris 5.¹¹⁰ Elle aborde la culture immatérielle des

¹⁰⁷ Voir Annexe.

¹⁰⁸ J.M. Essomba, (réunies par) *L'archéologie au Cameroun*, Paris, Karthala, 1992, 384p.

¹⁰⁹ F. Treinen-Claustre, « Un nouveau site Sao au Tchad : Korno », *Notes africaines (Dakar)*, n° 127, juillet 1970, p. 65-74.

¹¹⁰ S. Azombo-Menda, *Séquence et signification des cérémonies d'initiation So*, Université de Paris 5, 1971, 684 p. (Thèse).

Sao (So) et des Kotoko et de certaines pratiques qui perdurent malgré l'islamisation de la population. Il s'agit des rites initiatiques présents au sein de ces populations.¹¹¹ Il importe aussi de citer deux articles qui font suite à des fouilles menées par Jean-Gabriel Gauthier : « La civilisation São : recherches archéologiques en pays Fali (Nord Cameroun) » publié en 1972¹¹² et « L'étonnante sculpture São » en 1977 chez *Archéologia*¹¹³.

Christian Seignobos et Henry Tourneux se sont aussi intéressés au mot « Sao » à travers plusieurs articles dans lesquels ils s'essaient à une reconstitution de ce mot.¹¹⁴ Pour trouver l'origine et le sens de ce mot, il faut faire le choix entre plusieurs graphies qui sont proposées ou utilisées depuis le Moyen Âge. Tourneux revient sur une importante étude dans laquelle il allie ethnographie, anthropologie et histoire pour expliquer « le nom des Sao : essai d'étymologie ».¹¹⁵

Dans le cas de la connaissance Sao, les ethnologues furent les premiers précurseurs avec Jean-Paul Lebeuf, Annie Masson Detourbet et Françoise Treinen-Claustre. Ce sont ces trois ethnologues qui commencèrent les travaux d'abord ethnologiques puis archéologiques. Cette transformation et rapide adaptation soulève la question de la frontière entre histoire, anthropologie et ethnologie. Cette frontière est notamment très mince, surtout dans le contexte africain de la période coloniale. Ce qui est important, c'est que les travaux réalisés par ces ethnologues « convertis » sont exploitables et par les historiens, et par les archéologues et bien évidemment par ceux qui s'intéressent au patrimoine comme nous. Ce qui soulève un point important sur la complémentarité des disciplines scientifiques.

Henry Njomgang et Bernard Puepi font en 2004 un article sur les Kotoko : « Les Kotoko, ces descendants des Sao » en essayant de les présenter comme les

¹¹¹ Ces rites sont souvent proches de ceux pratiqués par les Massa, Baguirmi, Mousgoum dont les aires géographiques sont les mêmes que celles des Kotoko.

¹¹² J.-G. Gauthier, La civilisation São : recherches archéologiques en pays Fali (Nord Cameroun), *Archeologia* (Paris), n° 49, août 1972, 45-56.

¹¹³ J.-G. Gauthier, « L'étonnante sculpture São », *Archeologia*, Paris, n° 103, février 1977, p.60-71.

¹¹⁴ C. Seignobos et H. Tourneux, « Sao », *Le Nord-Cameroun à travers ses mots : Dictionnaire de termes anciens et modernes*, Karthala, 2002, p.243-244.

¹¹⁵ http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/34/92/82/PDF/Mega-Tchad_Le_nom_des_Sao.pdf

descendants des Sao sans prouver indiscutablement le passage de Sao à Kotoko.¹¹⁶ Dans leur sillage, l'ethnologue Antoine Socpa trouve dans les Kotoko les descendants de ces Sao qui ont hérité de leurs ancêtres en plus de leurs terres, leur culture et certaines pratiques dont la vie sédentaire.¹¹⁷ Il affirme très faussement que les premiers Kanembu sont des populations blanches qui fondèrent le royaume du Kanem.

Plusieurs travaux universitaires réalisés par des chercheurs et étudiants archéologues ont permis de compléter ce qui a été réalisé et publié jusque-là. Entre autres ces mémoires et thèses consultés, il y a le mémoire de maîtrise de Ouang-Namou Ouangtoug, *Répertoire des matériels archéologiques de Klessoum (Tchad)* en 2002 et une autre *Etude de la poterie kotoko actuel de Gaoui (Tchad)* soutenue en 2004 à l'Université Paris1. Nembondé Ponari s'est intéressé aux *Etudes archéologiques des implantations humaines de la rive droite du Chari (République du Tchad)* dans le cadre d'un mémoire de DEA, Université de Yaoundé 1 en 2007 et un autre sur les sondages archéologiques et l'étude de matériel (Le site sao de Djalali : sondage archéologique et études du matériel). Nam Saloum présente aussi en 2008 un mémoire : *Etude archéologique des pavements en céramique dans la Bas-Chari Logone (République du Tchad)* dans lequel il rapporte les informations sur ses fouilles et ses interprétations. Son étude renseigne sur l'utilisation de la poterie comme matériau de construction comme matériau principalement pour le pavement. Cette pratique si répandue à l'époque des Sao a totalement disparu.

2.4.1. Marcel Griaule et « les Sao légendaires »

Marcel Griaule (né le 16 mai 1898 et mort à Paris le 23 février 1956)¹¹⁸ est un ethnologue français à qui l'on doit la connaissance des Sao, tout au moins de leur aspect mythique et légendaire. Il est l'un des chantres de l'ethnologie française. Bien qu'il ne soit pas le premier à les avoir étudiés ou cités, Griaule a consacré un

¹¹⁶ H. Njomgang et B. Puepi « Les Kotoko, ces descendants des Sao », *Le Cameroun : Arts, histoire et traditions*, Éd. l'Harmattan, Paris, 2004, p. 98-99.

¹¹⁷ Antoine Socpa, « Le problème Arabes Choa - Kotoko au Cameroun : Essai d'analyse rétrospective à partir des affrontements de janvier 1999 », Université de Yaoundé I – Cameroun http://www.ethnonet-africa.org/pubs/repocpa_1.htm (consulté le 25/04/2013).

¹¹⁸ P. Champion « Nécrologie de Marcel Griaule » *Journal de la Société des Africanistes*, 1956 : vol. 26, numéro 26, p. 267-271.

ouvrage dans lequel il décrit son séjour en pays Sao. Griaule a été fasciné par l'Afrique, où il s'est rendu à plusieurs reprises pour des besoins scientifiques. Il a écrit : « Pour qui l'aime, d'ailleurs, rien ne lasse de l'Afrique. Ni ses lourds soleils, ni ses ombres épaisses, ni ses bruits nocturnes, ni les heures tragiques qu'elle réserve à tous ceux qui cheminent hors des pistes battues. »¹¹⁹ Griaule est une des importantes références concernant certaines populations africaines notamment pour avoir fait connaître les Dogons au monde scientifique. Il y a été à plusieurs reprises pour des besoins scientifiques. Contrairement à Lebeuf qui a été attiré par un article de Théodore Monod, c'est par pur hasard que Griaule a appris les informations sur les Sao. C'est d'ailleurs ce qu'il relate dans son livre :

« La première fois qu'on m'en avait parlé (des Sao), j'avais enregistré la chose très sagement, par habitude professionnelle, par désir de contenter l'interlocuteur. La scène se passait dans l'ancien Musée du Trocadéro, exactement dans le grand ventre vitré faisant face à la Tour Eiffel. L'homme qui me parlait était vêtu de noir, culottes courtes, bas de coton...¹²⁰ »

Griaule ne donna pas suite à l'invitation de son informateur, mais classa ces informations dans ce qu'il appelait « fiche Chari ». En réalité, ce qu'il apprit de cet homme qui était probablement Théodore Monod, le fascina tant qu'il décida aller sur les traces de ces populations. Il savait que la tâche ne serait pas facile. En effet,

« La civilisation à rechercher n'était pas une chose ordinaire elle était représentée, aux temps héroïques, par des hommes formidables, les Saô, dont les faits et gestes, comme la description, toujours les mêmes, alimentaient les légendes d'une région d'un bon million de kilomètres carrés. C'est ainsi que les légendes Kanembu ont synthétisé le peuple¹²¹. »

Griaule qui pratiquait les voyages ethnographiques, pensait que le monde n'avait pas fini d'être exploré. Dans : *Les grands explorateurs*, il s'interroge : « Est-il encore temps d'explorer scientifiquement l'humanité après avoir exploré la terre ? »¹²² Pour lui, les ethnologues sont les mieux indiqués pour explorer l'humanité. A

¹¹⁹ *Ibid.* p.38.

¹²⁰ Griaule, 1943, *op. cit.*, p.8.

¹²¹ *Ibid.*

¹²² Marcel Griaule, *Les grands explorateurs*, Paris, *Presse Universitaire de France*, 1948, p.119.

ses yeux il faut « ... encourager et multiplier une autre sorte de chercheurs dont les exemplaires d'aujourd'hui et de demain doivent être les ethnographes. »¹²³

Les résultats et les méthodes de Griaule ont fait l'objet de vives critiques dans la communauté des ethnologues, particulièrement en dehors du monde francophone. Il se défend en disant avoir eu le courage d'oser partir sur les terrains, à la rencontre d'autres populations qu'il étudie et décrit.¹²⁴

Il relate les faits de manière romancée comme dans : *Les flambeurs d'hommes*, sorti en 1934 et *Les Saô légendaires*, un livre chronique dans lequel il fait état de sa pratique d'archéologie aérienne en pays kotoko à la trace des Sao. Pour répondre à la question : « Qui sont les Sao ? » en 1943, Marcel Griaule a publié un petit ouvrage sans prétention, mais plein d'inspiration, une sorte d'essai historique. Ce livre qui fait suite aux *Missions Sahara-Cameroun* et *Niger Lac-Iro* fait état de ces séjours dans cette partie du centre de l'Afrique. Ce livre qui est une sorte de « Bible » sao, est un roman et un essai historique en même temps. L'auteur y décrit ses péripéties, ses travaux et entretiens en pays kotoko. Ayant travaillé en terre dogon, il s'estime en mesure de mettre en exergue les méthodes utilisées au profit de ses recherches afin de déchiffrer l'énigme sao. Dans cet ouvrage il semble dans ses descriptions oublier le côté scientifique au profit de celui d'un homme passionné. Griaule est un traqueur d'informations qui ne s'est pas fixé de limites. Il a su diversifier les sources d'information (archéologie et enquêtes orales). N'étant pas archéologue de formation, il a recueilli un nombre incalculable d'informations et a adressé à ses interlocuteurs ce qu'il nomme lui-même un « scandale de questions ».¹²⁵ « Il y relate des réflexions variées en vrac, à charge pour le lecteur de les reprendre à sa façon. »¹²⁶ Comme le souligne Moniot, ce livre fait suite aux informations véhiculées depuis le Moyen Âge et rapportées par Theodore Monod. L'ethnologue français, qui tire lui-même une partie de ses sources de la tradition

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ Ciarcia Gaetano, « Exposer le mythe. À propos de L'Afrique de Marcel Griaule », *L'Homme*, 1999, tome 39, n°151. p. 289.

¹²⁵ Griaule, 1943, p.23.

¹²⁶ H. Moniot, « Jean-Paul Lebeuf, Archéologie tchadienne », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1964, vol. 19, Numéro 2, p.389.

orale, met en avant l'aspect légendaire de ces populations. Il ne s'agit pas d'un livre d'histoire même si certaines informations peuvent être exploitées par les historiens. Griaule est avant tout un ethnologue qui ne se contente pas seulement de faire un récit de son séjour en terre sao et de rapporter les informations issues de la tradition orale.

En pays kotoko, Griaule, au cours de ses deux *missions Sahara-Cameroun* et *Niger Lac-Iro*, était convaincu de découvrir les traces d'une population semi-mythique, les Sao, qui aurait précédé les Kotoko. Ayant à sa disposition un avion pour ces missions, l'ethnologue ne se refusa pas à observer depuis le ciel ce vaste pays.¹²⁷ Pour lui, les Kotoko, qui occupent actuellement les terres situées dans cette partie d'Afrique centrale, les ont héritées des Sao. Il remarqua que les cités étaient entourées de murs d'enceinte dont les auteurs ne sont pas les Kotoko. Il explique « le mûr sao et l'organisation qu'il cache sont l'indice de peuples déjà très évolués dont le séjour sur les terres du Tchad a été long et dont la faculté d'adaptation a été très grande ».¹²⁸ Dans ce pays kotoko, ce qui a frappé Griaule hormis les légendes, ce sont les murs tout au moins les traces des anciennes murailles. Leur présence et symbolisme l'ont tellement captivé qu'il écrit :

« [...] un mur est si rassurant, dans son symbolisme religieux, dans sa pesanteur temporelle. Le mur, c'est l'arrêt de la progression, le conservateur des coutumes, la paroi du réservoir sans fuite, la machine à refouler l'innovation. Devant le mur, le nomade passe, ce fervent des confins, trainant derrière lui un relent de beurre. Il passe, et c'est toujours autant gagné¹²⁹. »

Les moyens qu'il employa ne lui permirent malheureusement pas de résoudre l'énigme sao. Conscient des difficultés auxquelles il était confronté, il reconnaissait que l'ethnographie ne peut se substituer à l'histoire et y relate l'opposition fondamentale qui en ressort.¹³⁰ Incapable d'expliquer, malgré ses efforts, qui sont réellement les Sao, il adopte dans son livre un ton narratif dans ce livre au caractère

¹²⁷ Griaule, 1943, *op. cit.* p.113.

¹²⁸ Griaule, 1948, *op. cit.* p.103.

¹²⁹ *Ibid.* p.101-102.

¹³⁰ Garcia Gaetano, « Du mirage au Miracle. L'archéologie comme mythe ethnographique : Les Sao légendaires de Marcel Griaule », Voisenat Claudie (dir.), *Imaginaires archéologiques*, Paris, Les Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2008, p.267.

romancé. Les Saô légendaires ne sont que le rapport de son voyage d'ethnologue et de ses essais dans les fouilles. L'historien ne peut utiliser ce livre et ses informations comme sources premières, le sujet étant traité de manière la plus romanesque que scientifique.

Il opte pour une méthode rapide, avec une sorte d'extorsion d'informations à ses interlocuteurs Kotoko. L'archéologie intensive et extensive qu'il pratiqua à travers les fouilles dans un espace pourtant vaste, bien qu'elle lui permette de récolter de nombreux vestiges, ne lui donna pas les résultats qu'il escomptait.

Griaule puise ses informations et de la tradition orale et des résultats des fouilles archéologiques et de quelques récits de voyageurs et de chroniques.¹³¹

Selon Eric Jolly :

« Du Soudan français à l'Éthiopie et du Cameroun au Tchad, son équipe collecte près de 500 jouets et mène des enquêtes systématiques auprès de jeunes informateurs, avec à la clé onze publications et plusieurs exposés sur les productions enfantines, dont trois articles, trois livres et une conférence radiophonique signés Griaule¹³². »

Contrairement à Lebeuf ou à Lange¹³³, il ne semble pas s'intéresser aux sources anciennes qui seraient pour lui plutôt historiques.¹³⁴ Griaule est avant tout un ethnologue et on ne peut lui reprocher ses méthodes. C'est par curiosité qu'il s'est intéressé aux Sao ; la civilisation des Dogons l'a beaucoup plus attiré.¹³⁵

¹³¹ Lors de ses cinq premières missions entre 1928 et 1939, l'intérêt de Griaule a d'abord porté principalement sur les jeux et aux dessins des enfants africains.

¹³² Éric Jolly, « Des jeux aux mythes : le parcours ethnographique de Marcel Griaule », *Gradhiva*, n°9, 2009, 164-187.

¹³³ Marcel Griaule, « Les Saô légendaires », *Socio-anthropologie* [En ligne], 12 | 2002, mis en ligne le 15 mai 2004, Consulté le 10 août 2014. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/144>

¹³⁴ Il cite à deux nombreuses reprises les chroniques et récits de voyage dont ceux de Nachtigal, Barth.

¹³⁵ *Masques dogons*, Paris, Institut d'ethnologie, 1938, VIII-896 p.-XXXII f. de pl. + 1 disque 78 t. [Thèse de doctorat ès-lettres]. 4e édition

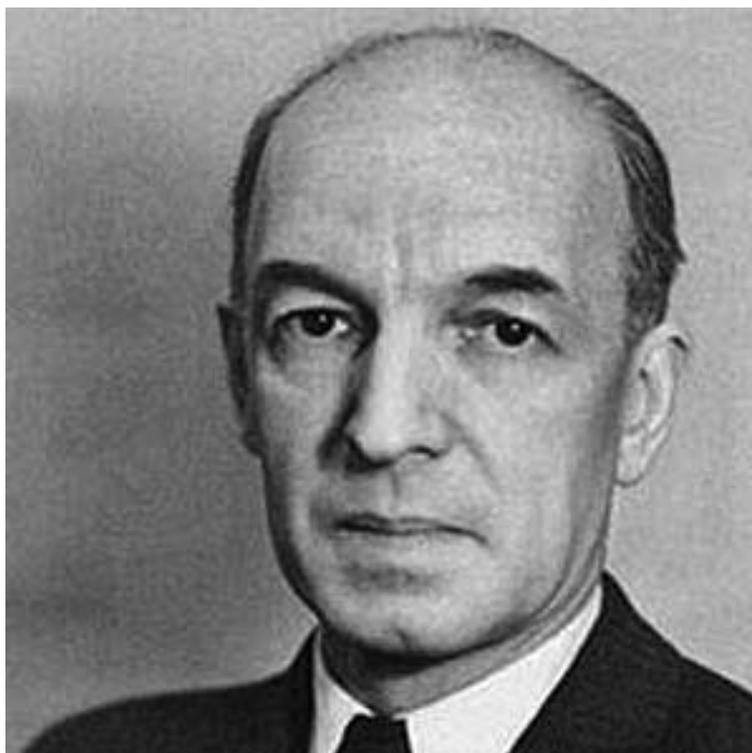
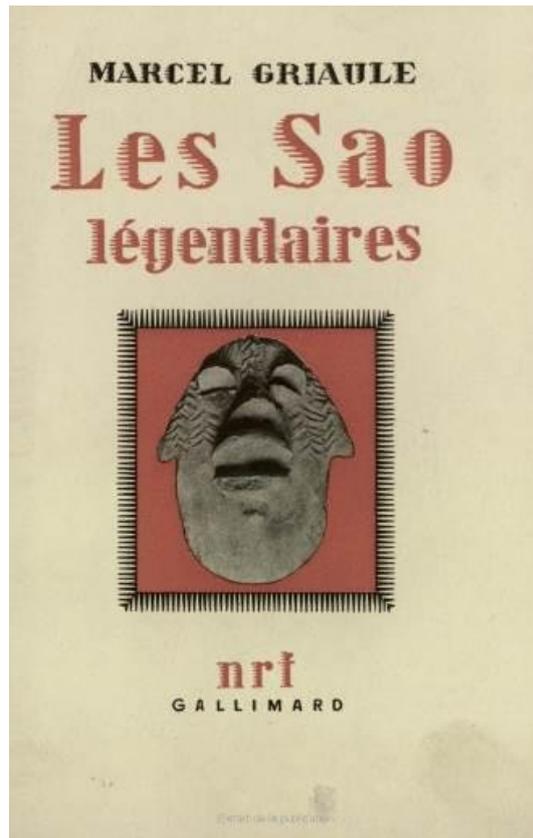


Figure 1 : Marcel Griaule (ph.<http://www.fatamorgana.fr/noms/marcel-griaule>).

En effet, en pays sao, Griaule a mené des travaux selon une méthode qui alliait archéologie et ethnographie, afin d'obtenir une réponse rapide mais ce fut tout autre chose. Il le reconnaît d'ailleurs en écrivant : « l'ampleur du problème qui consistait à rechercher les restes des « Sao » nous a conduits à tenter de recueillir un matériel aussi important que varié, dans un territoire aussi étendu que possible. »¹³⁶ Sa ténacité et celui de son équipe à obtenir à tout prix des résultats a mené les scientifiques à avancer des affirmations fausses sur le pays, et les populations qu'ils étudiaient, notamment lorsqu'ils ont considéré, à tort, que tous les villages situés dans les parties visitées pouvaient abriter les descendants des Sao.

¹³⁶ M. Griaule, J.-P. Lebeuf, « Fouilles dans la région du Tchad », *Journal de la Société des Africanistes*, tome 18, fascicule 1. 1948, p.1.



Document 1: "Les Sao légendaires" de Marcel Griaule

2.4.2. Jean-Paul Lebeuf et la « civilisation née de l'argile »

Le nom de Jean-Paul Lebeuf (1907-1994)¹³⁷ est étroitement lié aux Sao, pour la simple raison qu'il est le premier à avoir octroyé une grande partie de sa vie scientifique mais également à les avoir extirpés des rumeurs et de la tradition, pour les placer dans les arènes de la science à travers l'archéologie. Lebeuf est, de loin, la principale référence lorsqu'on évoque les Sao. Comme le bassin du lac Tchad, son nom reste intimement lié à la civilisation, à laquelle il a consacré une grande partie de sa vie scientifique. Ethnologue et accessoirement archéologue, Lebeuf a été élève de Marcel Mauss et de Paul Rivet à l'Institut d'Ethnologie de Paris, dans la lignée d'André Leroi-Gourhan. Il est l'un des premiers à avoir combiné approche ethnographique et travail archéologique. En 1936, Marcel Griaule, revenu en 1933 de la fameuse Mission Dakar-Djibouti, lui a demandé de l'accompagner en tant que chef adjoint dans la Mission-Sahara-Cameroun. Ainsi, ce dernier lui a donné

¹³⁷ M. Lancerotto, *Voyageurs français en Afrique équatoriale française*, l'Harmattan, Paris, 2009, p.241.

l'occasion de « bâtir son premier terrain scientifique en Afrique ».¹³⁸ L'Afrique l'adopta sur le plan scientifique au point qu'il déclare dans son discours à l'occasion du premier Congrès international des écrivains et des artistes noirs qui se tint en septembre 1956 à Paris : « J'ai commencé à faire de l'ethnologie, il y a plus de vingt ans, en Afrique noire parce que je désirais voir des humains différents de ceux avec lesquels j'avais vécu jusque-là. Et j'ai trouvé des hommes semblables à moi ».¹³⁹

Au Cameroun et au Tchad, Jean-Paul Lebeuf mène des enquêtes ethnographiques au sein de diverses populations dont les Fali, auxquels il consacra sa thèse plus tard. Au Tchad, il a organisé des recherches et des fouilles archéologiques sur les sites de ce qui était mystérieuse civilisation disparue. Ces sites et leurs anciens occupants localisés sur les rives du Chari avaient été signalés à Griaule vers les années 1930 et bien avant par Barth, Nachtigal, Monod et Frobenius. Cependant, pour des raisons diverses, il n'avait pas encore exploré ces lieux. Ces fouilles ont immédiatement donné des résultats d'une richesse inattendue. Ainsi, le premier site prospecté (Midigué) livre des têtes de terre cuite d'un style très particulier et des objets en bronze, dont une étonnante petite tête de gazelle d'une facture exceptionnelle, qui, à elle seule « posait le problème du bronze dans les marécages du Tchad » ; ces découvertes seront suivies de beaucoup d'autres.¹⁴⁰ Dans ce dernier pays étaient prévues des recherches et des fouilles archéologiques sur les sites d'une mystérieuse civilisation disparue, les Sao, anciens occupants des rives du Chari, qui avaient été signalés à Griaule vers 1930 et que pour des raisons diverses il n'avait pas encore exploré. Cette Mission en 1936-1937 lui a permis de mettre en pratique ses compétences d'ethnologue. Ainsi, il a commencé par mener des enquêtes ethnographiques qui lui ont permis de mettre en pratique sa formation d'ethnologue qu'il commença avec des enquêtes ethnographiques. L'objectif étant notamment de fouiller des buttes anthropiques près des rives du Chari, comme nous

¹³⁸ G ; Calame-Griaule « Jean-Paul Lebeuf (1907-1994) », *Journal des africanistes*. 1994, tome 64 fascicule 2. p. 97-112.

¹³⁹ Le 1er Congrès international des écrivains et artistes noirs : Paris, Sorbonne, 19-22 septembre 1956 : *compte-rendu complet*, Paris, *Présence africaine*, n° 8-10 (numéro spécial), 1997.

¹⁴⁰ Alfred Fierro, « SAO », *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/sao/> (consulté le 4 mai 2015.)

l'avons signalé. La Mission avait pour objectif de fouiller des buttes anthropiques près des rives du Chari, lesquelles sont attribuées aux Sao, que la tradition orale présentait comme des géants. Jean-Paul Lebeuf apparaît donc, à ce titre, comme l'un des tout premiers ethnologues à agencer approche ethnographique et travail archéologique de terrain.¹⁴¹ C'est donc en juillet 1936 que Lebeuf, en compagnie de Griaule, a effectué ses fouilles dans la proximité immédiate de l'emplacement laissé vacant par Théodore Monod, à Logone-Birni. Ces fouilles ont ainsi permis de confirmer l'observation de l'explorateur à travers d'importantes découvertes qui seront suivies de plusieurs autres, tout aussi fructueuses. Ces recherches portèrent plus spécialement sur la fondation des villes, l'organisation sociale, la religion et le rôle du chef.¹⁴²

Suite à cette première expérience de terrain plutôt réussie, Lebeuf s'est engagé dans cette voie dans l'optique de fournir aux chercheurs et africanistes travaillant dans cette partie de l'Afrique, des preuves matérielles issues de l'archéologie, susceptibles de conforter les informations basées, jusque-là, sur la tradition orale ou les récits de voyageurs.

Lebeuf est arrivé dans cette partie de l'Afrique centrale très riche culturellement mais encore très mal connue en profondeur par les chercheurs et il résolu qu'il était possible de faire dialoguer - passé et présent -, matériel de fouilles et tradition orale au service de la science. Sa science à lui, l'ethnologie, et le contexte de terrain le conduisent naturellement à combiner plusieurs disciplines, faisant de lui un pionnier incontestable de l'ethnoarchéologie. Il fit de Sao, Kotoko et Fali les principaux objets de ses travaux et a singulièrement fait connaître la richesse de l'ancienne civilisation Sao qui s'étendait de l'Ouest tchadien au Nord Cameroun et à l'Est nigérian. Désireux de connaître les choses en profondeur et avide de connaissances, Lebeuf intègre dans ses recherches et ses méthodes d'enquêtes plusieurs disciplines connexes : ethnobotanique, ethnolinguistique, ethnohistoire ou encore ethnomédecine. Ses objectifs et ses nombreux journaux de

¹⁴¹ <http://www.mae.u-paris10.fr/site-expo/pages-lebeuf/accueil-lebeuf.html> (consulté le 21/12/2014)

¹⁴² « Mission Lebaudy-Griaule », *Journal de la Société des Africanistes*, 1939, vol. 9, Numéro 2, p.217.

voyages renseignent sur un homme attentif à la culture des autres et à leur histoire, mais également sensible à toutes les populations qu'il rencontre. Les résultats obtenus de ces fouilles sont si fructueux et permirent aux chercheurs Français de répondre à l'appel de Théodore Monod qui disait : « les Sao, un problème à étudier ».¹⁴³ L'un des objectifs de la 4^e Mission Griaule, Sahara Cameroun (10 juillet 1936, 16 octobre 1937) à laquelle pris part Lebeuf était l'exploitation de gisements situés à cheval sur le Chari et déjà signalés par de nombreux voyageurs (Barth, Nachtigal) et par différents savants (Frobenius, Monod). Sur les indications de ce dernier, Jean-Paul Lebeuf s'est rendu dès juillet 1936 à Logone-Birni sur le gisement déjà exploité en 1926 par Théodore Monod.¹⁴⁴

Si Griaule a fait découvrir les Sao à Lebeuf, ce dernier a fait part de sa découverte au reste du monde, tant aux scientifiques qu'aux amateurs. On peut reconnaître ou critiquer ses travaux, mais c'est bien à lui que l'on doit les références sur les populations Sao et Kotoko, ainsi que sur les Fali qu'il a présentés dans sa thèse.¹⁴⁵ Lebeuf a apporté un regard assez original dans son approche de l'espace africain. Historien et archéologue de circonstance, il a acquis certaines notions sur le terrain comme la souligné Griaule dans *Les flambeurs d'hommes*.

Au cours de cette première Mission avec Griaule, Lebeuf compris comme beaucoup que le champ de recherche en Afrique était encore « vierge », les populations mal connues, voire sommairement, et qu'il pouvait mettre en pratique ses connaissances d'ethnologue. En effet, bien que dirigée par Griaule, la Mission reposait avant tout sur Lebeuf qui en était le seul membre permanent. Arrivé dans la capitale tchadienne le 15 juillet 1936, il n'en repartira que quatorze mois plus tard, en septembre 1937.¹⁴⁶

¹⁴³ J.-M. Essomba (dir.), 1992, *L'Archéologie au Cameroun* : actes du premier colloque international de Yaoundé, 6-9 janvier 1986, Karthala, p.93.

¹⁴⁴ T. Monod, « Un problème à étudier : la question sao », *La terre et la vie*, II 4 avril 1932, p.239-241.

¹⁴⁵ J.-P. Lebeuf, *L'habitation des Fali, montagnarde du Cameroun septentrional : technologie, sociologie, mythologie, symbolisme*, Hachette, Paris, 1959, 611 p., Thèse l'Université de Paris.

¹⁴⁶ <http://www.mae.u-paris10.fr/site-expo/pages-lebeuf/accueil-lebeuf.html> (consulté le 12/04/213).

Circonscrite au Nord Cameroun et à la rive tchadienne du Chari, la Mission comportait deux objectifs principaux : étudier les populations dites « animistes » (en particulier les Fali) et fouiller plusieurs sites autour des actuelles cités kotoko afin de mettre au jour les vestiges de l'ancienne civilisation Sao. Ses premiers contacts avec les Fali ont mené Lebeuf à leur consacrer plusieurs travaux notamment sa thèse qu'il a présentée en alternant « tournées d'exploration » et « coups de sonde ». Jean-Paul Lebeuf et son équipe rapporteront, au terme de leurs recherches, 3 600 photographies, 800 objets ethnographiques et plusieurs milliers de pièces archéologiques (jarres funéraires, figurines en terre cuite...). Les résultats scientifiques de ces fouilles ont fait l'objet de plusieurs publications conjointes dans le *Journal de la Société des Africanistes* en 1948, 1950, 1951 sous le titre « Fouilles dans la région du Tchad ». Ayant rencontré des difficultés budgétaires pour la publication des résultats de leurs fouilles sous forme d'ouvrage, Griaule et Lebeuf se sont résignés à les publier en articles.¹⁴⁷ Après cette fructueuse mission des années 1930, Lebeuf retournera régulièrement en Afrique à partir de 1947, en compagnie de sa femme, Annie Masson-Detourbet également ethnologue (qu'il avait épousée après leur rencontre au Tchad) afin de poursuivre ses enquêtes ethnographiques et ses travaux archéologiques. Les apports scientifiques concernant les Sao conduiront d'ailleurs Dierk Lange à écrire à propos du couple :

« [...] un couple d'anthropologues dont les noms resteront toujours attachés à celui des Sao: Jean-Paul et Annie Lebeuf. Leurs travaux ont beaucoup contribué à faire connaître la diversité des sites archéologiques de la plaine du Tchad et la richesse de la culture sao et ils ont dévoilé la complexité des institutions politiques des Kotoko¹⁴⁸. »

En 1945, lorsqu'il publie chez J. Suse dans la Collection « Voyages et aventures » : *Quand l'or était vivant, Aventure au Tchad*, illustré de 32 héliogravures, clichés de 29 dessins et 2 cartes, il s'était assigné la tâche de rapporter ses péripéties en terre sao. Ce récit imagé est fondé sur des informations orales, à l'instar chronique d'un explorateur. Il y rapporte ses voyages et transcrit la

¹⁴⁷ Le voyage a été fait avec l'avion personnel de Georges Guyot.

¹⁴⁸ Dierk, Lange, « Préliminaires pour une Histoire des Sao », *The Journal of African History*, vol.30, N°2, Cambridge University press, 1989, p.193.

tradition orale avec les nombreuses, légendes partie intégrante de la population locale.¹⁴⁹

En 1977, le couple publie *les Art des Sao : Cameroun, Tchad, Nigeria aux éditions Chênes*, un autre ouvrage de référence. Ce livre-catalogue contient 94 photos d'objets mis au jour par le couple. Il présente diverses figurines, des bijoux, des pots et jarres en céramique. Au cours d'une fouille menée à Gaoui,¹⁵⁰ en 1965, pour le compte du Musée National Tchadien, un chercheur tchadien, Benoit Brahim découvre cinq anneaux de métal que Lebeuf qualifiera « d'exceptionnel » en raison de leur finition et des figurines comportant une représentation de tête humaine, vraisemblablement en bronze. A l'époque, comme encore de nos jours, certains notables kotoko conservent jalousement certains objets provenant de leurs parents ou de leurs ancêtres les Sao.¹⁵¹ Ces pièces, qui seront étudiées et datées en France, permettront de proposer une chronologie de l'occupation du pays des Sao. (Voir tableau 1)

Les objets sao sont présentés comme des œuvres artistiques. Le texte est divisé en trois parties : le milieu et les hommes, l'archéologie et le matériel archéologique.¹⁵² Ce livre en réalité s'adresse aux historiens, aux amateurs d'art ainsi qu'aux archéologues et aux ethnologues africanistes. Les Lebeuf présentent, dans cet ouvrage, la culture matérielle de ces populations qui se manifeste par la fabrication d'objets divers dont principalement les figurines humaines, animales, des jarres, peaux, bracelets dont la grande partie est en argile. Les manifestations artistiques des populations Sao sont présentées dans leur contexte archéologique, historique et ethnographique.¹⁵³

Dans la première partie, les Lebeuf présentent le pays sao, rapportent certaines légendes et décrivent les migrations. On apprend en effet que les premiers

¹⁴⁹ Dans *Carte archéologique des abords du lac Tchad*, il finit par admettre que certaines buttes anthropiques pourraient ne pas appartenir au Sao.

¹⁵⁰ Gaoui, écrit aussi Gawi, ou Gawie.

¹⁵¹ Lebeuf Jean-Paul « Bracelets anthropomorphes de Gawie (Tchad) », *Journal de la Société des Africanistes*, tome 35 fascicule 1. 1965, p.7-10.

¹⁵² Le livre présente 94 photographies en noir et couleur prise presque toutes par Dominique Darbois.

¹⁵³ Françoise Treinen-Claustre. Lebeuf, « Jean-Paul et Annie, Les arts de Sao », *Journal des africanistes*, 1977, tome 47, fascicule 2. p. 218-220.

hommes arrivés aux abords du lac Tchad étaient des chasseurs armés de sagaies et d'arcs et des pêcheurs. L'utilisation de la datation au radio carbone 14 et son application sur les pièces leur a permis de fournir des informations historiques relatives à des événements à la fois artistiques, démographiques, religieux ou politiques. Cela renseigne aussi sur l'adoption de rituels d'enterrement dans des jarres-cercueils et sur la formation des principautés kotoko ou la défaite des Sao.

La seconde partie expose les problèmes de classement morphologique et chronologique de près de 700 sites répartis entre les trois pays : le Cameroun, le Nigeria et le Tchad. La datation au radiocarbone leur permet d'avancer des hypothèses selon lesquelles la présence des Sao dans certaines buttes anthropiques serait comprise entre le V^e siècle avant J.-C. et le XIV^e. Mais cette chronologie, bien qu'elle fournisse des informations utiles, permet-elle d'affirmer que de dire que les premiers Sao sont arrivés au V^e siècle avant J.C. ?

La troisième partie, la plus importante, est consacrée au matériel archéologique classé d'après la matière première utilisée : terre cuite, fer, cuivre et bronze, os et ivoire, pierre, verre et végétaux. Elle présente les objets en terre cuite : mobilier domestique, outillage, armes, pipes, instruments de musique, jouets, monnaies, mobilier funéraire, figurines humaines et animales, et en métal, essentiellement des bijoux (colliers, pendentifs, labrets...). Ces objets sont analysés en tenant compte des techniques de fabrication telles que modelage, façonnage, cuisson, décoration du matériel céramique, procédés de coulée des pièces d'orfèvrerie, mais aussi comme la description des décors et des styles. Les auteurs tentent aussi de donner à ces objets un cadre chronologique et d'en connaître l'usage et le symbolisme.

Pour Lebeuf, au VII^e siècle, quand se constitue le royaume du Kanem, les populations sao sont déjà présentes aux abords du lac, entre la Yoobe et le Chari, et au nord du confluent Chari-Logone. Au X^e siècle, leurs établissements se sont étendus au sud où elles se sont solidement implantées. Le XI^e siècle voit l'arrivée de nouveaux groupes de chasseurs à l'arc et de pêcheurs qui se mêlent aux habitants, phénomène qui se renouvellera aux siècles suivants. Les Sao

sont désormais établis dans de petites localités mal défendues par des palissades de bois qui s'élèvent à proximité des tours d'eau.¹⁵⁴

Ils ne peuvent guère s'opposer à l'extension, au XII^e et XIII^e siècles, du royaume du Kanem. Pourtant, ils vivent avec leurs dirigeants auprès desquels les chefs jouissent même d'une certaine autorité. Vers cette époque, ils se regroupent et de nombreux villages se vident au profit d'agglomérations plus vastes, qu'ils entourent de hautes murailles de terre crue.¹⁵⁵

En dépit de tout l'intérêt qu'il a porté à la culture et à l'histoire des populations, Lebeuf est aussi perçu comme un homme de l'empire colonial français qui l'utilisait comme agent de pillage.¹⁵⁶ Il le reconnut lui-même indirectement, mais à cette époque, déposséder les colonies de leur biens culturels ou non, n'était pas mal vu.¹⁵⁷

Parallèlement à son travail de chercheur français en mission dans une ancienne colonie, Lebeuf contribue en 1961 à la création de l'Institut National pour les Sciences Humaines (INSH) à N'Djamena, au lendemain de l'indépendance du Tchad. Cet institut, qu'il dirigea jusqu'en 1972, est à l'origine de nombreuses fouilles et d'importants travaux qu'il mènera avec d'autres chercheurs tant français et tchadiens.¹⁵⁸ Lebeuf fera du bassin du lac Tchad son champ d'étude,¹⁵⁹ des Kotoko, des Fali et des Sao, ses principaux sujets de recherche.

Dans son livre *Quand l'or était vivant (Aventure au Tchad)*, il retrace son premier séjour à la fin des années 30 en Afrique, au Nord Cameroun et au Tchad, en

¹⁵⁴ J.-P. Lebeuf « Travaux archéologiques dans les basses vallées du Chari et du Logone (1936-1980) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 124^e année, n^o. 4, 1980, p.636-656.

¹⁵⁵ *Ibid.*

¹⁵⁶ Jean-Paul Lebeuf, *Quand l'or était vivant*, Paris, Éd. Je sers, 1950, p. 90.

¹⁵⁷ A la fin des années 1940, dans *Quand l'or était vivant au Tchad*, il écrit : de collecteur au Tchad : « Le bruit courut bien vite que j'achetais des objets, n'importe lesquels, les plus communs comme les plus précieux. Beaucoup vinrent au campement apporter un pagne, un ornement de plumes, unealebasse, une marmite »

¹⁵⁸ Gorboff, Marina, 2003, *Premiers contacts : des ethnologues sur le terrain*, Paris, l'Harmattan, p.192.

¹⁵⁹ J.-P. Lebeuf, Carte archéologique des abords du lac Tchad.

pays *kirdi*¹⁶⁰ et kotoko (sao). Dans ce petit livre rapporte son premier contact avec le continent et ses expériences avec Marcel Griaule.

En 1950, il écrit avec sa femme *La civilisation du Tchad*¹⁶¹, un ouvrage archéologique et ethnographique. Dans ce livre, les Lebeuf donnent cinq époques ayant marqué l'histoire de la culture sao :

- Au premier millénaire avant notre ère, occupation de certains sites par des chasseurs-pêcheurs néolithiques ;
- vers -200 : apparition du fer. On trouve les premières représentations animales en terre cuite ;
- vers le X^e siècle : découverte de la plus ancienne figuration humaine, à Messo (Tchad) ;
- aux XII^e et XIII^e siècles, pratique généralisée des inhumations dans des jarres qui peuvent atteindre 1,40 mètre, les céramiques se multiplient et de la métallurgie du cuivre s'épanouit,
- à partir des XV^e et XVI^e siècles, de nombreuses figurines humaines apparaissent jusqu'à l'arrivée de l'Islam qui interdit alors toute représentation.¹⁶²

En 1966, paraît *Carte archéologique des abords du lac Tchad*, une synthèse de travaux réalisés par les Lebeuf et leurs collègues. Ce document original est le plus important *L'archéologie tchadienne*, qu'il a coécrit avec Griaule. Le livre est le produit de plus de quarante années travail de constant de prospections, d'explorations, souvent très dures, de fouilles, d'enquêtes historiques et ethnographiques, dans la vaste zone sahélienne qui borde au Sud le lac Tchad. Ce sont au total 701 buttes anthropiques dont 238 habitées, réparties dans un espace de plus de 130 000 km² correspondant au pays des Sao (air géographique).¹⁶³

¹⁶⁰ Le mot *Kirdi* est utilisé par les Fuldé et les Mandaras pour désigner des groupes animistes et à tort les chrétiens. *Kirdi* est un nom issu de la déformation locale du nom « Kurdes » qui désigne de façon péjorative les « païens » par opposition aux fidèles de l'Islam.

¹⁶¹ Jean-Paul Lebeuf et A. Masson Detourbet, *La civilisation du Tchad*, Payot, Paris, 1950, 198 p.

¹⁶² J.-P. Lebeuf, A., Masson-Detourbet *La Civilisation du Tchad*, Paris, Payot, 1950, p.25.

¹⁶³ *Ibid.*

Le livre propose non seulement une actualisation des données connues jusque-là, mais aussi plusieurs cartes, ainsi qu'un inventaire très discutable des buttes anthropiques attribuées aux Sao. Plusieurs cartes du pays sao sont proposées. Sont également répertoriées les buttes anthropiques repérées dans les trois pays.

En 1981, un supplément du livre sera publié, rehaussant de 119 le nombre buttes anthropiques dont 93 habitées.¹⁶⁴ Cette actualisation est la preuve de la poursuite, même plusieurs années après, de travaux de repérages et d'identifications des buttes anthropiques sao. Ce livre reste une référence pour tous les chercheurs travaillant sur les Sao et Kotoko.

¹⁶⁴ Jacques Serre (dir), « Hommes et destins : Afrique noire », vol. 11 de *Hommes et destins : dictionnaire biographique d'outre-mer*, Académie des sciences d'outre-mer Publications de l'Académie des sciences d'Outre-Mer : Travaux et mémoires, l'Harmattan Académie des sciences d'outre-mer, 2011, p.459.

RÉPARTITION GÉNÉRALE DES SITES

Les sites figurant sur le présent croquis et dans la nomenclature sont au nombre de 701, dont 238 seulement sont encore habités avec certitude ; ils se répartissent politiquement entre le Cameroun, le Nigeria et le Tchad, compte tenu des lieux vides dont le nom seul est connu :

ETATS	SITES VIDES (*)	LIEUX HABITÉS	?	TOTAL
Cameroun	201	140	8	349
Nigeria	18	40	47	105
Tchad	169	58	20	247
	388	238	75	701
		701		

(*) Sont considérés également comme « vides » les sites où, à l'exclusion de tout bâtiment ancien, s'élèvent des constructions telles que résidences, locaux administratifs, briqueteries, etc.

L'écart entre le nombre des sites vides et celui des lieux vivants montre l'ampleur du dépeuplement de la contrée signalé depuis longtemps par maints auteurs, dépeuplement certain malgré les appréciations visiblement exagérées de certains d'entre eux (Barth, Nachtigal) (20). L'augmentation — relative — du nombre d'habitants des localités les plus importantes, telles que Logone Birni et Makari, au Cameroun, Gawi, au Tchad, constitue un phénomène nouveau qui a suivi de près l'indépendance.

Ces sites archéologiques sont attribués à diverses populations parmi lesquelles les « Sao » et leurs descendants kotoko dominent sans conteste :

ATTRIBUTION	BABALIA	BOULALA	KANGURI	KOUKA	MOULOUTI	?	SAO				
							Sao (sans précision)	Sao I	Sao II	Sao III	Totaux partiels
sûre	2	5	3	2	—	—	92	123	379	3	597
douteuse	—	7	—	—	1	44	20	7	12	1	40
	2	12	3	2	1	44	112	130	391	4	637
	64						637				
	701										

(20) Cf. notamment A.M.D. Lebeuf, 2, p. 30-32.

Document 2: Répartition des sites sao (source Le gisement sao de Mdaga).

Les données qui ont été relevées servent jusqu'à nos jours de référence puisqu'elles n'ont pas été actualisées. Quand nous avons fait la demande il y a quatre années pour obtenir des cartes actualisées du « pays sao » et éventuellement de celles sur les buttes anthropiques, les responsables du Centre National d'Appui à la Recherche (CNAR) chargé de fournir les cartes nous ont conseillé de nous référer de celles se trouvant dans la *Carte archéologique des abords du lac Tchad*. L'incapacité de ce service de nous procurer des cartes actualisées indique que celles de Lebeuf sont encore une référence au Tchad. Le manque de moyens techniques, humains, financiers et l'insécurité dans la région ne nous a permis d'établir une carte actualisée, incluant les buttes existantes, menacées ou disparues. Ce livre qui fournit tant d'informations importante a aussi contribué à semer une certaine confusion scientifique lorsqu'on sait que certaines buttes anthropiques sont présentées comme ayant appartenues aux Sao, même très loin de ce qui est défini comme leur pays.

Bien que Lebeuf y introduise l'utilisation du carbone 14, technique encore nouvelle à l'époque, l'interprétation des résultats est sujette à controverse, surtout avec lorsqu'il attribue tous les vestiges au Sao. Pourtant, de tous les chercheurs ayant travaillé sur les Sao, Lebeuf est celui qui a le plus contribué à leur « redécouverte » scientifique tant dans le bassin du lac Tchad que dans le monde entier. Ce sont au total une vingtaine d'articles et de publications que Lebeuf a consacré aux Sao. Il fit de la question sao, la sienne. Pour lui, tous les moyens étant bons pour faire connaître cette civilisation.¹⁶⁵

¹⁶⁵L'ethnographie, l'anthropologie (« Bracelets anthropomorphes de Gaŋie (Tchad) », *Journal de la Société des Africanistes*. 1965, tome 35 fascicule 1. P. 7-10.).

La géographie : *Carte archéologique des abords du lac Tchad Cameroun, Nigeria, Tchad*. Paris, Centre national de la Recherche scientifique, 296, 2 vol. sous emboitage : 1ere partie, texte : 172 p. ; 2e partie, cartes : 5 cartes noir, 6 cartes ;

La linguistique : Jean-Paul Lebeuf, « Vocabulaires comparés des parlers de 16 villages Fali du Cameroun septentrional : notes sur la circoncision chez les Kouroumba du Soudan français (Documents de la mission Lebaudy-Griaule 1938-39) », *Journal de la Société des Africanistes*, 1941, T.XI, p. 33-84);

L'histoire de l'art : *Les arts des Sao, Nigeria, Cameroun, Tchad*, photographie commentée, *Revue de géographie humaine et d'ethnologie*, Paris, 3, juillet-septembre 1948, p. 26 (avec AMD),

L'histoire, et la géographie : *Carte archéologique des abords du lac Tchad*, Paris, Éd. du CNRS, 1969, 172 p., 3 cartes en 5 feuilles, 5 croquis) et l'archéologique : « Le site de Tago (Tchad) », *Préhistoire*, Paris, XI, 1950, p. 143-192 avec AMD).

Les fouilles de la butte sao de Mdaga, de grande envergure, ont permis pour la première fois de produire un résultat important avec l'utilisation du carbone 14 pour la datation des objets mis au jour. Les résultats de ces fouilles par Jean-Paul et Annie M. D. Lebeuf, Françoise Treinen-Claustre et Jean Courtin ; avec la participation de D. Stordeur et J. Moreau-David, El Hadj Brahim Mamadou, M. Bériel... au nom du Laboratoire d'ethnologie et d'archéologie tchadienne et camerounaise, du Centre national de la recherche scientifique, ont été publiés dans un ouvrage sous le titre : *Le Gisement sao de Mdaga, Tchad : fouilles 1960-1968* par la *Société d'ethnographie* en 1981. Lors de ces travaux, un important matériel archéologique a été découvert, la plupart dans des urnes funéraires. Ce matériel est le même que celui trouvé sur les autres buttes anthropiques. Il s'agit de statuettes et de figurines animales ou anthropomorphiques, bracelets, pots, labrets (*squi*). D'après ces recherches, la butte anthropique de Mdaga aurait été occupée à partir de l'Antiquité. La chronologie établie indique qu'elle était habitée entre le V^e siècle avant J.-C. jusqu'au XIX^e siècle de notre ère, soit pendant près de 2 500 ans.¹⁶⁶

¹⁶⁶ J.-P. Lebeuf et al., *Le gisement Sao de Mdaga (Tchad) : Fouilles 1960-1968*, Paris, 1980, *Société d'Ethnographie*, p.12.

Tableau 1 Chronologie sao d'après Jean-Paul Lebeuf

Dates	Évènements historiques, faits culturels et trouvailles archéologique
VI ^e av. J.-C.	Peuples de pêcheurs et de chasseur, petits troupeaux d'animaux domestiques, agriculture, habitations en matières végétales ; harpons en os (Daïma), figurine animale de terre cuite (Daïma)
V ^e av. J.-C.	Apparition du fer à Daïma
450	Seconde occupation de Daima
425	Début de l'occupation de Mdaga
III ^e av. J.-C. Av ?	Outils d'os travaillé (Mdaga)
II ^e J.-C	Apparition du fer (Mdaga) Figurine animale de terre cuite représentant la grande Tortue d'eau (Mdaga) ; céramique.
I ^{er} ap. J.-C.	Début d'occupation d'Amkoundjo Apparition du fer (Amkoundjo) Céramique fine
1 ^{er} s ap. J.-C.	Fin d'occupation d'Amkoundjo
V ^e -VI ^e ap. J.-C.	Fin des harpons en os (Daïma)
VII ^e ap. s J.-C.	Des Sao sont signalés à Bilma, Tadjéré et Fachi, Apparition de sépultures dans les habitations (Mdaga), de pierre polie (Mdaga) et d'un polissoir à rainures.
VIII ^e ap. J.-C.	Les Sao sont fortement établies au sud du lac Tchad
IX ^e ap. J.-C.	Les Sao (chasseurs à l'arc) cèdent au royaume du Kanem un territoire au nord-ouest du lac Tchad ; présence de chasseur à la sagaie et de pêcheurs ; habitations de terre battue ; pavages en tessons de poterie.
X ^e s ap. J.-C.	Apparition des représentations humaines de céramique (« style dépouillée ») (Méso)
930	Il est reconnu que les Sao se sont établis au sud du lac Tchad.
970	Des Sao s'établissent à Mintour, ville Massa
X ^e /XI ^e ap. J.-C.	Arrivée de chasseurs et de pêcheurs, dans le Sud du pays
XI ^e ap. J.-C.	Fin de l'occupation de Daïma Apparition de pipe (Mdaga) ; perles de cornaline en test d'œuf d'autruche (Mdaga)

Pour Lebeuf,¹⁶⁷ « avant le XIX^e siècle, les textes ne font mention des Sao-Kotoko que dans la mesure où ils se trouvent mêlés à l'existence des royaumes voisins : le Kanem-Borno, en premier lieu, puis celui des Boulala des Barma, et enfin du Ouaddaï, et même les écrits des voyageurs du siècle dernier leur consacrent peu de pages ». ¹⁶⁸

A ce manque d'informations vient s'ajouter « la très grande confusion », selon les termes utilisés pour désigner cette population. Annie Lebeuf travaillé sur l'étymologie et l'origine de ces différents termes désignant cette civilisation. Elle a retenu entre autres ces termes utilisés : Sao, Soy, Soo, Seu, Sauo, Sou, Makkori, Makari, Makarié, Mafaté, Kotokau, Kotoko. ¹⁶⁹

En ce qui concerne les données écrites, sur les Sao, Lebeuf les classe en 3 catégories. ¹⁷⁰

- Les petits manuscrits en caractères arabes
- Les écrits des auteurs du XV^e siècle
- Les écrits des auteurs du XIX^e siècle. ¹⁷¹

Ces fouilles ont permis d'avancer et de classer ce mouvement de population d'après les vestiges en trois types correspondant aux Sao I, Sao II et Sao III. (Voir tableau 1 : Évènements chronologiques). Ce sont, en ordre chronologique pour les principaux, des chasseurs armés de sagaies et accompagnés de chiens courants venus du Kanem, d'autres armés d'arcs originaires de la région de Moïto et, pour quelques-uns, du Nord. Un troisième groupe proviendrait du Mandara, auquel on peut attribuer un grand nombre de buttes anthropiques de la période Sao I. Des pêcheurs venus des abords du lac Tchad, de l'Est et du Sud, leur succédèrent,

¹⁶⁸ J.-P. Lebeuf, « L'origine et la constitution des principautés kotoko (Cameroun septentrional) », *Contribution à la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, Colloques internationaux du CNRS, n°551, dir Tardits C., Paris, 1981, p.210

¹⁶⁹ A.M.D. Lebeuf, *Les principautés kotoko : Essai sur le caractère sacré de l'autorité*, Paris, CNRS, 1969, p.19

¹⁷⁰ Ces sources qu'il catégorise concernent et les Kotoko, et les Sao.

¹⁷¹ J.-P. Lebeuf, 1981, *op. cit.*, p.211.

souvent sur les mêmes lieux, créant, eux aussi, de nouvelles agglomérations. Leurs établissements ont pu être classés dans la même catégorie, partiellement, et surtout dans la période Sao II (et Sao III représentée par de rares sites). En revanche, jamais la tradition n'a fait mention de l'arrivée, à une période reculée, de groupes importants de pasteurs, les « Sao », quand ils élevaient des animaux domestiques, étant réputés ne jamais avoir possédé que des troupeaux familiaux, de quelques têtes de bovidés ou de moutons » aux cornes annelées. Cette chronologie reste encore de nos jours la seule valable car elle n'a pas été mise en cause par d'autres fouilles. Il importe ici de préciser que ces fouilles se sont concentrées au sud du lac Tchad, alors que certains groupes Sao étaient signalés au Nord. Pour réaliser ces travaux, ils ont fait appel à plusieurs personnes vu que le séjour était de courte durée pour une tâche intense.

L'article « Le village de Sao » publié en 1951, Marcel Griaule et Jean-Paul Lebeuf posent un problème qui peut se justifier par le fait qu'à l'époque, les deux ethnologues n'avaient commencé qu'à appréhender nouvellement les sujets. Dans cet article ils commencent par localiser le lieu : « L'actuel village de Sao est situé à environ 30 km à vol d'oiseau du confluent Chari-Logone, sur la rive Nord du Serbéwel, diverticule de gauche du Chari. »¹⁷² Dans cet article ils se contredisent par rapport à leurs publications précédentes où ils indiquent que ces villages appartenaient aux Sao. Or, dans cet article ils les présentent comme étant occupés par les Kotoko : « De nos jours, la butte est habitée par des Kotoko dont les principales occupations, outre l'agriculture sont la pêche et la teinture des étoffes à l'indigo. »¹⁷³

Le travail fourni par les deux ethnologues devenus par circonstance archéologues est notamment fondé sur la tradition orale recueillie auprès des populations locales, ainsi que sur l'interprétation des auteurs qui les ont précédés et sur les fouilles et l'analyse des résultats de leurs propres fouilles. Le fond

¹⁷² M. Griaule, J.-P. Lebeuf, « Fouilles dans la région du Tchad », *Journal de la Société des Africanistes*. 1948, tome 18, fascicule 1, p.2.

¹⁷³ *Ibid.*, p.5.

ethnographique est assez présent dans la description des faits. A la page 67, on peut lire :

« Lorsque la ville court un grand danger, un sacrifice sanglant est offert au trou du varan. C'est ainsi que lors d'une attaque du sultan du Borno contre la ville et alors que celle-ci allait succomber, un prêtre égorgea un mouton, ce qui eut pour effet de sauver Mara: le varan, en reconnaissance du sang qui lui était offert, fit souffler « un vent si violent qu'il chassa les ennemis¹⁷⁴. »

D'autre part, Lebeuf a aussi contribué à cataloguer ou à reconfigurer les populations de l'espace. Pour lui, toutes les buttes anthropiques présentes ont pour auteurs en premier lieu les Sao. Or, on sait que la région du bassin du lac Tchad se situe dans une plaine inondable à chaque saison. Le regard scientifique apporté par Lebeuf dans l'étude des populations du bassin du lac Tchad et de leur culture matérielle est presque encyclopédique car il aborde dans ces travaux beaucoup de disciplines comme nous l'avons signalé. Il a ainsi contribué à une redéfinition ethnique dans le pays qu'il a étudié, en considérant que seuls les Kotoko sont les authentiques descendants des Sao.

Cependant, rien n'explique de manière certaine le fait que les populations Sao aient disparu, d'autant que Lebeuf indique lui-même que les Kotoko sont leurs descendants. Il subsiste encore un flou dans les écrits de Lebeuf qui d'un côté, pense que les Sao ont totalement disparu et d'un autre, que les Kotoko sont leurs descendants. Furtû a notamment parlé d'un massacre des captifs Sao-Ngafata de Damazak sous les ordres d'Idriss Alauma, mais il ne s'agit probablement que de retenus captifs.¹⁷⁵ Dans de tels cas, il y a toujours des rescapés et il l'a reconnu lui-même.¹⁷⁶ Rien n'indique non plus que les Sao des autres cités ont subi le même sort, ou qu'ils ont définitivement disparu au XIV^e siècle car, sous la pression des Kanembu leurs adversaires, certains groupes sao sont descendus plus au Sud pour se mélanger aux populations déjà présentes, ce qui aura pour conséquence la naissance d'autres groupes, dont les Kotoko.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p.67.

¹⁷⁵ *K ghazawat Barnu* Ch. II parag.46.

¹⁷⁶ *Ibid.* ch.2.

Dans ses travaux et analyses, Lebeuf a commis plusieurs erreurs, souvent fondamentales.

Premièrement, les buttes anthropiques ne peuvent pas être identifiées comme appartenant exclusivement aux Sao que les chercheurs n'arrivent pas à identifier.

Deuxièmement, sur quels éléments se base-t-il pour affirmer que les populations Sao, seraient arrivées par « vagues successives », et que « les premiers sont chasseurs à l'arc » ? Il écrit notamment dans *Le Gisement de Mdaga Tchad : Fouilles 1960-1960* que, d'après la tradition locale recueillie dans l'agglomération, celle-ci a été bâtie par les Sao qui « ...seraient des chasseurs à l'arc auxquels succédèrent des pêcheurs. »¹⁷⁷ La question que l'historien se pose est celle de savoir si la tradition orale est en mesure de traverser plus de deux millénaires, affirmant néanmoins que ces premiers hommes, fondateurs de l'agglomération, étaient des chasseurs. Ces informations ne peuvent être admises que par les ethnologues pour proposer une histoire des Sao.

Troisièmement enfin, Lebeuf désigne les Kotoko en tant que successeurs des Sao, sachant que ces derniers ont été signalés dès le XVI^e siècle. Cette information reste très confuse car les chercheurs n'ont pas été en mesure d'apporter des preuves indéniables de cette filiation.¹⁷⁸ Il n'a pas pu non plus apporté des indications sur la mutation des Sao en Kotoko autres que celles transmises par les Kotoko eux-mêmes, qui ne semblent toutefois pas unanimes dans leurs affirmations.¹⁷⁹ Ils se disent tantôt être descendants des Sao, tantôt que leurs ancêtres ont occupé les anciennes cités sao (ce qui ne fait pas d'eux leurs descendants). Lebeuf a pris comme preuves les renseignements recueillis lors de ses enquêtes. Or, on peut admettre que sa formation d'ethnologue ne l'oblige pas à exclure systématiquement ce genre d'informations. Celles-ci rapportées sans une analyse critique minutieuse peuvent dérouter d'autres chercheurs. Dans « le gisement Sao de Mdaga (Tchad) fouilles 1960-1968 », les ethnologues et anthropologues se basent encore une fois, sur la tradition orale pour proposer une histoire de la ville notamment, en ce qui

¹⁷⁷ J.-P. Lebeuf, 1981, *op. cit.* p.15.

¹⁷⁸ Nous évoquons les relations entre les Sao et les Kotoko dans les pages suivantes.

¹⁷⁹ J. M. Essomba, *l'Archéologie du Cameroun*, p.92.

concerne sa fondation de la ville par des chasseurs à l'arc auxquels succédèrent des pêcheurs.¹⁸⁰

Pourtant, dans le *K. ghazawat Barnu*, source la plus fiable, Ibn Furtû présente clairement les Sao comme les « autochtones du Borno installés avant la naissance de l'empire du Kanem. »¹⁸¹

Les critiques adressées à Lebeuf sur ses analyses fondées en partie sur la tradition orale sont parfois injustes. En effet, Lebeuf a fait un travail de précurseur en terre non seulement « inconnue » mais aussi complexe. De par sa formation d'ethnologue, il était déjà préparé et ses expériences sur le terrain lui ont permis d'acquérir de nouvelles compétences pluridisciplinaires. Les ethnologues et les anthropologues à l'instar de Marcel Griaule, Jean-Paul et Annie Lebeuf, et de Françoise Treinen-Claustre, bien qu'ayant empiété sur le terrain des historiens et des archéologues, ont fourni des efforts scientifiques remarquables en allant dans les profondeurs de cette Afrique remplie de mystères. A ce propos, Lange écrit que « les ethnologues tracent la voie à des chercheurs mieux armés sur le plan de la réflexion historique ».¹⁸² Il faut concéder à Lebeuf l'audace d'avoir consacré son temps scientifique à apporter une première réponse à la question sao. Ainsi, en mettant à profit plusieurs disciplines scientifiques, il a prouvé qu'elles pouvaient se compléter et que les chercheurs de ces différentes disciplines pouvaient travailler en synergie sans s'écarter de leur méthode fondamentale. Il est également à noter que Lebeuf a abordé la question sao selon la vision de l'époque, avec tous les préjugés qui circulaient, tout en ayant réussi à contribuer à faire connaître cette civilisation malgré le fait qu'il n'ait pas insisté sur leur identification du point de vue de l'histoire, car il était avant tout un ethnologue. Qu'ils soient vrais ou teintés de conclusions critiquables, les résultats des travaux de Lebeuf répétons-le, sont aujourd'hui parmi les principales références.

¹⁸⁰ J.-P. Lebeuf et al., *Le gisement Sao de Mdaga (Tchad) : Fouilles 1960-1968*, Paris, 1980, Société d'Ethnographie, p.15.

¹⁸¹ *K. ghazawat Barnu* (cité comme K. Barnui), ed. et trad, D. Lange, *A Sudanic Chronicle: The Borno Expeditions of Idris Alauma (1564-1576)* according to the Account of Ahmad b. Furtû (Stuttgart, 1987) – D. Lange “Préliminaires pour une histoire des Sao, *The Journal of African History*, Vol. 30, No. 2 (1989), Cambridge University Press, p.190.

¹⁸² D. Lange, 1989, *op. cit.* p.193.

Lebeuf était-il allé vers des conclusions trop hâtives ? Du point de vue d'un historien, on peut dire que oui. En réalité, il a fait connaître les Sao du point de vue de sa formation d'ethnologue. Il n'a pas, dans ses travaux, pris en considération les dimensions parfois déroutantes de la tradition orale, ayant rapporté des informations inédites à l'époque mais qui n'ont pas de fondement historique. A propos de cela, Henry Bresc relève plusieurs éléments confus voire contradictoires sur les affirmations de Lebeuf sur les Sao :

1. le personnage de Iouetche fils d'Anak, survivant du déluge ? C'est le roi Og, comme lui tué par Noé et qui, comme lui, s'était nourri en faisant cuire les poissons au feu du soleil ?
2. la relation entre les Sao et Shaddâd leur ennemi ;
3. l'ancrage du conte dans les preuves topographiques : les "cinq pierres" de Hadjer el-Hamis des mégalithes, "lancés par les Sao"), les ossements gigantesques retrouvés dans les buttes anthropiques, tombes des Sao.¹⁸³

Si certaines informations peuvent être admises comme telles par certaines disciplines, elles ne constituent pas pour autant des faits historiques. Les personnages ci-dessus cités ne sont que légendaires, tout comme d'ailleurs les faits qu'on leur attribuent.

2.4.3. Les Sao : les Gaulois des Tchadiens ?

Le jour de la proclamation de l'indépendance du Tchad le 11 août 1960, André Malraux, alors représentant du président français le général De Gaulle, prononça dans son allocution, une phrase restée encore célèbre dans la mémoire des Tchadiens. A François Ngarta Tombalbaye qui allait devenir en ce moment le tout premier président de la jeune république du Tchad, il dit : « Monsieur le président, les Sao sont vos Gaulois. » Les Sao étaient déjà très connus à l'époque par les récits des explorateurs allemands Heinrich Barth, Gustav Nachtigal, mais aussi par des Français comme Théodore Monod et plus tard par plusieurs administrateurs coloniaux, médecins, militaires ou par des chercheurs dont principalement Marcel Griaule, Jean-Paul Lebeuf et autres Jean-Gabriel Gauthier... En France, ils étaient d'abord un mythe qui attirait, mais aussi et surtout, un matériel archéologique

¹⁸³ H. Bresc, « Le temps des géants », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public* ». 13e congrès, Aix-en-Provence, 1982, p.243-266.

important recueilli lors des fouilles et acheminé vers la métropole. Que Savait André Malraux des Sao ?

Bien que très cultivé, Malraux avait certainement une connaissance très vague de ces Sao, ancêtres d'après lui des Tchadiens. Il était clair qu'il devait avoir entendu parlé de ce peuple dont plusieurs chercheurs ont fait état et dont une bonne partie des vestiges matériels était acheminé vers la métropole.

2.4.4. Jean-Gabriel Gauthier et Raoul Hartweg et les urnes funéraires

Raoul Hartweg,¹⁸⁴ s'est intéressé à l'étude des sépultures et des ossements attribués aux Sao. Spécialiste de l'anthropologie physique, il a publié plusieurs travaux sur les squelettes dont le premier est consacré à ceux des Sao. Dans un article publié en 1942 intitulé : « Les squelettes humains anciens du village de Sao »,¹⁸⁵ il tente de trouver l'origine des Sao à travers les squelettes. Son article avec un vocabulaire digne de la période coloniale reste très critiquable quand partant presque d'un postulat. Il a cherché à trouver chez ce peuple des origines autres qu'autochtones.¹⁸⁶ Hartweg part d'un principe où il nie a priori le fait que ces Sao étaient tous des Noirs. Il s'est basé en partie sur la tradition orale qui fait venir les Sao de l'Orient ou du fait qu'ils auraient la peau blanche. L'objectif principal du chercheur était bien défini puisqu'il écrit lui-même : « Nous avons cherché à préciser ce qui dans les détails anatomiques pouvait rapprocher les Sao des Noirs proprement dit et des Blancs¹⁸⁷. »

Dans le sillage de Raoul Hartweg, de Marcel Griaule, de Jean-Paul Lebeuf et de Théodore Monod, un autre chercheur anthropologue français a contribué de manière efficace à la connaissance des populations de la région en particulier des Fali et des Sao. Si les noms de certains chercheurs restent très liés aux études sao,

¹⁸⁴ Ses premiers travaux furent édités durant la Seconde Guerre mondiale, avec une étude sur « Les squelettes humains anciens du village de Sao » édité en 1942. Suivront de multiples études sur les restes humains préhistoriques et protohistoriques : dentitions et caries dentaires en France, ossements de l'île Maré1, crânes de Canala, squelettes au Pérou. En 1964, puis en 1966, il participe à deux missions anthropologiques dans l'arctique canadien (Ungava et baie d'Hudson) auprès des Esquimaux.

¹⁸⁵ R. Hartweg, « Les squelettes humains anciens du village de Sao », *Journal de la Société des Africanistes*, vol. 12, n° 12, 1942, p. 1-7

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 6.

celui de Jean-Gabriel Gauthier ne peut ne pas être évoqué lorsqu'on fait référence à ces populations. Né en 1929 à Angoulême et titulaire de deux doctorats, l'un en ethnologie et l'autre en sciences naturelles, Gauthier devient directeur de recherche au CNRS, rattaché au laboratoire d'ethnologie de l'université de Bordeaux II puis, en 1975, au laboratoire d'anthropologie de l'université de Bordeaux I. Il a aussi énormément contribué à la connaissance des Sao et des groupes qui leur sont apparentés. Dès 1956, il entame une série de missions scientifiques au Nord Cameroun, missions qu'il effectue jusqu'au début des années 2000.¹⁸⁸ Il enseigne aussi en milieu hospitalier ainsi qu'au Cameroun à l'université de Yaoundé. Son implication ne s'arrête pas là, puisqu'il a été membre fondateur puis président de la société d'anthropologie du Sud-Ouest entre 1981 et 1983, appartenant à de nombreux groupes, dont le comité permanent de la recherche archéologique du Cameroun.

Jean-Gabriel Gauthier s'est intéressé à la culture matérielle et immatérielle et à l'étude d'une manière générale, aux Sao et aux Fali. Comme la plupart de ses congénères de l'ère coloniale, il s'est mué en archéologue de circonstance. Même si son champ d'étude était principalement le Nord du Cameroun, il a étudié les populations dans cette partie qu'on attribue conventionnellement aux Sao. Ses nombreuses études, qui ont contribué à la connaissance de ces populations, se réfèrent principalement aux vestiges matériels et à la culture immatérielle en mettant à contribution ses connaissances d'anthropologue de terrain et les fouilles archéologiques qu'il a lui-même menées.¹⁸⁹ Il a fouillé plusieurs sépultures en pays fali, confondu avec celui des Sao. Il a produit de nombreux articles sur les sépultures sao.¹⁹⁰ En conjuguant plusieurs disciplines, ces fouilles, à la suite de celles de Griaule et Lebeuf, ont permis de trouver des similitudes dans les pratiques

¹⁸⁸ <http://www.alienor.org/publications/en-pays-fali/texte.pdf> (consulté le 2/4/2015).

¹⁸⁹ J.-G. Gauthier, « Typologie des sépultures et identification culturelle—Populations du Cameroun et du Tchad », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, Nouvelle Série. Tome 8 N°3-4, 1996, p. 385-395.

¹⁹⁰ - « La civilisation São : recherches archéologiques en pays Fali (Nord Cameroun) », *Archeologia* (Paris), no 49, août 1972, p. 45-56 et « L'étonnante sculpture São », *Archeologia*, Paris, n° 103, février 1977, p. 60-71.

- « Ancient art of the Northern Cameroons: Sao and Fali/Art ancien du Nord-Cameroun: Sao et Fali », *Anthropological Publications*, Oosterhout, 1973, 56 p.

d'inhumation chez les Sao et les Fali. Les analyses des ossements qu'il a mis au jour ont permis de constater scientifiquement que le Sao n'étaient pas des géants comme le veut la tradition populaire dans ce bassin du lac Tchad.

Ainsi, en 1956, il fouilla une nécropole sao en pays Fali au Cameroun, son principal champ de recherche. De ces travaux sont ressorties plusieurs informations sur les décorations des jarres funéraires. On y apprend que les motifs de décoration des jarres funéraires sont réalisés selon le statut du défunt.¹⁹¹ Les jarres étaient décorées dans leur partie supérieure d'après un décor digité, imprimé avec un tissu, la vannerie, la corde, incisé ou bien avec des pastilles ou des macarons en applique. La taille des jarres varie selon l'âge ou la taille du défunt. Il a aussi constaté que ces jarres funéraires en pays Fali étaient plus grandes que celles trouvées dans les nécropoles de la région péri-tchadienne. Les formes des urnes funéraires en pays Sao sont différentes de celle en pays Fali car ces dernières étant dans l'ensemble, beaucoup plus lourdes et les plus volumineuses, atteignant 1,25 m de hauteur pour un diamètre d'ouverture de 0,50 m¹⁹².

En dépit de certains vocabulaires au caractère presque raciste, les travaux de Hartweg et ceux de Jean-Gabriel Gauthier ont néanmoins permis trancher sur le problème de la taille des supposés Sao dont les restes étaient découverts dans les urnes funéraires.

2.4.5. Dierk Lange sur la trace de l'origine des Sao

Dierk Lange a contribué à travers ses travaux et traductions des manuscrits d'Ahmat Ibn Furtû, à la connaissance du passé du Soudan central, notamment celui des anciens empires du Kanem et Borno. Il s'est attaché à travers la traduction et la publication de ces documents, à proposer une lecture fidèle des textes écrits en arabe. En 1977, cet historien allemand publie un ouvrage sous le titre : *Le Dīwān*

¹⁹¹ J.-G Gauthier « Tombes et rites funéraires en pays fali (Nord-Cameroun) », Baroin C. (ed.), Barreteau Daniel (ed.), Graffenried C. Von (ed.). *Mort et rites funéraires dans le Bassin du lac Tchad*. Paris : office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer, 1995, p. 47-62. (Colloques et Séminaires). *La Mort dans le Bassin du Lac Tchad*, Bondy (FRA), 1990/09/12-14. p.51

¹⁹² Les dimensions moyennes sont comprises entre 0,60 et 0,90 m de hauteur et 0,40 m de diamètre. Les bords minces n'excèdent pas 2 à 3 cm d'épaisseur. Elles sont toutes faites d'une pâte rougeâtre, grossière, riche en grains de quartz.

*des Sultans du (Kanem-) Borno : Chronologie et histoire d'un Royaume Africain.*¹⁹³

En 1988, il renchérit avec la publication d'un autre ouvrage en anglais sous le titre *A Sudanic Chronicle : The Borno Expeditions of Idriss Alauma (1564-1576), according to the account of Ahmad b. Furṭū*¹⁹⁴

Dans cette chronique¹⁹⁵ d'Ahmat Ibn Furtû, Lange offre une traduction de ce document qui rapporte les expéditions militaires du Mai Idriss ibn °Alī ibn Idriss connu sous le nom d'Alauma, contre les peuples de la région dont les Sao Tatala et les Sao-Ngafata. Même si deux chapitres ont été consacrés aux expéditions contre les Tatala et les Ngafata, Lange, estime que « l'identité des populations Sao reste obscure malgré les efforts des ethnologues, des archéologues et des historiens. »¹⁹⁶ Cette identité reste confuse car les détails fournis par Ibn Furtû ne permettent pas de bien les cerner. C'est à juste titre qu'il affirme que les nombreux travaux consacrés aux Sao n'ont pas encore permis de répondre définitivement au problème.¹⁹⁷ Nous l'avons souligné, selon lui, les historiens « n'ont pas su relever le défi qui leur fut lancé par les ethnologues¹⁹⁸. »

Lange pose un problème important tout en omettant que l'histoire ne s'écrit que lorsque toutes les conditions sont réunies. Or, dans le cas des Sao, les sources disponibles sont aussi limitées et ne renseignent pas toujours avec précision. S'imposent donc plusieurs étapes et disciplines. Comme nous l'avons souligné dans les pages précédentes, la seule source endogène sur les Sao dont nous disposons est celle d'Ahmat Ibn Furtû. Cependant, les Sao n'en sont pas les principaux sujets. Les historiens avancent prudemment en épluchant les résultats des autres disciplines susceptibles de les mettre sur le bon chemin. L'histoire est une science et elle n'est jamais définitive ; c'est pour cela qu'elle ne doit pas s'écrire comme un roman, comme l'ont fait certains. Lange se trompe complètement quand il fustige

¹⁹³ D. Lange, *Le Dīwān des Sultans du (Kanem-) Borno : Chronologie et histoire d'un Royaume Africain*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1977, 174 p.

¹⁹⁴ D. Lange, *A Sudanic Chronicle: The Borno Expeditions of Idriss Alauma (1564-1576), according to the account of Ahmad b. Furṭū*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag Wiesbaden, 1988a, 179+71 p.

¹⁹⁵ *Ibid.*

¹⁹⁶ D. Lange, « Préliminaires pour une histoire des Sao », *The Journal of African History* / Vol. 30 / Issue 02 / July 1989, Cambridge University Press, p.189.

¹⁹⁷ D. Lange, 1980, p.189.

¹⁹⁸ *Ibid.*

les historiens d'avoir laissé de côté ce qu'il appelle « l'héritage commun des Kanuri et Kotoko ». Pourtant, il le reconnaît lui-même, il ne faudrait pas trop se fier à ce qui est raconté sur ces Sao car, manifestement, au fil du temps, « le message originel des traditions a été déformé par une longue période de transmission orale¹⁹⁹. »

Pour lui, « [...] enfermés dans les textes, ils (historiens) ont le plus souvent poursuivi leurs recherches sur des points des détails mais la grande question posée par l'héritage commun des Kanuri et des Kotoko fut laissée de côté²⁰⁰. » L'histoire ne doit pas avancer sur des bases de déductions. L'héritage des Kotoko et des Kanuri ne doit venir qu'en complément des sources (textes rares) et de la tradition orale (non fiable).

Lange s'étant attaché au *Dīwān*, à la tradition orale et à ses rumeurs la plupart des temps déroutantes, a essayé de trouver des origines orientales aux populations et civilisations de l'Afrique, lesquelles sont pourtant très anciennes.²⁰¹ Selon Leland Conley Barrows, Dierk Lange aurait pris trop au sérieux les mythes et les traditions originels des Kanuri, des Haoussa et des Yoruba, entre autres. Il soumet le *Dīwān*, la chronique écrite des dirigeants *Sayfuwa* de Kanem, la légende Bayajidda des Haoussa, et la tradition Oduduwa des Yoruba (ainsi que d'autres traditions orales pertinentes et les écrits des géographes médiévaux Arabes, berbères et les historiens de l'Afrique), à des comparaisons linguistiques, anthropologiques, analyses historiques souvent inutiles.²⁰² Le chercheur a fini par dériver scientifiquement, cédant le terrain des travaux louables qu'on lui connaissait, à des argumentations totalement fantaisistes, visant à défendre ses positions controversées.²⁰³ Les arguments selon lesquels les souverains Kanuri, Kanembu ou Sao ont des origines orientales ont été relayés par Lange, ce qui a fini par le discréditer aux yeux des africanistes.

¹⁹⁹ *Ibid.*

²⁰⁰ *Ibid.*

²⁰¹ Leland Conley Barrows "Ancient Kingdoms of West Africa-Africa-Centred and Canaanite-Israelite Perspectives": A Collection of Published and Unpublished Studies in English and French by D. Lange *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 39, No. 1 (2006), p. 171-173.

²⁰² *Ibid.*

²⁰³ *Ibid.*

Si Lange a fustigé les historiens en affirmant qu'ils n'avaient pas su saisir la perche que leur avait tendue les ethnologues, les archéologues et les anthropologues²⁰⁴, il a lancé un appel aux historiens leur ayant indiqué de prendre la relève de ce que les chercheurs des autres disciplines avait fait.²⁰⁵ Les historiens ont tardé à entrer dans les arènes sao soit parce qu'ils hésitent ou soit parce qu'ils ont estimé qu'ils n'avaient pas assez d'éléments pour se lancer dans un essai d'écriture de l'histoire de ces populations. Il pose là un problème important. En fustigeant le manque de réactivité des historiens, il soulève aussi indirectement la suite de la gestion des résultats : l'héritage. Pour lui, les ethnologues transformés en archéologues, ont fourni aux historiens les moyens nécessaires pour écrire une histoire, permettant aux Sao de sortir de la légende. L'histoire sao ainsi écrite, il faut, à en croire Lange, voir l'aspect de l'héritage. Nous en discuterons dans la dernière partie de notre travail.

Ces historiens, dont les travaux sont qualifiés par Lange de non productifs ou simplement de non très réactifs, ont pourtant permis à travers les exploitations de différentes sources écrites, orales, des fouilles archéologiques ou enquêtes ethnologiques, de remonter dans le temps et de procéder à la reconstitution du passé des Sao. L'un des principaux problèmes qui se présente dans cette reconstitution de la civilisation sao est la chronologie. Plus les recherches avancent, plus de nouvelles précisions chronologiques s'imposent, apparaissant souvent contradictoires, preuve que la question sao est bien un terrain important de recherches scientifiques et un cadre de débats. Malgré ses nombreux travaux qui apportent plusieurs éclaircissements sur les points restés jusque-là inconnus ou obscurs, Lange est aussi largement critiqué pour avoir pris le Proche Orient comme berceau de certaines civilisations africaines, même très anciennes.

Le problème Sao reste entier et il est nécessaire d'examiner les circonstances historiques dans lesquelles ils sont devenus légendaires, étant devenus les ancêtres

²⁰⁴ D. Lange, 1989, p.189.

²⁰⁵ Entre l'appel de Théodore Monod et celui de Dierk Lange, plusieurs travaux ont été menés. Lange s'adresse principalement aux historiens qui semblent en retard par rapport aux chercheurs des autres disciplines.

des occupants de la région, à savoir la création de l'empire de Borno, à l'Ouest et au Sud du lac à la place du Kanem au Nord-Est.²⁰⁶

²⁰⁶ *Ibid.* “[...]to the fourteenth century, but all the others are from the contemporary record of the campaigns of Mai Idrīs Alauma by Ahmat Ibn Furtû in the sixteenth century, where we learn of the *Sao-Gafata* in the neighborhood of the Kanuri capital Gazargamo, and of the *Sao-Tatala* on the flood-plain southwest of the lake.”

Chapitre 3 : Le nom « sao »

Le nom de « **sao** », comme les populations qu'il désigne, a fait l'objet de plusieurs hypothèses, sans qu'une information irréfutable ne s'en dégage. Ni les récits du Moyen Âge,²⁰⁷ et ceux des explorateurs du XIX^e siècle,²⁰⁸ ni les données des chercheurs,²⁰⁹ ou bien encore la tradition orale,²¹⁰ largement répandue dans la région, n'ont permis, jusque-là, d'expliquer ou de situer avec certitude l'origine et le sens exact de ce mot écrit depuis plusieurs siècles de différentes manières. Alors que plusieurs graphies²¹¹ ont été utilisées depuis le XVI^e siècle pour désigner les populations païennes et autochtones du bassin du lac Tchad, adversaires des musulmans, une semble se détacher : il s'agit de la forme moderne : « **sao** ». Le mot « sao », il faut le rappeler, n'a pas toujours désigné des populations autochtones du bassin du lac Tchad.²¹² Il a été utilisé tantôt pour désigner des populations, tantôt un désert ou encore un cours d'eau. Nous allons retracer l'origine et l'évolution graphologique et sémantique de ce mot et les différentes formes utilisées.

3.1. Le nom « seu » d'après Léon l'Africain

Il apparaît pour la première fois sous la plume d'Hassan al-Wazzan, dit Léon l'Africain, qui situait ces populations à l'Ouest du lac Tchad qu'il désignait par « *désert de Seu*²¹³. » Dans la traduction de *Cosmographia de Affrica (Description de l'Afrique)* faite par Epaulard, Léon l'Africain fait part d'un « *désert de Seu* », qu'on

²⁰⁷ Lorenzo Giovanni d'Anania, Léon l'Africain, Ahmat Ibn Furtû.

²⁰⁸ Heinrich Barth, Gustave Nachtigal.

²⁰⁹ Plusieurs chercheurs dont principalement, Marcel Griaule, Jean-Paul et Annie Lebeuf, Jean-Gabriel Gauthier, Françoise Treinein-Claustre.

²¹⁰ La tradition orale prend en compte les informations transmises de bouche à oreilles, les légendes et les contes.

²¹¹ *Sô, So, Seu, Sao, Saw, Sau.*

²¹² Il a tantôt désigné un désert (Léon l'Africain), un cours d'eau ou un lac (Anania).

²¹³ Jean Léon, l'Africain, *Description de l'Afrique*. Trad. française d'Epaulard, 1955, vol. I, p.5, 53 et vol. II, p. 479-480.

ne retrouve nulle part. Il pense que le fleuve Niger commence par ce « *désert de Seu* » et, pourrait être appelé ainsi en référence aux populations déjà présentes. La question que nous nous posons est pourquoi ce même nom était-utilisé pour désigner à la fois le désert, le cours d'eau et les populations ? S'agissait-il d'un désert ou d'un lac ? Il écrit qu' : « Au milieu de la Terre des Noirs passe le fleuve Niger, qui commence dans un désert appelé « seu »²¹⁴. » A ce jour, aucun indice ne permet de dire si une partie du désert du Sahara s'appelait ainsi au XVI^e siècle. Léon l'Africain décrit très indûment le Borno et les régions voisines en y situant un désert inexistant.

Les Sao n'avaient pas une importance significative sur le plan politique et militaire pour que tout le Sahara porte leur nom. Toutefois, Léon l'Africain évoque la province de Borno comme suit : « Elle confine au sud du désert seu ».²¹⁵ Il décrit le roi du Borno en insistant sur ce désert et ses populations qui sont soumises à son dictat :

« Ce roi n'a d'autre revenu que celui que lui procurent le pillage et le meurtre de ses voisins qui sont ses ennemis. Ceux-ci habitent au-delà du désert de Seu et sont en nombre infini. Autrefois ils traversaient le désert à pied et ravageaient tout le royaume de Borno²¹⁶. »

Dans la traduction proposée, Charles Schefer dépeint le royaume du Borno, en faisant aussi mention des populations réduites en esclavage par le roi bornouan²¹⁷

« Ce royaume est gouverné par un puissant seigneur, qui est de l'originaire de Bardoa, peuple de Libye; et tient environ trois mille chevaux, et de fantes tel et si grand nombre, qu'il lui plaît, pour ce que tout le peuple est dédié à son service, et en use comme bon lui semble, sans toutefois imposer aucun subside ni tribut, hors mis qu'il lève la decime des fruits provenant de la terre, et n'a autre revenu qu'à dérober et voler ses voisins, qui lui sont ennemis, lesquels habitent outre le désert de Sea (seu)²¹⁸, qu'ils traversaient anciennement à pied en nombre infini, courant tout le royaume de Borno, là où ils dérobaient, et enlevaient ce qu'ils pouvaient avoir. Mais

²¹⁴ Jean Léon l'Africain, 1955, *Ibid.* p.5.

²¹⁵ *Ibid.*, p.489-480.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 480.

²¹⁷ R. Dewière, « Regards croisés entre deux ports de désert » L'enjeu des sources pour l'étude des relations entre Tripoli et le sultanat de Borno in http://www.academia.edu/5642712/_Regards_croises_entre_deux_ports_de_desert_Lenjeu_des_sources_pour_l_étude_des_relations_entre_Tripoli_et_le_sultanat_de_Borno

²¹⁸ Lire désert *Seu*.

ce roi-ci a tant fait avec les marchands de Barbarie, qu'ils lui amènent des chevaux, leur donnant pour cheval quinze ou vingt esclaves en échange²¹⁹. »

Le mot « *seu* » ne se rapportait pas qu'au désert, mais aussi à des peuplades qu'il désigne ainsi :

« Bien pire encore est le voyage inauguré au temps modernes, entre Fez et le Caire par les déserts de Libye. Néanmoins, dans ce voyage, on passe à côté d'un très grand lac²²⁰ autour duquel vivent des peuplades de Seu²²¹ et de Gorrhan²²². »

autres accidens, & particularitez. Ce Royaume est gouverné par vn puissant Seigneur, qui est de l'origine de Bardoa, peuple de Libye: & tient environ trois mille cheuau, & de fantes tel & si grand nombre, qu'il luy plaît, pource que tout le peuple est dedié à son seruice, & en vse comme bon luy semble, sans toutefois imposer aucun subside ny tribut, hors mis qu'il leue la decime des fruits prouenans de la terre, & n'a autre reuenu qu' à dérober, & voler ses voisins, qui luy sont ennemis, lesquels habitent outre le desert de Sea, qu'ils trauctoyent anciennement à pied en nombre infiny, courans tout le Royaume de Borno, là ou ils déroboient, & enleuoient ce qu'ils pouuoient auoir. Mais ce Roy-cy a tant fait avec les marchans de Barbarie, qu'ils luy amènent des cheuau, leur donnant pour cheual quinze ou vingt esclaves en échange. Par ce moyen il donne bon ordre de faire des courses sur ses ennemis, & fait attendre les marchans en délayant leur payement, jusques à son retour

Document 3 : Extrait d'un texte de Léon L'Africain par C. Schefer

²¹⁹ Jean Léon l'Africain, *Description de l'Afrique tierce partie du monde* écrite. Premièrement en langue Arabesque, puis en Toscane et à présent mise en François nouvelle édition annotée par Charles Schefer Membre de l'Institut. 3^e vol., p.346.

²²⁰ Le seul grand lac dans la région est le lac Tchad

²²¹ Les Goranes (Kor'an) sont une composante des Teda et conservent encore de nos jours cette appellation.

²²² J. Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, trad. française d'Epaulard, 1955, vol. I, p.53

Dans ce paragraphe, il est fait clairement mention des « *Seu* », adversaires du roi du Borno. Il n'a pas été question de *Tatala* et ou *Gafata*, comme dans les textes d'Ibn Furtû. Ces populations installées près du « *désert de seu* » pourraient être ces Sao-Tatala et Sao-Gafata que nous aborderons plus tard.²²³

3.2. L'emploi des termes « seu » et « sauo » par Lorenzo Giovanni d'Anania

Peu après Léon l'Africain, en 1582, Lorenzo Giovanni, le géographe vénitien d'Anania, employait deux termes correspondant au mot « **sao** ». Dans *L'Universale fabbrica del Mondo, ovvero Cosmografia*, il mentionnait les deux termes qui se rapportent sans aucun doute au lac Tchad et probablement aux populations Sao. Ce qui fait de lui l'un des premiers à consigner un cours d'eau que les populations Noires appelaient lac.²²⁴

...appresso è maccari, Uncusciuri, « Sauo », Ch'altri han detto « Seu²²⁵. »

Dans ce texte, il utilise les mots « sauo » et « Seu » pour désigner, un grand lac que les « populations Noires appellent mer » (*chiamano mare*)

Il est certain que Lorenzo Giovanni d'Anania, tout comme Léon l'Africain, n'avait probablement pas visité cette partie de l'Afrique qu'il décrivait. Il se serait néanmoins renseigné auprès des autres géographes ou, se serait inspiré de leurs écrits. Le géographe vénitien été redécouvert par Dierk Lange et Silvio Berthoud, permettant ainsi de répondre aux interrogations que se posent les chercheurs sur le passé de cette région d'Afrique.²²⁶ Dans son livre, Anania renseigne qu'à la fin du XVI^e siècle, aux confins du Tchad et du Soudan actuels, rayonnait un puissant royaume, ce qui va à contresens des affirmations de Léon l'Africain selon lesquelles, les populations de cette partie de l'Afrique n'avaient ni chef, ni ville, ni

²²³ La terre des Noirs est si vaste que Léon l'Africain se trompe dans ses descriptions où apparaissent plusieurs zones d'ombre sur les localisations ou le nom de cours d'eau.

²²⁴ Voir D. Lange et S. Berthoud (1972), p.350-351.

²²⁵ *...appresso è maccari, Uncusciuri, Sauo, Ch'altri han detto Seu: onde prende nome un grandissimo logo molto pescoso, o nauigheuole, che i Negri Chiamano Mare, sù la cui riuua giace Lagone, il cui Prencipe morendo, è bisogno che siano morti li più cari amici c'haueua in iuti, acciò l'accompagnino in morte: poi è Musica, Calfe, Mesamo, Ulchi, Paté, Maio, o Quamaco: iui è gran traffico di ferro, il qual si porta da Mandrà, et Poi Mele: entre Galeo(doue resiede un grande Sacerdote) città molto grande, tenuta appresso questi Nigri como appreso noi Roma: dopò è Gatei, Magamo(...).*

²²⁶ D. Lange, S. Berthoud, « L'intérieur de l'Afrique occidentale d'après Giovanni Lorenzo Anania (XVI^e siècle) », *Cahiers d'histoire mondiale*, 1972, 14 (2), p. 320-322.

organisation politique. La première édition de *L'Universale fabrica del mondo*, publiée en 1573, était très copieusement empruntée à Abulféda, Barros, Da Mosto, Marmol et, surtout Léon l'Africain.²²⁷

Même si tout indique que Lorenzo Giovani d'Anania n'avait pas visité la région, ses indications semblent plus détaillées que celles de Léon l'Africain qui rattachait le mot « seu » à un désert. Le texte d'Anania est plus précis car, il contient des noms de certaines localités comme Macari (Makari), Baguirmi, Calfe (Goulfei), qui ont conservé de nos jours encore ces appellations.²²⁸

²²⁷ J. Boulègue, « Le royaume d'Uri (Darfour) et la Cyrénaïque. Expansion d'un État sahélien jusqu'au rivage méditerranéen », *Afriques* [En ligne], 04 | 2013, mis en ligne le 16 avril 2013, consulté le 18 septembre 2014. URL : <http://afriques.revues.org/1190>

²²⁸ Giovanni Lorenzo d'Anania, *L'uniuersale fabrica del mondo, ouero Cosmografia dell'ecc. Gio. Lorenzo d'Anania, diuisa in quattro trattati: ne' quali distintamente si misura il cielo, e la terra, & si descriuono particolarmente le prouincie, città, castella, monti, mari, laghi, fiumi, & fonti. ... Di nuouo ornata con le ...*, Éditeur Presso il Mischio, 1582.

landosi tanto da forastieri quanto da i proprij vassalli, ch'usa il Re di Tungubuto, stando in ginocchione, e gittandosi della arena su'l capo da chiunque si voglia, con seruirse con gran maestà d'Eunuchi, & d'alcune donzelle, che lor fanno sterili con certe beuande, **onde** nel nostro idioma le possiamo chiamare mule: il simile che fero no gli antichi lidi, di ch'Onfale risentitassi, neue vendetta à se ferue, scriuendo à Prencipi forastieri, della lingua Araba, si come mi afferma il Signor Giouanni di Velli persona molto bonorata, & appresso Turchi doue fu scbianuo da figliuolo di gran conto, bauer egli stesso veduto in una lettera ch'egli scriuena al Bassa di Tripoli con molta eloquenza & arte grandissima, ilquale Prencipe è così potente, che più volte hà messo in campo cento mila huomini contra il Re di Cabi, che i Negri tengono per la sua potenza, secondo s'è detto, come vn'Imperatore: haue anco gran moltitudine di caualli, che gli Arabi conducono da i lor paesi: **onde** ne fanno grandissimo guadagno, vendendoli almanco mille, ò settecento scudi l'uno: i quali non vi campano lungo tempo la vita: perciò che entrand' il Sole nel segno di Leone, ve ne muoiono ogni anno molti per l'estremo caldo: e quindi gli huomini son gran parte così grossolani, che non usano **nome** proprio: ma si chiamano da gli accidenti del corpo come gli antichi Atlanti, il guercio, il zoppo, il lungo, il corto, & altri simili: doue arriuanò hoggi molti Turchi, che van cercando lor ventura, & anco molti Mori di Barbaria, che son lor Dottori, doue ancora, per esserue ne molto pochi, sono ottimamente salariati; si come pur si fa appresso tutti quei Negri, che son Mahomettani, e di quindi si parteno ogni anno molti mercanti liquali portano tanta copia d'ottimi Corduani, che pare cosa grande à Fizzan: **onde** poi ritornano con infiniti caualli per loro paese, con le casile de mercanti Negri: appresso è Macari, Uncuseiuri, Saou, **ch'altri han detto Sen**: **onde prende nome un** grandissimo lago molto pescoso, & nauigheuole, che i Negri chiamano Mare, sù la cui riuà giace Lagone, il cui Prencipe morendo, è bisogno che siano morti li più cari amici e' haueua in vita, acciò l'accompagnino in morte: poi è Mascia, Calfe, Mesamo, Ulebi, Pate, Maio, & Quamaco: ini è gran traffico di ferro, il quale si porta da Mandrà, & poi Mele: entro Galeo (doue risiede vn gran Sacerdote) città molto grande, tenuta appresso questi Negri come appresso noi Roma: dopò è Gatei, Magame, Bagrym, Cucco, Mele, Babalea, Bolala, Afadena, Melue, Scelobe, Rau, & Sud.

Il fine del terzo Trattato .

3.3. Les noms « sao » dans les chroniques d'Ibn Furtû

Le mot « sao » correspondant à ces populations, est cité à de nombreuses reprises par Ibn Furtû. L'imam, qui les avait certainement côtoyées et combattues, les désignait par les appellations de *Tatala* et *Gafata*. Ce n'est qu'en essayant de situer le récit d'Ahmat Ibn Furtû dans son contexte historique et géographique réel, que l'on parvient à déterminer le sens à donner au terme « sao » et, plus particulièrement, à la distinction qu'il fait entre les Sao-Gafata et les Sao-Tatala.²²⁹ Pour lui, ce sont des populations adversaires du Borno, ce qui permet de dire qu'elles sont avant tout *Gafata* et *Tatala*, *Ngama* et *Sabe*.²³⁰

C'est dans ces récits que l'on peut lire qu'en réalité, on ne peut pas parler des Sao comme d'un seul peuple, mais plutôt comme d'un ensemble de populations avec des pratiques et un mode de vie comparables : Le mot « sao » désignerait donc des populations d'origine hétérogène sur le plan ethnique.²³¹ Même s'il associe toujours le mot sao à *Gafata* ou *Tatala*, dans le sixième paragraphe de la chronique des *expéditions contre les Sao-Gafata*, il utilise le mot *Gafata* seul sans le précédé du mot « sao ».²³²

« Ainsi, le Cikama et ceux des derniers hommes qui étaient avec lui ont engagé la poursuite de l'ennemi appartenant à la tribu des Gafata, de tôt le matin jusqu'à tard dans la soirée...²³³ »

*Ces stratagèmes ont été appliquées jusqu'à ce que les Tatala soient très affaiblis. (These stratagems were applied until [the Tatala had] become very much weakened).*²³⁴

²²⁹ H. Tourneux, « Le nom des Sao : approche étymologique », *Bulletin de liaison de Méga-Tchad, réseau international de recherches pluridisciplinaires dans le bassin du lac Tchad Mega Tchad*, 2006, Ndjamena, p.35.

²³⁰ D. Lange, *Chronologie et Histoire d'un Royaume Africain (Le Dīwān des Sultans du Kanem-Borno)*, Franz Steiner Verlag-Wiesbade, 1977, p.75.

²³¹ *Ibid.*

²³² Ch. 2, par. 6. So, *the Cikama and those of the latter who were with him began their pursuit of the enemy belonging to the tribe of Gafata, from early in morning till late in the evening, without laziness or slackening sullenness or negligence; and they did not cease to act thus until God tore apart the covers of the idolaters and destroyed the strongholds of the evildoers.*

²³³ So, *the Cikama and those of the latter who were with him began their pursuit of the enemy belonging to the tribe of Gafata, from early in morning till late in the evening, without laziness or slackening sullenness or negligence; and they did not cease to act thus until God tore apart the covers of the idolaters and destroyed the strongholds of the evildoers.*

²³⁴ *K ghazawat Barnu*. Ch. VIII, par.4.

Ce que l'on ignore, et ce que l'imam a omis de mentionner, c'est de se demander si ces populations ne se considéraient pas avant tout comme des « Gafata » ou des « Tatala » et non comme des Sao.

3.4. Le mot Sô chez les explorateurs Barth et Nachtigal

Heinrich Barth et Gustave Nachtigal sont les deux explorateurs qui ont contribué à la redécouverte des populations Sao et à la réutilisation de ce mot. Malgré l'importance des informations qu'ils ont fournies à ce sujet dans les récits de leurs voyages, il faut aussi rappeler les apports non moins considérables d'autres européens comme Landérouin, Palmer ou encore Monod. Les découvertes en 1851 par Barth du *Girgam*,²³⁵ texte écrit en langue arabe,²³⁶ et les chroniques de Ibn Furtû ont été décisives pour la connaissance des Sao.

Les Yedina sont étroitement alliés aux Kotoko ou forment plutôt une tribu de ces derniers ; à en juger d'après leur idiome, ils ont également des rapports intimes avec les habitants du Nghala, qui demeurent au midi du Tsad, et ils peuvent à bon droit être considérés comme appartenant à la même souche que les anciens indigènes So ou Soi.

Document 5 Extrait de *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855 de Barth.*²³⁷

Dans cette description des peuples de la région du lac Tchad, Barth rapproche les Yedina aux Kotoko et aux habitants de Nghala qui selon lui, seraient tous descendants des « So ». Le mot « so » se rapportait selon lui, à des populations indigènes, anciennes par rapport à celles qu'il a rencontrées.

²³⁵ Heinrich, Barth, "Travels and Discoveries in North and Central Africa". Vol. II, New York, P. 15-35, 1857, p.581-602.

²³⁶ Le *Girgam* ou *Chronique royale* est la chronique royale de l'empire du Kanem-Bornou, écrit en arabe. *Girgam* est également utilisé comme le nom du *Kanem* dans des documents historiques écrits dans certains royaumes ouest de Bornou, y compris Daura, Fika et Mandara.

²³⁷ Heinrich, Barth (1860-1861) *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale : pendant les années 1849 à 1855*. [Vol. 4], Paris, Éditeur : A. Bohné, trad. de l'allemand par Paul Ithier. p.147. « Les Yedina sont étroitement alliés aux Kotoko ou forment plutôt une tribu de ces derniers ; à en juger d'après leur idiome, ils ont également des rapports intimes avec les habitants du Nghala, qui demeurent au midi du Tsad, et ils peuvent à bon droit être considérés comme appartenant à la même souche que les anciens indigènes So ou Soi. »

Lorsque quelques années après Barth, Nachtigal vint dans la région, il confirma les affirmations de son prédécesseur tout en élargissant leur territoire culturel.

« Je profitai de cette halte prolongée pour me renseigner quelque peu, auprès des vieillards instruits de l'endroit, sur l'histoire de leur ville et le dialecte makari. J'appris par eux qu'à l'époque où le Borno actuel était habité par les Kanuris, deux princes de la famille des rois Bornouans s'étaient enfuis dans la province de Kotoko, et y avaient fondé deux États musulmans, l'un à Afadé, l'autre à Mafadé. Tout d'abord, paraît-il, c'étaient les Sos qui occupaient le pays; puis peu à peu, ils s'étaient vus absorbés par les Makari, qui, outre les petits Etats de Logon et de Mandara, avaient pris possession de toutes les localités importantes de la province depuis Marté jusqu'au fleuve Chari²³⁸.»

Les deux explorateurs ont privilégié le mot « so » ou « sos » pour désigner les Sao. La graphie « sao » qui est beaucoup plus utilisée de nos jours, semble la plus courante et se rapproche du mot « sauo » utilisé par Anania pour désigner les peuplades installées près du lac « seu ».²³⁹ Cela prouve que malgré les efforts des Mai Kanembu et Kanuri, visant à effacer toute trace de ces populations, leurs successeurs avaient conscience de leur existence et de leur nom "sao" ou "so".

3.5. Le nom « sao » selon les linguistes, les ethnologues et les historiens

Le linguiste français Henry Tourneux, s'est intéressé au sens du mot « sao ».²⁴⁰ Dans une étude intitulée « *Le nom des Sao : approche étymologique* », il explique que le nom de «sao» ne serait pas la désignation d'un groupe ethnique particulier mais, un terme générique qui leur a été attribué par les populations voisines.²⁴¹ Selon lui, ce mot désignerait donc un ensemble de populations ayant en commun tout d'abord leur espace vital, le bassin du lac Tchad, leur goût de la terre cuite, ensuite les récits qui font d'eux un peuple légendaire à part entière. Cette hypothèse est partagée par Graham Connah²⁴² et Ronald Cohen,²⁴³ qui pensent que le terme de

²³⁸ Gustave Nachtigal, *Voyage du Bornou au Baguirmi... : 1872...*, traduit par Jules Gourdault.

²³⁹ L.G. Anania. 1582, *op. cit.*

²⁴⁰ H. Tourneux, « Le nom des Sao : approche étymologique », Communication présentée à Paris le 26 janvier 2006 au Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques (GLECS).

²⁴¹ *Ibid.*

²⁴² G. Connah, *Three Thousand Years in Africa. Man and his Environment in the Lake Chad Region of Nigeria* Cambridge, 1981, p.64-65.

« Sao » couvrirait une réalité trop hétérogène sur le plan ethnique pour avoir une signification historique précise. Même les chercheurs des temps modernes ne se sont pas accordés sur la graphie à retenir. Tandis que Marcel Griaule utilise « saô » et Jean-Gabriel Gauthier, « sâo », Jean-Paul Lebeuf lui préfère la forme simplifiée qui est « sao ».

Les tentatives de reconstitution par les linguistes, dont notamment Henry Tourneux, Christian Seignobos et Francine Lafarge²⁴⁴ se basent sur le rapprochement avec les langues kotoko, le mode de vie et la culture matérielle. Cependant, elles ne permettent pas de trancher définitivement sur l'origine et la signification de ce mot, ni sur les racines de ces populations. Les conclusions qui découlent de leurs travaux ne sont que des hypothèses. L'archéologie qui vient combler le vide documentaire et les informations fiables, apporte des résultats précieux mais limités. Ni la tradition orale, ni les récits de voyageurs ou encore les fouilles archéologiques, n'ont permis à ce jour de montrer leurs origines. Les nombreuses fouilles ne donnent des éclaircissements que sur les prétendues occupations des sites par les Sao. Dans son étude sur l'origine de ce mot, Tourneux²⁴⁵ indique qu'il pourrait avoir un lien avec la muraille, ou plutôt l'enclos d'épineux, dans certaines langues kotoko. Pour lui, il serait analogue à celui des populations ayant précédé les Massa, que leurs voisins appelaient « *Ngulmun* », du nom de la muraille qui fortifiait leurs villages.

Les différentes tentatives de recherches sur les origines de ce mot semblent poser plus d'interrogations apporter que de réponses, compte tenu du sens polysémique du terme « sao ». Selon les Kotoko de Goulfey, le mot sao viendrait du terme kotoko sawe (sawə) qui signifie muraille.²⁴⁶ En effet, il pourrait désigner pour certains une muraille, pour d'autres une épine saw-ay ou sawo ou encore sawo²⁴⁷ pour exprimer un succès, une victoire. De même, en arabe tchadien, il peut se

²⁴³ Ronald, Cohen (1962), « The just-so So ? A spurious tribal grouping in Western Sudanic history », *Man* n°62, 1962, p. 153-154.

²⁴⁴ C. Seignobos, Tourneux, Seignobos et Lafarge, 1986, p.22-23.

²⁴⁵ http://llacan.vjf.cnrs.fr/publications/Mega-Tchad_Le_nom_des_Sao.pdf.

²⁴⁶ Entretien et retranscription d'une conférence de Tchago Bouimon, enseignant à l'Université de N'Djamena

²⁴⁷ Sawo : « Ils l'ont fait », « ils ont réussi » en arabe tchadien.

traduire par des expressions telles qu'« ils l'ont fait » (*sa-wo*) ou « ils sont arrivés » au bout. En sara, langue du sud du Tchad, on retrouve aussi ce terme *sa ô*,²⁴⁸ qui pourrait se transcrire par « mange » ou encore *i sa ô* pour dire « cherche ». Au contraire, chez les Marba, populations proches des Massa, on entend *Ni Sa o* pour eux, « c'est un homme ! ».

Griaule, qui, n'avait avant de venir en pays sao, (à Midigue, Maltam, Goulfei, Mara, Kousseri, Logone-Gana), qu'une très vague connaissance faite de renseignements épars puisés dans les récits oraux et de notes de voyageurs contemporains des XV^e et XVI^e siècles, a recueilli certaines informations qui lui ont permis de mieux appréhender le mot et les populations qu'il désigne.²⁴⁹ Ces anecdotes ont été directement recueillies auprès des supposés descendants de ces Sao.²⁵⁰ C'est pour approfondir ses découvertes, qu'il s'engagea dans cette aventure scientifique.²⁵¹ Mais c'est à tort qu'il a envisagé le mot « **sao** » comme pouvant provenir de l'arabe ou de l'amharique où il signifie « homme ». Il précise néanmoins qu'il ne faut pas forcément rapprocher cette population des Abyssins car, le mot désigne tous les hommes, en mettant l'accent sur les « hommes d'autrefois ».²⁵²

3.6. Le nom « sao » selon la tradition populaire actuelle

Indiquer avec précision ou authenticité l'origine du mot « *sao* » est une chose tout aussi complexe que de parler de ce peuple en question. Les contemporains des Sao utilisaient plusieurs noms pour les désigner. L'utilisation des termes « Gafata » et « Tatala » par l'imam kanuri Ibn Furtû n'est pas anodin. Dans les deux chapitres qu'il leur a consacrés, il désigne de manière claire ces populations qu'il situe près de Komadugu Yobe. Ibn Furtû utilisait aussi indépendamment les deux mots comme si l'un pouvait se substituer à l'autre. Cette utilisation isolée de

²⁴⁸ En sara du sud du Tchad.

²⁴⁹ « Nous n'avons pu l'apprendre ni à Saô, ni à Maltam. », p. 88.

²⁵⁰ Griaule a eu plusieurs informateurs et guides dont Ali Fort Lamy. Ce dernier l'avait lui-même servi d'informateur et de guide. C'est lui qui avait conduit Griaule et Lebeuf dans un village que l'ethnologue finira par désigner à tort « sao ». Par « Le village Saô c'est tout près d'ici » p. 58 et « Ici c'est Saô », p.59, Ali Fort Lamy leur indique l'un des villages anciennement occupés par les Sao. C'est donc à tort que Griaule a désigné ce village par ce nom.

²⁵¹ Griaule, 1943, p.133.

²⁵² *Ibid.*

l'appellation « Ngafata » nous conduit à dire que le mot sao pourrait être en réalité un terme générique et qu'ainsi, les Gafata pourraient ne pas avoir de lien avec les Tatala. Même les Kotoko et autres groupes qui leurs sont affiliés utilisent plusieurs noms pour les désigner.

De nos jours, dans la mémoire collective, le mot Sao désigne « les gens d'autrefois » sans distinction aucune. « Sao » est employé pour qualifier les premiers occupants du bassin du lac Tchad d'une manière générale et ceux du Tchad en particulier. Il apparaît clairement que les frontières actuelles ont redéfini l'importance et les forces de certains groupes dans divers pays. Ainsi, les Camerounais et les Nigériens n'accordent pas la même importance ou ne pensent pas la même chose des Sao que leurs voisins du Tchad. Ainsi, si au Tchad, de manière conventionnelle, le mot sao désigne les premiers occupants du pays, il n'a pas le même sens au Cameroun et au Nigeria. La tradition populaire, les mythes et les légendes identifient par « sao », des géants, venus d'un pays lointain, arrivés dans la région à bord d'une arche. Le terme reste, jusqu'à nos jours, très complexe, au point d'envisager que le nom Tchad (Tsad) pourrait en dériver.²⁵³ Le pays a été nommé d'après le lac Tchad ; cette appellation provient du mot « tsade », « sad » ou « chad » qui signifie « grande étendue d'eau » ou « lac ».²⁵⁴ Dans la tradition orale et dans la mémoire collective, ce mot désigne un ancien peuple disparu, caractérisé par sa taille et sa stature imposante.

On retrouve l'utilisation de ce mot au sein de plusieurs groupes ethniquement très proches. Même si les prononciations peuvent être similaires, leurs sens sont différents. Henry Tourneux qui a fait une étude linguistique à ce propos, a relevé un certain rapprochement dans les prononciations.²⁵⁵

Makary : *sáw/sáwwè*

Maltam : *sáw/sà'wè*

²⁵³ En réalité, les populations qu'on identifie comme étant les Sao ont émergé dans un espace assez limité tout autour du lac Tchad, à proximité du Logone et Chari.

²⁵⁴ Arol Ketchiemen, *Dictionnaire de l'origine des noms et surnoms des pays africains*, 2014, Favre, p.289.

²⁵⁵ H. Tourneux, « Le système vocalique dans le groupe « kotoko », in K. Lébiakaza (éd.), *Actes du 3ème Congrès mondial de linguistique africaine*, Lomé 2000, Cologne, 2003, Rüdiger Köppe, p.69.

Houlouf : *sâw/sâwwè*

Sahu : *sáhu/sàhùwè*

Kala-Kafra : *sáwù/sàwwè*.

Ce peuple était-il alors des Sao avant d'être NGafata ou Tatala ou bien « sao » était-il en réalité un terme générique faisant allusion au lac et désert que beaucoup désignaient par « Seu » ou « Sauo »²⁵⁶?

²⁵⁶ D. Lange, "Ancient Kingdoms of West Africa: Africa-Centred and Canaanite-Israelite Perspectives", *A Collection of published and unpublished studies in English and French*, Dettelbach, J.H. Röhl, XIII Lange, 2004, p. 194.

Chapitre 4. : Contexte géographique, historique et origines des Sao

4.1. Le pays des Sao

L'aire culturelle sao s'étend dans tout le bassin du lac Tchad, néanmoins, Ahmat Ibn Furtû les localise près de la Yoobe. Il situe ceux qu'il appelle « Sao-Gafata » sur les berges d'un cours d'eau baptisé « Komadugu Yoobé », au sud-ouest du lac Tchad à l'embouchure duquel se trouve la localité de Yoo. Le terme de Kamadugu, en langue kanuri, signifie "fleuve" et Yoo un lieu, ce qui donne, d'après le linguiste, Henry Tourneux, le « fleuve de Yoo ». ²⁵⁷ Ce peuple habitait dans les basses vallées du Chari, ²⁵⁸ du Logone ²⁵⁹ et du Yoobé sur un territoire correspondant à une partie du Cameroun, du Tchad et du Nigeria actuels. On ne peut pas se contenter de la description d'Ibn Furtû, étant donné que cette région s'est étendue du vivant même d'Idriss Alauma. Ainsi, elle s'est peu à peu agrandie, ou tout du moins déplacée vers le sud, suite aux défaites successives des Sao face aux Kanembu et aux Kanuri pour atteindre les rives du Chari et du Logone. Il importe de parler de deux types de territoires se rapportant aux Sao : historique et culturel. Le territoire historique correspond à leur espace d'origine, qui pourrait concorder à avec leur pays jusqu'au XV^e siècle. Le territoire culturel se réfère à l'ère où les migrés, après leur défaite face aux musulmans, se sont installés plus au sud. Celui-ci est reconnaissable par ses nombreuses buttes anthropiques de terre. Ces buttes anthropiques de terre dispersées dans les *firki* (terres argileuses), sont, pour une grande partie, aujourd'hui abandonnées et non habitées pour diverses

²⁵⁷ http://lacan.vjf.cnrs.fr/publications/Mega-Tchad_Le_nom_des_Sao.pdf.

²⁵⁸ Le Chari est un fleuve qui coule au Tchad et qui prend sa source en République centrafricaine. Il naît de la confluence de deux rivières assez bien alimentées en toutes saisons, le Bamingui venu du sud-est et cours supérieur du Chari, qui reçoit les eaux du Gribingui venu du Sud.

²⁵⁹ Le Logone prend sa source dans les monts Mbang, massif de l'Adamaoua. Son lit acquiert très vite une pente très faible, si bien qu'en période de crue, en aval de Laï, une partie des eaux se déverse dans les marais toupouri, que draine le Mayo Kebbi, affluent de la Bénoué.

raisons.²⁶⁰ Sur toute cette plaine se trouve des centaines de buttes anthropiques éparses. Celles-ci sont réparties comme suit :

- 140 au Nigeria,
- 250 au Tchad,
- 432 au Cameroun.²⁶¹



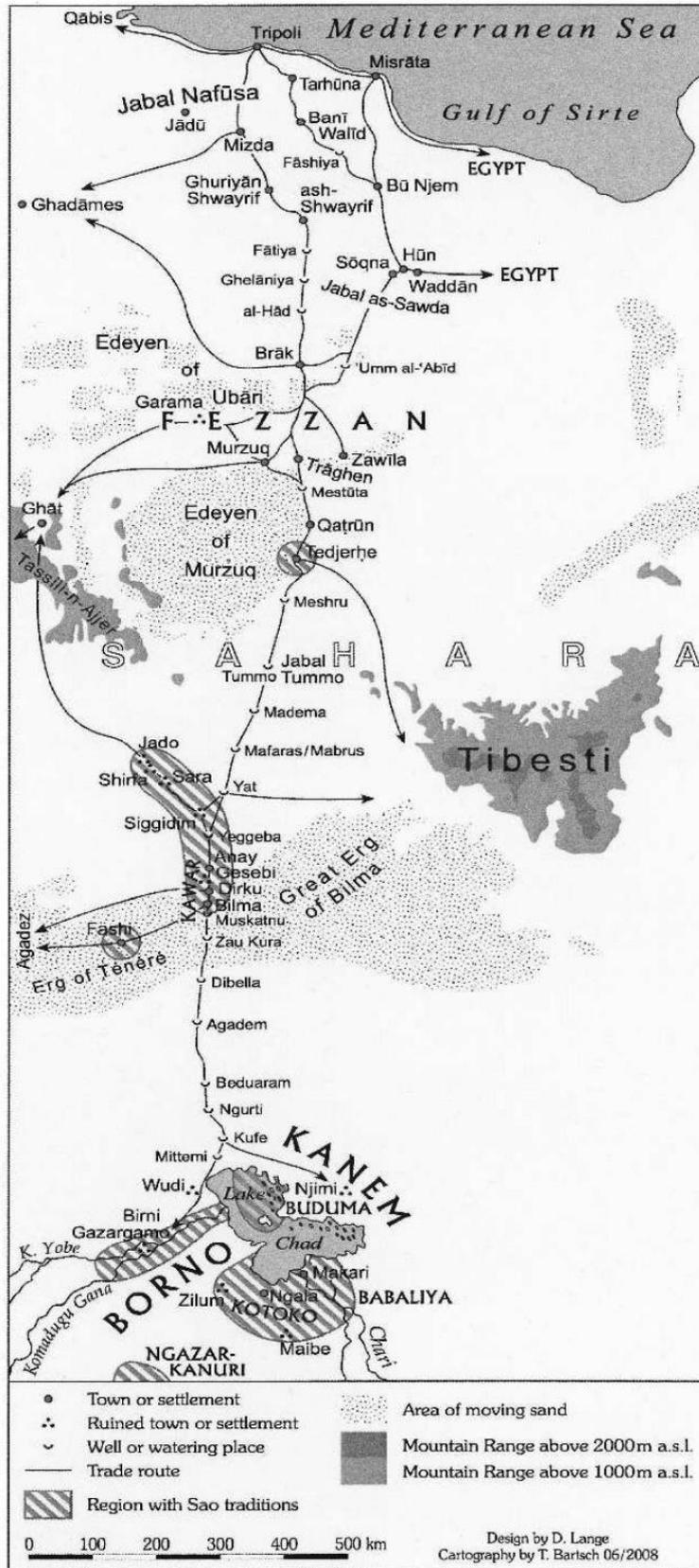
Carte 2 Le bassin du lac Tchad (Manga Makrada Maina.)

²⁶⁰ H. Moniot, « Jean-Paul Lebeuf, *Archéologie tchadienne* », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1964, vol. 19, Numéro 2, p.389.

²⁶¹ J.-P. Lebeuf, *Archéologie tchadienne : les Sao du Cameroun et du Tchad*, Hermann, Paris. 1962, p.54.

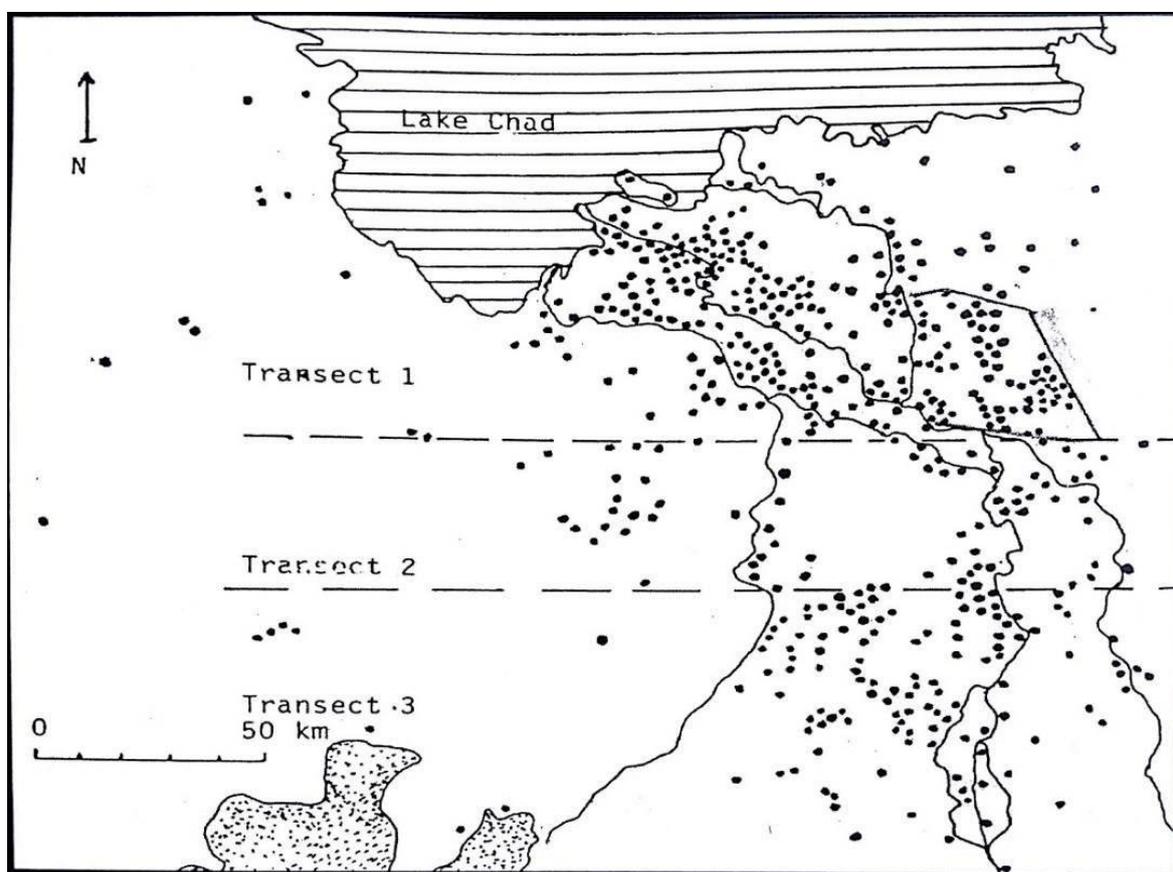
Dans sa carte du peuplement du pays sao, Lange situe les Sao dans le désert du Kawar, à Terdjerhe, à Fashi près d'Agadez et dans les localités de Jado, Sara, Shrila, Sidiggimi, Yeggeba, Anay, Gesebi, Dirku, Bilma, Muskatnu Zau Kura,²⁶³ ce qui correspond au territoire du Borno et bien au-delà. L'on est en droit de se demander en l'observant comment les mythes sao se sont retrouvés au-delà du bassin du lac Tchad ? Ces localités sont occupées par les Tubu, les Touaregs et les Arabes, contrairement au Kanem et au Borno. La seule explication que nous pouvons avancer est qu'il est possible que certains groupes Sao s'y soient retrouvés après des déportations collectives ou emmenés individuellement comme esclaves.

²⁶³ Carte Regions inhabited by Sao par Dierk Lange.



Regions inhabited by Sao
 Carte 4 : Carte du peuplement en pays sao (Dierk Lange)

Le pays Kotoko est-il le même que celui des Sao ? Tout porte à croire que oui, en ce sens que les Kotoko occupent une partie importante et non négligeable du pays, ainsi que les principales buttes anthropiques attribuées aux Sao.²⁶⁴ Frederick William Hugh Migeod disait : « les Kotoko, aussi bien que les Kanuri Ngama, estiment que le peuple légendaire des Sao occupait leurs sites d'habitation avant l'arrivée de leurs ancêtres. »²⁶⁵ Ces Kanuri Ngama sont culturellement très proches des Kotoko avec lesquels ils partagent plusieurs buttes anthropiques anciennement sao, certaines pratiques culturelles ainsi que la tradition orale.²⁶⁶ Les relations Kotoko-Sao sont très complexes, nous y reviendrons dans les pages suivantes.



Carte 5: Emplacement buttes anthropiques sao (source J.-P. Lebeuf)

²⁶⁴ Voir liste de la répartition des buttes anthropiques Sao en annexe.

²⁶⁵ F. Migeod, « The ancient So people of Borno », *Journal of the African Society*, XXIII (1923-4), 19-23; Boulnois J. « La migration des Sao du Tchad », *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, v, 1-4 1943, p.83-86.

²⁶⁶ Lange, 1989, p.190.

4.2. Essai chronologique et contexte historique

Même si l'installation des populations désignées comme étant les Sao dans le bassin du lac Tchad est antérieure au XVI^e siècle, c'est à partir de cette époque qu'on trouve les références les plus fiables concernant ce mot.²⁶⁷ Plusieurs chercheurs pensent que les populations, que le géographe et voyageur Mohammed Abul-Kassem ibn Hawqal²⁶⁸ présentent comme païens ou féticheurs au sud du lac Tchad, pourraient être les Sao.²⁶⁹ En réalité, c'est par déduction que la mention du terme sao est attribuée à Hawqal. Cet éminent géographe arabe dans sa description de la région, fait état de païens et féticheurs qu'il localise au sud du lac Tchad. Nous doutons qu'il s'agisse des Sao étant donné qu'avant leurs conflits avec les musulmans, certains groupes étaient situés au Nord.

Toutefois, il convient ainsi de distinguer les Sao historiques, ceux auxquels Ibn Furtû a consacré deux chapitres dans sa chronique du Borno et ceux provenant de la tradition orale. Néanmoins, le XVI^e siècle marque un tournant capital pour la connaissance de ce peuple. C'est au XVI^e siècle que les Sao auraient été massacrés par les musulmans et les Kotoko au service d'Alauma, sultan du Borno. Les fouilles archéologiques ont permis de déterminer qu'à partir du XVI^e siècle plusieurs buttes anthropiques auraient été abandonnées consécutivement à leurs conflits avec les musulmans. On peut considérer, en nous basant sur les écrits d'Ibn Furtû, que c'est à partir de ce siècle qu'ils ont commencé à se disperser pour se faire absorber par d'autres ethnies, les Massa, Bulala, les Kotoko et probablement par les Kanembu.

Les données fournies par les ethno-archéologues permettent sans certitude d'avancer quelques hypothèses sur la chronologie, sans pour autant confirmer avec

²⁶⁷ Plusieurs chercheurs mentionnent que le mot est utilisé par Ibn Hawqal pour désigner dès 930 des populations près du lac Tchad. « En 930, Ibn Hawqal signale l'existence des Sao au sud du lac Tchad, dans la zone située entre le Chari et la Komadougou Yobé. En 970, ils sont installés à Minntour, la plus ancienne cité sao du Bornou avec N dofou ». (Alfred FIERRO, « SAO », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 16 novembre 2015. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/sao/>)

²⁶⁸ Mohammed Abul-Kassem ibn Hawqal, *La Configuration de la Terre* (977, Surat al-Ardh, صورة الأرض ;)

²⁶⁹ Nous n'avons trouvé aucune mention du nom pouvant correspondre aux populations Sao. Ibn Hawqal parle dans son livre de populations païennes qu'il localise au sud du lac Tchad. L'ouvrage d'Ibn Hawqal a été publié par M. J. de Goeie (Leyde, 1873).

exactitude si les premiers occupants des buttes anthropiques fouillées et, les vestiges découverts, correspondent bien à ces populations. L'application du procédé physique au carbone 14 (14C) et l'analyse du charbon ancien ont permis de fournir des repères chronologiques.²⁷⁰

La première application de ce nouveau procédé a été effectuée sur plusieurs sites, dont principalement Amkoundjo, Mdaga, Gaoui, Maguira et Messo, qui renferment une quantité importante de résidus charbonneux. Il faut préciser que certaines buttes anthropiques, comme celle de Midigue, malgré leur taille, n'en disposent pas assez pour permettre l'application du C14.²⁷¹ Ces analyses au C14 ont indiqué, non seulement que les durées d'occupation des buttes anthropiques étaient très variables d'un site à un autre, mais aussi que certaines d'entre elles auraient été occupées durant de courtes périodes, alors que d'autres l'avaient été plus longtemps. Par exemple, plusieurs siècles peuvent séparer un temps d'occupation à un autre.

- Mdaga était habitée entre le V^e siècle avant J.-C. jusqu'au XIX^e siècle de notre ère, soit pendant près de 2 500 ans.²⁷²
- 1^{er} siècle avant J.C. occupation d'Amkoundjo jusqu'au 1^{er} siècle après J.-C.
- Occupation de Daïma vers 450 avant J.-C. XI^e siècle fin d'occupation.

Entre autres, l'analyse de vestiges permet de dire que Mdaga, un des sites importants, a été occupé à partir du V^e siècle avant notre ère jusqu'au milieu du XIX^e siècle, ce qui couvre une période d'environ deux mille ans. (Voir tableau 1). Toutefois, c'est à Daima, d'après l'analyse au C14, que l'on a retrouvé les traces de l'occupation la plus ancienne. Selon les résultats fournis par Lebeuf, Daima serait, du Ve siècle avant notre ère jusqu'au XI^e siècle après J.C. Ainsi, les occupants de Mdaga et de Daima ont été contemporains, et ce pendant plusieurs siècles. Certaines buttes anthropiques, notamment celles qui correspondent au faciès Sao II, seraient

²⁷⁰ J.-P. et A. Lebeuf, 1977, *op.cit.*, p.35.

²⁷¹ *Ibid.*

²⁷² J.-P. Lebeuf et al., *Le gisement Sao de Mdaga (Tchad) : Fouilles 1960-1968*, Paris, 1980, *Société d'Ethnographe*, p.12.

contemporaines à l'implantation de l'islam, car des preuves récentes, à savoir, des coupes portant des versets du Coran en caractères arabes, particulièrement à Gaoui, Mdaga et Midigue, ont été mises à jour.²⁷³

²⁷³ Voir tableau 1.

Les renseignements fournis par cette méthode permettent de confirmer certaines informations historiques. En effet, on apprend que la butte de Maguira a été abandonnée dans la première partie du XVIII^e siècle, ce qui correspond à une des expéditions menées par les Barma.²⁷⁴

L'histoire des Sao reste très liée à celle des anciens royaumes et empires du bassin du lac Tchad, spécialement ceux du Kanem et du Borno. Elle est souvent connue en référence à ces deux puissants royaumes avec lesquels les premiers étaient souvent en conflit.

4.3. Hypothèse sur les origines et implantation des Sao

Si l'on considère que le terme sao, se rapporte aux populations autochtones de la région du lac Tchad, (celles qui avaient refusé de se soumettre aux sultans du Kanem et du Borno, afin de conserver leur indépendance politique, culturelle et religieuse), rien ne permet à ce jour, de retracer leur origine spatio-temporelle. Les hypothèses selon lesquelles ils viendraient du Nord-Est (Lebeuf²⁷⁵ et Ponari²⁷⁶), de l'Égypte pharaonique Cheikh Anta Diop ou du Proche Orient (Lange et Desange)²⁷⁷ ne tiennent pas, car elles n'ont aucun fondement scientifique. Le terme *Tehounou* que rapporte Desange et qui, selon lui, vient des Égyptiens du temps des pharaons pour désigner « les Noirs », pourrait ne pas correspondre aux Sao. Le linguiste Henry Tourneux contredit Cheikh Anta Diop à propos du rapprochement qu'il a fait entre les Sao, les Laobé et l'Égypte pharaonique. D'après lui,

« La coïncidence de trois langues non contiguës » ne garantit pas « le caractère commun, « négro-égyptien », d'un mot » : en effet, il ne suffit pas qu'un fait linguistique soit attesté dans deux langues non contiguës du « négro-africain » contemporain (la troisième langue étant l'égyptien ancien ou le copte) ni que les

²⁷⁴ A. Lebeuf, « Boum Massénia, capitale de l'ancien royaume du Baguirmi », *Journal de la Société des Africanistes*, 1967, tome 37 fascicule 2, 1967, p. 215-244.

²⁷⁵ Lebeuf 1980, *op. cit.*, p. 636-656

²⁷⁶ P. Nembonde, *Étude archéologique des implantations humaines de la rive droite du Chari République du Tchad*, mémoire de DEA, Université de Yaoundé 1, 2007, p.27

²⁷⁷ J. Desanges, 1980, *op.cit.*, p.450-451.

champs sémantiques soient identiques pour que l'on ait la preuve que le fait linguistique en question relève d'une hypothétique matrice « négro-égyptienne²⁷⁸. »

Il est vrai que « Suivre sans se perdre les traces historiques d'une population donnée dans cette région est assez compliqué voire impossible si on veut se projeter à des siècles reculés²⁷⁹. »

Les données disponibles sont assez maigres et leurs interprétations ne sont pas sans risque, étant donné que les groupes se font et se défont avec les phénomènes d'assimilation voulue ou forcée, les métissages faits de mariage. Il est donc impossible d'avoir des groupes de « pures souches ou pur-sang²⁸⁰. »

Aucun indice matériel dans le bassin du lac Tchad ne permet à ce jour d'attester les hypothèses sur la présence des Sao en Égypte pharaonique. Comme rien ne permet de confirmer les affirmations de Cheikh Anta Diop qui voyait en eux des prêtres. Si le terme *tehounou* correspond aux Noirs, les Sao, même s'ils sont antiques, ne constituent pas les seules populations Noires des temps pharaoniques, lorsqu'on sait aujourd'hui que plusieurs pharaons auraient été des Noirs.²⁸¹ Rien ne permet de dire que ces Noirs soient des Sao. Ces affirmations ne sont que des suppositions sans fondement.

Cheikh Anta Diop a trouvé une relation entre les Laobés (Sow) et les Sao. Selon lui, les Laobé seraient non seulement des Peuls mais, des descendants des Sao dont les origines se situent dans la vallée du Nil. Les Saw ou Saou étaient parmi les prêtres-guérisseurs, dans l'Égypte antique ; le clergé d'Amon était appelé Sao. Après la chute de la civilisation égyptienne, ils se seraient dispersés, une partie a suivi les Peuls marchant vers le Soudan, alors en migration vers l'ouest de la vallée du fleuve

²⁷⁸ H. Tourneux, « Les langues africaines et l'égyptien ». *Politique africaine*. Vol. 55, 1994, p. 153-158

²⁷⁹ Devallée, 1925, *op. cit.* p.3.

²⁸⁰ *Ibid.*

²⁸¹ Aujourd'hui on sait que la XXV^e dynastie pharaonique a la particularité d'être uniquement nubienne, originaire du royaume de Napata. Ces rois sont de grands adorateurs du dieu Amon de Napata. Leur origine les fera surnommer pharaons noirs, pharaons éthiopiens ou encore pharaons koushites. Cheikh Anta Diop, *Nouvelles recherches sur l'égyptien ancien et les langues africaines modernes*, Paris, Présence africaine, 1988

Sénégal, qui est l'un des grands foyers historiques des Peuls. C'était un peuple de taille très hautes, homme comme femme dépassant très facilement les 1 mètre 80, aux membres très puissants et athlétiques, au crâne piriforme, comme l'attestent les statuettes Sao retrouvées au bord du lac Tchad.²⁸²

Les Laobés seraient les survivants des peuples légendaires des Sao; bilingues, ils parlent le peul ou le Valaf et le Toucouleur. Comme les Sao, les Laobés ont comme nom totémique "So ou Sow".²⁸³ Ce que Cheikh Anta Diop avait oublié, c'est que les Sao n'avaient pas été décimés à la chute de la civilisation pharaonique, faisant des Laobés, des rescapés.

Aussi, considérer comme Jean Chapelle, que le premier peuple qu'on puisse nommer au Tchad, est le peuple Sao,²⁸⁴ est une affirmation qui ne trouve son fondement sur aucune base scientifique. Les Sao n'étaient qu'un groupe parmi tant d'autres à cette époque. Aujourd'hui, la paléontologie permet de dire que la présence humaine est antérieure aux vestiges découverts dans les buttes anthropiques.

En quoi les Sao pourraient ne pas être les premiers occupants du Tchad ?

Dans cette région, on sait que la présence d'hominiens est très ancienne. Plus proche de nous, les travaux de Rose sur le site de Tagalagal au Niger et, ceux de Fairhal de l'Université de Washington, sur les gisements de l'Adral, rapportés par Louise-Marie Diop-Maes, démontrent que, dans le bassin du lac Tchad, des céramiques datant du VIII^e millénaire avant J.C. ont été trouvées.²⁸⁵ Le territoire du Tchad actuel aurait donc été occupé depuis très longtemps.

Tous ces éléments énumérés plus haut, montrent à suffisance qu'André Malraux, qui s'était appuyé sur ce que les chercheurs français lui avaient été rapporté à

²⁸² Cheikh Anta Diop, « Origine des Laobés », *Nations nègres et culture*, Présence Africaine, Paris, 2007 (4^e éd.), p. 374-378

²⁸³ Cheikh Anta Diop, « Origine des Laobés », *Nations nègres et culture*, Présence Africaine, Paris, 2007 (4^e éd.), p. 374-378

²⁸⁴ J. Chapelle, 1986, *op. cit.* p.29.

²⁸⁵ L.-M. Diop-Maes, 1997, *op. cit.* p.112.

l'époque, s'était bien trompé car, la présence humaine est antérieure à la civilisation sao. Ainsi, dire que les Sao étaient les premiers occupants de la région n'apporte rien à la connaissance de ces populations et ne résout pas le problème qu'ils posent aux chercheurs. Il faut néanmoins admettre qu'ils étaient installés avant l'arrivée de certains groupes dont les kanembu et les Kanuri.

Aussi, décrire avec exactitude l'origine géographique et historique des Sao, est une entreprise difficilement réalisable voire impossible. Comme pour beaucoup de populations anciennes de l'Afrique, l'absence de sources entraîne les chercheurs vers des déductions qui rendraient leurs écrits presque imaginaires. Le poids de la tradition orale vient parfois obscurcir leur vision : en l'absence de preuves indiscutables, ils ont voulu voir des indices sur l'origine des Sao, même si on les a fait venir du Yémen, de l'Égypte, d'Arabie ou encore d'Iraq !²⁸⁶

Ibn Furtû indiquait que les Sao étaient les autochtones de la région sans plus d'indication. Dans ce temps-là, les précisions sur les époques ne se limitaient qu'« à des périodes lointaines ou très anciennes ». Il faut néanmoins dédouaner l'imam kanuri qui n'était pas un historien au sens propre du terme mais, un chroniqueur au service d'un sultan.

Deux chercheurs européens qui s'étaient intéressés aux origines des Sao n'ont rien donné de substantiel. Bien qu'ayant proposé des résultats importants, ceux-ci ne sont que des suppositions, car rien n'indique que leurs études basées sur la tradition orale (Lange) et sur les analyses des matériaux archéologiques (Lebeuf), concernent incontestablement les Sao. Jean-Paul Lebeuf et sa tentative d'explication forcée de mise en place des populations du bassin du lac Tchad, a désigné de facto, les Sao comme étant les auteurs des buttes anthropiques et des vestiges qu'il a étudiés. Ses informations reposent en partie sur les données qu'il a reçues auprès de ses interlocuteurs en pays kotoko notamment. Les Sao seraient, d'après lui, venus en trois vagues successives. Même si la datation au carbone a été mise à profit,

²⁸⁶ Nous parlerons de l'origine des Sao d'après la tradition orale un peu plus loin.

l'interprétation ne relève que des hypothèses. Selon Jean-Paul Lebeuf, les populations correspondant aux Sao seraient :

« [...] des chasseurs, venus en ordre chronologique pour les principaux, armés de sagaies et accompagnés de chiens errants venus du Kanem. Pour d'autres, ils auraient été armés d'arcs originaires de la région de Moïto et pour d'autres encore, ils proviendraient du Nord ; on pourrait attribuer à un troisième groupe en provenance du Mandara, un grand nombre de buttes anthropiques de la période Sao I. Des pêcheurs venus des abords du lac Tchad, de l'Est et du Sud, leur succédèrent souvent sur les mêmes lieux, créant eux aussi de nouvelles agglomérations ; leurs établissements ont pu être classés dans la même catégorie, partiellement, et surtout dans la période Sao II (et Sao III représentée par de rares sites)²⁸⁷. »

En revanche, d'une part, jamais la tradition populaire et les informations que nous avons recueillies en pays kotoko, auprès du conservateur du Musée Sao-Kotoko de Gaoui Abakar Saleh, ne font mention de l'arrivée, à une période reculée, de groupes importants de pasteurs correspondant aux Sao. D'autre part, cette tradition orale ne présente en aucun cas ces Sao comme étant de grands éleveurs et, leurs animaux seraient soit des animaux de la basse-cour, soit un bestiaire de légende.²⁸⁸ Les témoins matériels recueillis sur les buttes anthropiques sao, dont certaines dateraient des V^e et VI^e siècle avant notre ère selon Annie Lebeuf, permettraient de dire que les populations ayant habité ces buttes auraient vécu essentiellement de la pêche et de la chasse. Celles-ci auraient possédé de petits animaux domestiques et auraient logé dans des petites habitations, peut-être en branchages. Lebeuf pense qu'entre le X^e et le XI^e siècle après Jésus Christ, des pêcheurs venus aux abords du lac Tchad, de l'Est et du Sud, ont succédé aux chasseurs qui étaient sur les lieux et ont eux aussi créé de nouvelles agglomérations qui ont été classées dans la période sao II et sao III représentées par de rares sites.²⁸⁹ Mais rien n'indique qu'il s'agisse des populations dites Sao.

L'étude de la culture matérielle apporte de nouveaux éléments qui permettent d'établir les différentes phases de peuplement de la région. Les archéologues et les

²⁸⁷ J.-P. Lebeuf, 1980, *op. cit.*, p. 636-656.

²⁸⁸ La tradition raconte que les Sao élèveraient les éléphants et d'autres animaux géants.

²⁸⁹ J.-P. Lebeuf, 1950, *op. cit.* p.27.

ethnologues, dont principalement Jean-Paul et Annie Lebeuf, Jean-Gabriel Gauthier et Magnant, ont essayé d'avancer des hypothèses sur l'origine et l'implantation des Sao dans le bassin du lac Tchad, à travers les analyses et datation des vestiges matériels recueillis sur les buttes anthropiques qui leur sont attribuées. Il convient, avant de savoir à quand remonte l'implantation des Sao sur ces buttes, d'identifier et d'isoler ces populations qu'on désigne sous ce nom. Rien ne permet de dire avec certitude si les buttes anthropiques et les matériels attribués aux Sao leur appartenaient, lorsqu'on sait que les mouvements de populations sont récurrents, que les ethnies se font et se défont dans la région et que même les textes anciens n'offrent pas les garanties escomptées. Ainsi, comme le souligne Magnant, « Il faut donc être prudent quand on cherche dans les textes anciens les ancêtres des ethnies²⁹⁰ . »

La culture matérielle sur laquelle nous reviendrons dans les chapitres suivants, inclut des éléments identificateurs qui mettent en valeur les pratiques et le savoir-faire particuliers d'un groupe hétéroclite, à travers la terre cuite. Ainsi, les buttes anthropiques et leurs contenants pourraient provenir des Sao. Pourtant, Ibn Furtû n'a en aucun cas présenté les Sao comme « les maîtres de la terre cuite ». S'il a omis de mentionner ce détail, c'est soit parce qu'à l'époque, cela ne valait pas la peine d'être mentionné, soit qu'ils pouvaient ne pas être les seules populations productrices de matériels en terre cuite, ou bien par omission volontaire, lorsqu'on sait que ce chroniqueur n'était pas tendre avec eux dans la description qu'il en fait (belliqueux, orgueilleux, lâches, païens, méchants...).²⁹¹

Il est encore difficile d'expliquer avec certitude les mouvements des populations dans cette région de l'Afrique. On sait néanmoins que divers déplacements ou flux de populations ont marqué l'histoire de la rive droite du Chari, notamment la zone qui sera, plus tard, érigée en capitale tchadienne N'Djamena.²⁹² Les grandes migrations des peuplements qui ont essaimées en Afrique centrale

²⁹⁰ J.-P. Magnant, 1989, *op. cit.* p.3.

²⁹¹ K/K. *Ibid*, ch. VIII, par.2.

²⁹² J.-P. Lebeuf, 1950, p.7.

depuis le VI^e siècle avant notre ère, sont relativement mal connues et il est probable que les mouvements importants qui affectèrent la plaine tchadienne correspondent à un déplacement général des peuples vers l'Ouest.

Par faute de sources, l'archéologue tchadien Ponari Nembonde, qui a travaillé sur les implantations humaines de la rive droite du Chari en République du Tchad²⁹³, s'est appuyé sur les données de Lebeuf. Il commet les mêmes erreurs que l'ethnologue français en attribuant aux Sao les buttes anthropiques de terre et le matériel archéologique découvert. Selon les deux chercheurs, ils proviennent essentiellement des Sao qui seraient arrivés par plusieurs vagues successives dans le Nord du pays sao-kototo.²⁹⁴ Certaines buttes anthropiques pourraient avoir été aménagées par les Kotoko eux-mêmes, étant donné qu'Ibn Furtû les signalait non comme contemporains des Sao mais aussi comme leurs adversaires à la demande d'Idriss Alauma.

Il est possible, en s'appuyant sur les modèles de mutation culturelle, d'expliquer les causes de ces changements. Alors que certains soutiennent que ces évolutions culturelles sont les faits des mouvements de populations comme les migrations ou la colonisation, d'autres affirment que leur cause fondamentale en serait une modification rapide du système culturel sans impliquer les flux de populations. D'après une autre lecture, les deux points de vue sont à prendre en compte. Les déplacements des Sao, comme ceux des autres populations qui leur ont succédé, n'ont pas été effectués d'une façon ininterrompue, ce qui pose une question importante : les Sao ont-ils une même origine ? Pendant une longue période, la région a vu arriver de nombreux groupes humains d'importance inégale qui

²⁹³ P. Nembonde, *Étude archéologique des implantations humaines de la rive droite du Chari République du Tchad*, mémoire de DEA, Université de Yaoundé 1, 2007, p.27. Le centre lui, auraient la venue des pêcheurs en provenance des mêmes pays de l'Est et du Sud (Bénoué, Moyen-Logone), la partie méridionale de la contrée, des chasseurs à l'arc originaires du Sud-Ouest (Mandara) et du Nord-Est (région de Dal) puis des pêcheurs méridionaux, appelés localement Mouloui, les chasseurs peuls venus de l'Ouest à une date relativement proche, auraient atteint le Sud où ils s'établirent notamment à l'emplacement de Douvoul alors désert.

²⁹⁴ Ibid.

effectuèrent une succession de déplacements plus ou moins longs, mais relativement lents, suivant les cours d'eau, des marigots, des mares jusqu'à des rivières.²⁹⁵

Les mouvements migratoires dans cette région ne se sont pas réalisés que du Nord vers le Sud, comme le pensent beaucoup de chercheurs, dont Lebeuf et Ponari. Nous sommes aujourd'hui en mesure de dire qu'ils s'étaient aussi effectués dans le sens opposé. Les Massa et les Moulouï, souvent rattachés aux Sao, tantôt comme proches, tantôt comme adversaires, avaient migré du sud vers le nord où ils ont cohabité avec les Kotoko et Baguirmi dans de nombreuses localités comme Logone Gana, Kournari, Abba Limane, Kousseri. Jean Chapelle parle notamment de cette migration Sud-Nord que Lebeuf et Ponari n'ont pas évoqué. Selon lui, « au Sud-Est, l'importance du mouvement général a poussé les Moulouï vers le Nord-Est qui s'étend au point que les campagnes saisonnières de pêche les entraînent de nos jours bien au-delà du confluent du Chari et du Logone²⁹⁶. »

Cette poussée des Moulouï vers les régions supposées exclusivement saokotoko, a conduit Chapelle à faire une observation à propos de la population qui vivait dans la région communément appelée Sao. Par ailleurs, il observe que : « cette ampleur rend difficile une appréciation sérieuse (...). Les mouvements migratoires de certains peuples rendent encore plus difficiles à saisir les conditions du peuplement du pays²⁹⁷. » Il n'y avait pas que les deux groupes qui ont migrés du sud vers le Nord, cela concerne aussi les Barma et les Baguirmi, dont la région actuelle tire son nom. Ces derniers se sont aussi établis sur les buttes anthropiques ou à proximité, vers le XVII^e siècle. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, le Baguirmi a succédé aux empires Borno et du Ouaddaï.²⁹⁸

Nous ne disposons que très de peu d'informations cohérentes sur l'importance relative des groupes d'émigrants qui ont composé progressivement le peuple sao. En dehors des populations nouvellement arrivées (Tunjur, Arabes, Fulbé), on considère

²⁹⁵J. Chapelle, 1992, *op.cit.*, p.16.

²⁹⁶ J. Chapelle, 1992, p.19.

²⁹⁷ *Ibid.*

²⁹⁸ *Ibid.*

généralement qu'elles sont composées de trois ethnies qui sont : les Kanembu, les Dazagada (il y a très peu de Tédagada) et les Yédina (Buduma et Kuri). A l'exception des Yédina, considérés aussi comme proches des Sao ayant fui les raids kanuri vers le XVI^e siècle et réfugiés depuis dans les îles du sud du lac Tchad, les Kanembu sédentaires et les Dazagada nomades, proches linguistiquement, seraient parmi les populations les plus anciennes.²⁹⁹ Toutefois, il ne s'agit que d'hypothèses, étant donné l'absence de documents écrits et de preuves archéologiques ; tout au moins, ce qui est sûr, c'est que les populations dites Sao n'étaient pas un seul groupe ethnique, mais une multitude d'ethnies proches, et non musulmanes.³⁰⁰ Et nous partageons l'avis de Ponari Nembondé,³⁰¹ selon lequel, en l'état actuel des choses, les résultats des recherches archéologiques peuvent en partie permettre d'apporter quelques réponses à certaines questions à travers les datations au carbone 14³⁰² mais, elles ne se suffisent pas à elles seules. Il faut aussi espérer tomber sur des rares documents rédigés par leurs contemporains, comme c'était le cas des chroniques d'Ibn Furtû.

Ces datations au Carbone14 font dire à Jean-Paul Lebeuf que les Sao auraient occupé des lieux qui l'étaient déjà et, qu'ils se seraient mélangés avec les populations autochtones ; ils seraient venus dans la plaine inondable au sud du lac Tchad entre 930 et 970 pour y fonder l'empire sao. Cette hypothèse va en contre sens de toutes les autres, dont celle du médecin commandant Boulnois qui écrivait que d'après certaines traditions kotoko les Sao seraient les véritables autochtones du territoire des Sao de Kousseri.³⁰³

« Cinq mois par an, rien ne sépare cette partie de la cuvette tchadienne des puissants voisins qui au cours des âges bâtissent les royaumes qui l'enserrent, mais de juin à décembre, les eaux l'isolent complètement du monde extérieur et constituent dans ses propres limites une barrière entre les établissements humains ; zone d'épandage

²⁹⁹ Magnant, *op. cit.* p.185.

³⁰⁰ <http://www.memoiredafrique.com/fr/Sao/histoire.php> (s.n.) (consulté le 12/11/2011).

³⁰¹ Pour lui, les Sao sont des Noirs venus des quatre coins du globe (?) en vagues successives : du Nord (chasseurs à la sagaie), de l'Est (archers), du Sud (pêcheurs) et de l'Ouest (pêcheurs- chasseurs).

³⁰² P. Nembondé, 2007, *op. cit.* p.26.

³⁰³ J. Boulnois, « La migration des Sao au Tchad », *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, Vol.5, Paris, 1943, p.83

des eaux du lac et d'un réseau hydrographique d'une extrême complexité, toute la contrée est alors transformée en un vaste marécage d'où n'émergent de place en place que les lieux habités³⁰⁴. »

Bien avant, Ibn Furtû a été catégorique : les Sao sont des autochtones de la région. Le territoire Sao-Kotoko s'est sans cesse transformé au cours des siècles, s'étant aussi agrandi en raison de la poussée démographique, des rivalités internes et externes. Les conflits entre les Sao et leurs voisins les ont obligés à trouver d'autres espaces plus sécurisés ou, qu'ils pouvaient eux-mêmes sécuriser, avec la construction de fortifications, comme on en trouve encore des traces dans certaines principautés kotoko où à Logone Gana, avec les murs fortifiés mis au jour pendant les fouilles. L'analyse de la littérature disponible associée à ses propres analyses ont fait dire à Nam Saloum que le pays sao s'identifie par :

- Une île errante à l'origine
- Une butte anthropique
- Un duo ou trio de sites apparemment liés, qualifiés de constellations
- Des cités-États ou principautés axées autour du palais princier
- Des territoires au nombre de trois (buttes groupées) gravitant chacun autour d'un ou de plusieurs sanctuaires (lieu de culte).³⁰⁵

L'installation des groupes sao chassés des abords du lac Tchad par les Kanuri leur aurait permis de s'allier à d'autres groupes avec lesquels ils auraient créé au XVIe siècle, le royaume du Baguirmi. C'est ce qu'avance Ngaré qui estime que « Les Kanembu, les Boulala, les Arabes, les Barma, les Kenga, les Massa, les Fulbé

³⁰⁴ A.M.D. Lebeuf, cité par Nam Saloum, 2008, p.36.

³⁰⁵ Nam Saloum, 2008, *op. cit.* p.37.

s'installèrent avant la création du royaume du Baguirmi, au début du XVI^e siècle³⁰⁶.
»

Dans cet espace qui est devenu leur pays, d'après Alfred Fierro, les Sao « prirent peu à peu de l'ampleur et commencèrent à exercer une hégémonie sur toute la région du bassin du lac Tchad ». ³⁰⁷ C'est à partir de ce moment que leurs « grands architectes commencèrent à construire des cités multifonctionnelles mais sur des buttes anthropiques de terres artificielles le plus souvent ». Si l'on suit ces hypothèses c'est à ce moment-là que les Sao ont commencé à créer de grandes cités entourées de terre sèche, cernées de fortifications et de remparts.³⁰⁸ Ces architectures toutes en argile, rappellent selon Tidjani, « *les murailles qui entouraient les cités qu'on voyait en Orient*³⁰⁹. »

Les données actuelles ne permettent pas de résoudre la question de la stratigraphie du peuplement et de sa chronologie. Il est donc important d'intensifier les recherches archéologiques pour combler les lacunes sur la connaissance des populations de la région.

³⁰⁶ A. Ngaré, 1994, p.24.

³⁰⁷ A. Fierro-Domenech. « Lebeuf (Jean-Paul et Annie) : Les Arts des Sao. Cameroun, Tchad, Nigeria », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, tome 64, n°237, 4e trimestre 1977. p.551.

³⁰⁸ *Ibid.*

³⁰⁹ I. Tidjani, *Les parures en bronze dans la société sao*, mémoire de DESA, ENBA, 1997, Abidjan, p.8.

**DEUXIÈME PARTIE :
LES SAO ET LES PEUPLES**

Chapitre 5. *K. ghazawat Barnu et K. ghazawat Kanei* : sources d'origine endogène

5.1. Un imam savant

Ahmat Ibn Furtû, connu sous le nom d'Ibn Furtû, est un grand imam du Borno ayant travaillé pour le compte du Mai du Borno d'Idriss b. 'Alī b. Idriss, appelé également Idriss Alawmā³¹⁰ ou d'Idriss Alauma.³¹¹ Il le décrit comme le « commandeur des croyants, calife et seigneur du monde ». ³¹² Selon Lange, la langue maternelle de l'imam serait le kanuri.³¹³ Doté d'une remarquable culture et sa capacité à se servir d'un vocabulaire littéraire varié et des vers poétiques tout le long de son récit confirment le haut niveau intellectuel que l'on lui reconnaissait.³¹⁴ Ses deux chroniques, *K. ghazawat Barnui (le livre des expéditions du Borno)* et *K. ghazawat Kanei (le livre des expéditions du Kanem)*³¹⁵ sont des sources indispensables pour la connaissance de la région et des populations du lac Tchad.

C'est l'allemand Heinrich Barth qui au cours de son voyage à Kano mit la main sur les deux manuscrits en langue arabe. Ils ont été traduits et publiés en 1928

³¹⁰ Du nom du petit village où il fut tué.

³¹¹ Idrīs ibn 'Alī ibn Idrīs Alauma ou encore Alaoma (arabe : إدریس ألوّما) est un Sultan (Mai) du Borno. Son règne, de 1564 à 1596, correspond à l'apogée du royaume du Bornou. La capitale de son empire fut installée à Birni Ngazargamo. Il meurt en campagne militaire dans une localité appelée Alao (arabe : ألوّ) d'où son surnom d'Idrīs Alauma.

³¹² RAS, K/K, f. 47r ; Palmer, *Tarih mai Idris...*, 1932, p.52.

³¹³ Lange, 1977, p. 19.

³¹⁴ Rémi Dewière, « Aḥmad b. Furtū, portrait d'un ' ālim soudanais du XVI^e siècle », *Collectanea Islamica*, p. 45-70 (novembre 2012), p.53.

³¹⁵ En fonction de leurs différentes éditions et traductions, les deux manuscrits se sont vus attribuer différents noms. Voir Herbert R. Palmer, *History of the First Twelve Years of the Reign of Mai Idris Alooma of Borno (1571-1533) by his Imam Ahmed ibn Fartua; together with the "Diwan of the sultans of Borno" and "Girgam" of the Magumi, translated from the Arabic with introduction and notes*, Government Printer, Lagos, 1926. D. Lange les nomme d'abord *Kitāb sha'n balad al-Bornū et Kitāb sha'n balad al-Kānem* dans sa thèse en 1977, *Kitāb Ghazawāt Barnū et de Kitāb Ghazawāt Kānim* (Dierk Lange, *A Sudanic Chronicle: The Borno Expeditions of Idris Alauma [1564-1576]: According to the Account of Aḥmad b. Furtū*, Steiner, Wiesbaden–Stuttgart, 1987).

par sir Richmond Palmer.³¹⁶ Les premières traductions étaient selon Lange, très approximatives à cause de plusieurs imprécisions et de l'introduction de certaines informations issues de la tradition orale.³¹⁷ En 1977, Lange, non convaincu de la traduction faite par Palmer Richmond, et dans le souci d'apporter des éclaircissements sur les points restés flous, traduit et publie un ouvrage sous le titre : *Le Dīwān des Sultans du KanemBorno : Chronologie et histoire d'un Royaume Africain*.³¹⁸ En 1988, il renchérit avec la publication d'un autre ouvrage en anglais sous le titre *A Sudanic Chronicle : The Borno Expeditions of Idriss Alauma (1564-1576), according to the account of Ahmad b. Furṭū*.³¹⁹ Ce dernier ouvrage écrit des mains de Furtû est une source de premier rang pour la connaissance des Sao, du Kanem et surtout d'Alauma.

5.2. Contexte de la rédaction

Le *Dīwān*, chronique royale de *Sayfuwa*,³²⁰ édifiée sur les rois de la région du XI^e jusqu'au XIX^e siècle sans toutefois s'attarder sur les populations sous leur autorité.

La première chronique *Kitab Ghazawāt Barnū*, décrit les expéditions et exploits militaires de Mai Idriss Alauma en direction des zones suivantes :

- les *Sao-Ngafata* dans la région de la Komadougou Yobe;
- la ville d'Amsaka au sud du lac Tchad;
- la ville de Kano à l'ouest du Borno;
- les Touaregs de l'Aïr;
- Dara au sud du lac Tchad;
- la Ngizim à l'ouest du Borno ;
- les *Sao-Tatala* au bord du lac Tchad et certaines villes du Kotoko.

³¹⁶ *History of the first twelve years of the reign of Mai Idris Alooma of Borno*, Lagos (1926) reprinted London (1970); *Sudanese memoirs: being mainly translations of a number of arabic manuscripts relating to the Central and Western Sudan*, 3 vols, Lagos (1928), reprinted London (1967).

³¹⁷ M. Roger. « Lange, Dierk. - Le dīwan des sultans du [Kânem-] Bornû : chronologie et histoire d'un royaume africain (de la fin du Xe siècle jusqu'à 1808) », *Cahiers d'études africaines*, vol. 18, n°72, 1978. P. 638-639.

³¹⁸ D. Lange, *Le Diwan des Sultans du (Kanem-) Borno : Chronologie et histoire d'un Royaume Africain*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1977, 174 p.

³¹⁹ Dierk Lange, *A Sudanic Chronicle: The Borno Expeditions of Idris Alauma (1564-1576), according to the account of Ahmad b. Furṭū*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag Wiesbaden, 1988a, 179+71 p.

³²⁰ H. Palmer, "The Kanem wars", *Sudanese Memoirs'*, vol. I, p.15-81.

La seconde chronique intitulée : *K. Ghazawat Kanei* traite des sept expéditions consécutives contre le Boulala de 1573 à 1578. L'auteur y décrit des événements antérieurs à ces expéditions, livre des informations sur l'expulsion des Sayfawa du Kanem par le Boulala et de la réoccupation temporaire de l'ancienne capitale du Kanem Njimi par Idriss Katakarmabe (1487-1509)³²¹.

Dans les chroniques d'Ahmat Ibn Furtû, l'on constate l'utilisation d'un style non soutenu et à plusieurs reprises la description des faits semble partielle et partiale. Les données qu'il livre semblent davantage relever du regard que leur portait la cour royale du Borno. C'est un document laudateur qui exalte les prouesses d'Idriss Alauma son maître, sublime sa réputation de grand conquérant et sa soif de vengeance. Malgré ce côté excessif, ces chroniques contiennent des informations précieuses relatives à cette région, à son organisation politique et militaire, mais aussi et surtout aux Sao et à leurs terres.

Ibn Furtû présentait les adversaires du Borno comme, de féroces incultes opposés à l'armée Bornouane considérée comme supérieure et ne luttant que pour les causes nobles telles que la lutte contre les païens. Dans le même sens, l'imam Ahmad Ibn Furtû suggère qu'Idriss Alauma fut l'initiateur de certaines expéditions militaires dont son maître n'était en réalité que le continuateur, se contentant parfois de redresser des situations militaires, certes compliquées, mais initiées par ses prédécesseurs. Il trouvait en la religion les buts de ces expéditions.

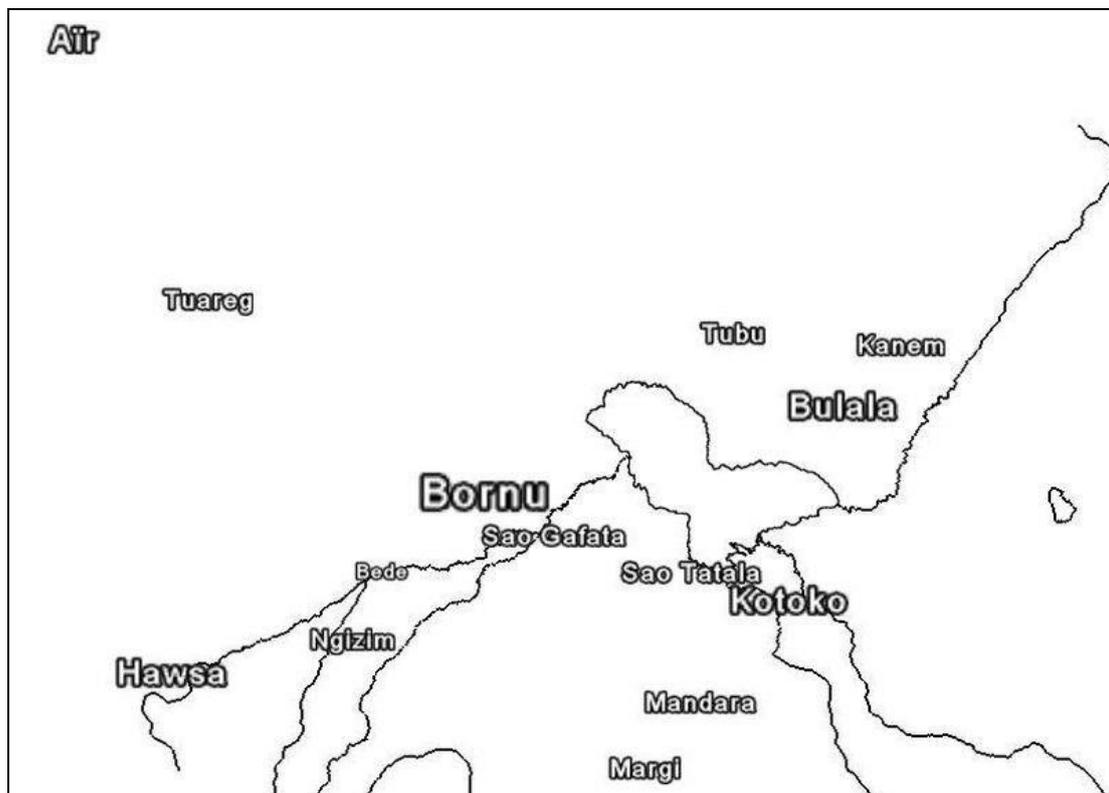
Le *K. ghazawat Barnui (K/B)* aurait été rédigé en 1576 à Gazargamo dans le but de célébrer les réalisations et actions du sultan Idriss Alauma dont le règne est situé entre 1564 et 1596.³²² Furtû s'était efforcé par conséquent de donner le maximum d'éclat aux expéditions militaires entreprises par son maître. En singulier, il dégagait la part prise par celui-ci dans les prouesses militaires de l'armée Kanuri et il réduisait à leur plus simple expression la contribution des grands officiers. Le chroniqueur kanuri reste la principale référence pour les historiens qui étudient les

³²¹ Palmer, Herbert, R., *op.cit.*, p.15-81.

³²² Dierk, Lange, « Le Dīwān des Sultans du (Kanem-) Borno : Chronologie et histoire d'un Royaume Africain », Wiesbaden : Franz Steiner Verlag, 1977, 174 p.

Sao et la région du lac Tchad. Les Sao, sujet principal de la présente thèse, occupent deux chapitres majeurs dans *K. ghazawat Barnui*.³²³ Il s'agit du chapitre deux consacré aux *Expéditions contre les Sao-Ngafata* et du chapitre huit aux *Expéditions contre la tribu des Sao-Talala et contre la tribu de Makari*.³²⁴ Dans l'un et l'autre, il est question d'expéditions guerrières menées par Idriss Alauma au cours des douze premières années de règne.

Suite à la première version, Dierk Lange publie une nouvelle traduction des manuscrits sus-évoqués en 1987.



Carte 6 La région du lac Tchad sous Idriss Alauma selon les informations d'Ahmad Ibn Furtū, XVIe siècle (Source Dewière Rémi).

Selon Ibn Furtu, les expéditions ont deux objectifs : la guerre sainte (*jihad*) et mesures défensives (*ribat*).³²⁵ Les indications chronologiques et géographiques sont relayées au second plan, priorisant ainsi les célébrations de son sultan qu'il qualifie

³²³ Pour ce travail, nous exploitons les traductions de ces chroniques par Lange, Dierk, *A Sudanic Chronicle : The Borno Expeditions of Idris Alauma (1564-1576), according To the account of Ahmad b. Furū*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag Wiesbaden, 1988, 179+71 p.

³²⁴ Chapter two: *Expeditions against the Sao-Gafata*; Chapter eighth: *Expeditions against the tribe of Sao-Talala and against some tribes of Makari*.

³²⁵ *K/B*, chap 1, par 2 et 26.

de courageux, bienheureux. Toutes les actions du Mai sont justifiées en dehors de la destruction du *nume*.

5.4. Les Sao-Ngafata et les Sao-Tatala

Les seules populations Sao observées et étudiées de leur vivant sont celles que décrit l'imam Kanuri Ahmat Ibn Furtû.³²⁶ Bien que les informations qu'ils donnent ne fournissent pas de détails majeurs sur leur mode de vie, il fournit cependant des détails permettant de retracer leurs origines et leurs liens avec les Kotoko. De ce point de vue, les chroniques de l'imam Kanuri passent pour être les principales sources écrites sur lesquelles il faut se fonder pour la reconstitution d'une histoire des Sao. Ce qui est certain, c'est que si l'imam a consacré deux chapitres entiers dans lesquels il décrit les expéditions d'Alauma contre les Sao *Tatala*³²⁷ et les *Sao-Ngafata*, c'est dire l'importance qu'avait ce peuple dans la région.³²⁸

Ibn Furtû désigne de façon générique les *Ngafata* et les *Tatala* par l'appellation "Sao". Ainsi évoque-t-il les *Sao-Ngafata* qu'Alauma à pourchasser et à détruire: (*belonging to the tribe of the Sao-Ngafata, and wanted to annihilate and destroy them*).³²⁹ Il apparaît clairement dans les écrits du chroniqueur qu'il crée un distinguo dans son esprit entre « les pacifiques Sao-Ngafata »,³³⁰ localisés non-loin de Gazargamo et « les belliqueux Sao-Tatala »,³³¹ de la région du Lac Tchad. Ces deux groupes habitaient des contrées particulièrement fertiles, d'où certainement les convoitises des *Sayfuwa*. Les Sao-Ngafata habitaient les plaines inondables de la Komadugu Yobe et de la Komadugu Gana³³² et les Sao-Tatala la plaine Firki, au Sud-Ouest du lac Tchad.³³³

³²⁶ *K. ghazawat Barnui*, Cha. VIII par. 3

³²⁷ *Ibid.*

³²⁸ D. Lange, 1989, p.194.

³²⁹ *K ghazawat Barnu*, Ch. II, par. 9, II, 15, 41.

³³⁰ *Ibid.*

³³¹ *Ibid.*, ch.8, par.5.

³³² Dierk Lange, « Préliminaires pour une histoire des Sao », *The Journal of African History*, vol. 30, n° 2, 1989, p.197. D. Lange, *Ibid.*, p.197.

³³³ *K ghazawat Barnu. Ibid.*

Présenter les Ngafata comme un peuple « pacifique » ne suggère nullement qu'ils auraient subi passivement l'invasion des Bournouans. Comme le relève Lange, face à la détermination de leurs adversaires musulmans, les Sao-Ngafata établis dans la région située entre Dagambi et Diffa ont décidé de se défendre en prenant les armes contre l'agression ; il s'agit par cet acte de résistance d'éviter la captivité et la transplantation vers un autre territoire.³³⁴ Cette menace se confirma, lorsque les habitants de Damasak, la plus grande localité des Sao-Ngafata, s'étant rendus à l'issue d'une résistance acharnée, furent d'abord faits prisonniers, puis massacrés. Selon Lange, Ce n'est qu'en essayant de situer le récit d'Ibn Furtû dans son cadre historique et géographique réel que l'on pourra déterminer le sens qu'il convient de conférer au terme de 'Sao' et plus particulièrement à la distinction qu'il fait entre les Sao-Ngafata et les Sao-Tatala.³³⁵ Étudier les Sao historiques implique de décrypter et d'analyser les chroniques de Furtû qui restent les seules sources qui décrivent plus ou moins en détails ces populations.

5.4.1. Les Sao-Ngafata

Le chapitre 2, comportant 49 paragraphes, décrit ces expéditions contre les Sao-Ngafata. Nous nous appuyons sur la traduction en langue anglaise qui est proposée par Dierk Lange sous le titre : *A Sudanic chronicle : the Borno Expeditions of Idriss Alauma (1564-1576)*. Le Texte s'ouvre par une information destinée au lecteur et, indiquant qu'il consacre ce chapitre aux Sao-Ngafata dont mention avait déjà été faite. C'est à partir du paragraphe 5 qu'apparaît la référence aux *Sao-Ngafata* qui sont présentés comme une tribu.³³⁶

C'est en tant que commandant des croyants et calife de Dieu qu'Idriss b. Ali b. attaquait la tribu ennemie des Sao-Ngafata. Ses objectifs étaient l'anéantissement et la destruction de la tribu des Sao-Ngafata mais aussi l'occupation de leurs terres

³³⁴ D. Lange, 1989, p.197.

³³⁵ Lange, 2004, p. 194.

³³⁶ En Afrique, les tribus sont subdivisées en clan et sous clan. Une tribu ou un clan peut avoir plusieurs villages liés les uns aux autres par une consanguinité. Dans mon cas par exemple, je suis d'ethnie Marba, du clan *Gogor* (fondateur du clan), du sous clan *Kakrao* (fils de *Gogor*), du sous-sous clan *Djobey* (fondateur du village). Les descendants de *Gogor* sont installés dans plus de 40 villages (près de Kelo), pour plusieurs milliers d'individus qui ont interdiction de se marier entre eux.

puisqu'il selon Ibn Furtû, ses troupes installèrent une base militaire dans les terres nouvellement conquises.

« Lorsqu'il détermina à livrer la guerre contre l'ennemi appartenant à la tribu des Sao-Ngafata dans l'optique de l'anéantir, il forma un grand camp de guerre³³⁷. »

« Les troupes chargées d'attaquer les Gafata étaient sous le commandement de Shetima Biri Gitrama, et de son fils Ajima Gazma b. Biri. Ils installent leur base militaire (*madina*) près de Damasak. Ce camp avait 4 portes chacune gardée par des gardiens (*hajib*). C'est dans cette base qu'il établit son armée (*askir*)³³⁸. »

« Et il ordonna à tous ses officiers (*ummal*) les plus puissants, de construire des habitations et d'y installer quelques-unes de leurs troupes qui avaient des chevaux, des armures matelassées (*tajafif*) et des armures (*duru*). » “(...and he ordered all those of his officers (*ummal*) who were mighty and powerful to build houses and to settle there some of their troops who had horses, quilted armour (*tajafif*) and coats of mail (*duru*).)³³⁹.»

« Après avoir fait cela, il a nommé le 'camp de guerre' Sansana » (“After having done that, he named the ‘war camp’ Sansana.)³⁴⁰. »

Aussi, comme le rapporte Ibn Furtû, parmi les soldats du Maï il y avait des anciens captifs ou d'anciens soldats convertis.³⁴¹

Ahmat Ibn Furtû parle dans ce texte d'ennemis appartenant à la tribu des Sao-Ngafata comme s'il faisait une distinction dans ce groupe. L'imam voudrait-il dire que les Sao-Ngafata n'étaient pas tous des ennemis du Maï de Borno ? Les troupes du Maï dirigé par Shetima Biri Gitrama et son fil Ajima Gazma b. Biri étaient avaient installées leurs camps près de Damasak.³⁴²

³³⁷ *Madina* désigne une ville ou une cité en opposition à *sansana*. *Hijab* désigne un Gardien. *Askir* désigne une armée.

³³⁸ *when he determined upon making war against the enemy, belonging to the tribe of the Sao-Ngafata, and wanted to annihilate and destroy them, built a great ‘war-camp’ (madina) opposite to the town of Damasak and appointed as commanders of it Shetima Biri Gitrama, with his son Ajima Gazma b. Biri. He made four gates for the ‘war camp’, and put a guardian (hajib) in charge of each gate and established there soldiers from his army (asakir*

³³⁹ D. Lange, *A Sudanic chronicle: the Borno Expeditions of Idris Alauma (1564-1576)*. Acc. To, Ahmad Ibn Furtû, chap. 2. *Expeditions against Sau-Gafata, K. ghazawat Barnu*, par. 5, p.44.

³⁴⁰ Le mot Sansana pourrait désigner d'après Barth, 1857, III, p.601 et Abraham 1962, p.779 un une base militaire war camp.

³⁴¹ Certains seraient des esclaves enrôlés par le sultan.

³⁴² Lange pense que c'est à l'Ouest de la ville. (*Appartenant à la tribu des Sao-Ngafata, afin de les anéantir et les détruire (belonging to the tribe of the Sao-Ngafata, and wanted to annihilate and destroy them)*).

Les Sao-Tatala, quant à eux, étaient surtout protégés par la proximité du lac Tchad, ce qui leur permettait, en cas d'attaque, de se réfugier sur les îles du grand lac.³⁴³ Une zone sablonneuse très sèche et peu propice à l'agriculture s'étendait entre ces deux régions. Les immigrants du Kanem pouvaient s'y établir avec leurs animaux sans se heurter à des communautés paysannes. En revanche, les plaines argileuses étaient occupées par des sédentaires autochtones dont l'éviction ne pouvait se faire que par la force des armes.³⁴⁴

5.4.2. Les Sao-Tatala

La tribu des Tatala est une des deux composantes majeures des populations sao. Cette tribu est connue de nous en détail, grâce au chapitre VIII (*Expéditions against the tribe of Sau-Tatala and against some tribe of Makari*)³⁴⁵ de la chronique de l'imam Ahmat Ibn Furtû. Contrairement aux Ngafata, les Tatala étaient beaucoup moins exposés aux abus de leurs adversaires du Borno. D'après Ahmat Ibn Furtû, ils occupaient la région qui s'étendait entre Monguno et Sabe d'une part, et le lac Tchad d'autre.³⁴⁶ A partir de cette région, les Sao-Tatala auraient poussé leurs raids jusqu'à Magiburum et Mafa,³⁴⁷ deux villes qui devaient, par conséquent être soumises aux *Sayfuwa*. Quand ils étaient menacés par les Kanuri, les Sao-Tatala se retiraient dans les marécages du lac Tchad. D'après cette description, le pays Tatala correspondrait à la région marécageuse des abords du lac Tchad. Il importe de préciser que le territoire Tatala était occupé par d'autres peuples autres que les Sao.³⁴⁸ Du fait de leur éloignement géographique par rapport à la capitale du sultanat, ils ne payaient pas de tribut, ce qui finit par être mal vu par le sultan.

Selon Ibn Furtû, les Tatala étaient un peuple fier et arrogant.

³⁴³ Lange, 1989, *op. cit.* p.197.

³⁴⁴ *Ibid.*

³⁴⁵ *Expéditions contre la tribu des Sao-Tatala et contre certaines tribus de Makari.*

³⁴⁶ Lange, *Sudanic Chronicle*, *op. cit.* p.160.

³⁴⁷ *K ghazawat Barnu*, ch. VIII, par. 5.

³⁴⁸ D. Lange, *Sudanic Chronicle*, 93 n. 6; v. a. Barth, *Travels*, II, 64, 66, 596 et Nachtigal, *Sahara*, I, 570-I; II, 371, 485.

« En effet, la tribu des Tatala était un peuple orgueilleux et arrogant³⁴⁹ . » C'était un peuple d'intelligents et de guerriers³⁵⁰ qui produisaient eux-mêmes leurs armes et se refusaient d'utiliser d'autres armes que leurs flèches de couleur blanche.³⁵¹

L'imam kunuri se contredit lui-même dans un même paragraphe (2) lorsqu'il les décrit d'une part comme un peuple fier et orgueilleux, et d'autre part comme des et trompeurs, qui attaquaient leurs adversaires par surprise.³⁵² Cette description est d'une ambigüité remarquable. Lorsqu'on est fier et orgueilleux, attaque-t-on par surprise son adversaire ? Selon lui, les Tatala étaient les pires des païens car, « Aucun autre peuple parmi les autres païens n'agissait de cette manière abominable, ce qui prend en compte aussi leurs cousins les Ngafata. »³⁵³

Dans le paragraphe 3, l'auteur décrit quelques exemples qui illustrent le fait que les Tatala ait été des adversaires affirmés des musulmans. En plus de leur orgueil et leur égocentrisme, les Tatala étaient aux yeux d'Ibn Furtû, des gens qui avaient une haine et un mépris notoires pour les pieux musulmans. Dans ce paragraphe aussi, il fait état de l'attitude de leur attitude qui aurait mis à l'écart l'un des leurs parce qu'il était le seul à n'avoir pas encore abattu un musulmans (pieux).³⁵⁴

Les Tatala auraient-ils été l'objet d'une méprise et d'une observation biaisée ? Ibn Furtû justifie leurs prétendus méchanceté et haine des musulmans par des faits non vérifiés, rapportés peut-être par des espions à la solde du sultan.

³⁴⁹ *Kitab Ghazawāt Barnu* ch. VIII; par.2,

³⁵⁰ Cette description des *Tatala* tranche nettement avec celle décrite par la tradition orale (en pays kotoko) qui présente les Sao comme des pacifiques.

³⁵¹ Most of their weapons were with spears (harba), and they did not at all consider using any other weapons.

³⁵² Le paragraphe 1 commence par *Il est maintenant nécessaire que nous revenions au récit de ce qui s'est passé entre la tribu de Tatala*³⁵² et notre sultan al hadji Idris b. Ali. (*Que le seigneur l'anoblisse à la fin du monde*).

³⁵³ "They thought themselves the strongest among the pagans in cunning and trickery, since their custom was to attack the people when they were sleeping or unawares, rushing upon them to make havoc. There were none among the other pagans who acted in the same abominable manner." *En effet, la tribu de Tatala était un peuple orgueilleux et arrogant. Ils se croyaient les plus forts parmi les païens car ils usaient de la ruse et la tromperie puisque leur coutume consistait à attaquer les gens (leurs adversaires probablement à moins qu'ils soient des brigands) quand ils dormaient ou à l'improviste, se précipiter sur eux de faire des ravages. Aucun autre peuple parmi les autres païens n'agissait de cette manière abominable.*

³⁵⁴ Par. 3.

« Et, selon ce que nous avons entendu parler de leurs attitudes, la plus grande vantardise s'était manifestée lorsque l'un d'eux avait tué un homme pieux. Un jour, alors qu'ils se sont réunis pour un repas, parmi eux, il y en avait un qui n'avait tué aucun musulman. Ils lui ont emmené de la farine et l'on prié d'aller manger seul dans son coin, loin d'eux. Telle était leur vieille habitude attitude jusqu'à ce que vienne le temps de notre sultan al-hajj Idriss b. Ali (que le seigneur l'anoblisse et lui gratifie de sa faveur)³⁵⁵. »

Alauma considérait ses campagnes contre les infidèles en général et contre les Tatala particulièrement comme l'accomplissement d'une mission divine qui l'enjoignait, ainsi que le suggèrent les livres saints, de soumettre tous les mécréants.

Il estimait donc, à travers ces campagnes, être en guerre sainte contre les infidèles. « ...il appliquait en effet essentiellement les recommandations du livre saint qui contient les détails sur les chatiments à infliger aux infidèles...³⁵⁶»

Leur attitude d'indociles, leur réticence à l'islam ainsi que leur autonomie militaire voire économique justifiaient selon Ibn Furtû les foudres du Maï :

« Quand il (Idriss Alauma) vint au pouvoir par la grâce de Dieu, sa miséricorde, sa grâce et sa volonté, il analysa et planifia comment les réprimer et les extirper de leur iniquité. Il fût à l'origine de nombreux stratagèmes grâce à son excellente clairvoyance et son esprit astucieux. Ainsi, il établit (*manazil*) près de eux, de colonies musulmanes, de sorte que les campagnes des musulmans contre eux soient faciles. Ainsi, il accentua les raids dans leur région en été (*Sayf*) et en hiver (*shitar*), de sorte qu'ils n'eurent aucun repos chez eux ; troisièmement, il détruisit leurs cultures en automne (*Kharif*) ; quatrièmement, il chargea la tribu de Kotoko d'assaillir leurs bateaux (*pirogues*) par surprise pendant qu'ils étaient désarmés ; suite à cela, certains furent massacrés et d'autres capturés. Ces stratagèmes ont été appliqués jusqu'à ce que [les Tatala] soient totalement affaiblis³⁵⁷. »

³⁵⁵ “And, according to what we have heard of their attitudes, the utmost boast was for one of them to have killed a devout man, thus, when they met for a meal, and among them there was one who had not killed a single Muslim, they drove him away from the meal at once, and gave him a portion of it apart, to eat by himself, not sharing with them. Such was their practice of old, until the time came of our Sultan al-hajj b. Ali (may his Lord ennoble him and grant him his favour)

³⁵⁶ *And everything that our Sultan originated and brought about, in his period and reign, as regards his astute foresight and useful discernment with respect to the tribe of Tatala and others of his various enemies, he did, in fact, only in order to comply with the book of his Lord, containing details for all judgments, and with the Sunna of His Messenger (upon whom be the most excellent blessing and peace), and with the statements of the ancient legists (fuqaha). - who derived their judgments from the complete sources and their ripe fruits and the statements of the companions of the Prophet, immediate followers, and of those who followed them, the rightly-guided Imams (may the favour of God be on all of them).*

³⁵⁷ *K ghazawat Barnu, ch. VIII, par. 4. “When he came into power by the grace of God, His mercy, His favour and His will, he considered and planned how to suppress and root out their iniquity; and he*

Il faut souligner que les adjectifs « païens » et « méchants » qu'on retrouve encore de nos jours dans les différentes légendes peignant les Sao de méchants ou d'anthropophages pourraient avoir leur origine dans les texte d'Ibn Furtû.

Dans deux localités importantes des Tatala notamment à Sabe et à Kansa Kuski. A Sabe, le Commandeur des croyants « ...marcha un jour avec les soldats vers la ville de Sabe, et il les qu'il prit et y fit un grand carnage parmi ses habitants³⁵⁸. » A Kansa Kuski, « il marcha vers la ville de Kansa Kusku, qu'il attaqua tôt le matin et tua un grand nombre de ses habitants et fit beaucoup de captifs »³⁵⁹ Alauma dirigea lui-même les expéditions.³⁶⁰

Pour ces deux localités Tatala, Ibn Furtû fait état d'un grand carnage parmi les habitants (overtook them there, and made a great slaughter of them.) et de la captivité d'une autre partie des habitants sans pour autant faire mention d'une extermination. Ce qui amène à dire que tous les habitants (hommes bléwé y compris) de ces deux villes Tatala n'avaient pas été massacrés. A de nombreuses fois dans ce chapitres Ibn Furtû insiste sur le fait que certains avaient été épargnés par la volonté de Dieu ou parce qu'ils avaient été chassés par la peur ou après avoir été pillés ou privés de leur bien dont les produits vivriers.³⁶¹

Ces deux populations que Furtû distinguaient par leur tempérament de pacifiques ou leur insoumission étaient les autochtones de la région de la

originated many stratagems through his excellent foresight and his astute mind. Thus, he established habitations (manazil) close to them, and increased Muslim settlements near them, so that the Muslims made the open country too straight for them; secondly, he increased the raids into their region in summer (sayf) and in winter (shitar), so that they should find no rest in their dwelling-places; thirdly, he destroyed their crops in autumn (kharif) fourthly, he charged the tribe of Kotoko to assail them in boats while they were unawares, killing some of them and capturing others. These stratagems were applied until [the Tatala had] become very much weakened."

³⁵⁸ *Then, the Commander of the Faithful (may God prolong his might is and grant him victory) marched one day with the soldiers to the town of Sabe, and overtook them there, and made a great slaughter of them. Again, another day, he marched to the town of Kansa Kusku, came up with them in the morning, and killed great numbers of them and took many captives.*

³⁵⁹ *K ghazawat Barnu, ch. VIII, par. 7.*

³⁶⁰ *Then, the Commander of the Faithful (may God prolong his might is and grant him victory) marched one day with the soldiers to the town of Sabe, and overtook them there, and made a great slaughter of them. Again, another day, he marched to the town of Kansa Kusku, came up with them in the morning, and killed great numbers of them and took many captives.*

³⁶¹ *They fortified themselves through two things, but for which they would have been altogether destroyed. One of these was their leaving off entering the land of Borno far beyond the borders as they had been doing in former times; and the second, their giving up their dwellings of old which their forefathers had built, and their migration to the shores of Lake Chad, as we have already told. Ch VIII, par.17.*

Komadugu et du pays firki. Ils avaient le même mode de vie et habitaient dans des (petites) villes fortifiées. Ahmat Ibn Furtû souligne cette similitude quand il signale que les Sao-Ngafata, traqués par l'armée Bornouane, se réfugièrent chez les Sao-Tatala qui étaient de la même espèce (*jins*).³⁶² Les immigrants du Kanem, en revanche, avaient vraisemblablement gardé jusqu'à la deuxième moitié du XVI^e siècle, les caractéristiques d'un peuple de pasteurs.³⁶³

Ibn Furtû était convaincu de l'origine et de la mission divine de son maître lorsqu'il décrit les différentes étapes de la décision, à l'attaque des Tatala en passant par la mise en place des plans d'attaque. Selon lui, le seigneur agissait en leur faveur puisqu'il inspirait aux Sao la peur qui les obligeait à fuir pour échapper aux massacres : Dans le paragraphe 9, il dit clairement :

« Et Dieu inspira une grande peur et un sentiment de lâcheté dans les cœurs de ceux qui, parmi l'ennemi qu'il vise à sauver et un grand nombre réussit à fuir. Ceux-ci s'installèrent massivement vers les bords du lac Tchad, mais inquiets d'une probable poursuite. L'application de cette peur gagna d'autres villages Tatala qui finirent par se vider totalement de leurs habitants en abandonnant aussi leurs champs³⁶⁴. »

En analysant en détail les textes d'Ibn Furtu, on peut se faire une idée précise du sens de ce mot. Ce mot, même s'il désigne de groupes bien précis, il apparaît clairement que cette appellation est bien générique. Nous sommes en mesure de dire que même si le chroniqueur les distingue par certains qualificatifs ou par les noms de leur villages ou cités, tous les groupes Sao ont des liens de parentés qui les distinguent des autres.

³⁶² *K. ghazawat Barnu*, ch. II, par. 44.

³⁶³ D. Lange, 1989, *op.cit.* p.206.

³⁶⁴ *And God cast severe dread and vile cowardice into the hearts of those among the enemy whom He intended to save, so that they fled all at once. After this, they increased their migrations to the edge of Lake Chad, for fear of their lives at all times. And also, in the whole country of the enemy, the Tatala, the people remained in constant fear and alarm, until some of their villages became deserted and their green fields withered.*

[CHAPTER TWO]
[EXPEDITIONS AGAINST THE SAU-GAFATA]

[§ 1] The time has now come for us to return to the story of the Sau-Gafata, about whose affair we have first made mention. Thus we will record all the affairs of the people whom we have already mentioned in this book, in the order and sequence in which we have written them down in the first instance.

[§ 2] Know then the conditions of sons, fathers, and forefathers who have gone are of three sorts: some sons are better than their forefathers, and surpass them by obvious merit and splendid virtue, while others fall short of their ancestors so that there is no comparison between them, and there are also those who resemble their forefathers without anything more or less, but are as like laid upon like or as one sandal measured to another. As to the first sort, it is a favour from God (be He praised and exalted) to His servant and his portion in the distribution of his fate and his gifts, as He has made it clear in His holy Book, in the story of His prophets¹ (may God bless them and grant them salvation), and in other stories, which cannot all be exposed in words.

[§ 3] Now we have seen that God (Most High) out of His pure favour and generosity, made our Sultan to be of the first sort, since he brought about and originated during the time of his reign things the occurrence of which we have never heard of during the reign of any other king² (may God increase his might, majesty, excellence and advancement for ever and may it remain with his offspring and progeny to the end of time).

[§ 4] If it is established concerning anyone that he is equal to his peers from amongst the sons of his line, this is certainly a subject of pride for him; but what should we think, if he is superior to people of his kind, surpassing them in adversity and in prosperity? Has not Ibn Durayd³ said in his book:

"All that a young man can get, I have got;

But for a man, there remains after him only his good repute".⁴

Similar are his earlier words:⁵

"Man, after his life, exists only in words;

Let them be good words from the one who remembers".⁶

And so it is.

1 Cf. *Qur'ân*, XXI, 72–92.

2 Trying to demonstrate the superiority of Idrīs b. 'Alī in comparison to his predecessors the author does not compare his Sultan with any other ruler of his time or before it. This solely inward-looking perspective can also be found in the *Dihān salāṭīn Barnū* (see Lange, 1977: 6–14).

3 Abū Bakr Muḥammad b. Durayd was a poet, a philologist and a lexicographer. He was born in Baṣra in 837 and he died in Baghdad in 933 (see Fück, *El* (2), III: 780–1).

4 *Maqṣūra*, 1951: 127.

5 Note that in the *Maqṣūra* the second verse quoted here precedes the first one.

6 *Maqṣūra*, 1951: 103.

[§ 5] Thus our Sultan, the Commander of the Faithful and Caliph of the Lord of the Universe, the visitor to the two illustrious sacred places, Idrīs b. 'Alī b. Idrīs (may God ennoble him in both worlds) when he determined upon making war against the enemy, belonging to the tribe of Sau-Gafata, and wanted to annihilate and destroy them, built a great 'war-camp' (*madīna*)⁷ opposite⁸ to the town of Damasak and appointed as commanders of it Sheḫīma Bīri Gītrāma with his son Ajīma Gazma b. Bīri. He made four gates for the 'war-camp', and put a guardian (*ḥāḍib*) in charge of each gate and established there soldiers from his army (*'asākīr*)⁹ and he ordered all those of his officers (*'ummā*)¹⁰ who were mighty and powerful to build houses and to settle there some of their troops who had horses, quilted armour (*taḡāḍif*) and coats of mail (*durī*). After having done that, he named the 'war-camp' Sansana¹¹ the Great. The people who settled in it were people of great eagerness and endeavour, who did not cease, from early in the morning till late in the evening to set out in quest of the enemies, persisting in this manner until God (Most High) decreed the destruction of their strongholds.

[§ 6] Our Sultan also built another 'war-camp' to the north of the stronghold (*ḥiṣn*)¹², opposite¹³ to the southern *sansana*, an extensive 'war-camp' (*madīna*)¹⁴, and established in it Cikama Bumu, giving it two gates, the eastern gate and the western gate, and more he did not add. He strengthened Cikama Bumu with many slaves of his tribe, the Kardē, until the 'war-camp' became cramped because of the great number of these particular slaves.¹⁴ So the Cikama and those of the latter who were with him began their pursuit of the enemy belonging to the tribe of Gafata, from early in the morning till late

7 The term *madīna* ("town" or "city") does not translate the concept of a semi-permanent "war-camp" (*sansana*) which the author wishes to designate as it appears from his description.

8 The "war-camp" was established west of Damasak, on the "opposite side" of the river, the Komadugu Yobe, which at this point flows north.

9 Part of them most likely belonged to the "royal slaves" or Kardē (see below § 39).

10 Not a proper name, but a Sudanic term meaning "war-camp" (see Barth, 1857, III: 601; Abraham, 1962: 779).

11 It follows from the description that this *ḥiṣn* must have been Damasak. The geographical position of the "war-camps" makes it clear that they had been mainly built for the purpose of reducing Damasak, a town which appears to have been the main stronghold of the Gafata.

12 I.e. on the "opposite side" of the river (see above n. 8).

13 It appears that the two "war-camps", situated close to each other, were mainly built for the purpose of reducing Damasak. Thus it is improper to call them "towns" (*madīna*), but the author corrects himself when he uses the term *sansana*.

14 Here the title Cikama is written *shikama*; in *K. Kānīm* Ibn Furiū writes it *shikama* (p. 64 l. 16). It is clear that the Cikama Saka referred to in *K. Kānīm* is identical with the slave-dignitary Saka who in *K. Barnū* is given the Arabic title *ḥāḍib* ("chamberlain") (VIII §§ 11–15). Thus it would appear that the term *ḥāḍib* used in chapter II § 5 is also meant to render the Kanuri term *cikama* (see also Koelle: "ishigāma – a porter, a door-keeper; also a title of the royal Officers who keep the seven gates of the Capital", 1854: 420; Lukas: "eigāma – doorkeeper", 1937: 191).

Chapitre 6 : Les Sao, les peuples et les royaumes voisins : cohabitation et conflits

Le bassin du lac Tchad peut être qualifié comme le berceau de plusieurs cultures. Cette région a vu se faire et se défaire plusieurs foyers culturels, naître et disparaître nombre d'États et de civilisations. Plusieurs populations ont eu en commun les abords du lac Tchad qui a vu aussi l'émergence de grandes entités politiques qui sont le Kanem et le Borno. Les Sao, désignés comme autochtones de la région par Ibn Furtû et bien d'autres, avaient en partage, cet espace avec d'autres peuples avec lesquels les relations étaient pacifiques ou conflictuelles.

6.1. Les royaumes voisins

6.1.1. Le sultanat du Kanem

Le Kanem, l'un des sultanats le plus connu du Centre de l'Afrique jusqu'à son annexion par le Borno, aurait été fondé par la dynastie Teda des Sef (ou Sayfiya) au VIII^e siècle. L'histoire de ce royaume est connue par plusieurs récits de voyageurs dont les principaux sont le *Gigram*,³⁶⁵ le *Dīwān* et les Chroniques d'Ahmat Ibn Furtû, manuscrits écrits en langue arabe et découverts par Barth en 1851.³⁶⁶ Ce royaume, qui était l'un des principaux de la région, et dont Njimi était la capitale, avait été signalé dès 872 par Al Yaqubi³⁶⁷ à l'Est du lac Tchad. C'était un puissant royaume avec des institutions politiques dont le dirigeant était un souverain, le "Maï," qui tenait son pouvoir de la possession de chevaux, de la présence d'artisans métallurgistes³⁶⁸ et de commerce d'esclaves.³⁶⁹ Selon Botte,

³⁶⁵ Le *Gigram* ou *Chronique royale* est la chronique royale de l'empire du Kanem-Bornou, écrite en arabe. *Gigram* est également utilisé comme le nom de *Kanem* des documents historiques écrits dans certains royaumes de l'Ouest de Bornou, y compris Daura, Fika et Mandara.

³⁶⁶ Barth, Heinrich, "Travels and Discoveries in North and Central Africa", vol. II, New York, p.15-35, 1857, p.581-602.

³⁶⁷ Ahmad ibn Abu Ya'qub connu sous le nom d'al-Yaqubi, est un historien et géographe arabe, auteur d'une *Histoire du Monde*, Ta'rikh ibn Wadih (Chronique d'Ibn Wadih), et d'une *géographie générale*, *Kitāb al-buldān* (Livre des Pays)

³⁶⁸ Le *Mai* était choisi parmi les *Maina* qui sont les seuls à prétendre au trône.

³⁶⁹ Roger, Botte, « Les réseaux transsahariens de la traite de l'or et des esclaves au haut Moyen Âge : VIII^e-XI^e siècle », *L'Année du Maghreb*, VII, 2011, p.27-59.

« ...l'or est absent et, en dehors de l'alun exporté vers l'Égypte et jusqu'au Maghreb al-Aqsâ, les esclaves représentaient le principal article de commerce entre le Kânem et la Méditerranée et la source principale de richesse des habitants³⁷⁰. »

Même si les *Sayfuwa*, à l'origine de ce royaume, se disaient originaires du Yémen,³⁷¹ les *Mai* (empereurs) et leurs administrés étaient pourtant des populations noires, chamelières, originellement établies au Nord du lac Tchad. Les informations selon lesquelles les fondateurs du royaume du Kanem seraient des Arabes sont fausses car elles sont tendancieuses et visent à nier à l'Afrique ancienne, ses capacités à fonder une institution politique. Léon l'Africain faisait partie de ces auteurs qui niaient aux populations de l'Afrique Noire ces capacités. Pourtant, le Kanem puis les Borno, dans cette partie de l'Afrique, étaient connus comme étant des États structurés et hiérarchisés, puissant sur le plan économique, commercial, militaire et diplomatique.

Sur le plan politique, sécuritaire et institutionnel, le royaume du Kanem avait subi à de nombreuses reprises des attaques externes, principalement celle des Sao et surtout des Bulala qui avaient fini par chasser les rois *Sayfuwa*. Entre le XIII^e et la fin du XIV^e siècle, le royaume avait traversé une période sombre. Les troubles résultaient de querelles au sein de la dynastie, de rivalités entre clans, de menaces extérieures. Les Bulala avaient contraint les rois *Sayfuwa* d'abandonner le Kanem probablement vers l'époque de Dawud b. Ibrahim (1366-1377).³⁷² Les Auteurs du *Dīwān* estimaient, eux, que cet abandon daterait du règne d'Umar b. Idris (1382-1387). La cause exacte de ce renoncement reste confuse. Des sources internes l'attribuent soit à l'attaque d'un groupe ethnique étranger, les Bulala (Ibn Furtû), soit à l'isolement des *Sayfuwa* dans un pays hostile (*Dīwān*).³⁷³ .

La pénétration de l'islam dans le Kanem et son adoption par les sultans *Sayfuwa* ont apporté des bouleversements importants dans la cour royale. Le

³⁷⁰ *Ibid.*

³⁷¹ Martin Verlet, « Bornou », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 27 novembre 2015.
URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/bornou/>

³⁷² Lange, 1982, *op. cit.*, p.316.

³⁷³ *Ibid.*

principal facteur qui a orienté la politique économique, diplomatique et territoriale du sultanat.³⁷⁴ Les commerçants maghrébins et arabes, vont apporter avec eux, en plus des marchandises, la nouvelle religion dans la région.

Étudier l'empire du Kanem-Borno³⁷⁵ sous-entend se référer à un document principal, une source endogène écrite en arabe dont le titre est : *Dīwān des sultans du Borno*, mais aussi des chroniques d'Ibn Furtū.³⁷⁶ D'après Lange, le début de la rédaction de ce texte daterait du commencement du XIII^e siècle.³⁷⁷ La richesse du "Maï" du Kanem n'était pas fondée sur l'or, mais sur l'esclavage. « Son emprise sur ses sujets, écrit un chroniqueur musulman de l'époque, est absolue. Il réduit en esclavage qui il veut. » Le royaume se développa à partir des années 1100 autour du lac Tchad, époque de son adhésion à l'islam.³⁷⁸ Il agrandit son territoire aux dépens des populations animistes, autochtones, dont les Sao. Il fonda sa richesse sur l'exploitation et la commercialisation du natron, ainsi que sur le commerce des esclaves destinés au Moyen-Orient. Le Borno utilisait en effet des esclaves capturés lors des expéditions comme monnaie d'échange³⁷⁹ mais, au milieu du XIII^e siècle, l'empire fut soumis à des rivalités internes dont profitèrent des vassaux pour se révolter.³⁸⁰

³⁷⁴ Il faut préciser que les échanges diplomatiques et commerciaux entre le Kanem et l'Afrique du Nord sont antérieurs à l'islamisation de sultanat.

³⁷⁵ Yves, Urvoy, *Histoire de l'Empire du Bornou*, Larose, Paris, 1949.

³⁷⁶ Chronique historique. - Ms : Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt, Halle (Ar. 53) ; Library of the school of Oriental and African studies, Londres (Ar. 41384), copie d'un second ms., aujourd'hui disparu. - Imprimé en 1932 avec les chroniques « Kitab ghazawāt Kānim » et « Kitab ghazawāt Barnū » sous le titre "Hādhā al-kitāb min sh'ān sultān Idrīs wa-mā waqa' baynahu wa bayna umarā' bilād Kānim".

³⁷⁷ D. Lange, *Le Dīwān des sultans du [Kanem-] Borno : chronique et histoire d'un royaume africain* wiesbaden, 1977, p.4.

³⁷⁸ Suzanne, Bernus Marguerite, Le Cœur, « D. Lange, Le Dīwān des sultans du [Kānēm-] Bornū : chronologie et histoire d'un royaume africain (de la fin du Xe siècle jusqu'à 1808) », *L'Homme*, 1979, tome 19 n°2. P. 89-92

³⁷⁹ J.-L. Triaud, « Idris Alaoma, souverain guerrier de l'empire Borno », Collection *Les Africains*, Ed. Jeune-Afrique, tome 3. 1977, 45-71.

³⁸⁰ D. Lange, *Le Dīwan des sultans du [Kanem-] Borno : chronique et histoire d'un royaume africain* wiesbaden, 1977, p.4.

Chronologie du royaume du Kanem

Vers VIII et IX^e siècle	<p>Fondation du royaume par la dynastie Teda, population noire chamelière originellement établie au Nord du Tchad. Sa capitale fut la ville de Njimi.</p> <p>Un peuple qui serait issu du métissage des populations du Sud et des populations du Nord, chassées par l'assèchement du Sahara, fonde, sur la bordure nord-est du lac Tchad, le royaume du Kanem.</p> <p>Celui-ci se développe, au détriment de la civilisation Sao, grâce au contrôle du commerce saharien vers la Méditerranée et au trafic d'esclaves, capturés dans le Sud et acheminés vers le Fezzan et Tripoli.</p>
XI^e siècle	<p>Les souverains <i>Sayfuwa</i> se convertissent à l'Islam et entreprennent de convertir leur royaume et les populations voisines.</p>
XIII^e siècle	<p>Le Kanem étend son territoire et sa domination jusqu'au Borno (dans l'actuel Nigeria), au Fezzan et au Ouaddaï, en direction du Nil.</p>
XIV^e siècle	<p>Après la mort de Dounama, le royaume se morcela rapidement.</p> <p>Au XIV^e siècle, le Kanem-Borno est affaibli par les raids des nomades boualala venus de l'est, qui contraignent son souverain à se réfugier au Borno, en 1380 et les Sao qui tuent 4 souverain <i>Sayfuwa</i>.</p>
XVI^e siècle	<p>Le royaume de Borno reconquiert le Kanem.</p>
XVII^e siècle	<p>De nouvelles puissances émergent. Le royaume du Borno doit céder ses parties périphériques aux Touareg (nord-ouest).</p> <p>Son déclin favorise l'émergence au nord-est de trois sultanats musulmans esclavagistes : le Baguirmi, le Ouaddaï et le Darfour.</p>

6.1.2. Le sultanat du Borno

L'histoire du Borno est très liée à la dynastie des *Sayfuwa* qui ont joué un rôle politique de premier plan dans tout le bassin du lac Tchad du XI^e jusqu'au XIX^e siècle. Le sultanat du Borno est situé sur les rives ouest du lac Tchad, au croisement du Tchad, du Cameroun, du Nigeria et du Niger actuels.

Les *Sayfuwa* qui ont fondé ce royaume ont ancré leur autorité en se basant sur l'islam,³⁸¹ contrairement à ce que l'historien allemand Dierk Lange³⁸² a prétendu dans ses écrits sur ces populations noires en 1989 ; il y explique qu'ils seraient originaires de l'Afrique du Nord (des Berbères). Les *Sayfuwa* se rattachaient à Sayf ibn Di Yazan,³⁸³ héros yéménite de la période préislamique, qui aurait vécu au VI^e siècle et dont ils tiraient leur nom. Les *Sayfuwa* sont en réalité des populations Noires probablement venues du Nord. Sayf ibn Dhi Yazan est un roi yéménite qui régna au VI^e siècle de notre ère, et qui doit sa postérité à son appartenance à la riche dynastie des Yazanides, qui a régné sur le royaume d'Himyar, et, à la lutte qu'il a menée contre les invasions éthiopiennes.³⁸⁴

Au XVI^e, les *Sayfuwa* abandonnent le pouvoir du Kanem à la suite de leur défaite face aux Bulala et aux Sao, pour s'installer dans le Borno à l'Est du lac Tchad. Là, ils fondent un nouveau royaume qui sera sous le contrôle de Maï Ali, père d'Idriss Alauma. Après Ali, son fils Idris b. 'Ali dit Alauma, agrandira le territoire et annexera de nouveau le Kanem. Le climat et les longues distances exposeront les pays aux attaques des voisins qui le diviseront en plusieurs petits royaumes. L'empire du Borno a vu le jour aux environs du IX^e siècle, son centre était dans la région nord-est du Kanem du lac Tchad. Alauma en fit un empire, le Kanem-Borno et entretiendra des relations diplomatiques avec les pays du Nord et

³⁸¹ Il importe de rappeler que les idéologues de Boko Haram qui opèrent actuellement dans le bassin du lac Tchad, sont majoritairement des Kanuri qui ambitionnent de restaurer le sultanat islamique du Borno disparu avec les colonisations françaises et anglaises.

³⁸² Lange a présenté une thèse intitulée : « Contribution à l'étude médiévale du Borno et les pays Hausa »

³⁸³ Rémi, Dewièrè, *L'esclave, le savant et le sultan. Représentations du monde et diplomatie au sultanat du Borno (XVIe-XVIIe siècles)*, thèse d'histoire, sous la direction de Bertrand Hirsch, Université Paris 1, 2015.

³⁸⁴ Christian, Robin, « Du nouveau sur les Yaz'anides », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 16, 1986, p. 181-197.

du moyen orient.³⁸⁵L'empire du Borno, dont la capitale était Koûka, sur la rive Ouest du lac Tchad, prit peu à peu son importance, à cause de sa position géographique qui lui permet d'être à la fois un pivot des échanges économiques dans le Soudan central et, l'une des portes d'entrée de l'Islam en Afrique Noire.³⁸⁶ L'empire qui a fini par se recentrer sur le Borno, a profité de sa situation stratégique dans les échanges humains pour se consolider. Il a même entretenu des relations diplomatiques avec l'Afrique du Nord au point d'envoyer son ambassadeur au Maroc.³⁸⁷

C'est aux auteurs de langue arabe que nous devons des renseignements précis sur l'histoire du Kanem-Borno et de ses dynasties. Bien que ces sources soient externes, elles fournissent des indications précises qui permettent de confirmer les informations présentes dans le *Dīwān*. Il s'agit d'al-Yaqubi Ta'rikh ibn Wadih (*Chronique d'Ibn Wadih*) écrit en 872 et Al-Muhallabi (*K. al-masalik wal-mamalik – 990*).

D'autres auteurs fournissent dans leurs récits des indications importantes qui viennent compléter ou éclairer certains points omis par les auteurs précédents. Il s'agit d'al-Idrissi (K. nushat al-mustaq 1154), Ibn Said (K. al djugharafiyya 1240) et Umari (Masalik al absar -1942-1949), leurs écrits fourmillent de renseignements précieux sur les *Sayfuwa* et la dynastie du Kanem.³⁸⁸ Le Borno a reconquis le Kanem et est devenu le Kanem-Borno au XVI^e siècle. L'empire atteint son apogée sous le règne d'Idriss III Alauma (1571-1603).³⁸⁹

Le Kanem était à son sommet au début du XIII^e siècle, quand il soumit un certain nombre de territoires voisins. Au XIV^e siècle, le centre de l'État a été

³⁸⁵ Yves, Urvoy, *L'empire du Bornou*, Paris, Larose, 1949, p.35.

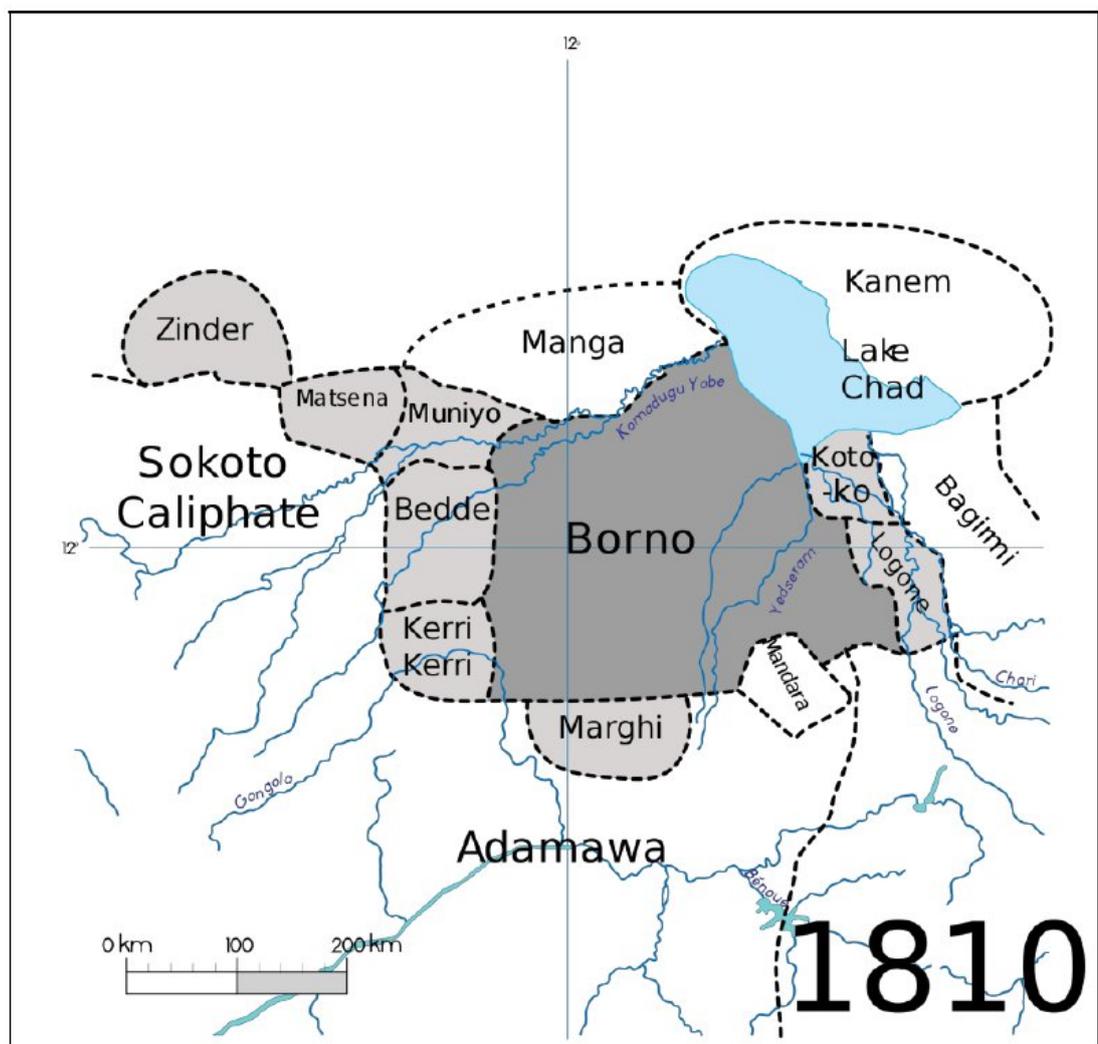
³⁸⁶ <http://www.cosmovisions.com/ChronoAfrique03.htm>. (Consulté le 22/12/2013)

³⁸⁷ Zakari, Maïkorema, *Les raisons d'une ambassade bornouane au Maroc en 1583, une réinterprétation*, Rabat, Université Mohammed V, 1991, p.31

³⁸⁸ D. Lange, *Le Dīwān des sultans du [Kānēm-] Bornū : chronologie et histoire d'un royaume africain (de la fin du Xe siècle jusqu'à 1808)*, 1977, p.5.

³⁸⁹ Anthony, Stokvis, « Manuel d'histoire, de généalogie et de chronologie de tous les États du globe, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours », préf. H. F. Wijnman, Israël, 1966, chapitre II p.1 « Borno » p. 483-484.

déplacé dans le Borno, à l'ouest du lac Tchad.³⁹⁰ Les paysans, qui payaient un loyer à des seigneurs féodaux locaux, constituent la majorité de la population. L'utilisation d'esclaves emmenés dans la zone était également une pratique assez répandue. Le Kanem entretenait des relations commerciales actives avec les villes d'Afrique du Nord et les peuples haoussa. L'apogée du Borno s'est produite pendant le gouvernement du Maï (déjà précisé plus haut) Idriss Alauma, qui a régné de 1580 à 1617. Au début du XX^e siècle, le territoire du Kanem-Borno a été divisé entre la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France. La plupart des habitants ont été inclus dans les possessions britanniques et en 1910, il est devenu une partie de l'État du Nord du Nigeria.



Carte 7: Le Borno en 1810 (Source Arrantzaleak)

³⁹⁰ D. Lange, *Le Diwan des sultans du [Kanem-] Borno : chronique et histoire d'un royaume africain* wiesbaden, 1977, p.6.

L'Etat du Borno était une superstructure idéologique ancrée à l'islam avec un modèle de royauté divine.³⁹¹ Outre cette hiérarchie, l'Etat se divisait en secteurs ethniquement distincts. La puissance du Borno reposait, entre autres facteurs, sur la contribution au/et sur le contrôle du commerce à longue distance. La classe dominante avait le monopole du commerce, des expéditions esclavagistes et du trafic d'esclaves.³⁹²

Les conquêtes d'Idriss Alauma étaient avant tout orientées vers les villes du Borno et du Kanem avec pour objectif, la pacification du pays et le rétablissement des routes commerciales, après une période de crise marquée par plusieurs famines avant son avènement.³⁹³

Ces routes, qui passaient du lac Tchad à Tripoli, étaient stratégiques et avaient été utilisées par les marchands d'esclaves jusqu'au XIX^e siècle. Cette pacification ne se fera pas sans effort ; Alauma avait face à lui plusieurs populations comme les Ngizim à l'Ouest, les Touaregs, le royaume du Mandara ou la ville d'Amsaka, contre lesquels il a mené plusieurs campagnes.³⁹⁴ Les Kanuri s'étaient confrontés notamment à deux peuples qui avaient attiré l'attention d'Ahmad Ibn Furtû dans ses récits : il s'agissait des Bulala et des Sao, objets de cette étude. Ces derniers Sao, comme nous l'avons souligné, avaient fait l'objet de deux campagnes militaires menées de manière déterminée par Alauma, à la tête des musulmans et de certains alliés, dont les Kotoko. Païens fortement implantés tout autour du lac Tchad, les Sao n'avaient pas pu résister à la détermination d'Idriss Alauma.³⁹⁵

³⁹¹ Bovin Mette, « Nomades « sauvages » et paysans « civilisés » : Wodaabe et Kanuri au Borno », *Journal des africanistes*, tome 55, fascicule 1-2. Le worso. Mélanges offerts à Marguerite Dupire, sous la direction de Suzanne Bernus et Claude Tardits. 1985, p.55.

³⁹² *Ibid.*

³⁹³ D. Lange, *Le Diwan des Sultans du (Kanem-) Borno : Chronologie et histoire d'un Royaume Africain*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1977, p.80, par.52, 53.

³⁹⁴ D. Lange (189), « Préliminaires pour une histoire des Sao », *The Journal of African History*. 30 (2), Londres, p. 189-210.

³⁹⁵ *Kitab Ghazawāt Barnū*, ch. VIII.

6.2. Les peuples voisins des Sao

6.2.1. Les Kanembu

Les Kanembu sont les « gens du Kanem »³⁹⁶, qui occupent de nos jours la région du Kanem au Tchad.³⁹⁷ Ils sont aussi désignés comme étant « les gens du pays du sud », par opposition aux Toubous, c'est-à-dire « les gens de la montagne »,³⁹⁸ sous-entendu le Tibesti. Les Kanembu sont un ensemble de tribus se rattachant aux *Sayfuwa* et à leur politique de colonisation territoriale et d'islamisation.³⁹⁹

Ce royaume, en majorité musulman sous le règne du Maï Oumé (vers 1085), réussit à convertir de force les populations animistes. Il atteint son apogée avec Dounama Dibalami⁴⁰⁰, au XIII^e siècle, qui l'étendit vers le Fezzan et le Nil, et noua des relations avec les royaumes berbères, en particulier avec les Almohades. Après la mort de Dounama, le royaume se morcela rapidement. Pour échapper à ces attaques extérieures, les souverains du Kanem durent se réfugier sur la rive ouest du lac Tchad où ils fondèrent le royaume de Borno en 1395. Le Kanem dura plus de 1000 ans.⁴⁰¹

Les Kanembu ont été les voisins les plus proches géographiquement des Sao. Ils ont eu en commun les abords du lac Tchad où, les deux peuples ont vécu tantôt en paix, tantôt en conflit.

³⁹⁶ D. Lange, *Contribution à l'histoire dynastique des Kānem-Bornū (des origines jusqu'au début du XIX^e siècle)*, Université Panthéon-Sorbonne, Paris, 1974, 2 vol., 282 p. (thèse de 3^e cycle d'Histoire ; avec une traduction du *Dīwān al-salaṭīn Bornū*, chronique des souverains de l'empire Kānem-Bornū).

³⁹⁷ Les références au début de l'établissement de l'Islam dans le Kanem se produisent dans les œuvres d'al-Bakri (1094), Yaqut (1229), Ibn Saïd al-Maghribi (1286-7), Abul-Fidaa (1331) et Ibn Khaldoun (1406). Ces témoignages sont également soutenus par la tradition locale qui montre que les premiers souverains Sayfuwa furent des propagateurs de l'islam et des apprenants avides du Coran, notamment après l'introduction forcée de l'Islam par Maï Dounama Dibalami, le 1^{er} vers le 13^{ème} siècle. Dounama Ier ou Dibalami Dunama Selmami est un roi (maï) du Kanem-Bornou (1221-1259), fils du maï Selmaa ben Bikorou (1194-1221) et de Dibbala

³⁹⁸ En langue kanuri, *Kanem* signifie « pays du sud ». Le mot est formé du préfixe « k », qui annonce un substantif, et de l'étymon *anem*, qui signifie sud.

³⁹⁹ Urvoy, 1949, p.158.

⁴⁰⁰ Dounama Ier ou Dibalami Dunama Selmami est un roi (maï) du Kanem-Bornou (1221-1259), fils du maï Selmaa ben Bikorou (1194-1221) et de Dibbala (*Voyages et Découvertes dans L'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855* : Traduction de l'Allemand Par Paul Ithier)

⁴⁰¹ D. Lange, *Le Dīwan des sultans du [Kanem-] Borno : chronique et histoire d'un royaume africain wiesbaden*, 1977, p.40.

6.2.2. Les Kanuri

Les Kanuri sont un ensemble de populations ou, groupe ethnique regroupant plusieurs tribus,⁴⁰² dont les principales sont les Kanuri Yerwa et Kanuri Manga et plusieurs autres sous-tribus. Selon Zakari,⁴⁰³ la dénomination Kanuri apparaît tardivement pour désigner collectivement certaines populations, sans identifier un groupe ethnique en particulier. Au sens strict du terme, le terme kanuri désigne des populations qui, à des différentes périodes historiques, ont peuplé l'Ouest du lac Tchad. Les Kanuri sont aussi désignés sous l'appellation de Béribéris.⁴⁰⁴ Leur histoire est liée au royaume du Kanem-Borno et leurs terres sont localisées au sud du lac Tchad. Leur nom est souvent cité lorsqu'on évoque les Sao avec lesquels ils ont partagé les mêmes terres. Aujourd'hui, les Kanuri, appelés aussi Borno ou Bornouan sont repartis dans les pays du bassin du lac Tchad (Cameroun, province du nord de Borno au Nigeria où ils sont le groupe le plus dominant, Niger et Tchad).⁴⁰⁵ Cette région était autrefois le puissant empire de Borno, gouverné par les ancêtres de la Kanuri. D'autres peuvent être trouvés dans l'ouest du Soudan.

⁴⁰² Brigitte Thébaud, *Foncier pastoral et gestion de l'espace au Sahel : Peuls du Niger oriental et du Yagha burkinabé*, Karthala, 2002, p.117.

⁴⁰³ Zakari, Maïkorema, *Contribution à l'histoire des populations du Sud-Est nigérien : Le cas du Mangari (XVI^e -XIX^e s.)*, Niamey, Institut de recherches en sciences humaines, 1985, p.48.

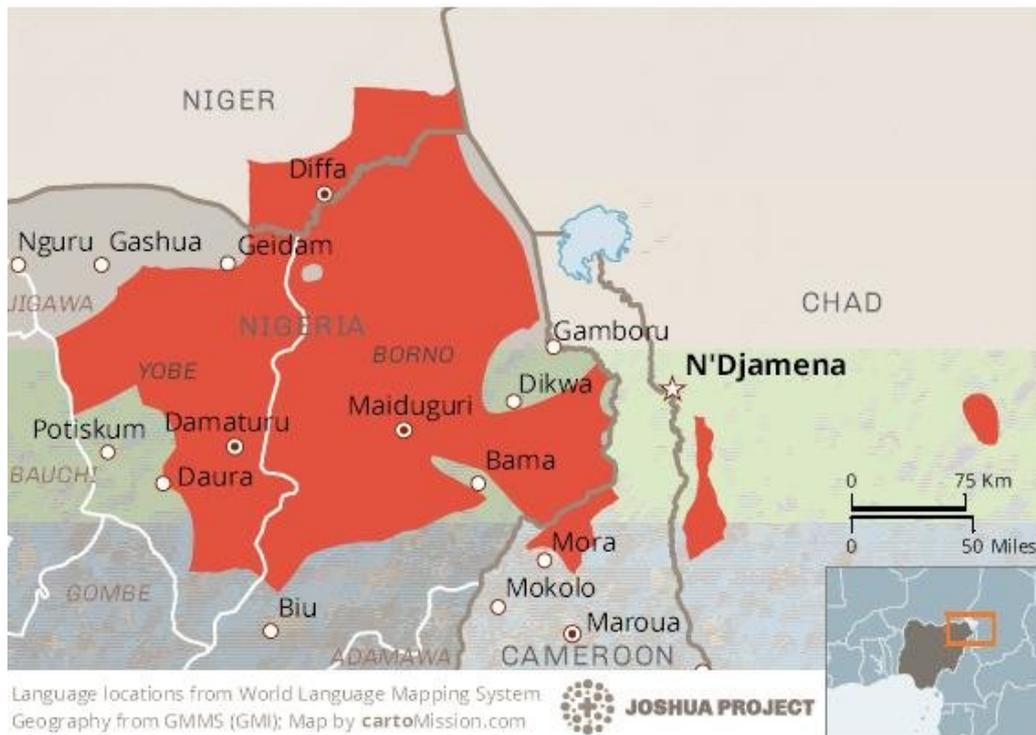
⁴⁰⁴ Le kanouri (également écrit kanuri) est une langue nilo-saharienne, parlée autour du lac Tchad par plus de neuf millions de personnes,

⁴⁰⁵ Selon Adam Mahamat, (« Langues et culture du bassin du lac Tchad », *La littérature sahélienne du bassin du lac Tchad : Voix, langages et poétiques*, Archives contemporaines, vol. 3 de *Revue Mosaïques*, 2015, p.8.

Les langues kanuri et kanembu sont presque parfaitement inters intelligibles. Elles sont parlées sous plusieurs formes dialectales par des locuteurs qui faisaient partie, historiquement, du royaume du Kanem-Bornou, qui couvrait toute la région autour du lac Tchad. Aujourd'hui les populations kanuri se trouvent dans la région du lac Tchad dans les quatre pays (Tchad, Cameroun, Niger et Nigéria).

Compte tenu de l'intercompréhension, le kanuri et le kanembu constituent une seule langue qu'on appelle ici Kanuri. Les Kanuri proprement dits sont concentrés au Niger et au Nigeria ; on les rencontre également au Cameroun. Les Kanembu sont concentrés au Tchad et dans une toute petite partie au Niger et au Nigeria.

Le dialecte manga est sans doute le dialecte majoritaire au Niger, suivi en importance par le *dagara* et le *mobar*. La population manga semblerait être deux fois plus importante que les deux autres. La situation dialectale du kanuri au Nigeria est à peu près l'inverse de celle qu'il connaît au Niger. Au Nigeria, le dialecte de Maiduguri (yerwa) est devenu le dialecte le plus important étant donné l'importance géographique, historique et politique de Maiduguri. Ce dialecte ressemble au dialecte *mobar* du Niger. Il est suivi, de loin en importance au Nigeria, par le manga et le *dagora* (très minoritaire). Au Tchad, le dialecte qui se parle dans le village de Bol, siège d'une préfecture du nord du lac Tchad, est devenu le plus important pour les mêmes raisons géographiques. Les dialectes les plus importants du kanuri et du kanembu sont les suivants : dialectes kanuri (*bilma*, *dagara*, *fachi*, *mobar*, *yerwa*), dialectes kanembu (*bol*, *kuburi*, *suwurti*, *tumari*).



Carte 8: Répartition ethnique des Kanuri, Yerima, Beriberi (Source Joshua project)

6.2.3. Les Bulala

Les Bulala, appelés aussi Bilala, ont été signalés dès le XIV^e siècle, près du lac Fitri où ils ont se sont fait connaître sur le plan politique et militaire. Les Bulala font partie des peuples les plus anciens de la région. Ils sont de nos jours, localisés dans les abords du lac Fitri,⁴⁰⁶ dans la préfecture du Batha au Tchad. Les Bulala parlent la langue Naba⁴⁰⁷ qui comporte quatre dialectes et sont ethniquement proches des Kuka et de Medogo. Ces trois groupes sont désignés par leurs voisins sous l'appellation Lisi. Ils se réclament tous descendants de l'ancien sultanat de Yao.

Ce sont des populations de nomades signalées dès le XV^e siècle par Ibn Furtû, qui les a présentés comme étant originaires du Fitri,⁴⁰⁸ d'où ils ont lancé leurs raids contre le Kanem. Leurs origines et leur peuplement restent encore mystérieux

⁴⁰⁶ K. *ghazawat Kanim*, par. 23 - J.C. Zeltner, *Pages d'histoire du Kanem...*, Paris, l'Harmattan, 1980, p.107.

⁴⁰⁷ Le naba est une langue classée dans le groupe *soudanique centrale* parlée au sud-est du Tchad par le peuple des Lisi, composé des Bulala (Bilala), des Kuka et des Medogo. Ces trois groupes, très proches entre elles, donnent leurs noms aux trois dialectes du *naba*, eux-mêmes très proches en termes de grammaire et de vocabulaire commun. Selon une estimation réalisée en 2006, le *naba* était alors parlé par environ 278 000 personnes, dont 137 000 *Bilala*, 76700 *Kuka* et 19200 *Medog*.

⁴⁰⁸ Palmer et Zelener pensent eux aussi que Fitri est leur pays d'origine.

malgré l'existence issus du Fitri, une localité qu'ils habitent jusqu'à présent. Ni la tradition orale, ni les écrits ne fournissent d'informations irréfutables sur leurs origines. Les auteurs du *Dīwān* ne parlent des Bulala qu'à partir de Maï Dawud (1377-1385), que ces derniers ont tué. Ils avaient aussi forcé son successeur, le Maï Omar⁴⁰⁹, de migrer vers le Borno. En réalité ce peuple est antérieur à cette chronique.⁴¹⁰

A la suite des guerres prolongées entre les *Sayfuwa* et les Bulala, Dawud aurait été contraint à quitter le Kanem et, ce n'est que 122 ans plus tard que le sultan Idris b. 'Ali réussit à réoccuper temporairement la ville de Djimi.⁴¹¹ Ibn Furtū rapporte certains détails concernant les oppositions militaires entre les Kanuri et les Bulala. Ainsi, après avoir pacifié le Borno, Alauma lança sept compagnes contre les Bulala et leur roi 'Abd al-Jalil à Kiyayaka pour venger ses prédécesseurs et pour sécuriser définitivement son empire d'une éventuelle attaque venant des Bulala. Il écrivit dans *K. ghazawat Barnu*, certains détails qui lui ont été rapporté :

« On rapporte que notre sultan, le Hajj Idris (Alawoma) attaqua le sultan (des Bulala) 'Abd al-Jalil à Kiyayaka. Ce dernier pour lui échapper s'enfuit dans un lointain désert. 'Abd al-Jalil et ses compagnons de malheur et de tyrannie devinrent sans tarder comme des gazelles qui parcourent le désert et broutent l'herbage, s'enfuyant de peur vers leurs repaires à la vue des femmes. Telle était la condition de 'Abd al-Jalil et ses compagnons avant que la bataille de Kiyayaka ne les déloge de leur retraite. Ils étaient devenus aux derniers jours comme des buffles qui pâturent dans les endroits les plus inaccessibles et qu'aucun voyageur ne remarque sauf celui qui est habitué par ses occupations ou par la chasse à fréquenter de tels lieux⁴¹². »

Contre les Bulala et leur chef 'Abd al-Jalil, Alauma a dû faire preuve de beaucoup d'imagination. Ainsi qu'on peut le lire dans le texte suivant, Alauma

⁴⁰⁹ Vient ensuite le sultan 'Umar, fils d'Idris. Et lui aussi fut. Quand sa fin fut venue, [la guerre contre les Bulala était à son comble. Il réunit les ulémas et leur demanda : 'Que faire ? '. Les ulémas répondirent : 'Quittez cet endroit car les allies ont disparu'. Puis le sultan 'Umar, fils d'Idris, fit sortir son armée avec tous ses biens, de même que tout le peuple et [les conduisit] a Kagha. Et jusqu'à nos jours il n'y a pas un seul de nos sultans qui ait établi de nouveau son siège au Kanem.] Et quand sa fin fut venue, il mourut 'a Damaghaya. La durée de son règne fut de cinq ans.

⁴¹⁰ *Dīwān Salatin Borno*, par. 27 et suiv.

⁴¹¹ *K. ghazawat Kanim*, par. 23.

⁴¹² *Ibid.*

forma une coalition à laquelle il associa les Bédouins auxquels qu'il ordonna de se rallier et de soutenir le neveu et adversaire du roi des Bulala contre 'Abd al-Jahil

« Au vu d'un tel état des choses, notre sultan pesa le pour et le contre, dressa un plan des plus ingénieux qu'aucun autre n'aurait pu établir. Il convoquant des bédouins avec leurs chefs ? dont, entre autres "Ali Yarda et les siens ; il leur adressa un discours dans les termes les plus élogieux et les plus flatteurs. De cette façon, Idris les rallia tous au sultan Muhammad 'Abd al-Lahi (neveu du sultan 'Abd al-Jahil et son rival) leur donnant l'ordre de 'assister contre 'Abd al-Jahil jusqu'au bout de leurs forces, sans faiblir ni fléchir. Ils accomplirent les ordres d'Idris et devinrent le bras droit du Sultan Muhammad, restant avec lui jusqu'à ce que Dieu lui donne la victoire sur son oncle 'Abd al-Jahil.»⁴¹³

Tantôt opposés, tantôt rattachés aux Sao, ils se sont alliés à ces derniers contre le royaume du Kanem qu'ils ont fini par vaincre, pour occuper et pousser les souverains à migrer vers le. Selon Lange,⁴¹⁴ Les Bulala se seraient alliés aux Sao contre les rois du Kanem qu'ils ont vaincus et obligeant les sultans de migrer vers le Borno pour fonder vers le XV^e siècle un sultanat majoritairement musulman au XV^e siècle.

Selon Ibn Furtû, la venue des Bulala dans le Kanem aurait une origine divine, Ils y seraient entrés suite à la désobéissance de ses populations.⁴¹⁵ Il trouve que l'entrée des Bulala dans le Kanem est l'œuvre du Très Haut. La corruption, l'oppression et l'injustice apparurent, selon la volonté de Dieu. La conséquence en fut l'entrée au Kanem des gens de la tribu des Bulala qui appartenaient aux habitants du Fitri et du Hadama (ou Madama).⁴¹⁶

Après la pacification et l'intégration de la majeure partie de la métropole, Alauma entreprit de reconquérir le Kanem occupé par les Bulala, afin de mettre fin une fois pour toute à la menace que celui-ci faisait planer sur le Borno.⁴¹⁷ Ainsi, il se fixa des objectifs : l'anéantissement total de la force militaire et du pouvoir politique des Bulala, la destruction aussi complète que possible des structures

⁴¹³ Trad d'après Palmer. *Kanem Wars, Sdaneses Memoirs*, ch. I, par. 67.

⁴¹⁴Dierk Lange, « L'eviction des Sēfuwa du Kānem et L'origine des Bulāla », vol. 23, No. 3 (1982), p. 315-33, p.317.

⁴¹⁵ Dierk Lange, 1982, p.317.

⁴¹⁶ K. *ghazawat Kanim*, ch. VIII, par. 23.

⁴¹⁷ H. R. Palmer, 1967, p. 14.

économiques de l'Etat du Kanem et le transfert du maximum de communautés au Borno. Alauma lança plusieurs expéditions contre les Bulala et contre leurs alliés, à savoir les Kananiya, jusqu'à leur affaiblissement total.⁴¹⁸ Ses expéditions ont permis de reconquérir les terres perdues par leurs prédécesseurs. Malgré cette alliance, Alauma ne put soumettre les Bulala. Avec eux il trouva un arrangement pacifique en établissant entre les deux pays un tracé de frontière - premier de ce genre en Afrique sub-saharienne- dont les lieux sont nommément précisés.⁴¹⁹

Ce qui est certain, c'est que les Bulala sont contemporains d'Alauma, puisqu'Ibn Furtû parle de ce peuple qu'il n'assimile ni aux Kanuri, ni aux *Sayfuwa*, ni encore aux Sao.⁴²⁰ Dans la traduction anglaise du *K Kagazawat Kanei* de Palmer, Ibn Furtû marque bien une différence entre les Bulala, les gens du Fitri et des groupes arabes.⁴²¹ Certains chercheurs pensent que les Bulala sont un peuple issu d'un métissage entre les Kanembu, les arabes nomades, les Zagawa et les populations autochtones.⁴²² Cette affirmation est fautive puisque les Bulala ont existé en même temps et indépendamment de ces peuples. Il est aussi injustifiable de rapprocher ethniquement les Bulala et les Sao. Certains pensent que les Bulala étaient déjà islamisés au moment d'attaquer le Kanem.⁴²³

6.2.4. Les Buduma

Les Buduma, souvent cités tantôt comme proches, tantôt comme adversaires des Sao, s'appellent eux-mêmes Yéténa, Yédina ou Worweï. Ils sont de nos jours un groupe de populations réparties sur la rive nord et sur les îles du lac Tchad, essentiellement au Tchad, mais également au Niger, au Nigeria et au Cameroun. Le mot buduma ou boudouma vient des termes Kanembu ma qui veut dire homme et budu qui désigne les hautes herbes. Buduma signifie « ceux qui vivent à côté de la

⁴¹⁸ *Ibid.*, p.64-66.

⁴¹⁹ J.E. Lavers, 1980, p.199.

⁴²⁰ *Diwan Salatin Borno*, VIII, par.27.

⁴²¹ H.R. Palmer, *op. cit.* p.28 (ms Ibn Furtû, p.30)

Captains and emirs and chiefs among the Bulala however came to our Sultan and also the Arab tribes and the people of Fitri and other people le peoplee

⁴²² Clifford Edmund Bosworth, *Encyclopedie de L'Islam* : Supplement - Livr. 3-4 Batriyya-Diawhar, Éd. Brill Archive, 1981, p.163.

⁴²³ Selon Léon l'Africain, le Kanem a été beaucoup plus prospère sous le règne des Bulala qu'il ne l'était sous celui de Kanuri. Après être chassé du Kanem, ils ont fondé un petit royaume qui a survécu jusqu'à l'apparition de la colonisation.

Douma », la douma étant une plante qui pousse autour du lac Tchad. Selon la tradition orale, les Buduma descendraient d'un enfant abandonné dans un panier près du lac.⁴²⁴ Bien qu'étant signalés parmi les populations les plus anciennes du bassin du lac Tchad, ils sont très peu étudiés contrairement à leurs voisins les Kotoko, Kanuri, Kanembu ou les Sao. On distingue deux groupes de populations identifiées comme étant des Buduma. Le premier groupe est établi au Nord du lac Tchad tandis que le second groupe au Sud-Est.⁴²⁵ Les Buduma, bien que pratiquant aussi l'élevage, ont pour principale activité, la pêche, les récoltes du natron (*kilbu*) et du sel (*manda*).⁴²⁶ Pêcheurs majoritaires dans les eaux du lac Tchad, les Buduma sont aussi considérés comme des coupeurs de route qui pillent les autres populations installées tout autour.⁴²⁷

Les rapports entre les Buduma et les Sao restent encore très flous. L'imam Furtû, qui avait cité à de nombreuses reprises les Kotoko, n'avait pas fait état de cette population.

6.2.5. Les Massa descendent-ils des Sao?

Les Massa sont des populations d'Afrique centrale répartie aujourd'hui entre le Tchad et le Cameroun, principalement sur la rive du Logone, l'affluent du Chari qui sépare les deux pays. Ils forment un groupe humain hétérogène, uni par leur langue (massana), leur culture matérielle et immatérielle.⁴²⁸

Les Massa, même si leur filiation avec les Sao n'est pas souvent invoquée, pourraient, dans une certaine mesure, être culturellement proches de ces derniers, si l'on considère que les Kotoko descendent de ces Sao. Ils sont aussi culturellement très proches des Kotoko avec lesquels ils partagent terres, eaux, activités et pratiques culturelles. Selon Lopna Sassou, un de nos informateurs Massa, « les

⁴²⁴ Dominique, Auzias, Jean-Paul Labourdette, *Tchad*, Paris, Petit Futé, 2010, p.63.

⁴²⁵ Catherine Baroin. What do we know about the Buduma? A brief survey. Baroin, Catherine, Seidensticker Gisela et Tijani Kyari. *Man and the Lake, Proceedings of the XIIth MegaChad Symposium*, Maiduguri 2-9 december 2003, Maiduguri (Nigeria): Centre for TransSaharan Studies, P.199-217, 2005.

⁴²⁶ D.Kaya, « Les Etats Hawsa », *l'Afrique du XV^e au XVIII^e siècle*, (Bethwell A. Ogot, dir.), UNESCO, Paris, 1999, p. 557.

⁴²⁷ Issa Saïbou, *Les coupeurs de route : histoire du banditisme rural et transfrontalier dans le bassin du lac Tchad*, Karthala, Paris, 2010, p.28.

⁴²⁸ Jean, Boutrais, *Le Nord du Cameroun : des hommes, une région*, IRD Editions, Paris, 1984, p. 141.

Massa et Kotoko sont culturellement et ethniquement proches. Ils coexistaient souvent ensemble sur ces terres qui auraient appartenu aux Sao. » Plusieurs pratiques, dont certains rites liés à la pêche et à l'élevage, sont identiques, notamment le culte du varan, qu'on retrouve chez les Kotoko et d'après la tradition orale, chez les Sao. Les Massa comme les Kotoko croient au génie de l'eau (mununda) ⁴²⁹Ces éléments de rapprochement font-ils des Massa les descendants des Sao alors que la filiation des Kotoko eux-mêmes avec les Sao reste encore discutable ?⁴³⁰

Avant de dissenter sur les rapports entre Massa, Kotoko et Sao, il convient avant tout de parler de cette population elle-même. En se penchant sur les hypothèses de Lebeuf au sujet du peuplement, l'on apprend que les Sao se seraient installés à partir de trois migrations.⁴³¹ La première serait le fait des chasseurs à la sagaie accompagnée de chiens courants, la seconde, cette fois d'autres chasseurs, mais armés d'arcs ; la troisième, enfin, de pêcheurs. Des migrations primaires et secondaires extrêmement complexes dans le temps et dans l'espace sont signalées. Si, pour bon nombre de critiques, des déplacements de faible amplitude sont assez vraisemblables, bien que les preuves archéologiques semblent faire défaut pour justifier la distinction faite entre les groupes, il s'agit ici de toutes les composantes sociologiques massa : leur habileté aux activités de pêche, de chasse avec les chiens et/ou des arcs, flèches, bâtons, etc. Ici nous ajoutons les Kotoko et les Mousgoum, que d'ailleurs beaucoup d'entre eux reconnaissent comme des Massa à part entière, notamment ceux qui prônent la reconnaissance de leur filiation incontestable. Les Massa ont plus d'agilité à la pêche par rapport aux à leur cousins les Moussey et les Marba, par exemple. En revanche, ceux-ci seraient plus habiles à la chasse à l'arc et même à la sagaie. Ils s'accompagnent généralement de chiens dressés. Il est raconté sur l'origine des Massa et sur leur nom que, c'est au cours d'une séance de chasse que des chasseurs virent une vaste plaine humide, très boisée et sans habitant. Ils se

⁴²⁹ Sirène, déesse des des eaux.

⁴³⁰ *K. ghazawat Barnui*, par. 4.

⁴³¹ J.-P. Lebeuf et al., *Archéologie tchadienne : les Sao du Cameroun et du Tchad*, Paris, Hermann, 1962, p. 45.

dirent alors « Voici la terre de l'homme », c'est-à-dire Mas-sa qui se décompose en Mas : Terre et Sa : homme.⁴³²

La question d'une possible filiation directe entre les Sao et les Massa n'est pas claire et n'est pas résolue. Il est difficile d'établir précisément, du point de vue ethnique, les relations entre les deux groupes. Selon Devallée,⁴³³ les expéditions des sultans du Baguirmi entre les XVI^e et XVII^e contre les Massa et les Mousgoum, pourraient avoir rapprochées ces deux groupes avec les Sao. Le Dr Poutrin lui pense que :

« Les Massa auraient été chassés du Baguirmi méridional et qu'ils seraient venus au 11^e et 12^e siècle du Moyen-Chari. Le premier groupe envahissant le pays et se fondant avec la tribu des Sao auraient constitué l'ethnie Kotoko. Le deuxième groupe aurait donné naissance aux Mousgoum et aux Massa propres, le troisième groupe, allié avec les Tsaoua auraient formé la tribu Mandara⁴³⁴. »

Ces hypothèses sont inexactes car les Massa sont culturellement, ethniquement et linguistiquement proches des Moussey et Marba plutôt que des populations du Moyen-Chari.

Urvoy et De Vossart pensent que les Massa et les Moulouï ont été des éléments ethniques à partir desquels les Borno, le Mandara et le Baguirmi se sont constitués.⁴³⁵ Bertrand Lembezat avance l'hypothèse selon laquelle « Les Massa venus du Sud-Est se seraient battus contre les Sao qui disparurent au XV^e ou XVI^e siècle. Certains d'entre eux, métissés avec les envahisseurs Massa auraient donné naissance aux Kotoko⁴³⁶. » C'est ainsi que le père Yves Plumey décrit le Massa : « Nous avons admiré ce type d'homme engendré dans ces sables brûlants, physiquement donné, bien équilibré sur le plan psychologique. Le Massa est fier, indépendant, volontiers batailleur, travailleur aussi, pourvu qu'il ne s'agisse pas

⁴³² En Moussey, dialecte proche du Massaon dit : Mbassa Mbas « s » a tandis que qu'en Marba : *Ambassa* le « Ambas » pour terre et « sa » pour homme.

⁴³³ Devallée, 1925, p. 29.

⁴³⁴ Dr Poutrin, 1943, p.28.

⁴³⁵ Françoise, Dumas-Champion, *Les Masa du Tchad : bétail et société*, Cambridge, University Press / Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1983, p.23.

⁴³⁶ Bertrand, Lembezat, *Les populations païennes du Nord-Cameroun*, Mémoires de l'Institut Française d'Afrique Noire, Yaoundé, Centre du Cameroun, 1950, p.18.

d'un effort trop prolongé⁴³⁷. » Toutefois, le terme est utilisé à titre élogieux et admiratif. Il qualifie l'homme de grande taille, fort, brave, travailleur et respectable.

Sur le plan linguistique, les langues⁴³⁸ kotoko et massa sont classifiées par les ethnolinguistes comme proches, appartenant au même groupe. Nous avons identifié quatre éléments de rapprochement entre les Kotoko et les Massa.

- Les deux peuples partagent presque les mêmes terres, même si la plupart des buttes anthropiques attribuées aux Sao sont réparties au Nord du pays massa. Cette position du pays des Massa fait que ces derniers s'étaient retrouvés à occuper certaines buttes anthropiques attribuées aux Sao (Voir tableaux des sites sao). On en trouve d'ailleurs plusieurs, dont certaines avec des traces de murs d'enceintes, typiques du pays sao (voir tableaux des sites sao).

- Sur le plan linguistique, le massa et le kotoko sont des langues classées chamito sémitiques ou tchadiques, c'est-à-dire très proches.⁴³⁹ Ces langues ont en commun certaines expressions avec des déclinaisons, ce qui prouve que les locuteurs ont, sans nul doute, une origine commune.

- Sur le plan morphologique, la ressemblance physique⁴⁴⁰ entre Kotoko et Massa, ainsi qu'entre Kanuri et Baguirmi est saisissante.⁴⁴¹ Ces deux groupes, qui occupent les buttes anthropiques sao et qui partagent plusieurs points se ressemblent ont été identifiés comme étant grands physiquement, à la peau plus noire.

⁴³⁷ Yves, Plume, *Mission Tchad - Cameroun. Documents. Souvenirs. Visages. L'annonce de l'évangile au nord Cameroun et au Mayo Kebbi 1946-1986*, 1990, Editions Oblates, p.34.

⁴³⁸ Claude, Caitucoli, *Lexique masa, Tchad et Cameroun*, Paris - Yaoundé, Agence de coopération culturelle et technique (ACCT) Cerdotola, 1983, « Les deux langues appartiennent au groupe tchadique »

⁴³⁹ Les langues chamito-sémitiques appelées de façon plus descriptive langues afro-asiatiques¹ sont une famille de langues parlées au Moyen-Orient, en Afrique de l'Est et dans le nord de l'Afrique. Les langues tchadiques sont une des branches de la famille des langues chamito-sémitiques. Ces langues, très nombreuses, sont parlées en Afrique, essentiellement au Nord du Cameroun et au Tchad.

⁴⁴⁰ Grand, couleur de la peau noir luisant, mince.

⁴⁴¹ Cette ressemblance est perceptible mais n'est pas exclusive et rien de scientifique ne permet de soutenir cette affirmation.

- Kotoko et Massa partagent plusieurs activités dont principalement, la pêche. Ces activités sont propres aux riverains comme leurs prétendus ancêtres, les Sao.⁴⁴²

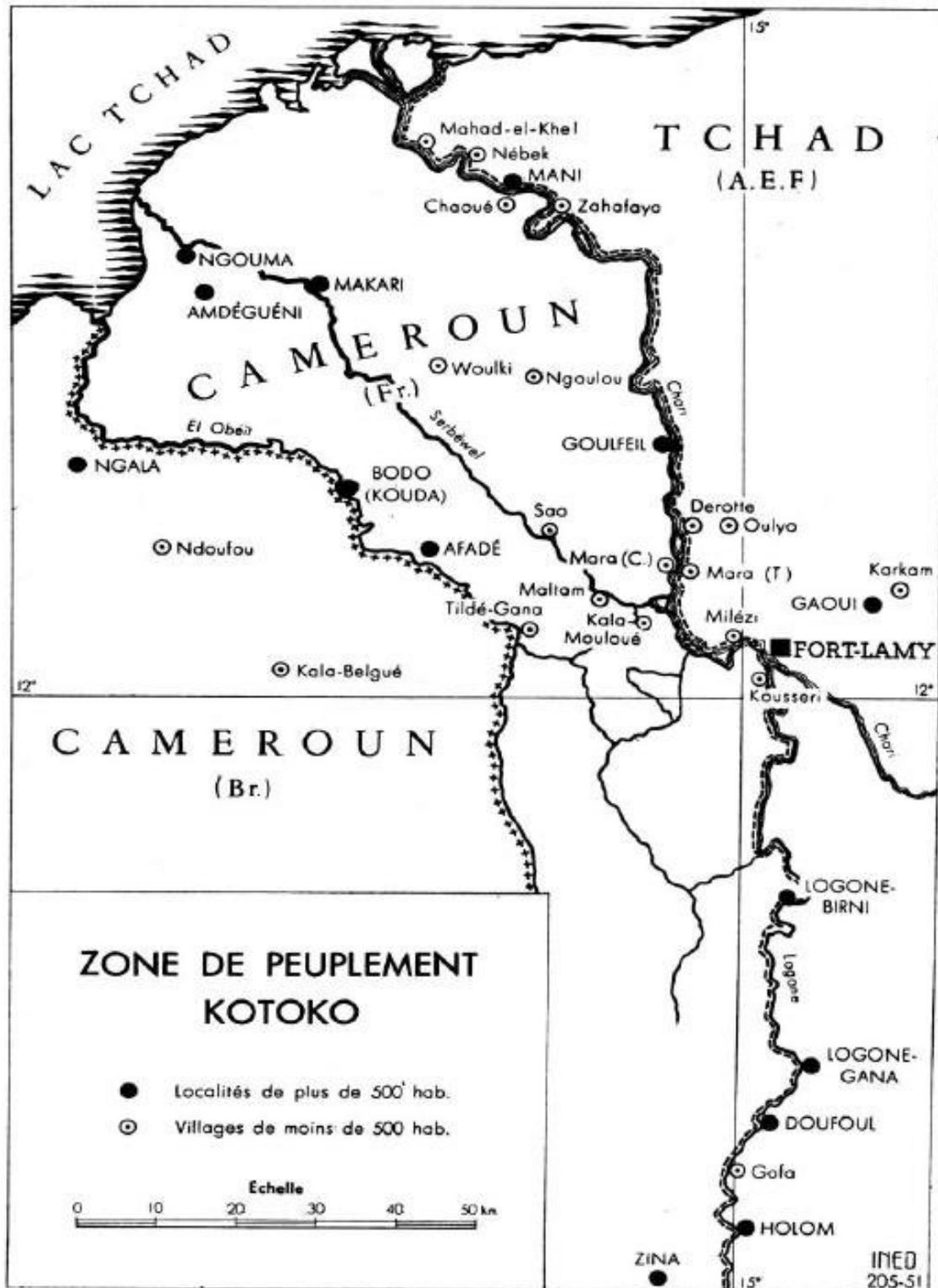
- Ces supposés descendants des Sao sont culturellement très semblables, leurs femmes sont des potières qui portent des labrets dont plusieurs ont été découverts lors de fouilles des buttes anthropiques sao.⁴⁴³

Cependant, les Massa pourraient également ne pas être directement les descendants des Sao selon nos recherches. En effet, la tradition orale et certains écrits avancent qu'après les victoires consécutives des Kanembu et des Kanuri sur les Sao, ayant abandonné leurs terres plus au Nord pour se réfugier vers le Sud du bassin du lac Tchad, se confrontèrent à la résistance des Massa entre le XVI^e et XVI^e siècle.⁴⁴⁴ Affaiblis par de longs affrontements et la désorganisation de leurs troupes, une partie des fuyards Sao ont été tués par les Massa, une autre a été soumise, tandis que les troupes Borno ont décimé ceux restés dans les villes.⁴⁴⁵

⁴⁴² Les fouilles archéologiques et le matériel découvert permet d'affirmer que les Sao étaient des pêcheurs.

⁴⁴³ Labret.

⁴⁴⁵ <http://www.memoires-afrique.com/c-48-la-civilisation-sao-.html> (consulté le 12/02/2013).



Carte 9: Zone de peuplement Kotoko (source AMD)

La filiation des Massa et Kotoko avec les Sao reste indéterminée. Dire que tous les Kotoko descendent des Sao est inadmissible. Bien que les Kotoko vivent de nos jours sur les terres occupées anciennement par les Sao, ne fait pas d'eux leurs descendants biologiques. Même si les écrits de Furtû sont partiels, il faut retenir une chose importante : les Kotoko et les Sao sont des contemporains. Ils se connaissaient et se sont affrontés sur ordre d'Idriss Alauma. A notre avis, les Kotoko ont occupé, suite aux massacres et émigration des sao, les terres de ces derniers.⁴⁴⁶ Un métissage entre les rescapés (femmes et enfants) Sao et les Kotoko n'est pas à exclure. Nous pouvons supposer que le nombre des survivants qui se sont fondus aux envahisseurs Kotoko serait important, d'où cette réclamation de « descendants des Sao ».

6.2.6. Les Fali

Les Fali sont une population d'Afrique centrale vivant notamment dans le nord du Cameroun, au Nigeria et au Tchad. Ce sont des populations étudiées notamment par Jean-Paul Lebeuf qui leur a consacré sa thèse soutenue en 1959⁴⁴⁷ et, Jean-Gabriel Gauthier qui leur a consacré plusieurs travaux.⁴⁴⁸

Les Fali sont un peuple installé par petits groupes sur les hauteurs (1000 à 1600 m) dans les massifs des monts Mandara. Même si des rapports de Baudelaire, de Lecoq, de Salase, Foroelich et les publications de Malzy (*Études Camerounaise*) ont fait état de ce peuple, c'est grâce à Lebeuf qu'ils sont connus en détail.

Selon Jean-Gabriel Gauthier, « leur société est de type patrilinéaire, hiérarchisée en clans noble, clan d'hommes libre, clans dits d'étrangers et d'esclaves, s'organise en petites communautés⁴⁴⁹. » Ils vivent en communauté et bien qu'ils

⁴⁴⁶ *K. ghazawat Barnui*, ch. VIII. par.4.

⁴⁴⁷ Jean-Paul, Lebeuf, *L'habitation des Fali, montagnarde du Cameroun septentrional : technologie, sociologie, mythologie, symbolisme*, Hachette, Paris, 1959, 611 p. (Thèse soutenue à l'Université de Paris)

⁴⁴⁸ Jean-Gabriel, Gauthier, *Recherches sur la préhistoire en pays fali Nord-Cameroun*, Université de Bordeaux, 1971, 3 vol., 572 p.

- *Archéologie du pays Fali, Nord Cameroun*, Éditions du CNRS, Meudon, 1979, 362 p.

- *Les Chemins du mythe : essai sur le savoir et la religion des Fali du Nord Cameroun*, CNRS, 1988.

⁴⁴⁹ Jean-Gabriel, Gauthier, « Organisation, recrutement des nécropoles et tradition orale : l'exemple du pays fali (Nord Cameroun) ». *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, Nouvelle Série. Tome 2 fascicule 3-4, 1990. p. 201-217.

soient disséminés par petits groupes, les Fali restent liés entre eux par une relation de consanguinité.

Animistes, les Fali vénèrent un dieu unique, Faw, « créateur et organisateur du monde ». Ils avaient aussi des ancêtres sacrés, objets d'un culte attentif, qui étaient les intermédiaires obligés entre l'homme et la lointaine divinité.

D'après Jean-Gabriel Gauthier et Tchago Bouimon, les Fali pourraient être des descendants des Sao ayant fui la région du lac Tchad pour s'installer plus sur les monts Mandara, loin des Kanuri et des Kanembu. Les deux chercheurs se sont appuyés notamment sur les résultats des fouilles que le français avait effectués en pays Fali.⁴⁵⁰ Gauthier fait un rapprochement entre les sépultures en pays fali et celles découvertes à 300 km environ dans la région péritchadienne, caractéristique de la culture sao.⁴⁵¹

Même s'il y a des éléments de rapprochement entre les Fali et les populations dites Sao, nous voyons mal les Fali être des descendants des Sao. Le choix de s'installer sur les monts Mandara peut être interprété diversement :

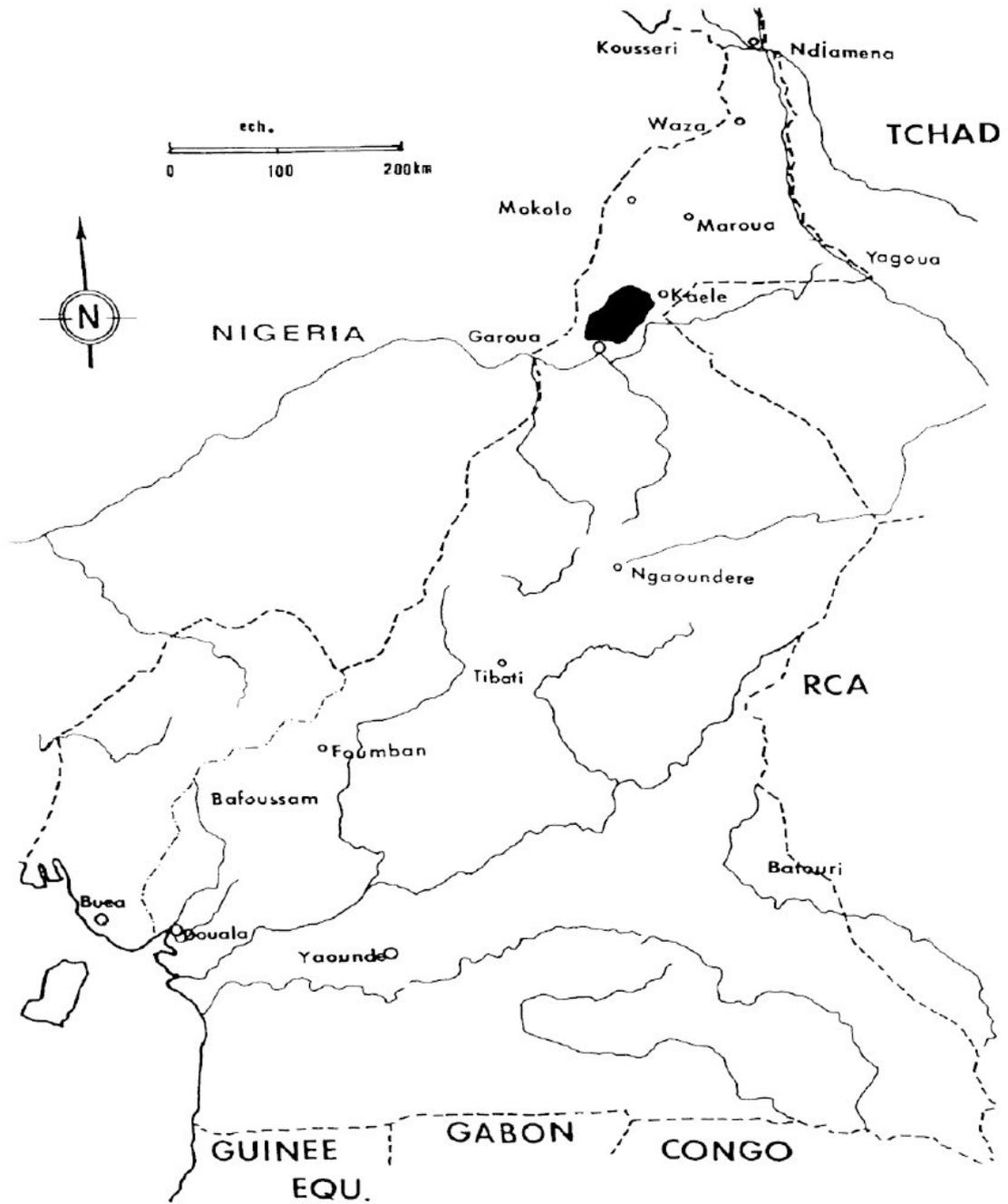
Ce choix peut être motivé par la volonté de se protéger de leurs ennemis qui sont aussi bien les Peulhs que les autres voisins ;

Par une stratégie de protection contre les inondations, puisque tout autour, on y rencontre que des plaines inondables ;

On peut considérer qu'ils ont opté pour ce choix par habitude culturelle, pouvant avoir rapport avec les Sao.

⁴⁵⁰ Gauthier, 1990, *op. cit.*, p.205. 212 ont été fouillées, la plupart à l'intérieur de cimetières.

⁴⁵¹ Lebeuf J.-P. et A. Masson-Detourbet, *La Civilisation du Tchad*, 1950, Payot, 198 p.



Carte 10: Carte générale du Cameroun et situation du pays Fali (Source Jean-Gabriel Gauthier), 1990.

6.2.7. Les Kotoko, héritiers « légitimes » des Sao ou usurpateurs ?

L'aire culturelle kotoko est située dans les abords sud du lac Tchad. Géographiquement, selon Mahamat Abba Ousman, « le pays kotoko couvre une superficie de 130 000 km² environ qui s'étend du 10°5 au 14° de latitude Nord, et du 13° au 17°5 environ de longitude Est et, il correspond au pays sao⁴⁵².» Aujourd'hui, cette population a de façon globale progressivement adopté l'Islam comme religion officielle, au détriment des croyances traditionnelles dont certaines sont fondées par les Sao.⁴⁵³ Pourtant, ces groupes, présentés dans les légendes comme des êtres gigantesques, et à l'origine de l'édification de ces grandes cités fortifiées, occupées aujourd'hui par les Kotoko, ont perdu leurs territoires au nord face aux Kanembu et aux Kanuri avec lesquels ils étaient en conflit. Si les études archéologiques actuelles s'attachent à rechercher quelles sociétés actuelles se rattachent au groupe Sao, Lebeuf, pour sa part, atteste, à propos de l'origine du peuplement du groupe ethnique appelé Kotoko et Fali, d'un important mouvement migratoire Nord-Sud de souche Sao commune.⁴⁵⁴ Les Kotoko sont-ils véritablement les descendants des Sao ou ont-ils simplement hérité des terres ayant appartenu autrefois à ces derniers ?

Il est très difficile de démontrer la filiation entre les Kotoko modernes et les Sao.⁴⁵⁵ Les Kotoko sont de nos jours, des groupes installés pour certains sur les buttes anthropiques anciennement occupées par les Sao. On sait d'après les chroniques d'Ibn Furtû qu'ils sont contemporains Sao-Tatala et les Sao-Ngafata. Les Kotoko n'étaient non seulement pas les contemporains des Sao, mais ils étaient aussi leurs adversaires, puisqu'à la demande d'Idris Alauma, certains avaient combattu ces Sao.⁴⁵⁶ Selon Ibn Furtû, Alauma « chargea la tribu de Kotoko d'assaillir leurs bateaux (*pirogues*) par surprise pendant qu'ils étaient désarmés ;

⁴⁵² M. A. Ousman, « Islam et Politique au Sultanat de Goulfey (Nord-Cameroun) : entre Traditionalisation et Réformisme », *Revue Suisse d'histoire religieuse et culturelle*, 2006, p.321.

⁴⁵³ *Ibid.*, p.321.

⁴⁵⁴ J.-P. Lebeuf, 1938, *op.cit.*, p.25.

⁴⁵⁵ H ; Njomgang et B. Puepi, « Les Kotoko, ces descendants des Sao », *Le Cameroun : Arts, histoire et traditions*, l'Harmattan, Paris, 2004, p. 98-99.

⁴⁵⁶ D. Lange, 1989, *op. cit.*, p.191.

suite à cela, certains furent massacrés et d'autres capturés⁴⁵⁷.» D'abord, Ibn Furtû lorsqu'il parle des Kotoko, es désignent clairement comme la tribu des Kotoko. Il en parle comme des mercenaires à la solde de d'Alauma :

« Il chargea la tribu de Kotoko d'assaillir leurs bateaux (pirogues) par surprise pendant qu'ils étaient désarmés ; suite à cela, certains furent massacrés et d'autres capturés. Ces stratagèmes ont été appliqués jusqu'à ce que [les Tatala] soient totalement affaibli⁴⁵⁸. »

La chronique d'Ibn Furtû renseigne de manière précise sur le rapport entre les Sao et les Kotoko. Ces derniers auraient été utilisés par Idriss Alauma pour assaillir et détruire les Tatala.⁴⁵⁹ Ibn Furtû était explicite en notant que le sultan avait chargé la tribu des Kotoko de les assaillir et qu'ils les auraient pris par surprise alors qu'ils étaient désarmés, détruisant leurs bateaux (probablement des pirogues), tuant les hommes, capturant les femmes et les enfants et certains rescapés. Furtû avait écrit à propos des Kotoko et d'Alauma :

« Quand il (Idriss Alauma) vint au pouvoir par la grâce de Dieu, sa miséricorde, sa grâce et sa volonté, il analysa et planifia comment les réprimer et les extirper de leur iniquité. Il fût à l'origine de nombreux stratagèmes grâce à son excellente clairvoyance et son esprit astucieux. Ainsi, il établit établi un camp près de leurs cités (manazil) et augmenta près de leurs terres, des colonies musulmanes, de sorte que les raids des musulmans contre eux soient faciles. Ainsi, il augmenta les raids dans leur région en été (Sayf) et en hiver (shitar), de sorte qu'ils n'eurent aucun repos dans leur chez eux ; troisièmement, il détruisit leurs cultures en automne (Kharif) ; quatrièmement, il chargea la tribu de Kotoko d'assaillir leurs bateaux (pirogues) par surprise pendant qu'ils étaient désarmés ; suite à cela, certains furent massacrés et d'autres capturés. Ces stratagèmes ont été appliqués jusqu'à ce que [les Tatala] soient totalement affaibli.)⁴⁶⁰. »

⁴⁵⁷ K. *Ghazawat Barnu*, ch. VIII, par. 4. « Thus, he established habitations (*manazil*) close to them, and increased Muslim settlements near them, so that the Muslims made the open country too straight for them; secondly, he increased the raids into their region in summer (*sayf*) and in winter (*shitar*), so that they should find no rest in their dwelling-places; thirdly, he destroyed their crops in autumn (*kharif*) fourthly, he charged the tribe of *Kotoko* to assail them in boats while they were unawares, killing some of them and capturing others.»

⁴⁵⁸ K. *ghazawat Barnui*, Ch. VIII, par.4. " ...he charged the tribe of Kotoko to assail them in boats while they were unawares, killing some of them and capturing others. These stratagems were applied until [the Tatala had] become very much weakened."

⁴⁵⁹ "When he came into power by the grace of God, His mercy, His favour and His will, he considered and planned how to suppress and root out their iniquity; and he originated many stratagems through his excellent foresight and his astute mind. Thus, he established habitations (*manazil*) close to them, and increased Muslim settlements near them, so that the Muslims made the open country too straight for them; secondly, he increased the raids into their region in summer (*sayf*) and in winter (*shitar*), so that they should find no rest in their dwelling-places; thirdly, he destroyed their crops in autumn (*kharif*) fourthly, he charged the tribe of *Kotoko* to assail them in boats while they were unawares, killing some of them and capturing others. These stratagems were applied until [the *Tatala* had] become very much weakened."

⁴⁶⁰ K. *Ghazawat Barnu*, Ch VIII, par. 4.

Ce texte présente deux peuples bien différents et probablement opposés avant même que les Kotoko ne soient utilisés par Alauma.

Pourtant, les Kotoko actuels n'ont aucun souvenir d'un conflit ayant opposé les deux populations. Ils pensent que les écrits d'Ibn Furtû ne rapportent pas les faits réels et la vérité serait déformée.⁴⁶¹ Plusieurs facteurs sont à l'origine de l'ambiguïté que les Kotoko ont entretenue en ce qui concerne leurs relations avec les Sao. Les Kotoko, qui se réclament ouvertement être les descendants des Sao, sont-ils des usurpateurs ? L'on est en droit de se demander pourquoi les Kotoko ne s'appellent pas Sao, alors qu'ils admettent que leurs ancêtres ont disparu, et pourquoi se ils réclament maintenant être descendants de ces Sao, pensant qu'ils les ont eux-mêmes combattus sous Idris Alauma ?⁴⁶²

Pourtant, la filiation avec les Sao ne fait pas l'unanimité chez tous les Kotoko. Pour certains, leurs ancêtres auraient occupé les buttes anthropiques ayant appartenu aux Sao. Ces buttes anthropiques de terres existaient déjà quand nos ancêtres sont venus. Elles refermaient même des traces de murs d'enceinte.⁴⁶³ Cet argument corrobore ceux avancés plusieurs siècles plus tôt par Ibn Furtû qui avait distingué les Kotoko des Sao. Pour d'autres, les Kotoko sont des descendants des Sao puisqu'ils occupent leurs terres.⁴⁶⁴ Malgré les fouilles entreprises depuis de nombreuses années au Tchad, au Cameroun et au Nigeria, ayant fourni une grande quantité de matériel archéologique (céramique, statuettes en terre cuite, bronzes, pierre, parure, etc.), le problème de l'origine ou des origines de la culture sao demeure entier.

La filiation entre les Sao et les Kotoko reste très complexe quand on sait que l'imam Kanuri cite distinctement ces derniers en les désignant comme une des

⁴⁶¹ Abakar Saleh.

⁴⁶² J. Courtin, « La Société des Africanistes », vol. 42, Numéro 2, 1972, p. 234 – 234.

⁴⁶³ Ousman Kaka, 55, Gaoui, Instituteur, Kotoko, entretien du 22//12/2012.

⁴⁶⁴ F. Migeod, "The ancient So people of Borno", *Journal of the African Society*, XXIII (1923-4), p.19-29. J. Boulnois, « La migration des Sao au Tchad », *Bull de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, v, I-4, 1943, p.83-86.

tribus. Ibn Furtû a été clair en ce qui concerne le rapport entre les Kotoko et les Sao. Pour lui, ces deux peuples représentent deux groupes bien distincts. Ces informations doivent être prises en compte puisqu'elles sont précises et viennent lever le doute qui existe à ce niveau. Plusieurs chercheurs s'accordent presque indûment pour voir en les Kotoko, les descendants directs des Sao. Les Kotoko constituent un peuple installé très anciennement au Sud et au Sud-Ouest du lac Tchad, souvent sur les terres supposées avoir appartenu aux Sao. Ils sont proches des *Kanuri-Ngama* avec lesquels ils partagent plusieurs traits culturels, notamment les traditions orales qui font d'eux les descendants des Sao.⁴⁶⁵ Pourtant, il existe une ambiguïté chez ces deux populations, s'agissant de leur filiation avec les Sao. Certains Kotoko et Kanuri estiment que leurs ancêtres ont occupé les terres ayant anciennement appartenu aux Sao, tandis que d'autres estiment qu'ils sont leurs descendants.

Vaincus par les Kanuri expansionnistes, les rescapés Sao ont été contraints de migrer vers les localités situées plus au Sud du lac Tchad où ils s'étaient aux populations présentes. Ils prirent le nom des tribus ou clans présents avant eux, craignant d'être rattrapés par leurs adversaires.⁴⁶⁶ Ensuite, les Sao, païens, vaincus et affaiblis, se convertirent à l'islam en abandonnant leurs anciennes croyances et pratiques mais aussi leur identité. Enfin, avec les disparitions de royaumes ennemis du Kanem et du Borno, les groupes Kotoko sortirent du long silence et retrouvèrent la liberté de réclamer leurs relations avec les Sao que combattirent les Kanembu.

Aujourd'hui, les Kotoko sont les populations qui représentent au mieux la culture sao et ce, depuis des siècles.⁴⁶⁷ Les travaux scientifiques démontrent une relation solide entre les deux groupes. Ils étaient rassemblés dans des agglomérations bien délimitées au sud du bassin du lac Tchad.⁴⁶⁸ Pour Masson Detourbet, « Leurs villages, entourés d'une muraille de terre crue, sont élevés à

⁴⁶⁵ D. Lange, 1989, *op. cit.* p.190.

⁴⁶⁶ L'on sait que plusieurs peuples sont très anciennement installés au sud du lac Tchad à proximité des fleuves Chari et Logone dont principalement les Massa, Mousgoum et Kotoko.

⁴⁶⁷ L. Boutinot, "Le migrant et son double". *Migration. Ethnie. Religion au Nord Cameroun*, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, thèse de doctorat, Paris, 1994, p.18.

⁴⁶⁸ A. M. Detourbet *Essai d'étude démographique des Kotoko (région du Tchad)*, *Population*, 6e année, n°3, 1951 p.445.

proximité des cours d'eau, sur les ruines d'anciens établissements marqués par de vastes éminences couvertes de tessons de poterie. L'importance de ces vestiges laisse supposer que la population était beaucoup plus dense autrefois qu'aujourd'hui ». ⁴⁶⁹

A ce jour, il existe dix principautés kotoko réparties entre le Tchad et le Cameroun. Celles-ci partagent en commun plusieurs points dont principalement leur espace vital, le bassin du lac Tchad, leur culture matérielle et immatérielle, mais aussi les Sao, qu'ils ont tous comme ancêtres. Sept des dix principautés kotoko se trouvent au Cameroun : Kousseri, appelé à l'époque coloniale Fort Foureau, Logone Birni, Goulfei, Afadé, Makari, Woulki, Bodo

Les trois principautés kotoko du Tchad sont :

Gaoui, appelée aussi Maka Kanzia signifiant « petite Mecque »,

Mani, actuellement Mandalia, de son vrai nom Zaoui,

Logone-Gana

Les Kotoko, bien qu'étant souvent dans leur propre pays, se sont vus annexés par d'autres populations faisant d'eux des minorités. La population globale aujourd'hui est estimée à environ 90 000 personnes. La plupart sont musulmans mais les croyances traditionnelles subsistent, notamment celles liées aux esprits de l'eau.⁴⁷⁰ Les ethnologues ont mené plusieurs études auprès des groupes Kotoko ; certaines cités fortifiées les ont conduites à les classer en trois clans répartis entre le Nigeria, le Tchad et le Cameroun : les Mandagué, les Laguane et les Massany (Massri ou Mser). ⁴⁷¹

Le clan Mandagué occupe la partie nord du pays Sao-Kotoko depuis Gulfey jusqu'au lac Tchad. Le clan était divisé en sous clans dispersés dans cet espace : les Woulki, les Makari et les Afadé.

⁴⁶⁹ *Ibid.*

⁴⁷⁰ J. S., Olson "The Peoples of Africa", *Ethnohistorical Dictionary*, 1996, Greenwood Publ. Group, p. 301.

⁴⁷¹ A. Holl, 1996, *op. cit.* p.580.

Le clan Laguane est composé d'habitants installés le long du rivage du Logone d'où le vocable « laguane ». Le nom du fleuve Logone vient du nom de cette population sur la rive gauche du Cameroun. Les autres localités du clan sont, entre autres Logone-Gana sur la rive droite du Logone en territoire tchadien ; les deux localités sont situées à une cinquantaine de kilomètres au sud de N'Djamena.

Enfin, le clan Massany (Massri ou Mser) qui occupe la position intermédiaire entre les deux premiers groupes. Il s'étend sur les localités camerounaises comme Kousseri ou Maltam jusqu'à Djermaya et Amkoundjo au Tchad, incluant les sites d'Amdourmane, de Mdaga/Lamadji et d'autres encore dispersés entre le Tchad et le Cameroun.

Ces clans qui partagent la même culture, et probablement la même origine, sont indifféremment dispersés sur les territoires actuels du Nigeria, Cameroun et Tchad comme nous l'avons dit ci-haut. La présence d'une frontière constitue souvent un obstacle au franchissement de distances, mêmes courtes, et se traduit par une réduction considérable des flux qui la traversent, comparés à ceux observés entre les lieux situés à la même distance de part et d'autre de la frontière. On peut supposer que du temps des Sao, ces frontières n'avaient pas les mêmes importances politiques : c'étaient de petites cités de quelques kilomètres séparées par des champs ou petits marécages.

Gaoui est l'une des dernières cités à avoir conservé l'héritage culturel, ou du moins une partie, du patrimoine culturel et technique acquis par ces anciens occupants. Nulle part ailleurs, au Tchad qu'à Gaoui, sur les anciennes buttes anthropiques sao, on ne retrouve la présence culturelle liée aux Sao. À ce propos, parlant d'une des anciennes régions dite sao, les Lebeuf écrivaient : « Les habitants actuels de la plaine firki ne connaissent plus les techniques pour fabriquer ces objets et l'islam s'oppose, comme on sait, à la représentation de figures humaines. »⁴⁷²

⁴⁷² Lebeuf et Masson Detourbet (1950), *op. cit.*, P.26-37, P. 57-73.



Figure 2: Un village kotoko au XIXe siècle (Ph. Marcel Griaule)



Figure 3: Vue aérienne Musée Kotoko de Makari (ph. Abba Mahamat M.)

Avant l'introduction de l'islam dans la région, les Kotoko étaient animistes. Malgré l'islamisation de la société kotoko, le syncrétisme religieux reste très présent dans la société, preuve que cette religion a été imposée et qu'elle est considérée comme un élément exogène à la culture. Les Kotoko conservent même après leur conversion planifiée et forcée, certaines pratiques qui étaient justement reprochées aux Sao, notamment les cultes païens dont celui des ancêtres, du génie de l'eau (*me bgla*) et du totémisme.⁴⁷³

En ayant omis ces passages des récits d'Ibn Furtû, Lebeuf et Griaule ont oublié l'essentiel lorsqu'ils désignent de facto les Kotoko comme les héritiers des Sao.

6.3. Une cohabitation pacifique

Les royaumes du Kanem et du Borno ont été chacun en son temps, des entités politiques, diplomatiques, économiques et religieuses importantes dans cette partie très stratégique de l'Afrique, jusqu'à leur annexion par les européens au XIX^e siècle. Les sultans du Kanem et du Borno, en plus d'étendre sans cesse leur territoire et de soumettre de nouveaux peuples, avaient aussi axé leur politique sur le commerce. Ce commerce caravanier avait été en partie, fondé sur la traite d'esclaves. Les rivalités étaient assez présentes entre les royaumes voisins pour des raisons stratégiques et commerciales. Léon l'Africain décrivait certains faits dont il a été témoin lors de son séjour dans le Borno. Évoquant les rivalités entre des rois du Borno, de Guangara et de Gaoga.

« Quand j'étais dans le Borno, le roi de ce dernier pays, Habraam, rassembla toute son armée pour aller attaquer le roi de Guangara. Mais quand il fut arrivé près de de royaume, il apprit qu'Homara, Seigneur de Gaoga, se préparait à marcher contre le Borno et il abandonna immédiatement son entreprise pour revenir en toute hâte dans son royaume⁴⁷⁴. »

⁴⁷³ A. Socpa, « Le problème Arabes Choa - Kotoko au Cameroun : Essai d'analyse rétrospective à partir des affrontements de janvier 1992 », <http://www.ethnonet-africa.org/pubs/repsocpa1.htm#1> (consulté le 23/03/2014).

⁴⁷⁴ Léon l'Africain, (*trad. Ep.*) op. cit. p.479.

Le commerce d'esclaves était propice et chacun voulait, à défaut de tout contrôler, tirer le maximum de profit. Les esclaves étaient capturés dans les régions voisines du Borno et quelque fois, certains chasseurs d'esclaves les capturaient même dans le royaume. Les esclaves étaient échangés contre des chevaux et emmenés en Berbérie. Selon Léon l'Africain, Habraam ferait « ...venir des marchands d'esclaves de Berbérie pour lui amener des chevaux qu'il échange contre des esclaves. Avec ces chevaux, il montait une expédition contre l'ennemi... »⁴⁷⁵ En l'absence de sources écrites, rien ne nous permet de parler avec certitude des relations que les Sao entretenaient avec leurs voisins de la période préislamique. Seule la tradition orale affirme qu'avant que les rois *Sayfuwa* ne se convertissent à l'islam, les deux populations vivaient en harmonie.⁴⁷⁶ Selon le conservateur du musée Sao-Kotoko de Gaoui,

« Avant la conversion de la cour royale du Kanem à l'islam, sao et Kanembu étaient de bons voisins qui partageaient ensemble les pâtures, les cours d'eau, les terres cultivables et certaines connaissances techniques. Les Kanembu louaient les services des Sao pour la construction de leurs villes et venaient s'approvisionner dans les cités sao en matériels de chasse, pêches ou en ustensiles domestiques⁴⁷⁷. »

La seule information écrite sur une probable relation entre les Kanuri et les Sao-Ngafata serait celle d'un traître Bâga qui était en fait un faux musulman. D'après d'Ibn Furtû, ce faux musulman se serait proposé pour une médiation en allant d'un camp à l'autre. Ce dernier aurait été tué une fois son mensonge découvert.

« Il a aussi tué l'homme Bâga qui passait de leur camp à celui des musulmans. »⁴⁷⁸

On ne sait pas grand-chose sur lui, mais il est probable qu'il soit un Sao et peut-être un Ngafata. Il est certes vrai qu'il est fait mention de cet homme dans un contexte de guerre et de son assassinat, mais on peut estimer que dans une autre

⁴⁷⁵ *Ibid.* p.480-481.

⁴⁷⁶ Abakar Saleh, entretien du 12/02/2013.

⁴⁷⁷ *Ibid.*

⁴⁷⁸ Furtû, par. 30 Trad. Lange, *A Sudanic chronicle: the Borno Expeditions of Idris Alauma* (1564-1576) p.51-52. (He even killed the man Bâga who was passing between them and the muslim.

situation, il aurait été reçu comme médiateur et par les Sao, et par les *Sayfuwa* puisqu'Ibn Furtû parlait de lui comme quelqu'un qui allait d'un camp à l'autre.

La tradition populaire n'éclaire pas non plus sur ce sujet. La question qu'on se pose néanmoins est celle de savoir si ces Sao, comme le prétendent certains chercheurs et la tradition orale les Sao, sont arrivés les premiers dans cet espace.⁴⁷⁹ Sont-ils réellement les premiers occupants de ces terres des abords du lac Tchad ? Quelles relations entretenaient-ils avec leurs voisins les Kanembu, les Bulala, les Kanuri et Massa et les Kotoko ? Il convient avant de répondre à ces questions de présenter ces populations qui auraient été en contact direct avec les Sao. C'est tout un ensemble de civilisations disparues, morcelées ou disparues, localisées dans les régions amphibies du sud du lac Tchad, allant de la Komadougou Yobé au lac Fitri, qui ont été désignées par le mot « sao ».⁴⁸⁰

Les Sao, comme nous l'avons mentionné dans les pages précédentes, étaient des pêcheurs et des agriculteurs, des chasseurs et leurs femmes, des potières, contrairement à leurs voisins qui pratiquaient l'élevage, l'agriculture et le commerce. Leurs seuls voisins connus en détails étaient les Kanembu, les Kanuri et les Bulala. Les populations avec lesquelles les Sao avaient des relations tantôt cordiales, tantôt conflictuelles sont les Kanembu et les Kanuri, qui sont arrivés dans la région.⁴⁸¹ Les auteurs du *Dīwān* citent les Sao comme étant les autochtones de la région du lac Tchad, ce qui laisse entendre que les autres populations sont arrivées après leurs implantations et que, depuis le Moyen-Âge, ils étaient perçus comme les premiers habitants de cet espace.⁴⁸² Les archéologues eux-mêmes peinent à

⁴⁷⁹ Les fouilles et leurs résultats ne renseignent que les Sao s'y trouvaient depuis l'antiquité. D'un autre côté, les paléontologues affirment que la présence humaine, dans cette partie de l'Afrique, remonterait à plusieurs millions d'années, si l'on considère le spécimen de l'hominidé fossile *Australopithecus bahrelghazali* appelé Abel,⁴⁷⁹ découvert en 1995 au Tchad par une équipe conduite par Michel Brunet.⁴⁷⁹ Cet hominidé aurait vécu entre 3,5 et 3 millions d'années B.P. et serait contemporain de *Australopithecus afarensis*. Est-ce l'ancêtre des Sao ? Ce que l'on sait néanmoins, c'est que les populations, signalées très longtemps après cet hominidé, ont bâti plusieurs cités, encloses dans des murailles, à une époque où des buttes anthropiques fortement anthropiques étaient en bordure des eaux.

⁴⁸⁰ Ronald, Cohen, "The just-so So ? A spurious tribal grouping in Western Sudanic history", *Man* 62, 1962, p.153-154.

⁴⁸¹ J.-P. Lebeuf « Dictionnaire des Civilisations africaine », 1968, Paris, Fernand Hazan, p.373-374.

⁴⁸² Dierk Lange, "Préliminaires pour une histoire des Sao", *The Journal of African History*, Vol. 30, No. 2, 1989, Published by: Cambridge University Press, p.189.

déterminer une chronologie pour la période « pré-sao » et « sao »⁴⁸³, les interprétations des résultats des fouilles n'offrant pas les données les plus certaines.

Les seules informations pour lesquelles nous disposons des sources écrites, n'évoquent pas les relations des Sao avec des populations autres que les Kanembu et Kanuri. On sait, d'après plusieurs sources médiévales, que le Borno contemporain des Sao était ouvert au reste du monde et qu'il entretenait des relations commerciales et diplomatiques avec d'autres contrées.⁴⁸⁴ Ces relations ont permis à cet État de s'imposer comme une entité importante dans la région.⁴⁸⁵ Si ces sources n'ont pas évoqué cet aspect en ce qui concerne les Sao, c'est que leurs échanges avec le reste du monde étaient inconnus. L'on sait, d'après les chroniques d'Ahmat Ibn Furtû, que les Sao entretenaient des relations diplomatiques avec les sultans du Kanem, montrant qu'ils avaient une certaine importance politique dans la région. Ces relations devaient certainement se baser sur les échanges économiques quand on sait que les Sao étaient plutôt pêcheurs et agriculteurs alors que les Kanuri avaient une tradition de pasteurs. Selon Abakar Saleh, les Sao étaient de bons architectes et bâtisseurs.⁴⁸⁶ Il serait aussi possible que ces les sultans du Kanem les aient aussi sollicités pour ces compétences, vu la construction de leurs cités entourées de murailles et de forteresses. Ces relations sont aussi stratégiques en raison de la position des cités sao, toujours situées à proximité des cours d'eau comme nous l'avons évoqué. Les pasteurs Kanembu se devaient de collaborer avec les Sao pour avoir accès à l'eau afin d'abreuver leurs troupeaux. La tradition orale quant à elle, avance que les Sao entretenaient avant l'introduction de l'islam au IX^e et au X^e siècle^s, de très bonnes relations avec les Boulala, les Kanuri et les Kanembu

⁴⁸³ Christian, Seignobos, Henry, Tourneux, *Le Nord-Cameroun à travers ses mots : dictionnaire de termes anciens et modernes : province de l'extrême-nord*, Karthala, 2002, p. 244.

⁴⁸⁴ L. G. Anania, *L'Universale fabrica del mondo overo cosmografi*, Venise, 1582, p. 350 ; D. Lange et S. Berthoud, « L'intérieur de l'Afrique Occidentale d'après Giovanni Lorenzo Anania (XVI^e siècle) », *Cahiers d'histoire mondiale*_14/2 (1972), p. 298-351.

⁴⁸⁵ Selon Dewière Rémi (« Regards croisés entre deux ports de désert ») L'enjeu des sources pour l'étude des relations entre Tripoli et le sultanat de Borno, *Hypothèses*, 2013/1 16, p. 383-393) « le Sultanat du Borno s'imposa comme un partenaire diplomatique et commercial avec l'Égypte, Tunis, le Maroc et Tripoli, notamment en contrôlant l'oasis du Kawar (Niger actuel) et en ayant une influence non négligeable sur le Fezzan, à 300 km au sud de Tripoli ».

⁴⁸⁶ Les buttes anthropiques avec des murs d'enceintes sont les éléments sur lesquels se fondent les Kotoko et certains chercheurs pour avancer ces affirmations.

qui, pour certains, étaient les fruits d'un mélange entre les Teda qui ont fondé le royaume du Kanem avec les Sao, populations indigènes⁴⁸⁷.

6.4. Conflits et rivalités entre les Sao et les royaumes islamisés

Selon Ibn Furtû, Idriss Alauma avait nettoyé et vidé le Borno des Sao-Gafata et Tatala. Et, ainsi, suivant les vertus, le sultan avait expulsé les Sao-Gafata de manière à effacer toute leur trace de la région du Borno.⁴⁸⁸

Les Kanuri, se sentant minoritaire dans un Borno majoritairement hostile et animiste, avaient trouvé en l'islam un élément de réunification et un atout pour imposer leur pouvoir sur les populations locales. Afin de propager cette religion et d'asseoir sa domination, Idriss Alauma avait reconstruit en dur des mosquées (en remplacement des anciennes construites en terre ou simplement tracées sur le sol ou faites de clôtures) dans tout son royaume.⁴⁸⁹ Si Ahmat Ibn Furtû décrit en détails les expéditions de Maï Idriss Alauma contre les Sao-Gafata et Sao-Tatala, quelques années plus tôt, un voyageur décrivait le royaume du Borno et l'agissement de son roi contre ses adversaires dont les Sao pourraient faire partie. Il s'agit de Léon l'Africain cité précédemment.⁴⁹⁰

« Ce royaume est gouverné par un puissant seigneur, qui est de l'origine de Bardoa, peuple de Libye; et tient environ trois mille chevaux, et de fantes tel et si grand nombre, qu'il luy plaît, pour ce que tout le peuple est dédié à son service, et en use comme bon luy semble, sans toutefois imposer aucun subside ny tribut, hors mis qu'il lève la decime des fruits provenans de la terre, et n'a autre revenu qu'à dérober et voler ses voisins, qui luy sont ennemis, lesquels habitent outre **le désert de Sea**⁴⁹¹, qu'ils traversoyent anciennement à pied en nombre infiny, courans tout le royaume de Borno, là où ils deroboyent, et enlevoyent ce qu'ils pouvoient avoir.

⁴⁸⁷ <http://africadiscovery.hautetfort.com/histoire-du-centrafrique-i.html> (consulté le 14/05/2012).

⁴⁸⁸D. Lange, *A Sudanic chronicle: the Borno Expeditions of Idris Alauma (1564-1576)*. Acc. To, Ahmad Ibn Furtû, ch.II. *Expeditions against Sau-Gafata*, par. 5, p.44 *And so with this this righteous procedure the sultan al-hajj Idriss rooted out his enemies, the Sau-Gafata, and cleared the region of Borno of them.*

⁴⁸⁹ Rex Seán, O'fahey, "Endowment, Privilege, and Estate in the Central and Eastern Sudan", *Islamic Law and Society*, vol. 4, No. 3, *Islamic Law and Society*, 1997, p. 340. Leur construction en briques rouges était l'incarnation des prérogatives du souverain bornouan.

⁴⁹⁰ « Ce royaume est gouverné par un puissant seigneur, qui est originaire de Bordoia, peuple de Libye. Celui-ci dispose d'environ trois mille chevaux, de d'un grand nombre de fantassins et tout le peuple était à son service. Ce roi n'imposait toutefois pas de tribut à son peuple mais il pillait ses voisins qui étaient ses ennemis. Ses ennemis habitaient autrefois le *désert Seu*. ... Ce roi marchandait avec les barbares (pillards) qui lui amenaient des chevaux. Ils échangeaient un cheval pour quinze ou vingt esclaves ».

⁴⁹¹ Lire *désert Seu*.

Mais ce roy-ci a tant fait avec les marchands de Barbarie, qu'ils luy amènent des chevaux, leur donnant pour cheval quinze ou vingt esclaves en échange⁴⁹². »

Il est question dans ce texte, d'ennemis du royaume du Borno qui habitaient près du désert Seu. Ces derniers subissaient des pillages, l'esclavage et la déportation. Quel crédit accordé à ce récit de Léon l'Africain puisque sa description de la région et de ses populations sont sujets à controverses et que ses écrits étaient remplis de préjugés et d'informations erronées. Ce qui nous intéresse dans ces récits, c'est le fait qu'il ait évoqué des peuples adversaires du rois de Borno et qu'il ait mentionné quelques détails importants.

Les chroniques de Furtû sont postérieures à celles de Léon l'Africain et le roi que ce dernier décrit ne semble pas être le même que celui de l'imam. En effet, selon Léon l'Africain, ce roi serait originaire de Libye contrairement à Alauma qui est un autochtone. Si l'on considère que les populations dont il est question étaient les Sao, il est donc certain qu'il ne décrivait pas Idriss b. Ali b.

La première chronique décrit des campagnes contre les Sao-Ngafata à Komadugu Yobé, contre la ville Amsaka au sud du lac Tchad, la ville de Kano à l'Ouest du Borno, contre les Touaregs de l'Aïr ; le Margi et les Mandara au sud du lac Tchad, contre les Ngizim à l'Ouest du Borno, les Sao Tatala aux abords du lac Tchad et contre certaines villes Kotoko.⁴⁹³ Ces écrits, qui sont une référence et une source endogène indispensable à l'étude des Sao historiques, restent néanmoins partiaux, car l'auteur met en avant les exploits militaires du roi Idriss Alauma.⁴⁹⁴

Idriss Alauma était un conquérant qui utilisait la religion pour légitimer ses expéditions et leur donner un sens de missions divines. Selon Ibn Furtû, son maître avait attaqué successivement plusieurs villes notamment Tagalaga qui appartenait à

⁴⁹² *Description de l'Afrique tierce partie du monde* écrite par Jean Léon africain Premièrement en langue Arabesque, puis en Toscane et à présent mise en François nouvelle édition annotée par Charles Schefer Membre de l'Institut. 3^e vol., p. 311-312.

⁴⁹³ Christopher R. De Corse, *West Africa During the Atlantic Slave Trade: Archaeological Perspectives*, A&C Black, 2001 p.139.

⁴⁹⁴ Dierk, Lange, *Le Dīwān des Sultans du (Kanem-) Borno : Chronologie et histoire d'un Royaume Africain*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1977, 174 p. par. 22-25.

la Tribu de Ngama, ainsi que les villes de Tawate, de Mara⁴⁹⁵, de Kansa-Kuski,⁴⁹⁶ de Buski,⁴⁹⁷ de Gagadikusi,⁴⁹⁸ de Sabalgotu.⁴⁹⁹ Il avait poursuivi les Sao jusqu'au Sud à Kousseri (Kusiri), près de l'actuel N'Djamena, où il avait livré bataille à leur sultan qu'il captura vivant.⁵⁰⁰ Il n'en resta pas là et fonça vers les Mandara qualifiés de grands idolâtres. Après avoir vaincu l'armée Mandara, il avait fait captif les femmes et les enfants en ayant récupéré un important butin.⁵⁰¹

Le sultan, dans ses expéditions telles que Furtû les décrit, avait une volonté d'islamisation de la région, n'hésitant pas à anéantir tous ceux qui contrariaient sa politique.⁵⁰² Cette religion, comme le souhaite Alauma, est une « figure d'idéologie du pouvoir au sein du sultanat⁵⁰³. » Or, les Sao-Tatala et les Sao-Ngafata lui faisaient non seulement obstacle mais, ils avaient même réussi à battre ses prédécesseurs. Dans les *Kitâb ghazawat Burnû et Kanem*, en rapport avec l'islamisation "militaire" du Borno, Furtû cite plusieurs fois le nom des Sao ainsi que plusieurs de leurs villes, mais les mentions sont faites en référence aux conflits.

En présentant la chronologie des sultans, Furtû cite les différents souverains qui sont tombés pendant des affrontements les ayant opposés aux Sao. C'est comme adversaires que le Kanuri les cite. La source la plus fiable, nous présente donc les Sao comme des personnes historiques, au physique ordinaire. Dans le *Dîwân*,⁵⁰⁴ les auteurs rapportent plusieurs évènements remarquables dont ceux des assassinats de quatre sultans *Sayfuwa* par les Sao :⁵⁰⁵

⁴⁹⁵ *K. Ghazawat Barnû* ch.VIII, par. 18.

⁴⁹⁶ *K/B*, ch.VIII, par. 11.

⁴⁹⁷ *K/B*, ch.VIII, par. 21.

⁴⁹⁸ *K/B*, ch.VIII, par. 22.

⁴⁹⁹ *K/B*, ch.VIII, chVIII, par. 27.

⁵⁰⁰ *K/B*, ch.VIII, par. 28.

⁵⁰¹ *K/B*, ch.VIII, par. 29.

⁵⁰² Hunwick, *The Writings of Central Sudanic Africa, Arabic Literature of Africa*, vol. 2, Leiden/New York/Köln, E. J. Brill, (Coll. Handbuch der Orientalistik), 1995 p.27.

⁵⁰³ G. Nicolas, "Guerre sainte" à Kano, *La question islamique en Afrique Noire. Politique Africaine*, N° 4, Paris, Karthala, nov. 1981, p.50.

⁵⁰⁴ Découvert par Barth, le *Dîwân as-salatin Borno* a été traduit pour la première fois par Palmer. Lange proposera une traduction critique qu'il considère comme la meilleure. Lange croit à tort que ce document est le seul disponible à mesure de fournir des informations sûres sur le Kanem et Borno.

⁵⁰⁵ D. Lange (1977), *Chronologie et Histoire d'un Royaume Africain (Le Dîwân des Sultans du Kanem-Borno)*, Franz Steiner Verlag-Wiesbaden, p.75. *K. ghazawat Barnû*, par. 22.

c.1335 (22) - Vient ensuite le Sultan Salmana, fils de C Abd Allah. Sa mère était K. ma. Et lui aussi fut. Lorsque sa fin fut venue il mourut à Yus. b dans la guerre contre les Saw. La durée de son règne fut de 4 ans.⁵⁰⁶

c.1339 (23) - Vient ensuite Kuri le jeune, fils de C Abd Allah. Et lui aussi fut. Lorsque sa fin fut venue, il mourut à Ghaliwa dans la guerre contre les Saw. La durée de son règne fut d'une seule année.⁵⁰⁷

c.1340 (24) - Vient ensuite le Sultan Kuri l'ainé. Et lui aussi fut. Quand sa fin fut venue, il mourut à Ghaliwa dans la guerre contre les Saw. La durée de son règne fut d'une seule année.⁵⁰⁸

c.1339 (25) - Vient ensuite le Sultan Muhammad, fils de C Abd Allah. Sa mère était K.gh.la, fille de W.r.ma. Et lui aussi fut. Quand sa fin fut venue, il mourut à Nanigham R. k.r.gh.n dans la guerre contre les Saw. La durée de son règne fut d'une seule année.

A la lecture de cette chronologie, l'on remarque que les Sao étaient, durant de longues années, les principaux ennemis des *Sayfuwa*. Le fait qu'ils aient réussi à tuer plusieurs sultans *Sayfuwa* prouve qu'ils pourraient être bien organisés. On ignore pour l'instant tout sur l'équilibre de force entre les deux adversaires avant le règne d'Alauma. Rien n'indique non plus si les Sao avaient l'armée la plus puissante des deux camps. On ne dispose d'aucune information sur le nombre de soldats qui constituaient l'armée sao, ni sur leurs équipements. Cependant, les informations de l'imam semblent plus fiables que les autres pour deux raisons :

D'abord, Ahmat Ibn Furtû était contemporain des populations dont il parlait dans ses écrits. Ensuite, il connaissait les populations dont il parlait pour avoir été au service d'Alauma, ennemi juré des Sao.

L'histoire de l'empire est surtout connue à partir de sources originales, comme la chronique *Girgam*⁵⁰⁹ découverte en 1851 par le voyageur allemand

⁵⁰⁶ *Ibid.* par.23.

⁵⁰⁷ *Ibid.* par.24.

⁵⁰⁸ *Ibid.* par.25.

⁵⁰⁹ Le *Girgam* est la chronique royale de l'empire du Kanem-Bornou, écrite en arabe. *Girgam* est également utilisé comme le nom des documents historiques écrits dans certains royaumes à l'ouest de Bornou, y compris *Daura*, *Fika* et *Mandara*.

Le *Girgam* a été découvert en 1851 par le voyageur allemand Heinrich Barth en Kukawa, la capitale du Bornou au XIXe siècle. Il fournit les noms de 69 dirigeants du Kanem-Bornou et quelques informations supplémentaires concernant la durée de leurs règnes, leurs ascendants, et souvent certains événements de leur règne. Les informations données par plusieurs auteurs arabes (Ibn Sa'id al-Maqrizi et al-Qalqashandi)

Heinrich Barth,⁵¹⁰ les livres écrits par l'imam Ahmat Ibn Furtû et les traditions orales. D'autres sources secondaires appartiennent à des historiens arabes qui avaient compilé des témoignages oraux de marchands arabes, les pèlerins Kanembu et kanuri. Ainsi, lorsqu'au XVI^e siècle, le Maï du Borno, Idriss Alauma, entreprit de réduire les Sao pour des raisons justes, son historiographe⁵¹¹ ne voit en cela que la manifestation de sa foi et l'accomplissement de la volonté d'Allah. Il écrit à ce propos⁵¹² :

« Ce fut un châtement exemplaire, qu'il a infligé à la tribu des Sao, en accord avec le commandement de Dieu pour combattre les incroyants, qui sont près de musulmans et vexatoire pour les [...]. Ses actions ont couvert la plupart de ce qui est ordonné dans l'Kurà'an et la Sunna concernant la « guerre sainte » dans le chemin de Dieu, en cherchant la présence noble de Dieu et Sa grande récompense⁵¹³. »

Pour asseoir son pouvoir, étendre son empire et propager l'islam, Idriss Alauma s'était fixé deux objectifs⁵¹⁴ : la centralisation du pouvoir politique dans la capitale impériale, Birni Ngazargamu. Pour accomplir cette mission, il avait écrasé le pouvoir des clans qui étaient restés jusque-là autonomes dans leurs affaires politiques et militaires ; notamment les Sao, qui sont un ensemble de clans restés attachés à leurs cultes traditionnels, les clans de Soula dont les descendants sont actuellement Baga Soula au lac Tchad et, d'autres clans du Kanem comme les Badé, Dowyoû, Kouriy et Boroûa qui avaient gardé une sorte d'indépendance politique et militaire vis-à-vis de l'empire.

confirment la validité des données fournies par le *Girgam*. Sur la base de ces sources, une chronologie précise de près les dirigeants du Kanem Bornou-peuvent être établies entre le dixième et le XIX^e siècles. Après la chute de la dynastie Sefuwa en 1846, les partisans de la dynastie *Kanemi* réussirent d'effacer la mémoire de la dynastie Sefuwa autant. Ainsi ils ont détruit toutes les copies du *Girgam*. Les deux exemplaires de la chronique obtenue par Barth sont les seuls qui sont connus pour avoir survécu.

⁵¹⁰ Barth, *Travels*, II, p. 16.

⁵¹¹ Ibn Fartua, A. *History of the First Twelve Years of the Reign of Mai Idris Aloma of Borno (1571-1583) Together with the Dīwān of the Sultans of Borno and Girgam of Magumi*, London, Frank Cass and Co. Ltd. 1970, Chap. 10, 13.

⁵¹² Ahmat Ibn Furtû, cité par İbou Issa Sa, « Paroles d'esclaves au Nord-Cameroun. », *Cahiers d'études africaines* 3/2005 (n° 179-180), p. 853-877

⁵¹³ « How then about the exemplary punishment he meted out to the tribe of So, in accord with God's command to fight unbelievers, who are close to Muslims and vexatious to them [...]. His actions covered most of that which is ordained in the Kurà'an and Sunna concerning « Holy War » in the path of God, seeking the noble presence of God, and His great reward. »

⁵¹⁴ <http://tchadnotremaison.net/2015/06/21/les-grands-mai-de-kanem-bornou/>

La pacification de régions insurgées totale et d'anéantir les nuisances causées par les peuplades nomades envers les activités commerciales. Ces régions sont le Kanem (Tchad), Zinder (Niger), Tibesti (Tchad), Fezzan (Libye) et Kaouar (Niger). L'objectif est de pacifier le pays, de rétablir les routes commerciales après une période de récession marquée par plusieurs famines, avant son arrivé au pouvoir et, la soumission à travers des campagnes militaires punitives contre les ethnies qui s'infiltrèrent au cœur de l'empire et, qui troublèrent les caravanes commerciales. Face à ces campagnes militaires se trouvèrent alors les Toubou qui vinrent s'installer au nord du Kanem, les Touaregs qui occupèrent le Kouar, les arabes à Fezzan, ses oncles maternels les Bulala à Yao, le Royaume du Mandara et, les peuplades de la ville d'Amsaka, contre lesquels Alauma mena plusieurs campagnes pour rétablir l'autorité de la famille royale *Sayfuwa*.

Selon l'historien tchadien Abdoulaye Manani,

« Ahmat Ibn Furtû présente toutes ces oppositions comme de guerres saintes. Mais en fait, il s'agit plus de campagnes délibérées en vue de nettoyer le pays de ses habitants. Le but poursuivi, c'est la domination pure et simple. Car, à aucun moment, ainsi que le veut le *Jihad*, les vaincus n'ont été conviés préalablement à reconnaître la nouvelle religion⁵¹⁵. »

De plus, d'autres auteurs soulignent des incohérences sur la description des faits. "Les multiples expéditions rapportées sont difficiles à situer exactement sur la carte et dans le temps."⁵¹⁶ Ibn Furtû, tel un idéologue ou propagandiste, avait livré à ses lecteurs, une version correcte en livrant seulement une partie de l'histoire des Sao mais, avec des descriptions partiales nettement avantageuse aux Kanuri. Ses chroniques demeurent néanmoins, les seules sources endogènes et contemporaines des Sao les plus fiables pour l'historien. En tant que tels, nous devons nous appuyer sur ces chroniques, le Kanuri fournissant des informations précieuses sur certains évènements et sur l'identification des Sao. Furtû était donc un historien de la cour royale du Borno ; l'histoire n'a jamais été la propriété privée des historiens, car de

⁵¹⁵ Abdoulaye Mamani, *Idriss Alaoma le caïman noir du Tchad*, l'Harmattan, Paris, 2014, p.14.

⁵¹⁶ J.-L. Triaud, « Idriss Alaoma, souverain guerrier de l'empire Borno », *Collection Les Africains, Jeune-Afrique*, tome 3. 1977, p. 45-71.

tout temps, elle a été investie par des logiques politiciennes et idéologiques, à tel point qu'au fil du temps, son écriture ou sa pratique, ont fini par faire d'elle l'instrument le mieux adapté pour formater l'esprit des hommes, afin qu'ils soient plus réceptifs aux idées qu'on veut leur transmettre.⁵¹⁷

Cette version orientée, partielle et partielle de l'histoire des Sao ? telle qu'elle est décrite par Furtû, se justifie par le fait que son principal objectif était de faire de la propagande en chantant les louanges des actions de son maître ? Il n'avait en aucun cas envie de proposer une histoire réelle ; ses lecteurs étaient choisis d'avance. L'on peut alors appréhender le pourquoi de la détermination du Sultan Alauma. Furtû, qui propose une histoire officielle telle que voulue par la cour royale, célèbre dans ses chroniques, à la manière des griots africains, le Maï. Ceci altère le caractère objectif de ses écrits, notamment lorsqu'il parle des Sao. Ceux-ci sont assez approximatifs, s'agissant de la chronologie qui n'est pas pour lui une priorité. En premier lieu, il offre une chronique des événements. Ce qui importe à ce grand imam, c'est de décrire ce que Lange appelle « l'histoire-bataille » des expéditions d'Idriss Alauma.⁵¹⁸ Selon Jean-Louis Triaud, Ahmat Ibn Furtû n'apporte que des détails de propagande ou idéologiques lorsqu'il parle des « petits princes qui se soumettent difficilement, siège des villes, expéditions dans le désert, ralliements et trahisons⁵¹⁹. »

Pour lui, les païens Sao doivent être détruits puisqu'ils n'obéissaient pas au Dieu de l'islam. En réalité Idriss Alauma avait plusieurs motivations : venger ses prédécesseurs, reconquérir les terres perdues et propager l'islam.⁵²⁰ Ses conquêtes se concentrent au Borno et au Kanem avec un objectif officiel.⁵²¹ Entre le XII^e et XIII^e siècle, les Sao restèrent presque passifs face aux visées expansionnistes de leurs « nouveaux » voisins avec lesquels ils avaient, au début, de bonnes relations.

⁵¹⁷ Harouna Barka « Les batailles de mémoire dans le Logone et Chari et leurs enjeux identitaires et politiques », <http://www.rhus.association.usherbrooke.ca/wp-content/articles/612.pdf>

⁵¹⁸ D. Lange, « A Sudanic Chronicle : the Borno Expeditions of Idrîs Alauma (1564-1576) », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 77, n°287, 2e trimestre 1990.

⁵¹⁹ Jean-Louis Triaud "Lange (Dierk): "A Sudanic Chronicle : the Borno Expeditions of Idrîs Alauma (1564-1576)". *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 77, n°287, 2e trimestre 1990. p. 261-262.

⁵²⁰ *Ibid.*

⁵²¹ D. Lange, *Le Diwan des Sultans du Kanem-Borno : Chronologie et histoire d'un Royaume Africain*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1977, p. 80, par. 52, 53.

Attaqués, ils sortirent d'abord vainqueurs, car ils étaient nombreux et vivaient dans des cités emmurées et dispersées. Cette dispersion leur a d'abord été bénéfique, car les cités encerclées recevaient des renforts. Selon Jean-Paul Lebeuf,⁵²² cette période pourrait avoir été longue et correspondrait aux sites du faciès Sao I.⁵²³ Les fouilles et leurs résultats ont permis de dire qu'au XI^e siècle, les Sao exercent leur hégémonie basée sur leur maîtrise de la terre cuite, de la pêche, de la cueillette et, fondent des grandes cités. Il est possible que les Sao aient eu, dès cette époque, une importance politique non négligeable. Les alliances et leurs durées dans le temps ont progressivement mené à l'affaiblissement de ces peuples. Épuisés, ils virent une grande partie de leurs territoires menacée par les Bulala, envahisseurs et nouveaux maîtres du Kanem.⁵²⁴

La naissance du royaume du Kanem et son émergence dans la région, ont mis les Sao dans une mauvaise posture car, non seulement les *Sayfuwa* aspiraient les convertir à l'islam et à les soumettre mais aussi occuper leurs terres. Les relations avec le Kanem voisin semblent bonnes jusqu' à ce que ce dernier prenne plus d'importance, se lance dans une politique hégémonique et de reconversion de ses voisins, contre leur gré.

« Ils entretiennent de bonnes relations avec leurs voisins les Kanembu jusqu'au XIV^e siècle. A la suite de longues rivalités et guerres entre les deux peuples, les Kanembu perdirent quatre souverains. Le maï (roi) Kanembu Idriss Alauma vint à bout des Sao Ngafata au XV^e siècle après avoir réussi à les priver de nourriture en détruisant arbres et récoltes. Vaincus, les Sao sont emmenés en esclavage ; leurs villes sont détruites. Les Sao Tatala se réfugient dans les îles méridionales du lac. Les Sao Dougouti sont déportés au Kanem. Au sud, les fuyards fondent Doulo au nord-est de Mora, Fadaré au nord-ouest de Maroua, quelques-uns parvenant même au-delà de la Bénoué. Progressivement, ces survivants sont absorbés par les Kotoko, avec lesquels ils fusionnent. À partir du XVI^e siècle, on peut considérer que les Sao ont disparu en tant que peuple. Mais, aujourd'hui encore, Kotoko, Bouduma et Bilala revendiquent une filiation avec cette population⁵²⁵. »

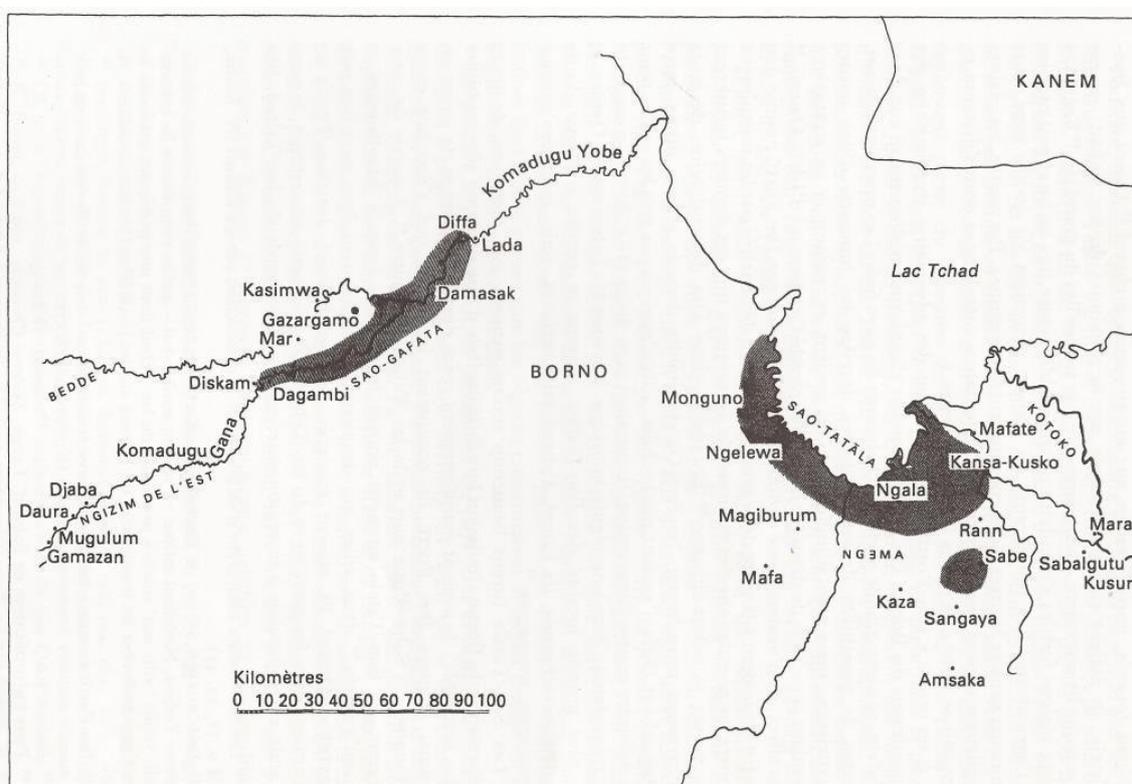
⁵²² Les buttes anthropiques correspondant au faciès sai I se sont dépeuplés ou ont été entièrement abandonnés. Leurs habitants se sont regroupés dans des agglomérations plus vastes, à l'intérieur de hautes murailles de terre crue, pouvant s'élever sur des établissements contemporains des sites sao I, ce qui est le cas de Mdaga ou sur des terres jusqu'alors inhabitées (Gawi).

⁵²³ J.-P. et A. Lebeuf, 1977, *op.cit.*, p.20.

⁵²⁴ Ibid.

⁵²⁵ A. Fierro-Domenech « Lebeuf (Jean-Paul et Annie) : Les Arts des Sao. Cameroun, Tchad, Nigeria », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, tome 64, n°237, 4^e trimestre 1977. p. 551.

Quand Idriss Alauma, vint à bout des Sao-Ngafata, il les soumit à la destruction des camps fortifiés, des habitations, des champs et des récoltes, l'abattage des arbres engagea leur mise en quarantaine (isolement). Affaiblis, certains se rendirent suite à l'impossibilité de s'approvisionner en nourriture. Comme le rapporte Ahmat Ibn Furtû, le Mai en profita pour massacrer les hommes et en emmener une partie. Les Sao Tatala se réfugièrent dans les îles méridionales du lac. Les Sao Dougouti seraient déportés au Kanem. Certains groupes se seraient enfuis vers le sud où ils fondèrent Doulo, au nord-est de Mora, Fadaré au nord-ouest de Maroua.



Carte 11: Le pays sao au Moyen Âge (Source Dierk Lange.)

L'islam avait servi d'alibi aux Kanuri et aux Kanembu dans la mobilisation des troupes contre les Sao qui occupaient les terres tant convoitées. Le morcellement de leurs terres et leurs divisions internes ont contribué à les affaiblir. Il faut aussi dire, que si les murailles les ont protégés des attaques extérieures, elles les

ont aussi desservis, car les Kanuri ont pu les encercler, couper toute communication et contact entre les cités sao, ce qui a conduit plusieurs d'entre elles à capituler.

Chapitre 7 : Hypothèses sur le mode de vie et les pratiques chez les Sao

L'observation du mode de vie de certaines populations héritières de la culture, des pratiques et des buttes anthropiques sao nous permettent d'avancer quelques hypothèses sur leur mode de vie et leur activité. Nous avons enquêté dans plusieurs localités kotoko au Tchad et au Cameroun 2009 à 2013. C'est pour répondre à certaines interrogations auxquels les documents écrits ne nous ont pas fourni de réponses que nous avons préféré partir vers ces populations. Ce sont principalement les Buduma, les Massa, les Kanembu, les Arabes et surtout les Kotoko qui sont les dépositaires officiels de la culture sao. En l'absence de données écrites détaillées sur leur mode de vie, leur organisation sociopolitique et économique, il est difficile d'avancer des affirmations sans controverses. L'absence d'informations précises sur le mode de vie de ces populations, contraint les chercheurs à glaner des éléments caractéristiques chez les peuples qui leur sont culturellement ou géographiquement proches. On y apprend qu'ils vivaient en groupe dans des cités ou des villages, pratiquant des cultes divers. L'analyse du matériel archéologique découvert dans le bassin du lac Tchad considéré comme étant la terre des Sao, nous donnent quelques indications sur certaines pratiques et organisations chez ces populations. Ce matériel est abondant et varié. Il est constitué de jarres, statuettes, bijoux, urnes funéraires, monnaies et plusieurs autres objets rituels découverts lors des fouilles sur des buttes anthropiques qui leurs auraient appartenu. Dans son ouvrage *Archéologie tchadienne : Les Sao du Cameroun et du Tchad*,⁵²⁶ Jean-Paul Lebeuf propose une description d'un abondant matériel domestique et culturel et plusieurs centaines de figurines humaines et animales. Ce qui lui a permis d'avancer quelques hypothèses sur le mode de vie des

⁵²⁶ J.-P. Lebeuf, *Archéologie tchadienne : les Sao du Cameroun et du Tchad*, Hermann, Paris. 1962.

Sao. Les hypothèses avancées allient les informations issues de la tradition orale et l'analyse des buttes anthropiques et du matériel découvert.

Partant de l'analyse du matériel, on peut avancer, d'après Tchago Bouimon que les Sao en raison de leur localisation étaient principalement des pêcheurs, des chasseurs, des agriculteurs et des éleveurs.⁵²⁷ L'omniprésence exclusive de matériels en terre cuite laisse supposer que l'activité de la poterie y était particulièrement développée et faisant d'eux les fournisseurs de cités voisines.

7.1. Les caractéristiques physiques

7.1.1. Les buttes anthropiques : marqueurs d'identité ou rempart de protection ?

La culture matérielle résiduelle des Sao est un indice qui comble le caractère rudimentaire de la documentation spécialisée sur leur mode de vie. Selon Griaule, « Le mue sao et l'organisation qu'il cache sont l'indice de peuples déjà très évolués dont le séjour sur les terres du Tchad a été long et dont la faculté d'adaptation a été grande. »⁵²⁸ Pour se protéger contre leurs ennemis et contre la nature,⁵²⁹ les Sao devaient de développer des techniques ingénieuses qui leur assureraient un certain avantage sur leurs adversaires et la nature. Ainsi, ils avaient développé leur propre industrie de production d'arme (arcs et flèches), d'indépendance technique et l'édification des buttes anthropiques de terres simples au départ, ensuite avec les murailles de protection. Selon Tchago Bouimon, les principales fonctions des buttes anthropiques étaient la protection contre les inondations. La construction des buttes anthropiques aurait commencé d'après lui vers le 9e siècle et chacune pouvaient abritée entre 100 et 300.⁵³⁰

Au XVI^e siècle, Ibn Furtû reconnaissait en les *Tatala* un peuple fier, qui fabriquait lui-même ses armes, donc indépendant sur le plan du matériel militaire.⁵³¹ Cette maîtrise de la technologie de fabrication d'armes était certainement le fait du

⁵²⁷ Tchago Bouimon, *La métallurgie ancienne du fer dans le sud du Tchad. Projection archéologiques, sondages*, thèse de doctorat, Université d'Abidjan, 1994.

⁵²⁸ Griaule, 1943, *op. cit.*, p.102.

⁵²⁹ Le pays sao est situé dans une zone de plaine inondable.

⁵³⁰ http://www.dailymotion.com/video/xbogqg_tchago-bouimon-conference-sao-tchad_creation (consulté le 10/02/2011)

⁵³¹ k. *Ghazawat barnu*, ch.II, par.2.

climat d'instabilité qui prévalaient dans la région. Les buttes anthropiques en terre appartenaient, jusqu'à un passé très récent, à N'Djamena de par leur omniprésence et où les nombreux territoires rouges émergés, transformés en îlots à la saison des pluies. A la fondation de la capitale, plusieurs de ces buttes anthropiques étaient inoccupées, car redoutées par certaines populations à cause notamment du mystère qui entourait leurs premiers occupants. Aujourd'hui, avec la poussée démographique, quasiment toutes les buttes anthropiques sont occupées de telle sorte que l'on affirme que cette capitale est bâtie sur les terres des Sao. Ainsi, c'est à la place de ces anciens villages sao que trônent les nombreux immeubles, habitations dont des hôtels, le bureau et la résidence du président ou encore l'ambassade de France au Tchad. Nombreux sont ceux qui voulaient que leur capitale, Fort-Lamy,⁵³² prenne le nom de « Sao » après l'indépendance. Mais c'est N'Djamena qui a été préféré, en référence à un petit village Arabe, du nom *d'Am Djamena*.⁵³³

L'emploi de la méthode du C14 a fourni un échelonnement dans le temps beaucoup plus large, qui s'étend depuis le VI^e siècle avant J.C. jusqu'au milieu du 19^e siècle, soit près de trois millénaires, ce qui montre une certaine continuité de plusieurs buttes anthropiques. En revanche, pour d'autres, les durées d'occupation étaient très variables d'un lieu à l'autre. Selon Jean-Paul Lebeuf, des sites comme celui de Mdaga (sao II) sont occupés depuis au moins 2400 ans, de manière continue alors que celui d'Amkoundjo ne l'a été que pendant deux siècles (1^{er} avant et 1^{er} après J.C.).⁵³⁴

L'absence de données écrites détaillées et spécifiques a favorisé les spéculations laissant la porte ouverte à la tradition orale, occasionnant ainsi un

⁵³² Fort-Lamy est le nom donné par les colons français à la ville actuelle et capitale du Tchad, N'Djamena.

Fort-Lamy a été fondée par Émile Gentil le 29 mai 1900 sur l'emplacement d'un petit village kotoko, sur la rive droite du fleuve Chari, près de la confluence du Chari et du Logone. Fort-Lamy a été baptisée en souvenir du commandant François Joseph Amédée Lamy, décédé lors de la bataille de Kousseri quelques jours avant sa fondation. Le 6 novembre 1973, le président François Tombalbaye la renomme Ndjamenana, du nom d'un village arabe voisin (Am Djamena, signifiant « lieu où l'on se repose »).

⁵³³ Dominique, Auzias, Jean-Paul Labourdette, *Tchad*, Paris, Petit Futé, 2010, p.94.

⁵³⁴ J.-P. Lebeuf, « Travaux archéologiques dans les basses vallées du Chari et du Logone (1936-1980) » in *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Année 1980, Vol. 124, Numéro 4, p.645.

certain nombre d'hypothèses non vérifiables et d'exagérations. Les datations au Carbone 14 réalisées par Jean-Paul Lebeuf dont nous avons fait état dans les pages précédentes, ont indiqué que les Sao avaient occupé des lieux qui l'étaient déjà, et qu'ils se seraient mélangés aux populations autochtones. Lebeuf est le seul à avoir parlé d'un empire sao que ni Ibn Furtû, ni les autres chroniqueurs ou voyageurs n'ont évoqué. Son hypothèse va à l'encontre de celle du Médecin commandant Boulnois qui écrivant plusieurs années plus tôt, d'après les versions Kotoko et soutenus par les chroniques de Furtû et bien avant par les récits de Jean Léon l'Africain et de Lorenzo Giovanni d'Anania que les Sao se seraient installés en premiers dans le bassin du lac Tchad.⁵³⁵ Au vu des résultats des fouilles effectuées par Graham Connah, notamment à Daima au Nord-Est du Nigeria,⁵³⁶ et celles des Lebeuf au Cameroun et au Tchad dans tout le bassin du lac Tchad, à savoir le pays sao, nous sommes en mesure d'affirmer que cette région est occupée sans interruption du néolithique jusqu'à nos jours⁵³⁷

Dès la fin du VIII^e siècle, la constitution du royaume du Kanem a provoqué des perturbations et d'importants déplacements de populations dans cette région. Au fil des siècles, l'élargissement des limites territoriales de ce royaume va se solder par une invasion progressive du pays occupé par les Sao. Jusqu'à la fin du XIII^e siècle, ces derniers subissaient la domination des Kanembu, sans pour autant perdre leur indépendance. C'est précisément à cette époque que les différents groupes sao se seraient constitués en principautés politiques organisées. Cependant, une grande partie d'entre eux renoncent à leur site original (Sao I) tombé entre les mains des envahisseurs Kanembu et en construisent de nouveaux (Sao II), assez fortifiés, entourés par des murs d'enceinte, faisant de cet habitat une forteresse difficilement franchissable à l'époque.⁵³⁸

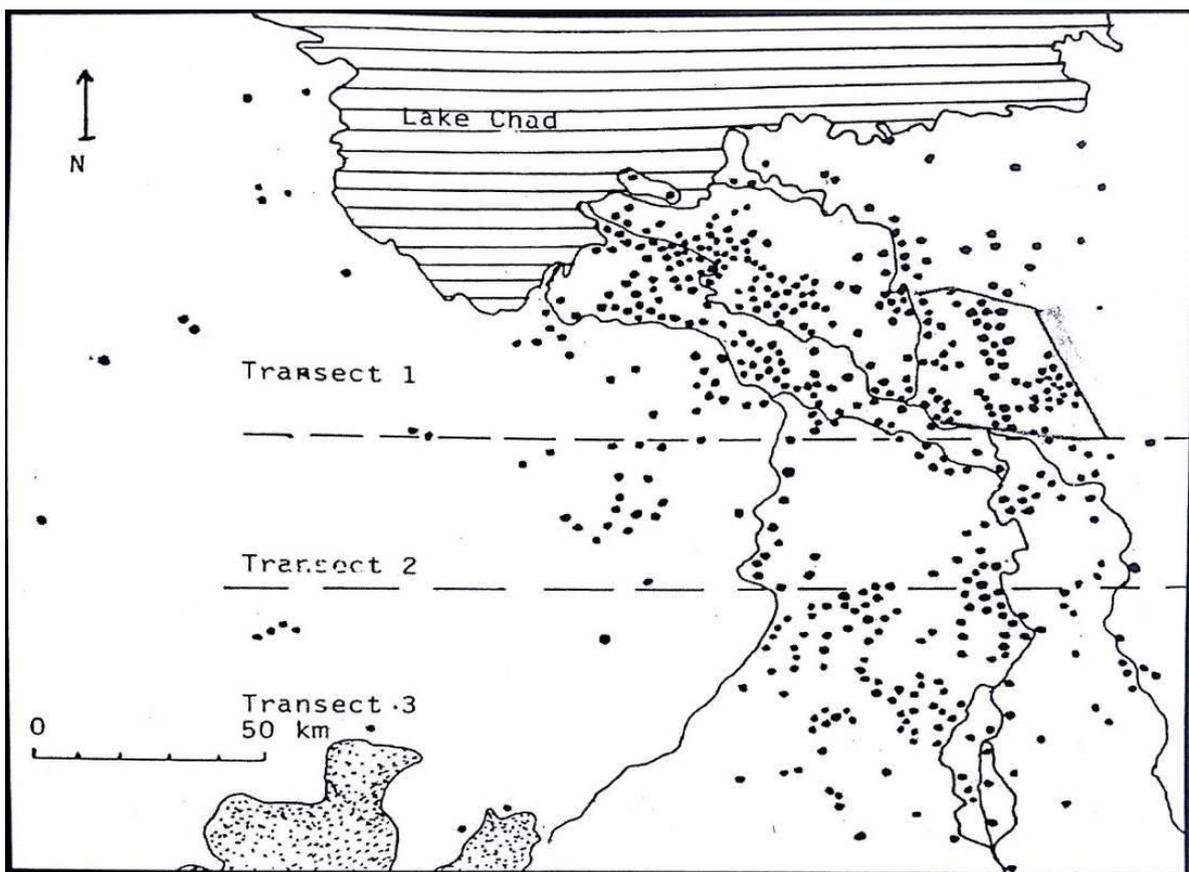
⁵³⁵ J. Boulnois, « La migration des Sao au Tchad », *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, Vol.5, Paris, 1943, p.83.

⁵³⁶ Connah, Graham « Journal of the Historical Society of Nigeria », IV, 2, 1968, p. 313-320, *Actes du Colloque d'Archéologie africaine de Fort-Lamy*, 1966 (1969, P. 112-124).

⁵³⁷ Raymond, Mauny, « Lebeuf (Jean-Paul) : Carte archéologique des abords du lac Tchad (Cameroun, Nigeria, Tchad) », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 59, n°21 5, 2e trimestre 1972, p.324-325.

⁵³⁸ Antoine, Socpa, *Démocratisation et autochtonie au Cameroun : trajectoires régionales différentes*, vol. 1 de Modernity and belonging, Éd. LIT Verlag Münster, 2003, p.233.

Loin d'être les uniques habitants à s'être installés sur les hauteurs, les Sao restent néanmoins les seuls de la région à avoir opté soit par volonté, soit par stratégies, soit encore par nécessité pour ce mode de vie. Les buttes anthropiques de terre qui leur ont été attribuées les ont à la fois mis à l'écart des autres groupes et enfermés dans des communautés solides. Ne cessant d'être disséqués et étudiés, elles constituent une véritable source pour les archéologues, les historiens, les anthropologues et les ethnologues. C'est ainsi qu'en s'appuyant sur leurs travaux, Lebeuf a proposé une classification basée sur des critères purement morphologiques. Il donne trois catégories de sites sao : Sao I, Sao II, et Sao III.⁵³⁹ Ces classifications concernent notamment des sites du Tchad et du Cameroun. Ci-dessous des buttes anthropiques attribuées aux Sao sont représentées par des points noirs.



Carte 13: Emplacement buttes anthropiques sao (source AMD)

⁵³⁹ J.-P. Lebeuf, « Signification de la céramique Sao (Tchad) », *Compte-rendu des séances de l'année, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1960, vol. 104, Numéro 1, p. 394-405.

Sao I correspond aux buttes anthropiques peu élevées, de petites dimensions, dont la surface est jonchée de tessons de poterie de qualité raffinée ; des pavements faits de tessons mis sur champ y apparaissent. Ces buttes anthropiques sont habitées. Il en ressort deux hypothèses :

- Premièrement, ces populations sont des chasseurs noirs venus du Nord ; ils seraient arrivés par vagues et pourraient correspondre à ce que l'archéologie définit comme *Sao I*, période illustrée par Krene, où deux niveaux sont distincts ;

- Deuxièmement, ces populations sont des pêcheurs noirs venus de l'Est et seraient installés et auraient créé des villes à remparts (d'abord en bois) et ajoutant des jarres à l'ancienne à même le sol l'inhumation en jarres à l'ancienne inhumation à même le sol.⁵⁴⁰ Cela pourrait marquer l'apogée de toute la céramique *sao* de grande qualité.

Sao II : ces buttes anthropiques correspondent à des agglomérations beaucoup plus élevées et étendues (plusieurs centaines de mètres de longueur et de largeur). Les zones de tessons sont inégalement réparties et de nombreuses structures affleurent à la surface (pans de murs, foyers, cols de vase, etc.). Beaucoup sont abandonnées, mais la plupart des cités kotoko s'élèvent sur des buttes anthropiques de ce type.

Sao III : ces buttes anthropiques de petites éminences sont dépourvues de muraille. Leur sol est recouvert d'une céramique grossière, récente ; elles sont aujourd'hui inhabitées.⁵⁴¹

Des études archéologiques, agrémentées d'importants sondages, sur les immenses buttes anthropiques confirment que leurs origines sont humaines et leurs occupations très anciennes. Cela en fait des éléments d'identification du pays et de la culture *sao*. Ces îlots, aujourd'hui occupés, abandonnés ou rasés étaient, pour certains d'entre eux, d'importantes cités centres de production ou sanctuaires. Les plus importants actuellement, Gaoui, Makari, Maladi, sont occupés majoritairement

⁵⁴⁰ Lebeuf, 1981, *op. cit.*, p.35.

⁵⁴¹ Tchago Bouimon, « Aperçu sur les sites *sao* », *Toumaï action n°007 de mai 2007*, p.3.

par les Kotoko, étant les dépositaires de la culture dite des sao. Les témoins du passage humain sont des débris de vestiges présents sur ces buttes anthropiques remaniées par l'érosion, ces cimetières à jarres-cercueils propres à la culture sao.⁵⁴²

Plusieurs de ces buttes anthropiques ont vu s'installer d'autres groupes dont les Arabes très métissés et, accessoirement les Bororo qui sont de transit. D'autres sites sont occupés par des Kanuri venus du Nigeria. Dans le Nord, les Kotoko, selon les Lebeuf, sont apparentés aux Kanuri tandis que dans le Sud, ils sont plus proches culturellement des Massa qu'ils appellent Mouloui.⁵⁴³

Les Kotoko s'attèlent à préserver les vestiges archéologiques de ces sites, en partie dévastés très riches matériellement et symboliquement.

7.1.2. Les murailles d'enceinte

Afin de se protéger des inondations récurrentes dans cette région de plaine qu'ils occupaient, les Sao se sont installés sur des buttes anthropiques de terre. En plus de se protéger des aléas de la nature, ils devaient se protéger face aux envahisseurs qui veulent et leur arracher leur terre et les soumettre. C'est ainsi qu'ils ont commencé à ériger des murailles à base de terre ou d'argile, dont les traces étaient encore visibles il y a peu de temps sur certaines buttes anthropiques classées dans le type Sao II.⁵⁴⁴ Les anciennes buttes anthropiques dont certaines comportent des murailles et des nécropoles ainsi que plusieurs autres vestiges sont attribués aux Sao d'abord par la tradition orale, ensuite, par les chercheurs. Leurs villes étaient des forteresses clôturées par un épais mur de terre avec une entrée principale. Les villes sao nous venons de le voir, sont toutes construites sur des buttes anthropiques de terre souvent artificielles. Cette position avait plusieurs explications : soit parce qu'ils se protégeaient des inondations ou soit parce qu'une position élevée prévenait des attaques des ennemis.

⁵⁴² Dont les plus importantes sont Gaoui, Makari, Maltam, Goulfei

⁵⁴³ J.-P. et A. Lebeuf, 1977, *op. cit.*, p.14- 15.

⁵⁴⁴ *Ibid.*

7.1.1. Les tombes et les urnes funéraires

Les tombes sont d'importantes pourvoyeuses d'informations en ce sens qu'elles mettent à profit des preuves matérielles. Les cimetières, particuliers aux sites du type Sao II, ont révélé en profondeur et à un seul niveau, des inhumations en pleine terre sans qu'il soit possible de les rattacher aux sépultures dans les habitations dont elles diffèrent de par leur position allongée, unique, le mobilier funéraire y étant sensiblement le même.⁵⁴⁵ Les Sao enterraient leurs morts (*maedi*) soit dans des cimetières, soit dans les habitations⁵⁴⁶ soit encore dans des lieux particuliers si le défunt était banni. Les tombes étaient groupées en de vastes nécropoles qui pouvaient occuper trois, voire quatre niveaux. Les plus anciennes étaient de simples fosses où le cadavre était couché, allongé sur le dos, la tête reposant, le plus souvent, sur une sorte d'oreiller en argile séchée. Les Sao inhumaient leurs défunts soit dans les cimetières, soit dans les habitations, soit encore isolément, en des lieux dont les usages primitifs restent inexplicables.⁵⁴⁷ D'après la tradition orale, les cimetières situés en dehors des murs peuvent correspondre aux emplacements réservés au forgerons⁵⁴⁸ qui chez certains groupes surtout islamisés sont d'une caste inférieures. Ces emplacements pourraient correspondre à ceux des forgerons post Sao. Ces groupes ne peuvent pas donc correspondre au cas des Sao qui, eux, n'ont embrassé l'islam que très tardivement et sous la contrainte des groupes où l'on observe ces pratiques, notamment les Kanembu. Selon Jean-Paul Lebeuf toujours, le niveau le plus récent a livré (Makari, Logone Birni, village de Sao, Mdaga, Midigue), en abondance, des tombes dans des jarres. Les plus caractéristiques et les plus fréquentes, sont composées de deux urnes opposées col à col, le récipient supérieur servant de couvercle. Le cadavre, dans la position fœtale, était déposé dans l'urne inférieure. A l'exception des nécropoles princières de certaines villes suzeraines (Makari, Logone Birni, Kousseri), aucun indice n'a permis d'avancer que des emplacements étaient réservés

⁵⁴⁵ J.-P. Lebeuf. « Travaux archéologiques dans les basses vallées du Chari et du Logone (1936-1980) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 124e année, n° 4, 1980, p.638.

⁵⁴⁶ Lebeuf, 1977, *op. cit.*, p.37.

⁵⁴⁷ Les tombes isolées peuvent correspondre à celles des individus bannis de la cité pour plusieurs raisons : trahison, sorcellerie ou encore des adversaires tombés lors des affrontements.

⁵⁴⁸ J.-P. et A. Lebeuf, 1977, *op.cit.*, p.37.

à certaines catégories sociales.⁵⁴⁹ Tous les sites correspondant au type sao II renferment une ou plusieurs nécropoles situées à l'intérieur ou en dehors de l'enceinte. Dans l'état actuel des recherches, le matériel associé à ces différents types de tombe ne permet pas de les relier respectivement à un groupe humain spécifique. Il n'est pas non plus possible de suivre sans réserve la tradition orale quand elle les répartissait entre émigrants successifs. Aux chasseurs à la sagaie sont attribuées les sépultures allongées des cimetières, aux chasseurs qui allaient inhumer dans les habitations et aux pêcheurs, les jarres-cercueils.⁵⁵⁰

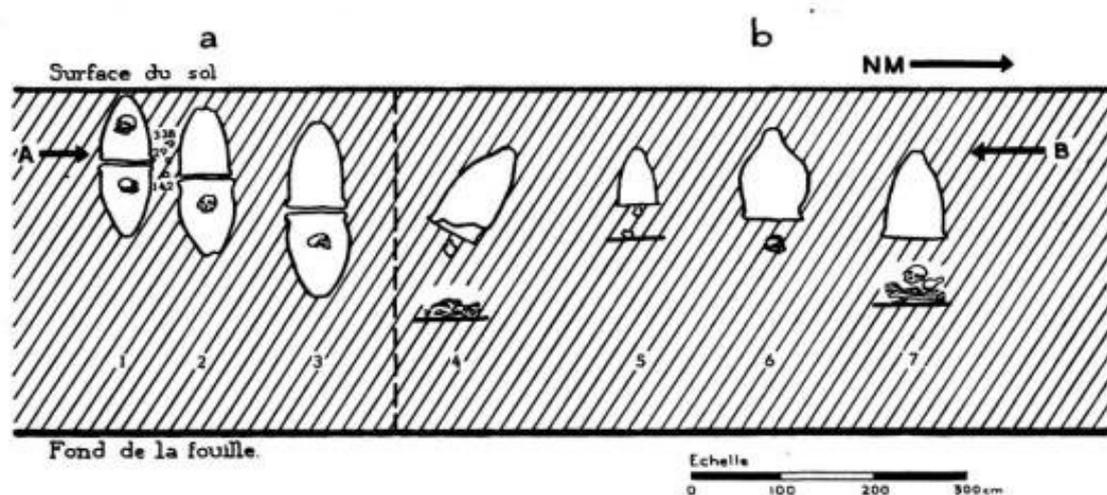


Fig. 8. — Point de fouille VII. Coupe suivant AB, les jarres étant projetées sur un plan. La ligne de gros tirets marque la limite des deux zones de sépultures.

Document 8: Croquis d'une butte fouillée (source J.-L. Lebeuf)

L'archéologie a permis de mettre au jour d'importants matériels de toute nature et de révéler ou de confirmer la pratique des Sao qui enterraient leurs morts dans des grandes jarres, des urnes funéraires.⁵⁵¹ Ces pratiques, il faut le dire, ne sont pas spécifiques aux Sao, car plusieurs populations à travers le monde optaient, ou optent encore, pour ce choix. Elles étaient notamment très répandues en Mésopotamie, en Égypte et en Palestine où l'on enterrait par exemple des enfants morts dans des jarres placées dans le sol de la chambre de séjour de la maison

⁵⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁵⁰ F. Treinen-Claustre, "Lebeuf, Jean-Paul et Annie, Les arts de Sao", *Journal des africanistes*, Année 1977, Vol. 47, Numéro 2 p. 218 – 220.

⁵⁵¹ Daniel Barreteau et Charlotte von Graffenried, « Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad », « Séminaire du Réseau Méga-Tchad », Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer, Bondy, 11 et 12 septembre 1989, IRD Editions, 1993, p.237.

familiale, afin d'avoir le sentiment que l'enfant défunt continuât toujours à vivre avec les autres membres de la famille.⁵⁵² La reconnaissance des nécropoles sao est rendue possible par la présence des urnes funéraires fixées sur les tells. Celles-ci sont mises au jour par les ravinelements qui affectent les buttes anthropiques.⁵⁵³ Des tombes ont été retrouvées, groupées en de vastes nécropoles pouvant occuper trois, voire quatre niveaux. A Klessoum, deux types de sépulture ont été découverts : les ensevelissements suivant les dispositions allongées et celles dans les urnes.⁵⁵⁴ Rien ne permet d'expliquer les choix de ces modes qui sont pourtant observés dans plusieurs buttes anthropiques. Les urnes étaient individuelles et les tombes telles qu'elles ont été découvertes, ressemblaient plus à des fosses communes. Dans les buttes anthropiques fouillées dont celles de Mdaga au Nord de N'Djamena, ces tombes avaient plusieurs niveaux. Les plus anciens étaient constitués de simples fosses dans lesquelles le cadavre était couché, allongé sur le dos, la tête reposant, le plus souvent, sur une sorte d'oreiller en argile séchée. C'est dans les sépultures que les archéologues ont découvert les témoins matériels les plus importants et exploitables scientifiquement. Les nombreuses buttes anthropiques attribuées aux Sao, et les divers objets mis au jour, ajoutés aux urnes funéraires en complément à la tradition orale et aux sources écrites n'ont pas résolu la question des Sao. L'archéologie, pour donner de la crédibilité à ces trouvailles, se doit aussi de convaincre le public attentif à toute nouvelle information.

D'après Griaule et Lebeuf qui ont enquêté auprès des potières kotoko :

« D'une façon générale, les potières actuelles ne savent plus modeler de semblables objets ; ainsi, le procédé de fabrication des grandes jarres s'est perdu, la dernière potière qui connaissait encore cette technique dans le village étant morte vers 1885 sans transmettre sa technique. L'aspect de ces volumineuses pièces ne renseigne guère sur les méthodes anciennes. La seule indication utile est fournie par la jarre 6 dont le fond, épais, est terminé par une calotte hémisphérique ajoutée sur l'objet terminé ainsi que le prouvent un léger bourrelet la séparant du fond provisoire (plat ?) et l'orientation du, motif décoratif le recouvrant⁵⁵⁵. »

⁵⁵² http://www.aly-abbara.com/muSeum/medecine/images_01/squelette_enfant_jarre.html.

⁵⁵³ Ouang-Namou, Ouangtoua, *Répertoire des matériels archéologiques de Klessoum (Tchad)*, mémoire de maîtrise d'archéologie, dir Thmas Bauzou, Universités d'Orléans et de N'Djamena, 2002, p.67.

⁵⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵⁵ Marcel, Griaule, Jean-Paul, Lebeuf. « Fouilles dans la région du Tchad ». *Journal de la Société des Africanistes*. 1948, tome 18 fascicule 1. p.22.

Iya Mariam,⁵⁵⁶ potière à Gaoui, nous a appris que l'argile utilisée pour la fabrication d'urnes funéraires était prélevée d'une carrière dédiée et sacrée. Les formes des urnes funéraires chez les Sao répondent à certaines normes laissant une place à la métaphysique. Le défunt n'était pas enterré dans n'importe quelle jarre. Les jarres funéraires sont, de ce fait, différentes de celles faisant partie du mobilier domestique, différant à plusieurs niveaux. D'abord, celles utilisées comme urnes funéraires étaient fabriquées par des potiers ou potières spécialisés. Ensuite, certains rites étaient observés lors de leur fabrication et cuisson sous la bienveillance des prêtres de la cité. Les motifs gravés sur ces urnes diffèrent eux aussi, de ceux trouvés sur les jarres domestiques. Enfin, les formes des extrémités sont aussi différentes. Les urnes funéraires ont généralement deux ouvertures dans leurs parties supérieures et inférieures. Les deux ouvertures ont chacune un rôle matériel et immatériel. L'ouverture dans la partie inférieure permet au reste du défunt de se fondre dans la terre, alors que celle sur la jarre-couvercle permet à l'âme (*naousse*) du défunt de monter vers le ciel ou de réincarner. Mahamat Abba Ousmane ayant recueilli des informations à ce propos, rapporte :

« L'homme Sao appartient à la terre censée être modelée comme l'argile entre ses mains. C'est la raison pour laquelle le récipient inférieur comporte à la base un orifice aménagé au cours du modelage ou après cuisson. Ce passage était destiné à permettre aux restes humains de s'intégrer plus intimement à la terre tandis que l'orifice percé parfois au sommet de l'urne servant de couvercle à la tombe faciliterait la montée au ciel du souffle. Par ailleurs, si le cercueil connaît une brisure ou se trouve fissuré, elle perd fatalement sa valeur sacrée et se transforme ainsi en abreuvoir du cheval de guerre ou d'autres animaux domestiques comme le chien⁵⁵⁷. »

Les Kotoko affirment que l'orifice de la partie inférieure de la jarre (*Ngkwa*) funéraire permet aux restes humains de s'intégrer à la nature. Lebeuf rapporte d'après la tradition orale recueillie en pays kotoko, que « ce passage étaient censé permettre aux restes humains de s'intégrer plus intimement à la terre ». ⁵⁵⁸

⁵⁵⁶ Iya Mariam, 66 ans, potière, Gaoui, entretien du 22 janvier 2012.

⁵⁵⁷ Mahamat Abba Ousman « Islam et Politique au Sultanat de Goufey (Nord-Cameroun) : entre Traditionalisation et Réformisme », *Revue Suisse d'histoire religieuse et culturelle*, 2006, p.321.

⁵⁵⁸ J.-P. Lebeuf, « Personne et système du monde chez les Kotoko », *Acte des colloques internationaux du CNRS*, n° 544 Paris, du 11 au 17 octobre 1971, p.383.

Abakar Saleh explique qu'avant l'islamisation, ses parents inhumèrent les morts d'après les pratiques qu'ils héritaient de leurs ancêtres les Sao. Ainsi, rapporte-t-il, le défunt Sao était posé dans une jarre avec ses bijoux et les objets qu'il affectionnait de son vivant, mais aussi, le plus souvent, avec le matériel qui permettait d'identifier ses activités quotidiennes. Avant l'enterrement, les proches et dignitaires organisaient toute une série de rites relatifs à ses activités quotidiennes en lui apportant des offrandes, des cadeaux et ses objets préférés. Une partie d'entre eux était déposée dans la jarre funéraire avec le corps, tandis que l'autre était mise dans la tombe ou simplement posée sur elle.

La datation au Carbone 14 leur a permis d'avancer que bien que, cette pratique d'inhumation dans des jarres ait commencé auparavant, c'est entre les XII^e et XIII^e siècles qu'elle s'est généralisée.⁵⁵⁹ Les jarres funéraires dans les buttes anthropiques sao fouillées pouvaient atteindre 1,40 mètre.

Les plus intéressantes, correspondant à ce que l'on pourrait appeler la période classique Sao, étaient constituées de grandes jarres en terre cuite, partiellement ou entièrement décorées de chevrons auxquels venaient s'ajouter des motifs relevant le plus souvent de la symbolique sexuelle. La jarre inférieure, dans laquelle était placé le mort en position fœtale, était fermée soit par une autre jarre de même dimension, opposé verticalement bord à bord, soit, plus fréquemment, par une autre poterie, de même forme ovoïde mais de taille plus réduite. Cette mise en jarre du cadavre que nous rattachons à la période classique, date des XII^e et XIII^e siècles.

⁵⁵⁹ J.-P. Lebeuf, A., Masson-Detourbet *La Civilisation du Tchad*, Paris, Payot, 1950, p.25.

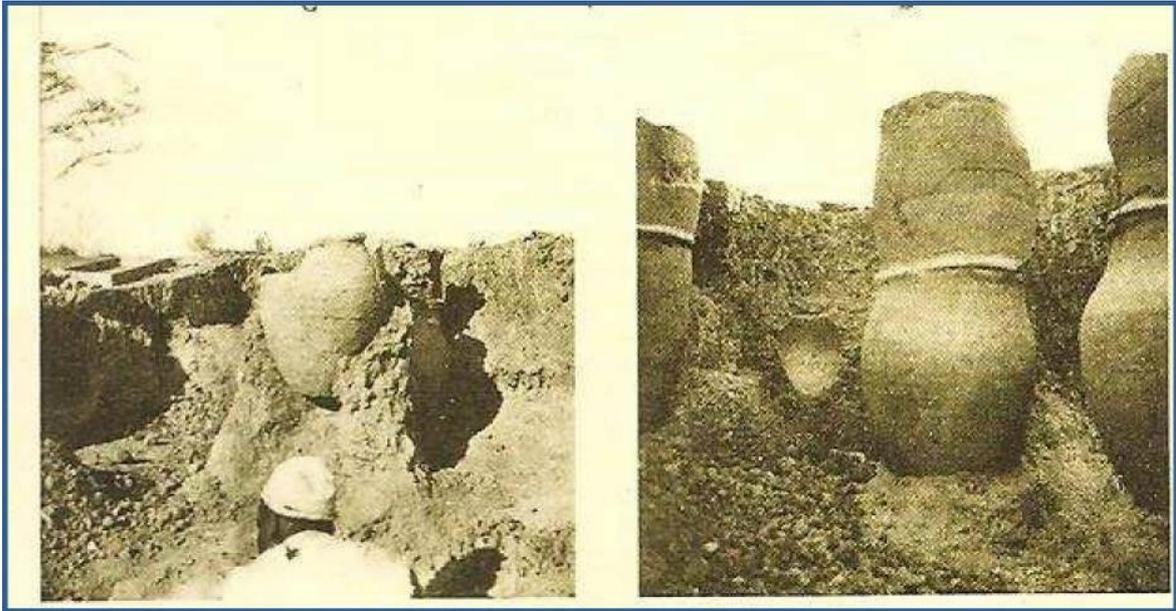


Figure 4: Un cimetière sao (ph. J.- P. Lebeuf)

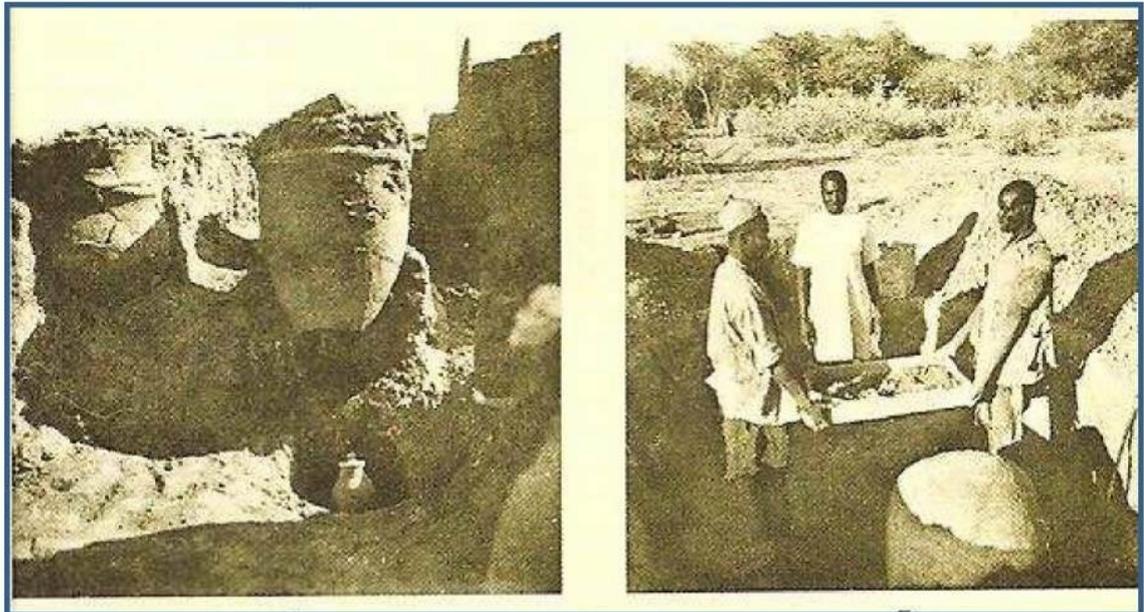


Figure 5: Fouilles et exploitation intérieure d'un cimetière sao à Midigué, (ph. J.P. Lebeuf)

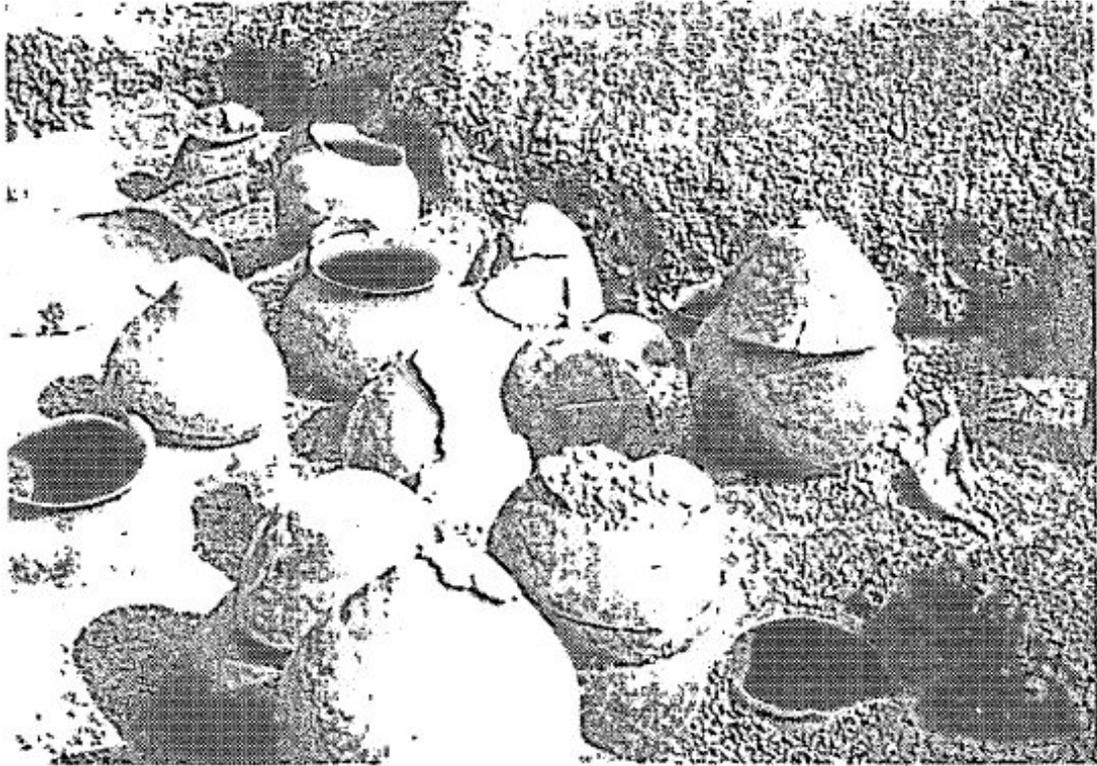


Figure 6 : Urnes funéraires en place dans la nécropole Ngomna-sao des Dolu Koptu (Ngoutchounou) XVIII^e et XIX^e siècle État 1990 (ph. J.G. Gauthier).

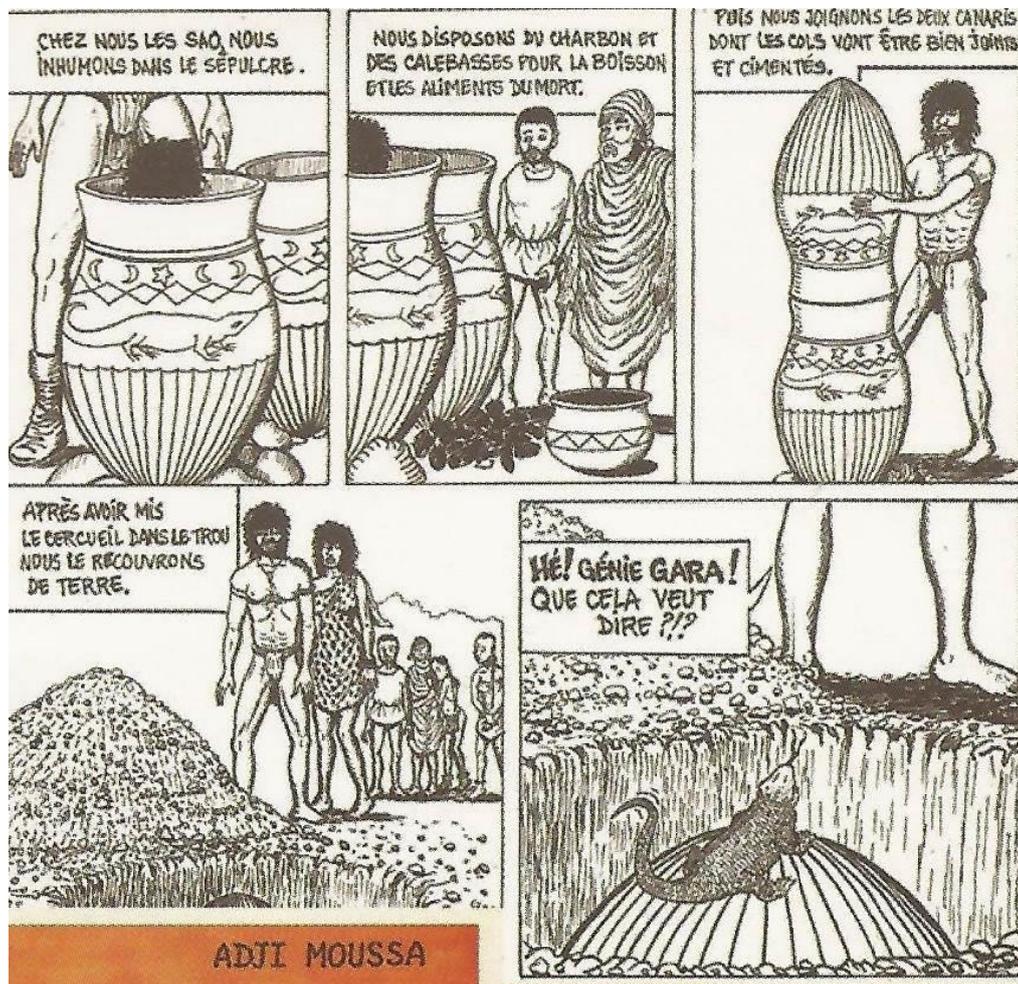
Nombre de gisements exploités comportaient des lieux de culte dont certains sont de véritables sanctuaires.⁵⁶⁰ La butte de Mahaya a livré à la fois des figurines animales de bronze et des symboles de céramique qui gisaient au milieu de restes d'offrandes. Il s'agit de vases, statuettes, pots. A Tago, sur trois niveaux, étaient rassemblés des centaines de simulacres d'humains et d'animaux caractéristiques des styles particuliers à plusieurs villes des environs qui forment un contraste frappant avec la statuaire uniforme de Bouta Kabira.

Le matériel exhumé est riche et varié. Il comprend de la terre cuite qui domine, des métaux, fer et alliages cuivreux parmi lesquels le bronze occupe une place importante, un outillage lithique, de l'os et de l'ivoire travaillés, du verre, de

⁵⁶⁰ J.-P. et A. Lebeuf, 1977, *op. cit.*, p.41.

rare lambeaux d'étoffe de coton et de vêtements de cuir, des squelettes humains, des ossements d'animaux.⁵⁶¹

Les fouilles archéologiques, bien qu'indispensables dans la résolution des questions aussi complexes que celles des Sao, se doivent d'être mises à profit pour apporter des réponses. Elles ont permis de confirmer certaines informations issues de la tradition orale. Toutefois, recueillir des objets sans les analyser ne ferait qu'ouvrir largement des voies pour des spéculations non encore maîtrisables.



Document 9: Dessin extrait de la bande dessinée "Sao" d'Adji Moussa⁵⁶².

⁵⁶¹ Lebeuf Jean-Paul. « Travaux archéologiques dans les basses vallées du Chari et du Logone (1936-1980) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 124e année, N. 4, 1980. p.638.

⁵⁶² Adji, Moussa, *Les Sao*, Centre Culturel Français, (CCF) Tchad, 1996.

7.2. Les caractéristiques immatérielles

7.2.1. Organisation sociale et économique

L'observation du mode de vie des populations Kotoko et Sao, l'analyse du matériel issu des fouilles, nous permettent d'avancer certaines hypothèses quant à leur organisation sociopolitique, économique et militaire.

A partir de ces analyses, nous pouvons en déduire que les Sao vivaient en groupes fermés dans des cités ou villages bâtis sur des buttes anthropiques de terre,⁵⁶³ souvent à proximité d'un cours d'eau.⁵⁶⁴ Ce choix était stratégique dans la mesure où leurs activités étaient largement conditionnées par ces cours d'eau, activités qui seront poursuivies par leurs descendants, notamment ceux qui le réclament.⁵⁶⁵ Les eaux du lac ont constitué, et constituent toujours un enjeu stratégique pour les populations aux alentours et au-delà ; mais elles ont aussi été la source de nombreux conflits entre les éleveurs qu'étaient les Kanembu et les agriculteurs-pêcheurs qu'étaient les Sao.⁵⁶⁶

L'absence d'information dans ce domaine ne permet pas de remonter avec précision à leur passé. Néanmoins, nous avons mené des enquêtes auprès de leurs soi-disant descendants, afin de savoir comment ils étaient organisés et quel était leur mode de vie. Nos enquêtes ressemblent à celles des ethnologues, sachant que les anthropologues et les ethnologues ont été les précurseurs dans ce domaine, précédant souvent les historiens. Ainsi, elles nous ont menés à Maltam et à Kousseri au Cameroun et dans plusieurs villages ou quartiers de N'Djamena ou encore dans sa périphérie. Nous pouvons alors avancer, d'après les données recueillies, que l'organisation sociale chez les Sao était aussi classique que pour les autres peuples.

⁵⁶³ M.-L. Noray de, *Waza Logone : histoires d'eaux et d'hommes ; vivre dans la plaine inondable de Waza Logone au Cameroun*, Union internationale pour la conservation de la nature (IUCN), 2002, p.20.

⁵⁶⁴ Les buttes anthropiques attribuées aux Sao sont toutes localisées soit près d'un marécage, soit en bordure du Chari ou Logone.

⁵⁶⁵ Ndadoum, Nadmian, *Les conflits sociaux aux rivages du Lac Tchad dus à la régression du niveau des eaux : Le cas du canton de Bol, Mémoire dans le cadre de l'obtention du diplôme de Master en Sciences régionales / Planification spatiale*, Institut des Sciences Régionales et Institut d'Urbanisme et de la Planification, direction de Prof. Dr. rer. rat. Joachim Vogt, Université de Karlsruhe, 2010, p.8.

⁵⁶⁶ *Ibid.*

7.2.1.1. Organisation sociale

À ce jour, aucun document ancien ne permet de décrire l'organisation sociale des Sao anciens. Les informations fournies par Ibn Furtû n'apportent pas de détails dans ce domaine. Tout ce qu'on sait des Sao contemporains de l'imam kanuri c'est qu'ils vivaient dans des cités, « produisaient leurs armes, étaient belliqueux, orgueilleux et ne respectaient pas ceux qui ne pensaient pas comme eux ». ⁵⁶⁷ Dans ses deux chroniques, Ibn Furtû présentait les Tatala et les Ngafata comme étant tous des Sao mais il les opposait par leur caractère, leur attitudes et tempérament et leur niveau d'obéissance ou de désobéissance. Tatala et Ngafata habitaient avaient le même mode de vie et habitaient dans des (petites) villes fortifiées. La littérature des chercheurs de la période coloniale ou celle de Lange se basent sur la tradition orale très présente en pays mandara, kotoko, massa. Les informations venant de ces chercheurs bien qu'importantes restent en partie contestables car partielles et ambiguës. Nous avons mené des propres enquêtes afin de tirer des informations en mesure de nous éclairer sur ce point précis. Celles-ci ont été menées en pays kotoko, massa, arabe et Kanembu.

Nous avons interrogé Abba Barka, un boulama (chef de carré) ⁵⁶⁸ d'un quartier anciennement occupé par les Sao. A Habbena, malgré l'urbanisation, qui a touché le quartier avec l'engloutissement des ancienne buttes anthropiques sao, subsistent encore quelques vestiges les ayant appartenus. Selon lui, les Sao vivaient en communauté sur les buttes anthropiques presque avalées d'origine anthropique et fluviale. Selon lui, dire que les Sao ont disparu est une chose inadmissible. Les Sao seraient encore présents quand son grand père étaient venus s'installer ici, près de ces deux buttes anthropiques.

« Les Sao vivaient en communauté. Mon grand-père a vu et côtoyé les Sao. C'étaient des gens qui vivaient en communauté comme nous les Arabes. Les Sao n'étaient pas des musulmans ; ils étaient des kirdi. La vie tournait autour de la famille avec un chef. Ils pratiquaient la pêche et l'agriculture. Les gens racontent

⁵⁶⁷ *Kitab Ghazawât Kānim (K/K)*, ch. VIII ; par.2.

⁵⁶⁸ Appellation spécifique au Tchad. Un chef de Carré un maire d'un carré sachant que dans un quartier il y plusieurs carrés.

maintenant qu'ils étaient des anthropophages mais je n'en ai jamais entendu parler ni de mon père, ni de mon grand-père⁵⁶⁹. »

Les Sao dont nous parlait Abba Barka ne sont que les populations installées sur les deux buttes anthropiques du village d'Habbena. Même s'il ne les avait pas vu personnellement, il était néanmoins certain que son grand-père et son père les avaient côtoyés.

« Mon grand-père nous disait que c'étaient les Sao qui leur livraient du poisson, des pots et jarres et des céréales contre de la viande. Leurs buttes anthropiques étaient élevées et elles étaient entourées de murailles que les femmes décoraient très souvent.⁵⁷⁰»

Il n'existe plus de trace de ces murailles, ni d'un bâtiment pouvant attester de la véracité de ces déclarations mais on peut faire un rapprochement avec les activités encore d'actualité au sein des populations Kotoko. A Gaoui, une des principauté active des Kotoko, les femmes perdurent encore ces certaines activités dont la production de matériels en terre cuite et la décoration des maisons. Ces activités sont aussi observées chez les Massa, certains Baguirmi où les femmes s'occupent en plus des travaux ménagers, de la décoration de l'intérieur et de l'extérieur des maisons, des travaux maraîchers, de la poterie, de la vannerie, du commerce et de la pêche. La présence des tessons de jarres, l'un des éléments identificateurs d'une butte sao donnent des indications sur l'importance de cette activité.⁵⁷¹ Les femmes Kotoko qui disent avoir hérité leur savoir-faire en la matière de leurs ancêtres, sont les principales productrices de matériels en terre cuite au Tchad et au Cameroun. Ce savoir-faire est transmis de mère à fille depuis des siècles. Si on part du principe que les Kotoko de Gaoui sont les descendants directs des Sao et qu'ils ont effectivement conservé les pratiques de leurs ancêtres, on avancera que la femme sao était aussi celle qui gérait la maison. Elle était une potière, pratiquait la pêche dans les marécages, cultivaient les produits maraichers et décorait les maisons cases). Les hommes sao étaient principalement des pêcheurs, des chasseurs, des agriculteurs et assuraient la défense de la cité.⁵⁷²

⁵⁶⁹ Abba Barka, 60 ans, Chef de carré, Habbena (entretien du 27/01/2012)

⁵⁷⁰ Abba Barka

⁵⁷¹ Abakar Saleh, conservateur du Musée sao-kotoko entretien du 22 janvier 2013.

⁵⁷² Zara Baba, 60 ans, potière, Gaoui, entretien du 23/01/2013.

L'industrie est la fille de la guerre et les Sao étaient souvent en conflit avec leur voisins Kanembu et Kanuri. Or, on ne peut résister à ces deux grands royaumes sans être autonome en termes de logistique militaire. Nous avons cité Ibn Furtû qui disait que les Tatala produisaient eux-mêmes leurs armes qu'ils trouvaient meilleures. L'autonomie technologique, la Capacité de production et la qualité technique de leurs armes sont des indicateurs d'une présence d'ateliers de productions locales. Pour soutenir notre hypothèse, lors des nombreuses fouilles effectuées sur ces sites dont les toutes dernières par Thomas Bauzou (université d'Orléans) et Tchago Bouimoin (Université de N'Djamena), des traces d'activités métallurgiques ont été découvertes sur plusieurs sites, ce qui implique sans aucune doute la présence de forgerons. Même si cette activité est presque abandonnée par les Kotoko, subsistent encore quelques forgerons que nous avons rencontrés.

Au Tchad et jusqu'à nos jours, le forgeron a un statut particulier. Il est appelé *hadad* en arabe dialectal. Au sein de certaines populations islamisées, le forgeron bien qu'essentiel à travers ses productions, est un intouchable. Il existe les castes de forgerons avec lesquels on ne doit pas se mélanger. Nombreux sont encore des jeunes qui refusent d'être dans la même classe qu'un enfant de la caste des forgerons. Les forgerons sont considérés comme des personnes impures et victimes de discrimination et de préjugés. Les Kotoko, Massa, Fali et les groupes apparentés, le forgeron a un autre statut ; celui tant désiré car il dispose d'un savoir-faire indispensable. Il est l'outilleur, l'armateur de la cité.⁵⁷³

Les deux forgerons⁵⁷⁴ kotoko que j'ai rencontrés à Kousséri et Gaoui semblaient à l'aise avec leur statut et leur métier. Là encore, ils disaient que leur savoir-faire leur venait de leurs ancêtres et qu'ils comptaient le transmettre à leurs enfants. Nous n'allons pas décrire leur savoir-faire ni la chaîne opératoire mais il importe de savoir la provenance de la matière première qu'ils utilisaient pour leur production.

⁵⁷³ Philippe Adoum, Gariam, 38 ans, Directeur de la documentation du Musée National du Tchad, entretiens entre 2009 et 2014.

⁵⁷⁴ Goni Ali, 62 ans, forgeron, Kousséri et Choukou Baba, 60 ans, Forgeron, Gaoui.

D'où provenaient le fer, le bronze et les différents métaux utilisés par les Sao, elle ? Voilà une question à laquelle les archéologues ne sont pas parvenus à répondre. Toutefois, comme nous l'avons souligné, des restes d'ateliers métallurgiques (bronze et fer) ont été mis au jour aux niveaux moyens de Makari et Midigué, sites appartenant au faciès Sao II.⁵⁷⁵ L'usage de ces lieux a été démontré par l'apparition d'étendues de terre rubéfiées, d'une épaisseur de 10 à 20 centimètres, et de scories répandues tout autour, et par la présence de fragments de tuyères et (Midigué) de creusets en céramique, de petite taille, dont l'une renfermait encore des traces d'étain, mais aucun objet de métal n'y a été découvert.

Selon l'historien et archéologue tchadien Tchago Bouimon, les activités métallurgiques remontraient à plusieurs millénaires dans le sud du Tchad.⁵⁷⁶ Les résultats des fouilles qu'il a menées indiquaient que la technique de la fonte du bronze à la cire perdue était bien connue des Sao.⁵⁷⁷ Avec quelque certitude, on peut admettre que cette technique de fabrication s'est répandue du Nord jusqu'aux territoires situés au sud du lac Tchad. Il est possible qu'elles aient été apportées dans la partie ouest de cette région par des peuples en contact avec les Sao ou à la suite d'emprunts aux mêmes sources.⁵⁷⁸

La proximité des Sao avec certains groupes comme les Massa ou les Moulgoui du sud laisse supposer qu'ils troquaient certaines matières premières dont des métaux.⁵⁷⁹ Pourtant, Wente-Lukas Renate⁵⁸⁰ qui a mené une étude sur le fer et les forgerons du sud du lac Tchad, pense les Kotoko ainsi que leurs prédécesseurs, ramassaient du minerai de fer près du fleuve Logone dans les régions situées autour

⁵⁷⁵ Lebeuf, 1977, op. cit. p.42.

⁵⁷⁶ Wente-Lukas Renate, « Fer et forgeron au sud du lac Tchad (Cameroun, Nigeria) », *Journal des africanistes*. 1977, tome 47fascicule 2. p. 107-122. Selon Wente-Lukas Renate, le fer est donc utilisé depuis plus de 1 000 ans par les populations du sud du lac Tchad. Au moment de l'arrivée des Européens, tous les groupes travaillaient le fer, en faisaient des instruments, des armes et des parures. La technique de la fonte était connue depuis longtemps et avait même atteint un haut développement en certains lieux. L'extension actuelle de la fonte du fer au sud du lac Tchad et la situation sociale particulière des forgerons fondeurs indiquent que la fonte du minerai et le travail de transformation du métal sont à considérer comme deux domaines distincts ».

⁵⁷⁷ J.-P. Lebeuf, *Archéologie tchadienne. Les Sao du Cameroun et du Tchad*. Paris, 1962, p.66.

⁵⁷⁸ W. R. Lukas, "Das Muyang-Massiv (Nordkamerun)", (1971-1972), *Afrika und Uebersee*, p. 219.

⁵⁷⁹ Tchago, Bouimon, *Aperçu sur les sites Sao, Toumaï action n°007 de mai 2007*, p.4.

⁵⁸⁰ Wente-Lukas Renate, « Fer et forgeron au sud du lac Tchad (Cameroun, Nigeria) », *Journal des africanistes*. 1977, tome 47 fascicule 2.

de Waza, Madagali et Mora, ce qui nous fait dire que les Sao savaient travailler les métaux. Ibn Furtû lui-même l'avait signalé lorsqu'il disait que les Sao-Tatala étaient des orgueilleux qui n'aimaient utiliser que les armes qu'ils produisaient eux-mêmes.⁵⁸¹

Ce qui est certains après l'analyse de ces différentes données, il est certains que chaque cité sao avaient au moins un atelier de forgeron et que ce dernier occupait une place centrale à travers ses productions. A la différence du statut qu'avait un forgeron en pays Kanembu, gorane, arabe, le forgeron Sao ne souffrait d'aucune discrimination mais bien au contraire. D'après le conservateur du musée Sao-Kotoko de Gaoui, c'était la lignée des forgerons qui creusait les tombes suivant certains rites sous le contrôle de prêtres du village. Décrivant la place et le statut du forgeron Jean Yves Marin écrivait qu'en :

« En retour de ses prestations de fossoyeur, toute la viande des animaux sacrifiés lors des funérailles et dont la peau a servi à recouvrir les morts, revient au forgeron. Il convient d'ajouter à cette rétribution tous les présents obligatoires faits au « forgeron » ou à sa femme lors de leurs autres activités (sacrifices, divination, accouchements, actes thérapeutiques, etc ⁵⁸². »

Le forgeron sao participait ainsi à toutes les activités et n'était ni un esclave, ni un sorcier, ni un étranger ; il était simplement un membre de la communauté.

7.2.1.2. Activités et économie

Lorsqu'il accéda au pouvoir, Idris Alauma s'était fixé pour objectif la réalisation des rêves de ses ancêtres : doter son pays d'un système économique et politique puissant.⁵⁸³ Il avait hérité d'un pouvoir affaibli par les guerres successives face aux *Sao-Ngafata* et *Sao-Tatala* notamment. Il entreprit d'unifier toute la métropole et de centrer tous les pouvoirs notamment politique, militaire et économique. Conscient de la position stratégique de son pays, il réorganisa la

⁵⁸¹ *Kitab Ghazawāt Kānim (K/K)*, ch. XIII ; par.2.

⁵⁸² J. Y. Martin, « Essai sur l'histoire précoloniale de la société Matakam », *Colloques Internationaux du C.N.R.S.* No 551. *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, publié sous la direction de Claude Tardits, Vol. I, Paris, 24-28 septembre 1973, p.225.

⁵⁸³ B. M. Barkindo, « Le Kānem-Borno : ses relations avec la Méditerranée, le Baguirmi et les autres États du bassin du Tchad », Bethwell A. Ogot, (dir.) 1999, *L'Afrique du XVIe au XVIIIe siècle*, UNESCO, p.546.

cavalerie pour ses expéditions, sa politique expansionniste et le contrôle des activités économiques notamment la circulation des biens.

Pour cela, il fit construire des embarcations de dimensions accrues furent apparemment pour franchir plus facilement les cours d'eau du lac Tchad et les ceux des environs. Pour s'assurer de sa domination sur les eaux et les activités économiques, il attaqua les groupes hostiles jusqu'à leur reddition. Ce fut le cas, notamment, des Sao-Ngafata, des Sao-Talata, des Dugurti, des Maya, des Ngizim et des Bedde.⁵⁸⁴ Certains, comme les Mukhulum, s'étaient soumis après avoir été battus, s'étaient engagés à verser un tribut en blé pour conserver leurs terres. En revanche, d'autres groupes dont les Sao-Ngafata, les Sao-Talata et les Dugurti, considérés par Ibn Furtû comme des irréductibles, étaient pour certains massacrés ou expulsés hors de la métropole.⁵⁸⁵

Le poids économique des Sao du temps d'Ibn Furtû est difficilement évaluable on sait néanmoins qu'ils pratiquaient la pêche, l'agriculture et la chasse. Graham qui a mené des fouilles en mettant l'accent la vie en pays firki et autour du bassin du lac Tchad,⁵⁸⁶ a divisé la région en cinq zones qu'il a nommé « éco-zone. » Celles-ci se trouvent à l'intérieur de la bande de savane sahélienne proche du lac Tchad, où les groupes humains se sont installés. Ils ont utilisé ces espaces en les exploitant économiquement, ce qui traduit leur maîtrise du milieu.⁵⁸⁷

A ces activités, s'ajoutent d'autres, à savoir la poterie et éventuellement les métiers liés à la construction. Des traces d'ateliers de forgeron ont été découvertes lors des fouilles mais leur taille et leur nombre ne permettent pas de dire s'ils occupaient une place importante dans l'économie.⁵⁸⁸ Le matériel funéraire a permis d'avancer des hypothèses sur une société probablement hiérarchisée. En effet, dans les urnes funéraires ont été découverts des bijoux dont certains fabriqués avec des

⁵⁸⁴ B. M. Barkindo, *ibid*, 1999, p.546.

⁵⁸⁵ *Ibid*.

⁵⁸⁶ Graham, Connah, *Three thousand years in Africa, Man and his environment in the Lake Chad of Nigeria*, Cambridge University Press, 1981, p.268.

⁵⁸⁷ *Ibid*.

⁵⁸⁸ Lebeuf, 1980, op. cit.

matériaux issus incontestablement d'importation.⁵⁸⁹ La vie était probablement fait au rythme de troc mais pas seulement car, de la monnaie a été découverte dans plusieurs buttes anthropiques anciennes ou occupées.⁵⁹⁰ Cette monnaie était encore largement répandue même pendant la colonisation. (Voir fig 7). Les pièces de monnaie étaient différentes tant dans leur forme que dans leur composition matérielle.

Selon Busino et Pareto qui ont travaillé sur le sujet,⁵⁹¹ les monnaies de cuivre (ou laiton ou de bronze), couramment utilisées sur les côtes du Golfe de Guinée, n'avaient cours qu'aux abords du lac Tchad et dans les régions voisines que, semble-t-il sous forme de bracelets dans l'Adamaoua occidental. Une pièce valait un vêtement de coton. De nombreux exemplaires de ce type ont été découverts dans les sépultures en urnes des sites sao ; ils servaient dans le commerce et faisaient partie des redevances dotales.

Les Kotoko installés sur les buttes anthropiques sao utilisaient même sous la colonisation, le terme « nnema » pour désigner certaines pierres et coquillages utilisés en guise de monnaie. On peut cependant avancer que ces monnaies de céramique étaient autrefois utilisées par les Sao car des similitudes ont été faites entre les pièces utilisées par les Kotoko et celles retrouvées dans les urnes funéraires.⁵⁹² Il nous est impossible de savoir si une institution était chargée de sa production et de la détermination de son taux réel. D'après Abakar Saleh, la valeur de la monnaie était évaluée selon la taille et le nombre de cornes que comptait chaque pièce.⁵⁹³

Les trocs étaient le principal système d'échange comme nous l'avons signaler ci-haut. Les Sao échangeaient bijoux, perles, poteries, outils divers qu'ils

⁵⁸⁹ Voir le catalogue.

⁵⁹⁰ Lebeuf qualifie ces « monnaies d'archaïques », comme si les Sao avaient existé pendant les temps modernes. Cette qualification choquante n'est que le reflet de l'image que portent les Européens de l'époque sur les sociétés africaines, qui jugent primitives avec les « institutions archaïques ».

⁵⁹¹ Giovanni Busino, Vilfredo Pareto, *Monnaie et para-monnaie dans les sociétés non-industrielles : Études et travaux*, Librairie Droz, 1970, p.68.

⁵⁹² J.-P. Lebeuf, « Monnaies archaïques africaines de terre cuite », in Giovanni Busino, Vilfredo Pareto, *Monnaie et para-monnaie dans les sociétés non-industrielles : Etudes et travaux*, Librairie Droz, 1970, p.68.

⁵⁹³ *Ibid.*

produisaient localement contre certains produits vivriers comme les céréales ou certaines matières premières comme le fer ou le bois. Les perles servaient de façon courante pour les échanges : grains d'enfilage, de cornaline⁵⁹⁴ (figo en kototo)⁵⁹⁵ de pâte de verre bleue, et petits disques découpés dans des coquilles d'œufs d'autruche (targie en kotoko), abondants dans les buttes anthropiques sao.⁵⁹⁶

Selon Connah, l'une des deux principales zones écologiques, correspondant au pays sao, est constituée par des plaines argilo-limoneuses « firki » au sud du lac Tchad, ayant permis le développement de la culture du sorgho et l'implantation d'habitats permanents et de groupes. L'autre zone est formée par les régions sableuses à l'Ouest du lac Tchad et la vallée de la Yobé, favorables à la culture du millet, à la pêche et à l'élevage.⁵⁹⁷ Ce qui fait d'eux des producteurs de céréales pour assurer leur autosubsistance domestique. Les produits issus de l'agriculture de la pêche et de la poterie étaient troqués contre du bétails. Les trocs étaient probablement élargis aux produits liés aux industries de matériels de guerres, d'outillages de pêches ou de navigation et des prestations de services divers.⁵⁹⁸

⁵⁹⁴ Giovanni Busino, Vilfredo Pareto, *Monnaie et para-monnaie dans les sociétés non-industrielles* Librairie Droz, 1970, p.76

⁵⁹⁵ Figo : Figwe pluriel en kotoko.

⁵⁹⁶ M. Griaule et J.-P. Lebeuf, *ibid.* II P. 24-37.

⁵⁹⁷ Claustre Françoise, « Treinen-, Graham Connah, Three thousand years in Africa », *Journal des africanistes*, 1982, Vol. 52, Numéro 1, p. 196.

⁵⁹⁸ Abakar Saleh.



Figure 7 : Monnaies sao au Musée de la Rochelle (ph. Manga Makrada M.)

Si les Sao produisaient eux-mêmes leurs armes dont ils étaient si attachés, comme l'avait décrit Ibn Furtû, cela explique qu'ils déposaient d'un savoir-faire qui leur offrait un avantage militaire et économique. On peut à juste titre supposer que ces armes étaient exportées vers d'autres cités et qu'en retour ils importaient divers produits pouvant aller des matières premières à des produits finis.

7.2.2. Rites et croyances

L'une des raisons avancées par Ibn Furtû pour justifier les expéditions d'Idris Alauma et les musulmans contre les Sao est leur haine des musulmans.⁵⁹⁹ Ibn Furtû rapporte que Dunama Dibalemi⁶⁰⁰ qui a régné de 1023 à 1242 s'était acharné sur certaines pratiques locales liées aux cultes, en détruisant notamment le totem

⁵⁹⁹ Ibn Fartua, A. *History of the First Twelve Years of the Reign of Mai Idris Aloma of Borno (1571-1583) Together with the Dīwān of the Sultans of Borno and Girgam of Magumi*, London, Frank Cass and Co. Ltd. 1970, Chap. 10, 13.

⁶⁰⁰ Dounama Ier ou Dibbalami Dunama Selmami est un roi (maï) du Kanem-Bornou (1221-1259), fils du maï Selmaa ben Bikorou (1194-1221) et de Dibbala. Heinrich Barth, *Voyages et Découvertes Dans L'Afrique Septentrionale et Centrale Pendant les Années 1849 A 1855* : Traduction de l'Allemand Par Paul Ithier, Adeg Graphics LLC, 1 janv. 1999

« mune ». ⁶⁰¹ La destruction de ce totem n'avait pas reçu le consentement de tout le monde, ce qui confirme que les populations locales ne pratiquaient pas toutes la même religion en l'occurrence l'islam mais que malgré son expansion, beaucoup restaient attachés à leurs pratiques ancestrales.

D'après l'imam Furtû, les *Sao-Ngafata* et les *Sao-Tatala* étaient des païens qui refusaient la conversion à la nouvelle religion : l'islam. Cette religion était exogène. ⁶⁰² En réalité, les Sao étaient des croyants qui n'entendaient pas troquer leurs pratiques ancestrales, leurs propres rites et leurs propres divinités au profit d'autres.

Selon le conservateur du musée Sao-Kotoko, les Sao pratiquaient plusieurs cultes tout en ayant en commun certaines pratiques et croyances. ⁶⁰³ La croyance occupait une place importante dans la vie communautaire et individuelle. Ils pratiquaient le totémisme, le culte des ancêtres, des astres et vénéraient certains animaux et divinités des eaux. Le culte des ancêtres était très présent mais pratiqué de manière isolée, clanique ou collective. Ces cultes représentaient chacun quelque chose de spécifique, d'intime, un hommage ou une vénération à un ancêtre divinisé.

Les résultats de fouilles archéologiques indiquent que l'essentiel des gisements exploités correspondaient à des lieux de cultes qui, Selon Jean-Paul Lebeuf, appartiendraient à plusieurs catégories. ⁶⁰⁴ Ce qui faisait du pays sao un territoire d'histoires, de techniques, de guerre, de croyances et de spiritualité. À certains endroits, comme Azeguène et Damazoué, les chercheurs avaient découvert regroupées sous un grand arbre, des figurines et de la vaisselle rituelle. ⁶⁰⁵ À Goulféi, c'est un petit nombre de figurines humaines accompagnées de vases à offrandes qui ont été mises au jour au pied de la muraille. Ces éléments ajoutés à nombreux autres indiquent que l'essentiel du matériel archéologique sao dont

⁶⁰¹ *Dīwān*, 1977, par. 17.

⁶⁰² Ibn Fartua, A. *History of the First Twelve Years of the Reign of Mai Idris Aloma of Borno (1571-1583) Together with the Dīwān of the Sultans of Borno and Girgam of Magumi*, London, Frank Cass and Co. Ltd. 1970, Chap. 10, 13.

⁶⁰³ Abakar Saleh.

⁶⁰⁴ J.-P. et A. Lebeuf, 1977, *op.cit.*, p.41.

⁶⁰⁵ *Ibid.*

provient d'objets de rituels. Le culte du varan et des génies des eaux étaient les plus courant et demeurent encore de notre jour pratiqué au sein de certaines communautés kotoko qui admettent l'hériter de leurs ancêtres.

Selon les Kotoko, le choix des emplacements des buttes anthropiques est aussi lié des rites et pratiques. Si aujourd'hui ils n'édifient plus de nouvelles buttes anthropiques, celui-ci était inspiré par le varan totem. En effet, ce choix ne se faisait pas au hasard. Pour eux, c'était le varan qui indiquait au prêtre l'emplacement où devait être édifié la butte, la longueur et la hauteur des murailles ainsi que le choix des différents bâtiments et du cimetière de la cité. Tout cela était précédé par un certain nombre de pratiques et de sacrifices. Il consistait à emmurer un couple de jeunes garçon et fille lors de l'édification de la muraille.⁶⁰⁶ Ce n'est qu'après avoir réalisé ces pratiques que pouvait débiter le partage des terres habitable et cultivables. C'est ce que Joël Bonnemaïson appelle géosymbole qui est « l'empreinte dans un milieu d'une écriture chargé de mémoire. Peuvent être considérés comme géosymbole, tout lieu, site, espace, itinéraire accident naturel, source de construction humaine qui donne sens au paysage et par là exprime et conforte l'identité des peuples et ethnies ».⁶⁰⁷

Les Sao avaient aussi des pratiques spécifiques liées à leur activité de pêcheurs. Ils pêchaient notamment dans les eaux du lac Tchad leur expulsion de la région et des fleuves Chari et Logone. La proximité avec les cours d'eaux leur donnait un certain avantage et leur conférait un certain savoir-faire sur d'autres populations. Des eaux, leur existence sociale, économique et stratégique en dépendait. « C'est pour remercier la nature et les divinités pour les avantages qu'elles leur donnaient que nos ancêtres vénéraient les créatures aquatiques et principalement le varan, l'hippopotame, le poisson, le lamantin et les génies des eaux. »⁶⁰⁸

Ces animaux vénérés sont représentés dans plusieurs statuettes découvertes lors des fouilles où encore gardés précieusement par certains Kotoko. Elles

⁶⁰⁶ Cette pratique d'emmurement était très répandue en pays kotoko et surtout dans le royaume du Baguirmi.

⁶⁰⁷ J. Bonnemaïson, *la Géographie culturelle*, Paris 2^e Ed. du CTHS, P.71-88.

⁶⁰⁸ Abakar Saleh.

essentiellement en terre cuite mais d'autres sont faites avec d'autres matériaux. Les nombreuses figurines animales mises au jour ne représentent pas que les mammifères aquatiques comme les hippopotames et les lamantins qui font partie d'un rituel relatif au culte du génie de l'eau, considérés comme le gardien des âmes des défunts avant sa réincarnation dans le corps de leurs descendants mais aussi des chiens de chasse, des éléphants et des lions.

Le génie des eaux était aussi le gardien des animaux sauvages, fondateurs de cités, initiateurs des techniques ou inspireurs.⁶⁰⁹

Certains objets jouaient un rôle prophylactique. Ils symbolisaient l'aspect femelle du génie aquatique (sous la forme d'un poisson), sa monture mythique (dont on dit populairement qu'elle est un cheval), le tambour avec lequel le génie était censé appeler les hommes pour les entraîner dans le fleuve. Ces objets étaient portés au cou ou au poignet pour éviter le piège ainsi tendu.⁶¹⁰ Ces figurines ne représentent pas seulement les animaux qu'ils chassaient mais aussi ceux qu'ils vénéraient.⁶¹¹

Marcel Griaule et Jean-Paul Lebeuf ont rapporté quelques anecdotes à propos de certaines pratiques totémiques ou liées au culte des génies des eaux en pays kotoko. Selon les deux chercheurs, au cours d'une enquête, ils avaient des informations concernant une chèvre noire qui sortait de terre lorsqu'un prêtre soufflait dans une corne.⁶¹² Comme beaucoup de populations riveraines, il est de tradition de rendre un culte aux génies de l'eau qui sont les maîtres de toutes les activités qui s'y déroulent.⁶¹³

Dans plusieurs gisements ont été mise à jour par les Lebeuf, des ateliers enfantins marqués par la profusion d'objets de tailles réduites en terre cuite, ustensiles d'adultes, engins de pêche et pirogues, armes, récipients, instrument de

⁶⁰⁹ *Ibid.*

⁶¹⁰ J.-P. Lebeuf, « Signification de la céramique Sao (Tchad) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 104e année, N. 1, 1960. p.400.

⁶¹¹ <http://www.universalis.fr/encyclopedie/tchad/2-une-histoire-mouvementee/> (12/04/2014).

⁶¹² J.-P. Lebeuf et M. Griaule, « Fouilles dans la région du Tchad », *Journal de la Société des Africanistes*, 1951, vol. 21, Numéro 1 p. 3.

⁶¹³ Dominique, Auzias, Jean-Paul, Labourdette, *Tchad*, Le Petit futé, 2010, p.30.

musique, et de jouets, billes, pions, statuettes de cavaliers et de leur monture, animaux de toute sorte, personnages dressés. Ces emplacements, situés à l'écart des habitations et proches de la surface (Sao II) et sur des buttes anthropiques plus anciennes devenues des lieux de culte (Sao I), pourraient correspondre probablement à des places d'initiation.⁶¹⁴

En nous appuyant sur la tradition orale, les résultats des fouilles archéologiques, et les pratiques qui perdurent encore en terre anciennement sao et chez leurs descendants ainsi que dans beaucoup de sociétés africaines, nous pouvons avancer que les Sao païens, pratiquaient des cultes divers et faisaient des offrandes aux ancêtres et aux divinités avant chaque saison de culture ou après les récoltes. Les Sao, comme beaucoup d'autres peuples, croyaient que les défunts vivaient, même après la mort, ce qui a permis à Spencer Trimingham de dire que le culte était l'un des piliers de la civilisation sao. Pour lui, elle était fondée sur trois éléments : des petits États constitués à partir de villes murées, la royauté divine, le meurtre rituel du roi et une hiérarchie complexe des institutions politiques.⁶¹⁵

Pour les Sao, la mort ne serait qu'une étape de la vie qui se poursuivait avec un corps immatériel. Selon Ahmat Gana, un de nos informateurs kotoko,

« Pour les Sao, les morts n'étaient pas totalement partis, c'est pourquoi ils leur rendaient des cultes et leur faisaient des offrandes. La croyance au pouvoir agissant des ancêtres était grande. Ceux-ci pouvaient, depuis l'au-delà, influencer en bien et en mal la vie du vivant. Pour bénéficier de la bénédiction de leurs aïeux, chaque Sao était en relation avec les siens et restait en contact avec ces divinités, à travers leurs représentations sous forme de statuettes⁶¹⁶. »

Cette pratique est similaire au vaudou que l'on trouve actuellement au Bénin et en Haïti.

Selon lui,⁶¹⁷ des offrandes étaient faites à la divinité chargée de faire tomber ou de réguler la pluie. S'il est difficile de savoir comment se déroulaient les cultes, on peut avancer que les pratiques ne devaient pas être loin de celles de leurs

⁶¹⁴ Lebeuf, 1977, op. cit. p.42.

⁶¹⁵ S. Trimingham, *A History of Islam in West Africa*, 1962, London P.104-105.

⁶¹⁶ J.-P. et A. Lebeuf et. 1977, op.cit., p.65.

⁶¹⁷ Ahmat Gana, Maltam (Cameroun), 65 ans, paysan, entretien du 17 janvier 2013.

descendants les plus proches. En se basant sur les pratiques observées chez les Kotoko qui disent les avoir héritées des Sao, il nous raconte que :

« C'était un prêtre qui dirigeait les cérémonies. Celui-ci recevait, en guise d'offrande, des graines ou de la boisson aux céréales qu'on lui apportait et les déposait dans le temple où il était le seul à accéder. C'est dans le temple qu'il présentait les offrandes des habitants aux dieux et génies. Ceci se passait juste après la tombée de la première pluie qui sonnait le début des activités de culture. Chez les Massa, on faisait de même, mais une grande cérémonie de danse collective était organisée pour faire les offrandes aux dieux, tout en les remerciant d'avoir fait tomber la pluie et les priant de permettre que les prochaines récoltes soient meilleures. ⁶¹⁸»



Figure 8 : Statuettes mises au jour dans un cimetière sao (source J.- P. Lebeuf.)

⁶¹⁸ Ahmat Gana

Les pratiques culturelles des ancêtres, très répandues dans le pays Sao, perdurent encore chez certains de leurs descendants en dépit de la présence de l'islam et du christianisme pratiqués avec du syncrétisme religieux.⁶¹⁹ Les raisons de la présence du culte des ancêtres est expliquée dans la tradition orale chez les Kotoko selon lesquels : « En des temps très anciens, un ancêtre (indéterminé) étant près de la mort (perdu, assoiffé, blessé, malade) en appela à Dieu. Alors qu'il désespérait de tout, un animal surgit et lui indiqua les voies du salut en disant "Souviens-toi de tes ancêtres" ».⁶²⁰

Comme nous l'avons mentionné ci-haut, il s'agit d'une pratique commune à toutes les religions sans implication de dieux. En Afrique, les cultes sont rendus aux ancêtres sanctifiés, voire déifiés ou honorés à travers des rites et des prières, des offrandes et des hommages, pour implorer ou maintenir leur bienveillance. Les bonnes actions envers les âmes des ancêtres, souvent représentées par des masques ou statuettes, les gages de bénédictions, protection et bienveillance. La dévotion due aux ancêtres s'inscrit donc dans une volonté d'harmonie entre l'au-delà et le monde physique des hommes. Si cette harmonie n'est pas respectée, il se crée un déséquilibre, qui peut être néfaste pour l'homme comme pour le reste de la création. C'est dans ce souci, que le totémisme de la tradition spirituelle africaine existe, mais entre les hommes et les autres éléments de la création, animal, végétal, le plus souvent. Le culte des ancêtres doit être distingué de celui des morts. Un ancêtre est rendu vivant et sa présence se ressent dans le quotidien. Ainsi, en examinant les données ethnographiques, on remarque pourtant qu'il ne subsiste pas ou très peu de dogme concernant la vie future, parmi ceux qui observent le culte des ancêtres en Afrique.⁶²¹ Le futur importe peu mais le passé est un âge d'or qui nécessite une attention générale. L'ancêtre est rendu vivant et n'est jamais parti tel que le montre le poème de Birago Diop.⁶²²

⁶¹⁹ Abakar Saleh.

⁶²⁰ Raconté par Adam Issa, paysan Kotoko, Gaoui, 65 ans entretien du 24/12/2013.

⁶²¹ M. Fortes et G. Dieterlen, *African systems of thought, international african institute oxford university press for internat.* Afr. Inst, London, 1966, p.143.

⁶²² B. Diop (1906-1989), « Souffle des ancêtres », *Leurres et lueurs*, Présence Africaine, Dakar, 1960.

« ... Ceux qui sont morts ne sont jamais partis
Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire
Et dans l'ombre qui s'épaissit,
Les morts ne sont pas sous la terre
Ils sont dans l'arbre qui frémit,
Ils sont dans le bois qui gémit,
Ils sont dans l'eau qui coule,
Ils sont dans la case, ils sont dans la foule
Les morts ne sont pas morts ⁶²³ ... »

Les statuettes représentent les ancêtres et à travers chaque objet, est identifié un aïeul. Les cultes étaient personnels, individuels ou organisés par toute une communauté. Un village regroupait habituellement à l'exception des femmes souvent venues d'autres cités, des personnes ayant en commun un ancêtre. Une statuette représentant le fondateur de la lignée ou du clan était détenue par un chef de clan qui la transmettait à un autre. Le culte collectif était saisonnier organisé ou organisé à l'occasion d'un événement comme un décès, une naissance, catastrophe ou avant et après les récoltes. L'ancêtre divinisé était consulté en cas de doute, d'interrogation ou avant la prise d'une décision importante comme attaquer une cité ennemie. A travers le prêtre du village, l'ancêtre bénissait ou maudissait ses descendants selon leurs actions. Honoré, il veillait sur la cité et la protégeait mais il pouvait en cas de déshonneur ou d'oubli, la maudire ou l'exposer à des malédictions ou d'envahissement par les adversaires.

Chez les Sao comme dans plusieurs populations d'Afrique, les jumeaux étaient considérés comme ayant un pouvoir particulier ; celui de bénir ou de maudire. Les parents de jumeaux étaient respectés et eux-mêmes prenaient soin de leurs enfants, de peur de subir des châtements. Pour les Sao, d'après la tradition orale que recueillie, la naissance de jumeaux était un événement très particulier auxquels toute la cité accordait une importance capitale.⁶²⁴ Le mythe fondateur des Sao raconte qu'ils sont les descendants de deux jumeaux. Selon Baba Gombo,

« Les jumeaux sont plus encore considérés comme la réincarnation non seulement des ancêtres mais aussi des fondateurs ». Ainsi, après la naissance de jumeaux, on

⁶²³ *Ibid.*

⁶²⁴ Entretien avec Abakar Saleh et Iya Kaka le 12/01/2013.

modelait de belles statuettes suivant le sexe des nouveau-nés. Celles-ci pouvaient être humaines ou animales ou anthropomorphes. Elles étaient présentées suivant certains rites aux nouveau-nés puis on les enterrait sous un arbre et dans des vases rituels à l'attention des ancêtres ou des dieux, généralement non-loin de la cité⁶²⁵. »

Cette pratique perdure encore dit chez certains kotoko en dépit de l'islamisation de la population. Adamou Issa qui a été notre interlocuteur à Maltam au Cameroun pense que certaines pratiques présentes en pays kotoko ont été héritées des Sao. Pour lui,

« Les Kotoko gardent encore jalousement certaines pratiques malgré que l'islam soit très présent. Nous savons que nos ancêtres ont été jaloux de leur culture et leurs croyances auxquelles ils tenaient tant, c'est pour cela que les musulmans les ont combattus ; nous n'allons pas abandonner notre passé⁶²⁶. »

Ces statuettes, qu'elles fussent animales, humaines, anthropomorphiques, en argile ou en métal, avaient toutes une fonction. Certaines étaient fabriquées pour attirer la bienveillance des ancêtres tandis que d'autres étaient façonnées à des fins thérapeutiques, susceptibles d'absorber le mal en cas de maladie, comme le rapporte Lebeuf, car le mal était perçu comme un fait d'origine surnaturelle.⁶²⁷ Les petits objets, bijou, amulettes découvertes étaient portés en contact avec le corps à l'endroit où l'on avait mal pour que leurs vertus thérapeutiques pussent avoir leurs effets. Lebeuf relève que les traces d'usure, notables sur certains d'entre eux, confirment les informations reçues sur les fonctions de ces objets. Chacun portait sur lui un objet particulier, pouvant avoir différentes fonctions allant de la protection à la guérison en passant par le désenvoûtement, le bonheur ou la présence d'un être cher disparu. Lebeuf rapporte que :

« La plupart de ces simulacres appartenaient au culte des ancêtres ; destinés à être le support des âmes des morts, ils étaient placés sur des autels aménagés dans les habitations où un culte familial leur était rendu. D'autres, issus de cette même catégorie, étaient déposés dans des sanctuaires publics (comme celui de Tago qui en

⁶²⁵ Baba Gombo, 62, paysans, Habbena (le 12/01/2013)

⁶²⁶ Adamou Issa, 65, commerçant, Maltam, kotoko entretien du 20/01/2013

⁶²⁷J.-P. Lebeuf, « Signification de la céramique Sao (Tchad) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions des Belles-Lettres*, 104e année, N. 1, 1960. p.400.

a livré des centaines d'exemplaires) par des pèlerins venus des environs. Les figurations d'animaux sont, en général, celles de mammifères aquatiques⁶²⁸. »

Un examen attentif et prolongé des Kotoko et de leur tradition orale, a permis aux Lebeuf de décoder les systèmes de croyance et les rituels où s'inscrivaient les figurations humaines et animales en terre cuite.⁶²⁹ Nous nous sommes aussi intéressés à ces populations et nous avons observés que les Kotoko s'accordent sur l'observation des rites, leurs rapports avec les ancêtres et sur les origines de ces pratiques. Elles sont propres et inhérentes aux villages kotoko que nous avons visités.

Les Kotoko n'indiquent néanmoins si les ancêtres dont il est question sont directement des Sao. Il s'agit le plus souvent des fondateurs de leurs clans tout tribus ou les premiers occupants et bâtisseurs des buttes anthropiques. Or, on sait d'après l'étude de ces buttes anthropiques que certaines dates du V^e siècle avant notre JC.⁶³⁰

⁶²⁸ *Ibid.*

⁶²⁹ A.M.D. Lebeuf, 1969, *op. cit.*, p.24.

⁶³⁰ Lebeuf 1960, *op. cit.*, p.43.

LA TROISIÈME PARTIE :
NAISSANCE D'UN MYTHE, D'UNE CIVILISATION ET DE LA
DISPARITION D'UN PEUPLE : LES « SAO »

Chapitre 8 : Naissance et développement du mythe sao

La tradition orale n'est jamais restée figée ; elle évolue dans le temps et dans l'espace. Selon l'endroit où l'on se trouve, l'on est soumis à différentes hypothèses sur les Sao. Les influences culturelles et ethniques ont eu des impacts sur la naissance, le développement et la transmission de la connaissance de ces populations. Les légendes et les mythes se développent si vite qu'elles finissent par se compléter à défaut de se contredire. C'est dans ce sens que Levy Strauss disait : « On dirait que les univers mythologiques sont destinés à être pulvérisés à peine formés, pour que de nouveaux univers naissent de leurs débris. »⁶³¹ Ainsi, l'on est soumis à différents types de discours sur ces populations. Et ces discours changent en fonction de l'endroit où l'on se trouve et de celui qui les tient. Au sein d'un même groupe ethnique, plusieurs discours sont tenus pour expliquer soit la taille, soit le savoir-faire et savoir-vivre, soit les pratiques culturelles ou encore la disparition des Sao. Ainsi, les Kanembu n'expliquent pas la disparition de ces populations de la même manière que les Kotoko, les Kanuri ou les Massa. Les Kotoko eux-mêmes ne s'accordent pas sur certaines informations !

Il ne faut pas négliger l'importance des religions monothéistes dans la création des légendes sur les Sao. Ainsi, selon que l'on chrétien, musulman ou animiste, l'explication à sur la disparition des Sao est différente. On sait pourtant d'après les sources écrites ainsi qu'avec la tradition orale, que-les Sao étaient des animistes, et pourtant, chacun tente de « s'accaparer leur histoire ou leurs origines » en les rapprochant de sa propre croyance religieuse.

⁶³¹ L. Strauss, "The Structural Study of Myth", "MYTH, a Symposium", *Journal of American Folklore*, vol. 78, n° 270, oct.-déc. 1955, P. 428-444.

De ce fait, pour les uns, les Sao seraient originaires d'Irak : ils seraient arrivés aux alentours du lac Tchad à bord d'une arche, celle de Noé.⁶³² Cette légende tient sa référence à l'Arche de Noé dans le livre Genèse de l'Ancien testament.⁶³³ L'incapacité d'expliquer l'origine réelle des Sao conduit les auteurs de ces légendes à faire un rapprochement avec des événements et personnages bibliques. Cette hypothèse sur les origines orientales des Sao est très répandue, y compris chez les musulmans et les animistes. D'autres chercheurs, en l'occurrence Dierk Lange, ont soutenu cette idée en décalage total avec ses travaux antérieurs. Ces affirmations contredisent raisonnablement les travaux scientifiques qui reconnaissent en cet espace le berceau de l'humanité ou encore, les informations de l'imam Furtû qui affirme qu'ils sont les autochtones des abords du lac Tchad.

Pour les autres, les Sao viendraient du pays des Pyramides. « Les Sao viennent de loin, du pays des pyramides où ils ont été les architectes, bâtisseurs des pyramides. »⁶³⁴ Cependant, on ne retrouve pas seulement les pyramides en Égypte, mais aussi en Éthiopie et au Nord Soudan. Les Sao seraient arrivés à la suite de différends avec un pharaon qu'ils servaient en tant que prêtres, architectes et gardes. Après leur refus d'intégrer l'armée égyptienne, les Sao étant pacifiques, le pharaon ordonna leur exécution, ce qui les poussa à quitter l'Égypte.⁶³⁵

8.1. La tradition orale comme vecteur de l'histoire et affabulations

Authentique bibliothèque, souvent source précieuse et indispensable, la tradition orale est la principale et première mine d'informations, et cela non seulement pour l'Afrique. Comme l'indiquait Szemin'ski Jan à propos de la tradition orale chez les inca, ce qui paraît historique ne peut pas forcément l'être.⁶³⁶ Selon lui,

« (...) dans les Andes, l'inexistence – ou la faible diffusion – de l'écriture, l'inépuisable discussion sur la possibilité pour les khipus de transmettre des récits et

⁶³² Adoum Saleh, conservateur du Musée Sao-Kotoko.

⁶³³ Bible : Genèse chapitre 6 au 9.

⁶³⁴ Abakar Saleh.

⁶³⁵ S. Azombo-Menda, *Séquence et signification des cérémonies d'initiation So*, Université de Paris 5, 1971, 684 p. (Thèse).

⁶³⁶ Szemin'ski Jan, « La tradition orale comme source historique. Le « Livre II » du Ophir de España de Fernando de Montesinos », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2/2006 (61^e année), p. 299-336.

pas seulement des comptabilités, et le complet oubli du fait que les savoirs, le pouvoir comme les divinités se transmettaient au même titre que la terre et les droits sur l'eau, tout cela explique notre inertie, et cette paresse⁶³⁷. »

Pour ainsi dire, la transmission de l'information par l'oralité n'est pas spécifique à l'Afrique. L'absence de l'écriture dans certaines parties de ce continent est comblée par la tradition orale qui y est très présente. Elle occupe une place considérable dans les études et la description du passé lointain ou récent de l'Afrique. Nous admettons volontiers qu'elle n'a pas fait l'objet d'un recueil général et d'une publication assemblée qui permettrait des études comparatives. Multiforme et disparate, elle est livrée de génération en génération de manière formalisée, formelle ou informelle tout en variant d'une contrée à une autre.

Dans certains cas, comme celui des Sao, il est essentiel de considérer la tradition orale comme fondamentale, étant la seule en mesure d'apporter certaines informations qu'il faut prendre et analyser méthodiquement. Pour les Sao, c'est la source première des chercheurs pour répondre aux questions jusqu'ici sans réponse de la science et l'archéologie. Bien que précieuse, la tradition orale est souvent un élément auquel il ne convient pas d'accorder un crédit scientifique car, elle est souvent sujette à la partialité.

Selon Mveng Engelbert,

« L'histoire négro-africaine est écrite en œuvres d'art. Le déchiffrement de cette histoire ouvre une page d'épigraphie singulière et inédite. Il n'est plus vrai de dire que l'histoire négro-africaine manque des documents écrits, ce qui est, c'est que souvent nous sommes analphabètes devant son écriture⁶³⁸. »

La tradition orale, et surtout les légendes, font état de descriptions regorgeant d'extrapolations et souvent sans limites. Hampâté Bâ disait : « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle ». Et c'est bien parce qu' : « en Afrique, à chaque fois qu'un vieillard traditionaliste meurt, c'est une bibliothèque inexploitée qui brûle. »⁶³⁹ Dans le continent noir, la tradition orale reste encore omniprésente et aucune tentative de reconstruction ou de déconstruction de

⁶³⁷ *Ibid.*

⁶³⁸ E. Mveng, 1980, p.152.

⁶³⁹ A. Touré, Ntji Idriss Mariko, *Amadou Hampâté Bâ, homme de science et de sagesse : Mélanges pour le centième*, Paris, Karthala, 2005, p.56.

l'histoire ne peut se faire sans elle ; c'est pourquoi, nous lui accorderons une place importante dans cette thèse. Peut-on faire un essai historique sur ces populations sans se référer à la tradition orale et aux nombreuses légendes, contes, chants et autres anecdotes ? Nous sommes tentés de dire que cela semble impossible jusqu'à preuve du contraire. Néanmoins, il importe d'accorder aux sources orales une place de premier choix tout en les utilisant à bon escient.

Jusqu'à une époque récente, le passé de l'Afrique n'avait pas été suffisamment étudié par les historiens, assez peu qualifiés sur le sujet. Pour Ali al'Amin Mazrui, cela complique les choses car, comme

« ... il est impossible de parler de science sans savants, ou de poésie sans poètes, il ne peut y avoir d'histoire sans historiens. Dans ce sens précis, il est sans doute vrai que, pour un grand nombre de sociétés africaines, l'histoire vient de naître. Cela ne signifie pas que ce qui mérite d'être consigné ne se produit que maintenant, mais ce qui mérite d'être étudié dans toute l'histoire de ces sociétés commence seulement aujourd'hui à être étudié⁶⁴⁰. »

Dans une région où la tradition écrite est absente, il est difficile de transmettre fidèlement une connaissance ou des informations. L'absence de tradition écrite Ce manque, dans certains pays africains, a été fatal rendant presque complexe le leur passé. Beaucoup disent que les griots existent afin de transmettre de génération à génération les temps anciens, mais leur apport reste très limité, subjectif, perdant son authenticité à travers les âges.

La culture sao a évolué entre deux modes de transmission de l'écriture incarnés par les auteurs de langue arabe, dont principalement l'imam Furtû, à l'oralité. L'imam kanuri qui connaît bien les *Sao-Ngafata* et les *Sao-Tatala*, décrit dans ses chroniques consacrées aux expéditions de son maître le Maï Idriss Alauma, les évènements comme une sorte de « propagande ». Quoiqu'il en soit, il constitue la seule source d'origine androgène confirmant l'existence de ces populations, presque niées par la tradition orale, en mettant en avant l'aspect mythique, venu probablement plus tard.

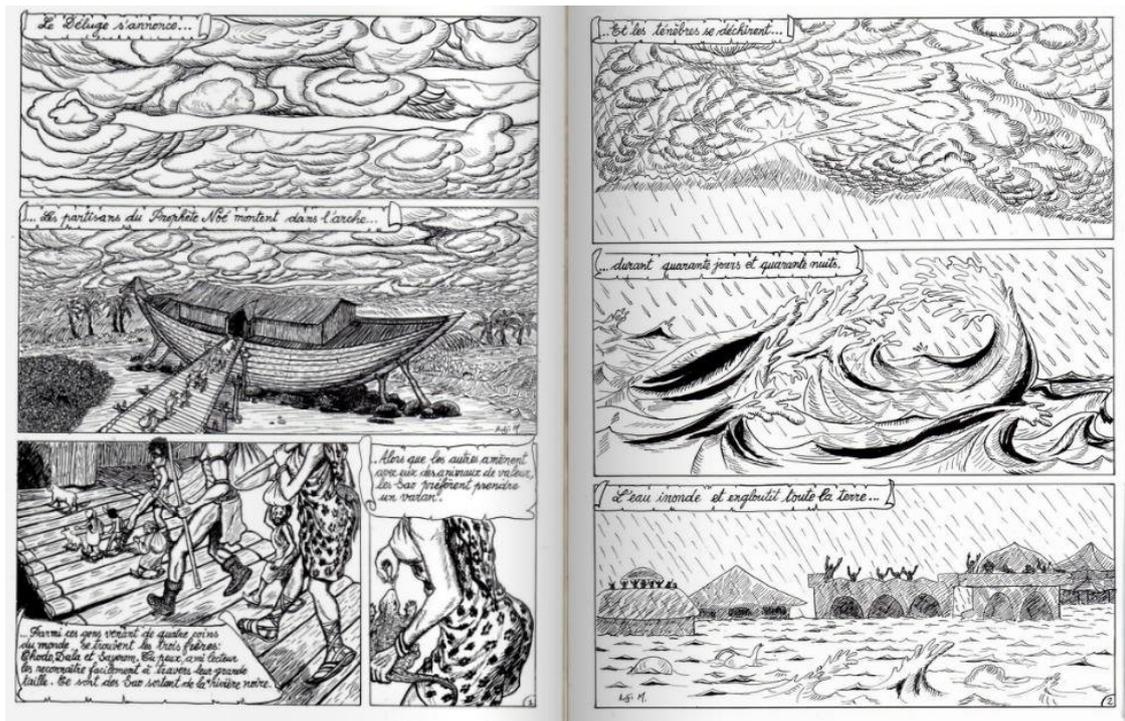
⁶⁴⁰ Ali al'Amin Mazrui, (1984) « La subjectivité et l'étude de l'histoire contemporaine : problèmes politiques, psychologiques et méthodologiques », *La méthodologie de l'histoire de l'Afrique contemporaine* (Unesco) Histoire générale de l'Afrique Études et documents 8, 1984, p.21.

L'autre mode de transmission du savoir est incarné par la tradition orale à travers les légendes. Même si l'écriture était absente en terre sao, les peuples qui les ont combattus avaient au moins un lettré en la personne d'Ahmat Ibn Furtû.⁶⁴¹ Ceux-ci n'hésitèrent donc pas à les évoquer, souvent de manière désavantageuse. Dans une région où l'islam commençait par s'installer peu à peu avec une visée hégémonique, il était difficile d'envisager, un peuple ou un groupe de populations animistes, résister. La tradition reprise dans tous les écrits anciens et modernes utilise toujours le mot « sao » pour désigner les groupes humains qui, depuis des temps immémoriaux, s'implantèrent dans la vaste plaine tchadienne. Ces populations ainsi nommées, restent néanmoins liées entre elles, en opposition avec les autres peuplades voisines, par leur culture ou simplement par leurs « traits physiques ».

Il importe aussi de souligner que la qualité des sources est fondamentale : leurs origines pourraient être discutables et la manière de les interpréter peut mener à des contresens ou à des manipulations, notamment lorsqu'elles sont tendancieuses.

Des Sao, il n'y a que des informations très généralistes, et celles qui sont liées aux noms de personnes, de souverains ou relatives aux généalogies sont inexistantes. Les légendes tentent parfois maladroitement ou subtilement, de nommer les personnages, mais cela n'est que très aléatoire, sans force de conviction. Les chronologies restent difficiles à déterminer dans la tradition orale.

⁶⁴¹ On peut estimer que les chroniques d'Ahmat Ibn Furtû sont destinées à un public bien défini et que plusieurs de ses contemporains devaient savoir lire et écrire l'arabe. On sait que l'islamisation est souvent accompagnée par l'apprentissage de la langue arabe par les nouveaux convertis. On peut avancer et que plusieurs de ses contemporains Kanuri devaient savoir lire et écrire en langue arabe.



Document 10 : Dessin tiré de la bande dessinée « sao » d'Adji Moussa⁶⁴²

Comme le souligne Vassina, « c'est la confrontation de nombreuses généalogies qui permet de vaincre ces difficultés (chaque lignée ne détient en général que la sienne) : les plus longues semblent les moins tronquées, et si plusieurs d'entre elles, indépendantes, s'accordent sur le nombre des générations, on peut le tenir pour acquis ». ⁶⁴³

Le griot, est le plus souvent considéré comme « l'historien », en mesure de transmettre l'histoire à travers ses chansons. Ses méthodes sont souvent très tendancieuses, très limitées dans le temps et dans l'espace, qu'il se fixe volontairement ou non. De plus, Il ne raconte que l'histoire qu'il juge bonne étant plutôt partisan des épopées.

Les sources orales mises à profit dans ce travail, sont les fonds recueillis lors d'entretiens sur le terrain. Les enquêtes orales étaient perçues comme étant du ressort des ethnologues, sociologues ou anthropologues et, moins des historiens qui, dans ce cas, doivent se baser sur des sources écrites. Si nous nous lançons dans cette

⁶⁴² Adji Moussa, artiste, peintre Tchadien.

⁶⁴³ J. Vansina, « De la tradition orale, essai de méthode historique », Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren, *Annales Sciences Humaines*, n° 16, 1961, p.179.

démarche, notre travail ne peut être qu'un compte-rendu ou une compilation de résultats des recherches déjà effectuées, dépourvu d'apport personnel. Or, c'est ce que nous voulons éviter. Mais, il n'est pas non plus question de mettre en doute ces importants travaux réalisés. Nous n'estimons pas révolutionner l'étude des populations dites Sao mais, tout simplement, apporter une plus-value, avec un regard qui n'est que pluridisciplinaire. Cela implique donc la prise en compte des différentes sources et, bien évidemment, celles des historiens les plus méthodiques sont aussi des compilations écrites des faits recueillis en leur temps de manière « orale ». Il y a quelques années encore, certaines disciplines rejetaient ces enquêtes orales, jugées trop subjectives. Cependant, cette pratique est devenue essentielle, et souvent indispensable quand il s'agit des études historiques à mener en Afrique. « Si l'historicité d'une nation dépend de l'existence d'historiens, ces derniers doivent-ils pour autant appartenir à cette nation ? La réalité de l'histoire de l'Afrique dépend-elle de la compétence des historiens africains ? »,⁶⁴⁴ explique Al Mazrui.

Des centaines d'informations circulent sur les Sao. Elles sont véhiculées dans tout le bassin du lac Tchad et, particulièrement chez les populations qui se définissent comme étant leurs descendants directs. Il nous a fallu aller à plusieurs reprises sur le terrain pour recueillir certaines informations indispensables à la progression de notre travail C'est pour avoir les versions sans intermédiaires que nous nous sommes déplacés, dans les « villages anciennement sao », aujourd'hui occupés soit par les Kotoko, soit les Arabes ou encore par les Massa ou les Baguirmi.

8. Les Sao dans la tradition orale

Dans le bassin du lac Tchad, plusieurs légendes issues de la tradition orale évoquent les Sao et leurs origines.⁶⁴⁵ L'aire de la diffusion des légendes sur sao couvre plus ou moins la région sur laquelle le Borno a exercé son influence

⁶⁴⁴ Ali al'Amin Mazrui, 1984, p.20

⁶⁴⁵ Nous rapportons dans ce travail plusieurs informations issues de la tradition orale. Certaines ont été rapportées par d'autres explorateurs et chercheurs Barth, Nachtigal, Lange, Griaule, Lebeuf. Voir liste et information en annexe.

politique et culturelle.⁶⁴⁶ Grace au *Dīwān* (la chronique royale des *Sayfuwa*), nous connaissons tous les rois *Sayfuwa* depuis le XI^e jusqu'au XIX^e siècle.

Très peu d'informations filtrent sur les peuples qui vivaient sous la domination de cette dynastie. Les auteurs du *Dīwān* ne mentionnent qu'un seul nom qui pourrait s'appliquer aux populations autochtones du Borno, celui des Sao, en référence aux conflits de la première moitié du XIV^e siècle.⁶⁴⁷ Les récits oraux ont été mentionnées dès le XIX^e siècle par les Allemands Barth et Nachtigal au cours de leurs voyages dans la région. A la suite des allemands, plusieurs autres explorateurs ont rapporté des informations issues de cette tradition orale concernant les Sao. Nombreuses et variées, les légendes qui ont commencé à prendre des proportions importantes, chez les chercheurs français⁶⁴⁸ notamment, sont légion en pays kanuri, kanembu et surtout kotoko. Les chroniques d'Ibn Furtû sur les Sao, qu'on peut considérer comme des sources fiables par rapport à d'autres (orales ou exogènes), n'offrent pas non plus des garanties. Il cite lui aussi des évènements qui auraient eu lieu trois siècles avant qu'ils ne les écrivent, comme lorsqu'il parle du Maï Dunama b. Dabali, lorsqu'il ouvrit un totem, le *muné*.⁶⁴⁹ La destruction de ce symbole sacré de *Muné* a laissé un grand impact sur la tradition locale des populations issues de l'empire au Kanem géographique. Selon Ibn Furtu, son élimination était responsable du déclenchement de la guerre de sept années contre les Toubou et, plus tard, les attaques des Bulala, qui ont conduit au retrait de la famille Sayfuwa de Kanem à Borno. D'autre part, le géographe arabe du XIII^e siècle Ibn Sa'ïd représente Dunama II Dibbalemi comme un grand roi musulman, implicitement compte tenu de sa politique radicale envers les vieilles coutumes en tant qu'acte de réformisme islamique.

Selon l'endroit où l'on se trouve, les Sao sont présentés de différentes manières. En pays kotoko, les Sao seraient des ancêtres héros, forts, ingénieux et

⁶⁴⁶ D. Lange, « Préliminaires pour une histoire des Sao », *The Journal of African History*, Cambridge University Press, Vol. 30, n° 2, 1989, p.191.

⁶⁴⁷ *Ibid.* p.189.

⁶⁴⁸ M. Giraule, 1943, p.87.

⁶⁴⁹ *Muné* : Totem ou symbole sacré pour les populations autochtones du Kanem. Selon Lange, le *Muné* serait une chose susceptible d'être ouverte. Le *muné* serait d'après Ibn Furtu, un objet enfermé dans un emballage en cuir dont le respect avait rendu invincible plusieurs rois.

résistants face à la pénétration musulmane.⁶⁵⁰ Tandis que pour les Kanembu, les Kanuri et chez les groupes arabes, les Sao sont

« (...) des païens, méchants qui ont combattu les musulmans, car opposés à la propagation de l'islam. Les sao étaient les premiers occupants de ces terres où ils pratiquaient l'idolâtrie contraire aux règles de l'islam. Ils ont été combattus par les rois musulmans après leur refus d'abandonner leurs pratiques païennes⁶⁵¹. »

La tradition orale est souvent ambiguë ou simplement subjective, lorsqu'on sait que chaque informateur peut transmettre à qui veut l'entendre, des données qui sont fiables selon lui, tout en cherchant à établir un rapprochement entre ses ancêtres et les Sao héroïques, ou tout simplement en les présentant comme des êtres malveillants. La tradition orale qualifie de « sao » plusieurs types de civilisations disparues, localisées dans les régions amphibies du sud du lac Tchad, allant de la Komadougou Yobé au lac Fitri et au-delà.⁶⁵² Leurs cités, encloses dans une muraille, à une époque, occupaient des buttes fortement anthropiques en bordure d'eau. Les Sao sont loin de faire l'unanimité en ce qui concerne l'image que les populations actuelles ont d'eux. Aucun consensus ne se dégage quand il faut les qualifier de bons ou de mauvais, de héros ou « de mécréants ». A l'état actuel des recherches, on ne peut malheureusement pas compter sur la tradition orale pour essayer de déterminer le berceau du peuple sao. Ibn Furtû ne les présente que comme les autochtones des abords du lac Tchad.⁶⁵³ A notre avis, les origines des Sao peuvent s'expliquer suivants trois courants :

- La tradition orale issue des groupes-islamisés, voit en eux des féticheurs venus d'Irak, du Yémen ou chassés d'Arabie car ils étaient païens. D'après une tradition orale récente infondée,⁶⁵⁴ les Sao étaient des immigrants partis du Proche-Orient lors de l'effondrement de l'Empire assyrien à la fin du VII^e siècle av. J.-C.⁶⁵⁵ Ils sont ainsi présentés comme mécréants, mauvais, des sorciers anthropophages

⁶⁵⁰ Abakar Saleh, conservateur du musée sao-kotoko de Gaoui.

⁶⁵¹ Abba Ahmat, 76 ans, imam, Lamadji, entretien du 02/07/2014.

⁶⁵² Se basant quelque fois sur les écrits d'Ibn Furtû.

⁶⁵³ *K. ghazawat Barnui, Ch . 2. par.4.*

⁶⁵⁴ Adamou Issa nous informe que dans trois manuscrits datant du Moyen-Âge, confisqués détruits par les musulmans Kanembu, il est fait mention de l'origine des Sao, de leur parcours qui les a menés du l'Orient vers la région du lac Tchad.

⁶⁵⁵ D. Lange., « Immigration of the Chadic-speaking Sao », p. 101-104.

ayant été expulsés de leur terre d'origine. Ils auraient alors échoué aux les abords du lac Tchad.⁶⁵⁶ Aucun intérêt ne peut être accordé à ces information que les résultats des fouilles archéologique viennent élider. Les Sao sont présents dans cette région avant même la naissance de l'islam au VII^e siècle.

- l'influence chrétienne a favorisé la création de certaines légendes qui trouvent à ce peuple une origine biblique. Les Sao auraient échoué avec l'arche de Noé autour du lac Tchad. Ils seraient alors, pour les uns, les contemporains de Noé et se seraient cachés, à son insu, dans l'arche dont ils auraient pris le contrôle pour aller dans une région où les terres sont propices à l'agriculture, à l'élevage et abondante en or.⁶⁵⁷ Pour d'autres, les Sao, amis de Noé, auraient été les seuls admis à monter dans l'arche. Après le déluge, une fois Noé et sa famille descendus sur la terre ferme avec une partie des animaux, les Sao auraient continué leur chemin avec le reste de l'embarcation, pour trouver de vastes terres susceptibles de les accueillir. Ainsi ils s'échouèrent dans la région du lac Tchad.⁶⁵⁸

- la tradition populaire,⁶⁵⁹ elle, voit en eux les fruits d'une union incestueuse. Car en Afrique, tout ce qui est incompréhensible ou qui sort de l'ordinaire a une origine surnaturelle, maléfique ou bénéfique ; les Sao n'auraient donc pas échappé à la règle. Ils seraient des êtres hors normes de par leur origine « non conventionnelle ». Ils auraient cette taille parce qu'ils sont le fruit d'une liaison incestueuse entre deux jumeaux. De cet union contre nature, seraient nés les ancêtres des Sao. Les jumeaux incestueux qui habitaient le pays des Pyramides, étaient issus de la noblesse ; malgré les interdictions et les réprimandes de leurs parents, ils auraient continué cette relation jusqu'à ce que le conseil décide de les renvoyer de la cité. Accompagnés de quelques serviteurs, ils auraient fui pour des territoires inconnus. Après de longues journées de marche, ils seraient arrivés dans un lieu encore inhabité, rempli d'animaux de toute sorte et se seraient installés au

⁶⁵⁶ Tradition orale recueillie à Boutalbagar auprès d'Oumar Kabir (66 ans, paysans) lors de l'entretien du 23/12/2012.

⁶⁵⁷ J.-P. Lebeuf, *Quand l'or était vivant - Aventures au Tchad*, Paris, Les Editions J. Susse, 1945. Coll. "Voyages et Aventures". p.11.

⁶⁵⁸ Ngaro Paul, paysans, 55 ans, Walia (12/01/2013).

⁶⁵⁹ Légendes diffusées à travers les contes et repris par l'écrivain Tchadien Joseph Brahim Seid dans *Au Tchad, sous les étoiles*.

bord d'un cours d'eau. Leur descendance, maudite, aurait donné alors des enfants, de grande taille.⁶⁶⁰

La tradition orale, reprise dans les écrits anciens et modernes, utilise toujours le mot sao pour désigner les groupes humains qui, depuis des temps immémoriaux, s'implantèrent dans la vaste plaine tchadienne. Bien que paraissant se rapporter principalement à des Noirs « animistes », cette appellation a parfois été étendue abusivement aux envahisseurs Kanuri, à l'ensemble des Kotoko et même à des familles peules qui comptèrent dans le peuplement de quelques localités méridionales.⁶⁶¹

8.2. Origines du mythe et des légendes sao

La tradition orale, dans le bassin du lac Tchad, a façonné des mythes et des légendes autour des Sao. Il s'agit de mythes fondateurs qui expliquent leur origine et de légendes états de relatant leurs prouesses.

Il convient avant tout de rappeler les sens des ces deux termes.

- Un mythe est un récit qui se veut explicatif et surtout fondateur d'une pratique sociale. Il est porté à l'origine par une tradition orale, révélant certains aspects fondamentaux du monde et de la société qui a forgé ou véhiculé ces mythes : la création du monde (cosmogonie), les phénomènes naturels, le statut de l'être humain, et, notamment ses rapports avec le divin, la nature, les autres individus (d'un autre sexe, d'un autre groupe), etc., la genèse d'une société humaine et ses relations avec les autres organisations sociales.

Les légendes sont des récits à caractère merveilleux, où les faits historiques sont transformés par l'imaginaire populaire ou l'invention poétique.

8.3. Les légendes sur les Sao

Les légendes ont été, de manière délibérée, mises en avant dans l'explication du passé des populations du bassin du lac Tchad, surtout celui des Sao. Les

⁶⁶⁰ Adam Baba, jardinier, 59 ans, Madjorio (11/08/2011).

⁶⁶¹ Philippe Adoum, Gariam, 38 ans, Directeur de ladocumentation du Musée National du Tchad, entretiens entre 2009 et 2014.

légendes sur cette civilisation ont été considérées à tort comme un reflet plus ou moins immuable de l'histoire des populations autochtones du Borno. Selon Lange,

« Ces légendes ne représentent que la dernière étape d'une longue évolution qui a fait passer les Sao du statut d'une population réelle, vivant dans une région bien délimitée, au statut d'une population mythique dont les traces sont omniprésentes sur le territoire du Borno⁶⁶². »

A l'époque d'Ibn Furtû, pour les Kanuri, coexistaient deux principaux groupes de populations sao au Borno : les habitants de la vallée de la Komadugu et ceux de la plaine du Tchad. Léon l'Africain et puis Lorenzo d'Anania que nous avons cités, avaient implicitement désigné par le nom de « **sao** », des peuples et un cours d'eau localisé dans la région.⁶⁶³ En aucun cas, ni les voyageurs, ni les chroniqueurs, ou encore les historiens et les géographes de l'époque, n'ont fait état des légendes ou des populations légendaires qui existaient dans cette partie de l'Afrique centrale. Rien n'indique non plus si en parlant de féticheurs et païens,⁶⁶⁴ Ibn Hawqal se rapporte à des extrapolations sur les Sao. Dans ses descriptions des Tatala et Ngafata, Ibn Furtû ne fait, en aucun cas, état d'une particularité physique ou morphologique de ces populations par rapport au Kanuri ou aux Kanembu ou aux autres peuples comme les Kotoko. Cette absence d'indication est un signe qui laisse supposer que l'imam ne voyait rien à écrire à ce propos. Étant donné que rien de morphologique ne les séparaient des Kanuri et de leurs autres voisins du pays Firki, aucun accent n'avait été mis sur cet aspect par leurs contemporains. Deux questions s'imposent lorsqu'on cherche l'origine du mythe sao : daterait-il de leur vivant ? A quand remontent les premières légendes sur les Sao ?

Si la tradition orale est unanime pour faire des Sao⁶⁶⁵ de géants, elle n'en reste pas là car, elle construit aussi, leur disparition attribuée aux envahisseurs rusés. Ce n'est que plus tard, d'après Marcel Griaule, « ... à partir du moment où les Bornouans réussirent à éliminer les Sao-Ngafata en tant que population distincte

⁶⁶² D. Lange, 1989, *op. cit.* p.200.

⁶⁶³ D. Lange et S. Berthoud, « L'intérieur de l'Afrique occidentale d'après Giovanni Lorenzo Anania », 1972, *Cahiers d'histoire mondiale*, XIVe, 2. p.350-351.

⁶⁶⁴ Ibn Hawqal, *op. cit.*,

⁶⁶⁵ *Kitab Ghazawāt Barnū*, chap. 2. *Expeditions against Sau-Gafata*, par. 5, p.44

que le chemin a été libre pour que les Sao passent dans la légende ». ⁶⁶⁶ Nous pouvons ainsi retracer les étapes de cette évolution à partir des sources externes et internes dont nous disposons pour l'histoire de la région du lac Tchad.

Ainsi que nous l'avions mentionné dans les pages précédentes, Marcel Griaule était le premier à les désigner ouvertement dans son ouvrage comme étant des peuples « légendaires ». ⁶⁶⁷ Il est vrai que les légendes étaient sans nul doute antérieures à ses écrits, mais il était l'africaniste à les considérer comme telles. Ainsi, connaissant le degré de considération de Marcel Griaule dans les études africaines, l'on s'interroge sur sa caution scientifique dans cette affirmation. Loin d'avoir imposé cette appellation dans les milieux scientifiques, il n'a fait que choisir l'appellation qui leur convient. Il a déterminé un terme en rapport avec l'idée que les populations locales ont des Sao. ⁶⁶⁸ Le mythe Sao est le fait du temps et de l'espace.

Le temps a contribué à la mystification des populations dites Sao, en ce sens que leur perception en a subi les effets. Issu en partie de la tradition orale, de la transmission de père en fils, voire par les griots, l'histoire des Sao a été soumise au bon vouloir de cet héritage oral, amplifié et altéré de génération en génération. Le mythe sao est donc en partie né faute d'écriture. Les Sao n'auraient probablement pas été légendaires si localement, les populations avaient utilisé l'écriture. ⁶⁶⁹ Si « la parole est considérée comme étant au fondement de la vie communautaire, de l'harmonie sociale, de la bonne entente entre les hommes, de la fécondité du groupe... ⁶⁷⁰ », elle contribue à la déformation de l'information. L'exemple des Sao en est la preuve.

Ces légendes qui sont nées au fil des années, voire des siècles, ont été transformées selon le mode de transmission et à travers les contrées. Les légendes

⁶⁶⁶ Ibid.

⁶⁶⁷ M. Griaule, 1943, *ibid.*

⁶⁶⁸ Dans le bassin du lac Tchad, dans l'aire culturelle sao, ils étaient tout simplement considérés comme les Hommes d'autrefois, les premiers occupants de cette partie de l'Afrique, des Hommes de grande taille, très forts, voire des génies, au regard des œuvres architecturales léguées à leurs descendants.

⁶⁶⁹ Il est vrai que les chroniques de l'imam Ibn Furtû sont écrites en arabe mais à cette période, l'usage de cette langue était réservé à quelques dignitaires ou rares lettrés. La langue arabe était employée pour les échanges commerciaux et diplomatiques et pour son rattachement à la religion musulmane.

⁶⁷⁰ C. Leguy, « Oralité en Afrique », <http://www.meb.u-bordeaux2.fr/docs/expoparole.pdf>

sao, qui ne sont pas exhaustives, continuent de naître, et celles qui existent sont encore amplifiées dans leurs contenus. Plusieurs circonstances ont été à la base de la naissance de ces mythes. Nous avons ciblé quatre catégories de personnes : leurs voisins, leurs adversaires, les voyageurs et leurs descendants.

8.3.1. Le rôle des voisins

Le mythe sao est en parti alimenté par leurs voisins les plus proches, parmi lesquels leurs anciens adversaires. Du temps d'Alauma, les *Sao-Tatala* ont indirectement fasciné le chroniqueur Ibn Furtû qui les a qualifiés d'orgueilleux et méchants (*En effet, la tribu de Tatala était un peuple orgueilleux et arrogant*).⁶⁷¹ Les premiers à être fascinés par l'histoire des Sao, sont leurs voisins, amis et adversaires, résistants confus face aux puissants empires du Kanem-Borno. Ayant assisté, de près ou de loin, au dépeuplement de leurs cités suite à leurs défaites successives, les populations voisines des Sao tentèrent de garder la mémoire de leurs anciens voisins, auteurs des buttes anthropiques, murs d'enceintes et de plusieurs faits ingénieux.⁶⁷² Certainement fascinés par la prouesse, l'ingéniosité et la réussite de ces individus, pour lesquels, apparemment, tout réussissait, ils les ont certainement dépeints comme des gens dotés d'une certaine force mystique, comme on le constate encore de nos jours en Afrique. De nos jours encore, le paysan qui fait une bonne récolte est accusé de faire travailler les âmes des personnes qu'il a tuées à ses fins ; le commerçant à qui tout réussit est suspecté d'être doté d'un pouvoir magique. De même, la femme qui fait une fausse-couche incrimine sa voisine pour l'avoir ensorcelée.

Les Sao ont certainement été victimes de préjugés venant de leurs riverains proches jaloux ou rivaux pour la simple raison de leur savoir-faire qu'on peut qualifier de singulier. Le fait qu'ils maîtrisaient la céramique dans la région, ainsi que certains métaux et techniques dont eux seuls connaissaient les secrets, ont fait d'eux des êtres « anormaux », ne pouvant être que sorciers. Cela s'observe encore

⁶⁷¹ *Kitab Ghazawāt Barnū*. ch. VIII., par.2.

⁶⁷² Les buttes anthropiques de terre, les murs d'enceintes et leur maîtrise de la terre cuite restent encore un mystère pour les populations actuelles.

aujourd'hui chez les détenteurs de certains savoir-faire, comme les forgerons.⁶⁷³ Au Tchad, par exemple, il existe une caste de forgerons qui ne se mélangent pas au reste de la population.⁶⁷⁴ Le forgeron nommé en arabe *Hadad*, est considéré comme un sous-homme, un connaisseur qui tire sa science des forces maléfiques.⁶⁷⁵

Il faut toutefois relativiser certaines informations. Tous les voisins des Sao n'avaient pas le même regard sur eux. Si on se fie aux dires de Abba Barka, un de nos informateurs dont le grand-père aurait côtoyé les Sao, *il n'était que des païens, grands certes mais pas des géants*. Les Sao ne seraient pas d'après lui des sorciers, « ils échangeaient les produits divers avec les autres populations et n'inspiraient en aucun cas de craintes à leurs voisins⁶⁷⁶. »

8.3.2. Contribution des adversaires des Sao à la naissance des légendes

Ils étaient en opposition directe avec les Sao pour diverses raisons : soit ils se disputaient les terres fertiles, les eaux poissonneuses, soit ils ne partageaient pas les mêmes croyances. Les ennemis des Sao, pour justifier leurs adversités, trouvaient des raisons et des arguments pour les diaboliser aux yeux des autres populations. Ainsi, présentait-on les Sao comme des géants cruels, des sorciers ne voulant pas partager leurs terres, la forêt et les eaux. De plus, la multiplication des buttes anthropiques était aussi mal vue. Cette diabolisation des Sao visait aussi à mobiliser les troupes dans le but de réunir le maximum de combattants contre eux. Un proverbe va dans ce sens : « quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage ». On accusait les Sao de tous les maux dans le but de leur nuire et de les discréditer aux yeux de leurs voisins. En tant que païens, ils déplaisaient fortement aux royaumes du Borno et du Kanem qui, eux, étaient islamisés. Ils voyaient d'un mauvais œil ce groupe de populations voisines pratiquer leurs cultes ancestraux, et persister dans leur refus d'embrasser l'islam, la nouvelle religion monothéiste. Ainsi, le Sao est présenté, comme, une sorte d'ogre gourmand, sans pitié,

⁶⁷³ Goni Ali, 62 ans domicilié à Koussérie

⁶⁷⁴ Mahamat Adoum Doutoum, « Place et statut des forgerons dans la société maba du Tchad », *Journal des africanistes*, 1990, tome 60 fascicule 2. p. 149-160.

⁶⁷⁵ Hamdji Milman Noudjiko, « Les forgerons de Kimré et de N'Djaména (Tchad) : techniques et valorisation », directrice de mémoire Teresa Soeiro, 2^o Ciclo de Estudos em Arqueologia, Universidad de Porto, 2013, p.113.

⁶⁷⁶ Abba Barka.

destructeur de la forêt, qui séchait les cours d'eau, appauvriissait les terres fertiles, empêchait la pluie de tomber, et faisait obstacle à la progression de la religion musulmane sur le territoire. Le Sao était l'homme à abattre à tout prix.

8.3.3. Les légendes véhiculées par les « les voyageurs »

Aucun des voyageurs arabes du Moyen-Âge n'avait eu de contact direct avec les populations dites Sao. Même si les Arabes évoquaient le pays sao, leurs imprécisions et contradictions témoignent de leur méconnaissance des régions qu'ils prétendent connaître ou avoir visitées.⁶⁷⁷ Cependant, bien qu'ils n'aient pas contribué directement au mystère sao, ils avaient néanmoins donné des éléments venant confirmer leur existence et susciter une fascination qui engendrera plus tard, des extrapolations. Ahmat Ibn Furtû n'avait pas consacré de textes aux légendes, preuve qu'elles datent probablement de la période après Alauma. Nachtigal, Barth et Monod avaient certainement favorisé ce phénomène lorsqu'ils présentaient ces populations, en avançant qu'elles méritaient d'être étudiées. Or, bien avant que ces explorateurs européens ne foulent le sol du pays sao, les légendes étaient déjà présentes, enracinées. Néanmoins, plusieurs d'entre elles datent de la période postcoloniale. Certaines légendes se sont inspirées des récits, en référence à certains événements bibliques, prouvant clairement qu'elles sont nées après la pénétration du christianisme.⁶⁷⁸

8.3.4. Des légendes créées par les descendants des Sao

Les légendes sont utilisées dans le cas des Sao comme des moyens de propagande—dans une sorte de guerre-froide entre les descendants des Sao et leurs anciens adversaires. Les premiers, pour élever leurs ancêtres au rang de saints ou pour justifier qu'ils avaient été massacrés alors que pour les autres, il fallait justifier, que les Sao avaient été massacrés car ils le méritaient. Le rapport de force avait changé sous la colonisation avec l'affaiblissement du Kanem et du Borno. Silencieux, depuis l'annexion de leurs terres par les Kanuri, les Kanembu et les

⁶⁷⁷ F.-X. Fauvelle-Aymar, B. Hirsch, « Le "pays des Noirs" selon Léon l'Africain : géographies mentales et logiques cartographiques », *Afrique et Histoire*, 2009, Verdier, p.90.

⁶⁷⁸ Une légende très populaire en pays kotoko affirme que les Sao seraient descendus de l'arche de Noé ou qu'ils seraient originaires de Jérusalem.

Bulala, les descendants des anciens Sao avaient retrouvé une sorte de liberté de parole. Comme nous l'a confirmé Abakar Saleh, : « avec les blancs, on pouvait parler des Sao sans craindre les représailles des Kanembu, Bulala et des Arabes Chaoua ». D'un autre côté, il existait cette fascination que les premiers européens avaient pour les buttes anthropiques et les vestiges leur ayant appartenus. D'un autre côté, conscients de l'intérêt des autres populations pour leurs ancêtres, ces descendants des Sao avaient compris l'importance de créer un mystère autour d'eux. Le conservateur du Musée sao-kotoko de Gaoui admet lui-même qu'il y a une grande part d'exagération et que de ce fait, les légendes avaient fini par prendre le dessus sur l'histoire des Sao, mise peu à peu en sourdine sous la pression des musulmans. Il a fallu ressusciter les Sao et leur passé à travers elles. Même s'il nous a raconté plusieurs légendes sur les origines des Sao, il a fini lui-même par admettre ne pas connaître d'où venaient en réalité ces Sao, ni de quand datent ces histoires. Il rappelle qu'il faut néanmoins faire la part des choses en reconnaissant que les aspects légendaires n'avaient pas contribué à expliquer les faits réels sur les Sao. Selon lui, cette opposition des différentes légendes, qu'elles soient pro ou anti Sao, finit par avoir un impact sur la connaissance de ces populations. Les légendes ne servent pas uniquement la cause sao, elles contribuent à cacher « l'histoire réelle » de ces populations, au point d'en faire même leurs descendants des groupes qui ne le sont pas en réalité.

8.4. Les chercheurs et professionnels du patrimoine

Dierk Lange disait à juste titre que la question sao n'avait pas évolué et que malgré tous les travaux réalisés, l'on est loin de décrire sans se tromper le passé de cette population. Il importe de dire que les premiers européens qui s'étaient intéressés aux Sao, ont contribué à semer un flou et un doute dans leur analyse. Beaucoup n'avaient pas pris en compte les spécificités des différents groupes ethniques de la région. L'Afrique est singulière, sa composition ethnique est difficilement saisissable. Il existe plusieurs éléments de différenciation au sein d'un même groupe. De ce fait, dire que tous les Kotoko sont des descendants des Sao est totalement faux car, ibn Furtû avait été clair : il a cité distinctement les différents groupe sao et les Kotoko. Toutes les Kotoko n'habitent pas les terres ayant

appartenues aux Sao et toutes les buttes anthropiques ne sont pas occupées que par les Kotoko. Beaucoup d'autres peuples réclament aussi descendre des Sao mais ils sont moins crédibles car les discours scientifiques avaient déjà scellé la filiation entre les Sao et les Kotoko. Ayant revêtu cette fonction de descendants des Sao, les Kotoko devaient forger comme ils pouvaient une histoire commune dont celle d'une filiation avec leurs ancêtres présumés.

Avec la découverte des vestiges attribués aux Sao, les chercheurs européens avaient mis en priorité l'accent sur les objets mis au jour et leur interprétation. C'est ainsi que Griaule et Lebeuf étaient venus à la recherche de ce « peuple légendaire » qui a produit un nombre considérable « d'objets d'art ». Il faut préciser que pendant la colonisation, l'Europe était fascinée et avide de tout ce qui était exotique et les masques et statuettes Sao en faisaient partie. Présentés à tort comme des objets d'art produits par une population légendaire ou mystérieuse, il avait fallu trouver des légendes qui pouvaient les accompagner. A Chaque pièce découverte, l'on devait associer et créer une histoire faute d'en avoir d'authentique. C'est ainsi que se sont multipliées certaines légendes et histoires tronquées sur les Sao, destinées aux admirateurs et collectionneurs d'objets sao. Présenter les « Sao légendaires » suscite plus d'intérêt que de raconter leur histoire. Ils sont devenus ainsi un enjeu culturel et patrimonial plutôt qu'un peuple à connaître et à étudier. Les historiens locaux préfèrent alors proposer une interprétation raccourcie, tronquée voire imaginaire de l'histoire des Sao, en les présentant comme les premiers occupants du Tchad.

Chapitre 9 : Les Sao entre mutation et disparition

La question de la disparition des Sao reste très énigmatique, si bien que rien ne prouve leur extinction totale quand on sait que plusieurs populations, notamment les Kotoko. Seule la tradition orale et quelques chercheurs intéressés par les mythes continuent à croire à cette disparition. Cette question souffre d'une certaine ambivalence en ce qui concerne les rapports entre certaines populations. Il existe une controverse dans les relations entre les Sao et les Kotoko. Ces derniers, soutenus par certains chercheurs, affirment descendre des Sao, alors que d'un autre côté, ils prétendent qu'ils auraient disparu. Comment admettre la disparition d'un peuple alors qu'en face, une autre population réclame être leurs descendants ? La seule certitude que nous ayons est que, tout comme pour leurs origines, plusieurs hypothèses sont avancées pour expliquer leur disparition. A ce jour, ni les historiens, ni les ethnologues et encore moins encore la tradition orale, n'ont été en mesure de l'expliquer rationnellement ; l'imam ibn Furtû, contemporain et témoin oculaire de leur massacre, l'a pourtant décrit dans ses chroniques. Si le Kanuri en avait parlé, notamment ceux des Sao-Ngafata et des Sao-Tatala, en aucun cas, il n'avait fait état de leur extinction totale.⁶⁷⁹ Aussi, il en est de même pour les témoignages d'Ibn Saïd, et d'Al Makrizi ainsi que les chroniques de l'imam Kanuri qui citaient les différents groupes de Sao sans évoquer les légendes nées avec le temps. Quand, à la fin du XIX^e siècle, les explorateurs Barth et Nachtigal⁶⁸⁰ avaient sillonné la région ; ils avaient entendu parlé des Sao, un peuple disparu auquel avaient succédé les Kotoko. C'est ainsi que Nachtigal, dans un article de 1877, cité

⁶⁷⁹ D. Lange, *A Sudanic Chronicle: The Borno Expeditions of Idrīs Alauma (1564-1576)*, Account of Ahmad b. Furtū Review by: Humphrey J. Fisher, *The Journal of African History*, Vol. 31, No. 1, 1990, p. 141-143.

⁶⁸⁰ G. Nachtigal, *Sahara et Soudan, Tripolitaine, Fezzan, Tibesti, Kanem, Borkou et Borno*, traduit de l'allemand par Jules Gourdault, Paris, Hachette, 1881, VIII, p.487.

par Fisher dans une note de leur traduction anglaise de *Sahara and Sudan*⁶⁸¹ disait ceci, parlant des Manga (habitants non kanuri du Borno), les décrivant comme parlant une langue Kanuri mais habitant des villages avec des murailles du même type que celles qu'on attribue aux Sao.⁶⁸²

« [...] [I]t is worth noting that the tribe of the Manga, who also employ only the language of the Kanuri, but without being regarded as properly a part of them, and who now live in such numbers in western Borno on the river of Yoo, likewise employ the bow and arrow. As the Manga villages in Borno have further, besides the surrounding wall and the ditch, a thorn edge, quite ten feet thick, also as protection, so the Danoa [du Kanem] too place their villages so that they are surrounded on all sides by impenetrable thicket ».

Ce texte indique probablement que les Sao n'avaient pas totalement disparu mais, que les anciens captifs vivaient en toute indépendance sous la domination de leurs maîtres, les Kanuri.

Des vestiges similaires à ceux décrits il y a un siècle par Nachtigal foisonnent encore dans le Bassin du lac Tchad. Ils s'imposent par leur forme, leurs contenus et par leur singularité. Certains sont encore occupés alors que d'autres sont abandonnés. Ils constituent la trace d'une occupation antérieure, celles des Sao. Cet héritage culturel sao est le plus significatif dans le bassin du lac Tchad. Sa présence se matérialise par les vestiges abondants et son influence sur certaines pratiques culturelles, matérielles, immatérielles et mémorielles. Ici, il est question d'évaluer comment cela est perçue et quel en est son impact réel sur les populations du Tchad. Plusieurs autres populations du bassin du lac Tchad se réclament ou sont identifiées comme étant les descendants des Sao.⁶⁸³

De nos jours, existent encore de nombreux vestiges d'un système de muraille en pays Kotoko réparti entre le Tchad, le Cameroun et le Nigeria. Nachtigal, au cours de son séjour dans cette partie de l'Afrique, a recueilli certaines informations sur les relations entre le Kotoko et leurs prédécesseurs et ancêtres, les Sao.

⁶⁸¹ Nachtigal, III, 1881, p. 169.

⁶⁸² N. Cyffer, 1998, « A Sketch of Kanuri », Cologne, Rüdiger Köppe, 1998, 80 p.

⁶⁸³ Henry Njomgang et Bernard Puepi, « Les Kotoko, ces descendants des Sao », *Le Cameroun : Arts, histoire et traditions*, l'Harmattan, Paris, 2004, p. 98-99.

9.1. Les rapports entre Kanuri et Sao

Si la tradition orale attribue le mot « Tchad » à une langue Kanuri,⁶⁸⁴ c'est parce que ces populations sont très anciennement installées autour du lac Tchad et qu'elles ont eu des répercussions culturelles et politiques dans la région pendant le règne des *Sayfuwa* jusqu'aux colonisations françaises et anglaises.⁶⁸⁵ Les Kanuri se sont installés autour du lac Tchad dans un territoire vaste, aujourd'hui partagé entre les quatre pays riverains : le Cameroun, le Niger, le Nigéria et le Tchad. Ils sont connus sous plusieurs appellations, possédant des origines diverses ; et le mot Kanuri est ouvert à plusieurs populations, à savoir les Manga, les Mobeurs, les Kanembu, les Bouduma, les Dagara et leurs sous-groupes respectifs. Au Niger et au Nigeria, les Kanuri sont désignés par le terme de "Beriberi".⁶⁸⁶

De nos jours, certains voient en eux les descendants des Sao. Désigner tous les Kanuri comme tel revient à renier le passé glorieux de ce peuple et rejeter une partie essentielle de l'histoire des populations de cette partie de l'Afrique. Il est difficile d'établir une relation ethnique entre les Sao et les Kanuri, lorsqu'on sait que les deux groupes sont complexes et qu'au cours des siècles, plusieurs événements se sont succédé dans la région avec leur corolaire de domination, de métissage, de déportation et de perte d'identité. Les rapports entre ces deux populations étaient avant tout conflictuels avant de se transformer en relation maître-esclave. Il est difficile de spécifier sans se tromper qui descend des Kanuri, des Kanembu ou des Sao du temps du règne d'Idriss Alauma. Avant de se demander si les Kanuri sont les descendants des Sao, il convient de chercher les relations qui existent entre eux et leurs prétendus cousins, les Kotoko. Les Kanuri ont été les adversaires des Sao, ce qui sous-entend qu'ils en ont été contemporains. La tradition orale les veut tous descendants des Sao. Il est imprudent pour l'historien de se fier à cette thèse quand on sait que les Kanuri eux-mêmes ont des origines hétérogènes. Toutefois, les Bouduma, habitant certains îlots du Tchad,

⁶⁸⁴ Le mot « Tchad » viendrait du kanuri et veut dire *grande étendue d'eau*.

Cette langue est liée aux empires du Kanem et du Bornou qui ont dominés la région du Lac Tchad pendant des milliers d'années.

⁶⁸⁵ Le mot Tchad signifierait en langue kanuri : « grande étendue d'eau » en référence au lac Tchad.

⁶⁸⁶ J.-P. Lebeuf, « Broderie et symbolisme chez les Kanouri et les Kotoko », 20 p. (Extrait de la revue *Objets et Mondes*, 1970, tome X, fasc. 4, p. 263-282).

parlent un dialecte Kotoko (riverains du Chari), fortement imprégné de Kanuri. Cela peut s'expliquer par des emprunts ou simplement des métissages avec les envahisseurs et les autochtones.

Selon Mahamat Baba Abatcha,⁶⁸⁷ la langue kanuri est parlée par les populations principalement réparties entre les provinces du Kanem au Tchad, du Borno State au Nigeria, frontalier avec le Cameroun par le Mayo Sawa, le Manga et le Mounio dans la région de Diffa, Zinder et les oasis du Kawar (Bilma), à l'Est du Niger et, dans quelques districts moins importants. Cette langue est liée aux empires du Kanem et du Borno, qui ont dominé la région du Lac Tchad pendant plusieurs siècles.⁶⁸⁸ C'est à tort que certains leur trouvent des origines orientales. Dire que les Kanuri ont une origine orientale est totalement irrecevable. Ce qui va à l'encontre des preuves qui font de l'Afrique le berceau de l'humanité. Ces populations désignées comme étant des Kanuri parlent plusieurs dialectes souvent totalement différents. Les Kanuri, qui sont connus par les Européens sous le nom de Borno ou Kanuri de nos jours, sont désignés par plusieurs appellation, à savoir « Bèribèri » ou « Baribari » ou « Balibali » par les Haoussa, « Asa » par les Toubou, « Kaga » ou « kagatsan » par les Bodé, « Zanzanti » par les Bolâoua, « Bino » par les Noupé, « Mafak » par les Mandara, « Kaniki » par les Yorouba, « Borndouiya » par les Arabes⁶⁸⁹

L'idée selon laquelle les Kanuri sont les descendants des Sao est totalement fautive en ce sens que ces populations ont régné sur les autres groupes du bassin du lac Tchad. Ils ont longtemps été les adversaires des Sao qu'ils ont combattus et éradiqués. Le Mai Idriss Alauma, lui-même Kanuri, a massacré les populations que son chroniqueur et imam personnel a désigné par les termes Sao-Tatala et Sao-Ngafata.⁶⁹⁰ Il a déporté les Sao-Dougouti vers Kanem. Les Kanuri actuels admettent

⁶⁸⁷ Mahamat Baba Abatcha, *Les populations kanouri de Fort-Lamy, Chari-Baguirmi, Tchad*, 1972, p.6.

⁶⁸⁸ <http://global.britannica.com/EBchecked/topic/310975/Kanem-Borno> (consulté le 14/06/2014).

⁶⁸⁹ http://trenteseptbis.free.fr/agadez.org/pages_culture/toubous_etc.htm (consulté le 21/12/2014).

⁶⁹⁰ D. Lange, « Préliminaires pour une Histoire des Sao », *The Journal of African History*, vol.30, N°2, Cambridge University press, 1989, et "An introduction to the history of Kanem-Borno: the prologue of the Diwan".

eux-mêmes que les terres qu'ils occupent avaient été habitées par les Sao, ce qui laisse entendre qu'ils n'ont théoriquement aucun lien de parenté.

Les Kanuri actuels ne rejettent pas le fait qu'il y ait eu un mélange entre eux et les Sao, étant donné que les rescapés avaient été déportés vers les cités Kanuri.

« Il est difficile de savoir s'il n'y a pas eu un mélange entre les Kanuri et les Sao. Après la défaite des Sao face aux Kanuri, plusieurs villages sao ont été détruits, leurs habitants déportés, faits prisonniers, convertis à l'islam et intégrés aux Kanuri. Nous partageons beaucoup de choses sur le plan culturel et linguistique avec les Kotoko et il est fort probable qu'il y ait eu métissage entre les Sao islamisés et les Kanuri. »⁶⁹¹

Alors que les Kotoko sont plutôt sédentaires, paysans et, pratiquent un islam syncrétique et que les femmes réalisent de la poterie, les Kanuri sont en grande partie, des nomades, des éleveurs et des forgerons, activités qu'ils exercent de père en fils depuis des générations.⁶⁹² On ne peut néanmoins exclure un métissage du type Kotoko-Sao ou Massa-Sao mais, celui-ci serait moins important. Le Kanuri se distingue également par sa maîtrise du plus grand des arts pour un peuple conquérant issu d'un empire qui a dominé une partie de l'Afrique : l'art du fer.⁶⁹³

9.2. Hypothèses sur la disparition des Sao

9.2.1. Les divers conflits

Dans le *Dīwān*,⁶⁹⁴ les chroniqueurs notent que quatre rois *Sayfuwa* ont été défaits au milieu du XV^e siècle lors des combats les ayant opposés aux Sao. On y apprend que deux des rois *Sayfuwa* seraient tombés à Ghaliwa une localité qu'on peut identifier aujourd'hui avec la ville de Ngala, au sud du lac Tchad.⁶⁹⁵

Après leurs défaites consécutives face aux Kanuri, aux Kanembu et les Kotoko, les Sao ont perdu leur influence et ont été poussé à migrer vers le Sud. C'est pour se faire des alliés qu'ils avaient accepté de se liguer avec un groupe proche pouvant leur éviter une extermination totale, étant donné que les nouveaux

⁶⁹¹ Maloum Issa.

⁶⁹² Oumar Issa, 63 ans, Kanuri, éleveur, N'Djamena, entretien du 22/03/2013.

⁶⁹³ <http://www.crtv.cm/> Cameroun/Tchad/Niger : Les Kanuri, un peuple vieux toujours jeune...

⁶⁹⁴ D. Lange, *Le Dīwān des sultans du [Kānēm-] Bornū : chronologie et histoire d'un royaume africain (de la fin du X^e siècle jusqu'à 1808)*, F. Steiner, 1977.

⁶⁹⁵ *Les derniers chroniqueurs* mentionnent le nom de cette ville sous la forme de *Ghala* (*Diwan*, par. 66).

maîtres de la région ne toléraient pas la présence des tribus animistes. Le désormais puissant royaume du Kanem-Borno, qui aspirait à conquérir de nouvelles terres, y compris les terres agricoles, décide de s'accaparer en particulier celles des Sao. En outre, l'expansion du Kanem voisin, de plus en plus gourmand et revanchard, a poussé les rescapés Sao vers de nouveaux horizons plus libres où ils pouvaient se reconstituer. Cela a entraîné la réduction de leurs territoires, donc des terres cultivables et l'accès aux eaux pour la pêche. Ces contraintes ont contribué à l'explosion des Sao, plutôt regroupés dans de petites cités et visiblement divisés en clans. Vaincus, fatigués par de longues années de conflits, divisés et désorganisés, les Sao résignèrent à garder ces terres après leurs défaites face à ce très puissant royaume.

Dans la *Girgam*, il est fait que les Magumi, appelés aussi Berdoan⁶⁹⁶ ont été forcés de migrer vers le Sud-Ouest, vers les terres fertiles autour du lac Tchad dans la région du Kanem en raison des pressions politiques qui étaient en réalité dues à la conquête arabe et au dessèchement de leur ancienne aire de répartition. Pendant ce temps, dans la région, trônaient des cités fortifiées indépendantes appartenant aux Sao.⁶⁹⁷ Or, dans ces terres du sud, se trouvaient déjà bien implantées, d'autres populations avec lesquelles ils avaient d'abord cohabité, commercé et échangé pacifiquement marchandises, terres, eaux et savoir-faire. La région a été plus tard dominée par des groupes de langues tchadiques dont les Badé et les Nguizim, avec leurs royaumes indépendants. De surcroît, il y avait une cité-état très indépendante (Amasaka dans le sud du Lac), peuplée par des clans tels que les Massa, les Toupouri et d'autres, qui avaient résisté à l'empire jusqu'à ce qu'ils soient défaits par Idriss Alauma et forcés de migrer vers le sud.

Les Sao-Ngafata bénéficiaient d'une nature clémente qui leur offrait une remarquable protection. De ce fait, leurs villages étaient entourés de murs épais, impénétrables par les envahisseurs à cheval. Ils avaient ainsi un léger avantage sur

⁶⁹⁶ En référence à leur règne à Berdoa.

⁶⁹⁷ « Kanem-Bornou 1000 ans d'une histoire riche » <http://walkoulo.com/2014/09/04/kanem-bornou-1000-ans-dune-histoire-riche/>.

leurs ennemis, ce qui n'empêcha pas les musulmans de les attaquer, massacrés, capturés et déportés.

Les *Sao-Tatala*, ceux de *Sabe* et *Kansa Kuski* ont subi le même sort sans qu'ils ne soient entièrement décimés :

« Le Commandeur des croyants (marcha un jour avec les soldats vers la ville de *Sabe*, et il les qu'il prit et y fit un grand carnage parmi ses habitants) et *Kansa Kuski* (il marcha vers la ville de *Kansa Kusku*, qu'il attaqua tôt le matin et tua un grand nombre de ses habitants et fit beaucoup de captifs),⁶⁹⁸ *Alauma* dirigea lui-même les expéditions⁶⁹⁹. »

Pour ces deux localités *Tatala*, *Ibn Furtû* fait état d'un grand carnage parmi les habitants (*overtook them there, and made a great slaughter of them.*) et de la captivité d'une autre partie des habitants, sans pour autant faire mention d'une extermination. Ce qui laisse entendre que tous les habitants (hommes y compris) de ces deux villes *Tatala* n'avaient pas été décimés. On peut estimer que les *Sao Tatala* de *Sabe* et *Kansa Kuski* n'avaient pas été tous exterminés.

Ainsi, défaits par les *Kanembu* et isolés entre les *Kanuri* et les *Kotoko*, les *Sao* s'étaient associés à certains groupes de *Massa* venant du sud.⁷⁰⁰ Cette alliance était stratégique mais aussi indispensable pour leur survie.

Elle était stratégique en ce sens qu'il leur fallait trouver des alliés, forts et nombreux, pouvant éventuellement les protéger et les défendre des musulmans. Ensuite, elle était indispensable pour leur survie car les massacres dont ils avaient fait l'objet les avaient considérablement affectés et qu'il leur fallait assurer leur survie à travers une alliance et un métissage. Certains groupes avaient décidé de migrer vers le sud à la recherche de terres fertiles. Ils avaient dû abandonner les

⁶⁹⁸ D. Lange, "A Sudanic Chronicle: The Borno Expeditions of *Idrīs Alauma* (1564-1576)" Account of *Ahmad b. Furtū* Review by: Humphrey J. Fisher, *The Journal of African History*, Vol. 31, No. 1 (1990), p. 141-143. Par. 7.

⁶⁹⁹ Then, the Commander of the Faithful (may God prolong his might is and grant him victory) marched one day with the soldiers to the town of *Sabe*, and overtook them there, and made a great slaughter of them. Again, another day, he marched to the town of *Kansa Kusku*, came up with them in the morning, and killed great numbers of them and took many captives.

⁷⁰⁰ Comme nous l'avons souligné dans les pages précédentes, les hypothèses selon lesquelles les *Kotoko* viendraient d'un mélange entre les *Sao* et les *Massa* sont totalement fausses.

cités qu'ils occupaient depuis plusieurs siècles. Les murailles sur plusieurs sites importants illustrent le climat d'instabilité qui prévalait dans la région, et précisément dans le pays sao. A Makari, à Logone Birni, Maltam Woulki et, dans plusieurs autres anciennes cités sao, les traces encore visibles de ces murailles témoignent de la volonté des Sao de défendre leurs terres. Les agressions répétitives et de plus en plus fortes les ont contraints à les abandonner. Cet abandon territorial, qui n'est pas propre aux seuls Sao, a été considéré par leurs successeurs (sans lien de parentés) comme une disparition. La naissance du royaume du Baguirmi, dans le même pays des Sao, est un élément important. On peut affirmer que, vu la proximité, les Sao ne seraient pas étrangers à la création de ce royaume, puisque celui-ci émergea peu après leur défaite face au Kanuri.⁷⁰¹

9.2.2. Les rescapés Sao victimes d'un métissage

Idriss Alauma arriva à bout des Sao-Ngafata, des Sao-Tatala ainsi que des Sao-Doungouti au XV^e siècle, après avoir réussi à les priver de nourriture en détruisant arbres et récoltes, ce qui les avait fortement affaiblis et fragilisés.⁷⁰² Vaincus, leurs villes détruites, les Ngafata avaient été emmenés en esclavage. Les rescapés Sao-Tatala avaient réussi à se réfugier dans les îles méridionales du lac.⁷⁰³ Tandis que les es Sao-Dougouti avaient été déportés au Kanem où ils ont été esclaves et assimilés. Au sud, les fuyards fondèrent Doulo au Nord-Est de Mora, Fadaré au Nord-ouest de Maroua, quelques-uns étant même parvenus au-delà de la Bénoué. Progressivement, ces survivants furent absorbés par les Kotoko, avec lesquels ils auraient fusionné. Les Kotoko, les Bouduma et les Bilala revendiquent, encore aujourd'hui, une filiation avec cette population. Les Massa, bien plus au sud du Tchad, sont pourtant très proches culturellement de ces Sao mais aussi des

⁷⁰¹ Le royaume du Baguirmi, fondé vers le début du XVI^{ème} siècle, a atteint son apogée au XVIII^e siècle. Dirigée par les Mbang, la cour royale adopta rapidement l'Islam et devint un sultanat car absorbée par le Kanem-Bornou. Dominée, sa puissance déclina et il ne parvint à se maintenir qu'en payant des tributs à ses puissants voisins, le Kanem-Bornou et le Ouaddaï. Au cours du XVII^e siècle, le royaume vassal recouvra son indépendance, pour la perdre au milieu du XVIII^e siècle.

⁷⁰² D. Lange, "A Sudanic Chronicle: The Borno Expeditions of Idrīs Alauma (1564-1576)" Account of Aḥmad b. Fuṛtū Review by: Humphrey J. Fisher, *The Journal of African History*, Vol. 31, No. 1 (1990), p. 141-143. *K. ghazawat Barnui*, Ch. 2.

⁷⁰³ *Ibid*, Ch. 8.

Kotoko, retenus comme les authentiques descendants de ces populations. Les Massa partagent avec les Sao et les Kotoko plusieurs éléments caractériels.

Les Sao, païens, étaient hostiles à toute forme de domination externe. Leur refus d'embrasser la religion de leurs nouveaux voisins, les Kanembu, les Kanuri et les Boulala, impactait davantage les rapports déjà tendus entre eux. La probable disparition des Sao peut s'expliquer par leur assimilation aux autres populations dont les Kotoko, les Kanuri, les Kanembu et, probablement, les Massa et les Baguirmi. Ibn Furtu a été clair : tous les Sao n'avaient pas été massacrés, certains avaient réussi à fuir alors que leurs femmes et leurs enfants avaient été capturés.⁷⁰⁴ Nous sommes en mesure de dire que les rescapés, dont les femmes et les enfants, ont pu se mélanger aux autres populations et à leurs maîtres. On peut avancer à juste titre qu'il y a eu un métissage comme cela est courant dans ces genres de situations. Ce métissage peut avoir pour explication un mélange naturel, forcé ou stratégique. Le chercheur tchadien Tchago Bouimon soutient cette hypothèse qu'il voit à travers la culture matérielle. Selon lui, « les mélanges culturels s'observent même dans les formes et les techniques de fabrication de certains objets ».⁷⁰⁵ Toujours selon lui, les mélanges entre les rescapés Sao et les autres populations ont été aussi voulus et stratégiques.⁷⁰⁶

Certains éléments restent très complexes et font fuir presque tous les chercheurs. L'explication du passage des Sao à Kotoko. A partir de quel moment les Sao sont-ils devenus des Kotoko ? Et comment ceux-ci ont-ils perdu les caractères physiques de leurs ancêtres ? Abakar Saleh dit, à ce propos, que c'est le métissage qui leur a fait perdre la mythique taille de leurs ancêtres. Cette information importante semble pourtant anodine.

⁷⁰⁴ K. *ghazawat Barnui*, ch 2. Par.9.

⁷⁰⁵ T. Bouimon, « Les fouilles du site de Dal, The Sao-Babalia Excavations of Dal », *Revue Scientifique du Tchad*, juillet 2013, CNAR, p. 2-6

⁷⁰⁶ La tradition orale rapportée par Tchago Bouimon fait aussi état d'un métissage entre les Sao et les Boulala par le biais de mariages mixtes et stratégiques.

9.2.3. Disparition des Sao : que dit la tradition orale ?

Les traditions orales issues des pays Kanembu et Kanuri racontent que les Sao étaient de grands chasseurs et de grands paysans qui tiraient avantage de leur taille. Ils confisquaient tous les biens qu'offrait la nature privant ainsi leurs voisins de terres, de pâturages et aussi de navigation dans les eaux du lac Tchad, communes à toutes populations voisines.⁷⁰⁷

Certain Kanembu de Mao, où nous sommes partis enquêter, bien que n'ayant jamais vécus les faits qu'ils imputent aux Sao, semblent toujours hanter par le souvenir non vécu de ces Sao. Ceux-ci, même disparus, continuent toujours par tourmenter les descendants de leurs anciens adversaires en pays kanembu. Nous nous sommes entretenus avec un de nos interlocuteurs Kanembu, Maloum Issa, qui, bien que reconnaissant que ses ancêtres aient occupé le pays ayant appartenu aux Sao, semble ne pas regretter « leur disparition » ou leur extermination. Selon lui, « Ces géants étaient de méchants païens qui s'accaparaient de tout. Ils privaient nos ancêtres des meilleures terres agricoles, des eaux poissonneuses et des forêts propices à la chasse. Ils privaient nos ancêtres de tout. »⁷⁰⁸

Il nous raconte que les Sao étaient des géants, grands pêcheurs et chasseurs qui vidaient de leurs mains tous les poissons des fleuves au détriment des autres. Leurs filets étaient grands, bien tissés et leurs hameçons avaient plusieurs têtes, ce qui leur donnait un certain avantage sur les autres pour la pêche. Pour Maloum Issa, les Sao seraient des bons agriculteurs qui occupaient non seulement toutes les terres fertiles, mais aussi tous les espaces, privant leurs voisins de terres exploitables. Leurs attitudes sans compromis, ajoutées à leur refus de voir l'expansion de l'islam dans la région, exacerbaient leurs voisins qui ont conspiré pour exterminer ces géants.

Une autre tradition populaire avance une autre raison pour justifier l'extermination des Sao. Selon elle, la raison de l'extermination des Sao par les

⁷⁰⁷ Ces traditions décrivent sous un angle négatif, les Sao avec lesquels les royaumes islamisés du Kanem et du Borno ont longtemps en conflits. En pays Kotoko, les Sao sont présentés comme des héros, des gens bons et des génies.

⁷⁰⁸ Maloum Issa, paysan, Mao, 66 ans paysans.

Maloum avec qui j'ai eu deux entretiens est un dignitaire kanembu. Lorsque je suis arrivé à Mao, c'est vers lui que j'ai été orienté pour nos enquêtes.

Kanembu, les Kanuri et les Bulala, est l'agacement des adultes qui assistaient souvent, impuissants, aux maltraitances que subissaient leurs enfants quand ils jouaient avec ceux des Sao, trop grands, trop forts et trop gourmands. Face à cette injustice de la nature qui a fait des Sao des Sao des géants, les Kanembu s'allièrent avec les Kanuri et les Bulala afin de mettre en place un stratagème pour les exterminer.

Selon Iya Kaka, une potière kokoto, cette extermination tient de la jalousie dont étaient victime ses ancêtres. Selon elle, la stature imposante des Sao, leur maîtrise de certains savoir-faire et leur génie d'artistes auraient suscité la jalousie des Kanembu.

Plus tenaces et prêtes à tout pour convaincre, les légendes ne laissent quasiment pas de détails de leur existence. C'est ainsi que Marcel Griaule rapporte d'après les légendes Kanembu et Kanuri, comment ces derniers mirent fin au dernier Sao. Les Kanembu, maîtres de la région, acceptaient très mal la présence de ce voisin encombrant qu'ils accusaient de païen et d'anthropophage.

Selon les informations recueillies par Palmer à Komadugu, les Sao sont installés dans la région de Gazargamo avant l'arrivée des *Sayfuwa*. Ces derniers auraient un chef nommé Dala Ngemami.⁷⁰⁹ Le chef des Sao auraient réservé un accueil chaleureux aux nouveaux arrivants jusqu'à ce que ces derniers éliminent son peuple par ruse.

Urvoy⁷¹⁰ rapporte d'après cette même tradition orale un récit sur la disparition des Sao que :

« Les nomades blancs, arrivant dans le pays, n'osent attaquer les Sao géants. Ils viennent pacifiquement et demandent au chef l'autorisation de s'installer. Elle leur est accordée. Après des années de vie commune, ils parviennent à anéantir leurs hôtes par ruse. Leurs ongles teints au héné secouent d'admiration et d'envie les Noirs naïfs, mais il faut, paraît-il, pour les imiter laisser les mains teintes serrées un temps dans

⁷⁰⁹ R. Palmer, 1936, op. cit. II. P. 64-68.

⁷¹⁰ Y. Urvoy, *Histoire de l'Empire du Bornou*, Larose, Paris, 1949.

des lanières de peau de bœuf. Les Sao supplient de faire l'essai. Quand ils sont tous ainsi liés et réduits à l'impuissance, les nomades les égorgent dans difficulté.⁷¹¹ »

D'après une tradition orale populaire que nous avons recueillie en pays kotoko, il n'est pas question de nomades blancs mais de Kanembu et de Yéménites. Elle raconte :

« Fascinés le henné des Yemenites et Kanembu,⁷¹² les Sao leur demandèrent de leur en mettre. Les Kanembu profitèrent de cette aubaine pour mettre en pratique leur plan en leur indiquant que, pour que le henné réussisse, il fallait qu'il soit mis à toute la communauté et que, pour cela, ils devaient avoir les mains ligotées. Naïfs, tous les Sao acceptèrent sauf un. Ligotés, ils les massacrèrent tous. Un Sao réussit à échapper à ce massacre collectif mais il finit par se faire tuer par un Kanembu devenu héros de toute une communauté. »

D'après une légende très populaire en pays Kanembu, le dernier Sao aurait été abattu par Dalafno, un vaillant esclave du Sultan Liziramman :

« Leur sultan, Liziramman, envoya un de ses esclaves le vaillant Dalafno, qui allait attendre l'ennemi non loin de sa retraite. La femme du géant était en train de préparer le repas avec deux djourabs de mil, ce qui représente près de cinq cents kilogrammes de grains. Elle avait de plus rempli cinq abreuvoirs de troupeaux pour faire boire son mari. Celui-ci ne tarda pas à arriver, portant sur l'épaule gauche un bâton grand comme un arbre auquel pendaient quatre éléphants. Tout en marchant, il grignotait un cinquième pachyderme qu'il tenait dans sa main droite. Dalafno, comme tous les héros de petite taille, tua d'un unique coup de sagaie le géant qui s'effondra dans ses éléphants. Il lui coupa la tête et la fit porter par quatre forts chameaux au palais du sultan. Dans la chevelure où de petits oiseaux avaient fait leur nid, on trouva une demi-tonne d'œufs. »⁷¹³

Ce Sao serait, d'après Abakar Saleh, un rescapé de l'extermination de son peuple. Quelques années plus tôt, les Kanembu, Kanuri et Yéménites, à la suite d'incidents involontaires ayant causé la mort de plusieurs de leurs enfants, résolurent d'en finir avec ce peuple de géants. Ainsi, ils mirent en place des ruses

⁷¹¹ Henne : poudre à base de feuilles végétale qu'on mélange avec de l'eau et qu'on oint sur les paumes de pain ou les pieds pour obtenir une coloration noire ou rouge. Il est utilisé comme produit cosmétique.

⁷¹² Alors que la tradition orale tchadienne évoque les Kanembu, Lebeuf lui parle de Yéménites.

⁷¹³ M. Griaule, 1943, *op.cit.*, p.10.

afin de les exterminer. Fascinés par le héné⁷¹⁴ des Yemenites et Kanembu,⁷¹⁵ les Sao leur demandèrent de leur en mettre et ils en profitèrent pour les ligoter avant de les exterminer.

Chez les Kanuri, la disparition de ces géants s'explique par le métissage avec les Kanuri, ce qui pose là encore un problème de leur filiation. Cette information vient corroborer celles avancées un siècle plutôt par Nachtigal à propos des Manga qui, tantôt sont descendants des Sao, tantôt que des héritiers de leurs terres.⁷¹⁶

9.2.4. Lente transformation ou extermination radicale ?

Il n'existe pas de monographie sur les Sao, mais l'on peut avancer quelques hypothèses d'après les recherches antérieures. Les résultats des fouilles archéologiques⁷¹⁷ attestent qu'ils ont investi les abords du lac Tchad bien avant la naissance du puissant empire du Kanem, puis celui du Borno.⁷¹⁸ Durablement installés, ils auraient été les maîtres de la région jusqu'à la naissance du royaume du Kanem vers le VIII^e siècle par la dynastie Teda.⁷¹⁹ L'empire dominateur et islamisé⁷²⁰ du Kanem, qui se donnait pour mission de supprimer le culte de

⁷¹⁴ *Henne* : poudre à base de feuilles végétales que l'on mélange avec de l'eau et que l'on oint sur les paumes de main et des pieds pour obtenir une coloration noire ou rouge. Il est utilisé comme produit cosmétique.

⁷¹⁵ Alors que les sources orales tchadiennes évoquent les Kanembu, Lebeuf parle de Yéménites.

⁷¹⁶ D. Lange, "The Emergence of social complexity in the southern Chad Basin towards 500 BC: Archaeological and other evidence Borno Museum Society Newsletter n°68-69 & 70-71 49, p.51.

⁷¹⁷ J.-P. Lebeuf et al., *Le gisement Sao de Mdaga (Tchad) : Fouilles 1960-1968*, Paris, 1980, *Bulletin de la Société d'Ethnographie*, p.12.

⁷¹⁸ D. Lange, *Contribution à l'histoire dynastique des Kānem-Bornū (des origines jusqu'au début du XIX^e siècle)*, Université Panthéon-Sorbonne, Paris, 1974, 2 vol., 282 p. (thèse de 3e cycle d'Histoire ; avec une traduction du *Dīwān al-salaṭīn Bornū*, chronique des souverains de l'empire Kānem-Bornū)

⁷¹⁹ J. Tubiana, « L'identité tchadienne : l'héritage des peuples et les apports extérieurs : actes du colloque international célébrant le 30e anniversaire de la fondation de l'Institut national des sciences humaines de l'Université du Tchad, N'Djaména, 25-27 novembre 1991 » Harmattan, 1994, p.50

⁷²⁰ A partir du XI^e siècle, la région connut la pénétration de l'islam et le royaume commença par prendre de l'ampleur sur le plan commercial. Les souverains décidèrent d'étendre leur territoire et propager l'islam, leur nouvelle religion. En face, il y avait les Sao qui en plus de constituer un frein à l'expansion territoriale du royaume du Kanem, se résignèrent à se convertir à l'islam ; ce qui agaça les Kanembu qui les attaquent à de nombreuses reprises, sans succès. Affaiblis après les ripostes des Sao et les attaques des Boulala venus de l'Est, les souverains Kanembu se réfugièrent à l'Ouest du lac Tchad où ils fondent vers 1395 le royaume du Borno. Cette nouvelle entité politique créée sur les cendres du royaume du Kanem, redevient forte et les souverains reconquissent leurs anciens territoires perdus et fondent l'empire du Kanem-Borno qui, sous Idriss Alauma connut son apogée.

« Muné », ⁷²¹ fédérait les populations autochtones, même si celles-ci fonctionnaient en classes sociales. ⁷²²

L'Allemand Barth qui réussit à mettre la main sur des manuscrits importants et, par les informations de la tradition orale recueillies auprès des Kanuri et Kotoko, rapporta que c'était le roi Idriss Alauma du Borno qui décida de détruire les éléments hétérogènes dont l'agrégation formait la population du royaume. ⁷²³ Le roi désirait imposer son pouvoir sans partage ni opposition :

« ...se tourna contre les Sou ou Soi, qui possédaient de vastes étendues de pays et nombreux établissements fixes très voisins des principales colonies des Kanuri, et prétendaient conserver en grande partie leur indépendance nationale. Leurs places fortes furent emportées, les habitants mis à mort ou réduits en captivité, et ce qu'il en resta fut dispersé. Après avoir fait sentir ainsi sa force aux peuplades idolâtres de l'est, se tourna du côté opposé, vers la province de Kano. » ⁷²⁴

Les Sao ont-ils été victimes d'un génocide organisé par leurs voisins adversaires Kanembu et Kanuri qui ne voulaient plus de leur présence dans la région ? Selon Ibn Furtû, (Dans le paragraphe 15 du chapitre qu'il consacrait aux Tatala,) les hommes Tatala et les Ngafata avaient été massacrés et leurs femmes et leurs enfants capturés. ⁷²⁵ Les Kotoko auraient même pris part à ces massacres qu'on peut qualifier de génocide. Comme nous l'avons mentionné dans les pages précédentes, le fait que les femmes et les enfants aient été épargnés nous permet de dire que les Tatala et les Ngafata n'avaient pas tous été exterminés.

Certains fuyards auraient été pourchassés et massacrés alors que d'autres se seraient échappés parce que Dieu les aurait épargnés. (*Et Dieu poussa ceux parmi les ennemis Tatala qu'il voulait sauver, à avoir peur et en le rendant lâches, à tel*

⁷²²J. Tubiana, « L'identité tchadienne : l'héritage des peuples et les apports extérieurs : actes du colloque international célébrant le 30e anniversaire de la fondation de l'Institut national des sciences humaines de l'Université du Tchad, N'Djaména, 25-27 novembre 1991 » Harmattan, 1994, p.50

⁷²³ B. Heinrich, *op.cit.* p.106

⁷²⁴ Ibid. p.106

⁷²⁵ *Then the pagans fled in fright, without holding their ground in the least, towards Lake Chad, to save their lives; and the Muslims, with their leader (kabin'e, the Chamberlain (hdjib, did not cease to follow their tracks killing the men, and capturing the women and children in great numbers. On that day, only a few of the pagans escaped, with the permission of God (Most High), and by His will.*

point qu'ils se sont tous enfuis).⁷²⁶ Selon ce texte, les fuyards se seraient installés près du lac Tchad. Par la suite, ils ont migré massivement vers le bord du lac Tchad, et sont restés toujours craintifs.⁷²⁷ Ce texte est en totale contradiction avec la tradition orale et les affirmations de certains chercheurs selon lesquelles, les Sao auraient été totalement massacrés par les Kanembu et les Kanuri.

Les Sao vivaient en communautés dans des cités défendues par des palissades en bois qui se trouvaient à proximité de cours d'eau étaient, avant les Kanembu, probablement les véritables maîtres du pays.⁷²⁸ Les relations de convivialité commencèrent par se transformer peu à peu pour devenir conflictuelles quand les Kanembu voulurent se soumettre, islamiser et réduire en esclavage leurs anciens partenaires. Cette nouvelle politique unilatérale et sans concession des Kanembu entraîna un conflit duquel les Sao sortirent vaincus, ce qui les amena à renoncer à leurs terres pour migrer vers celles du sud. Certains groupes, les Yédina, considérés eux aussi comme les descendants des Sao, avaient fui les raids Kanuri vers le XVI^e siècle pour se réfugier dans les îles du lac Tchad plus au sud.⁷²⁹ Cela avait eu pour conséquence le dépeuplement des villages sao situés plus au Nord, ce qui a été interprété comme leur extinction totale. C'est à ce moment qu'ils avaient entamé la construction de nouvelles cités, plus grandes, avec des murs très hauts, pour se protéger des Kanembu qui pouvaient les suivre dans ces nouvelles terres.

D'autres hypothèses attribuent la disparition des Sao aux Boulala qui auraient profité de leur affaiblissement, et, aux Kanembu, qui se livraient d'incessantes guerres entre eux. Après s'être emparés du Kanem, les Boulala auraient mis fin à « l'empire sao » en les chassant définitivement. Une partie des fuyards aurait été

⁷²⁶ K Barnu, ch.2, par. 9. *And God cast severe dread and vile cowardice into the hearts of those among the enemy whom he intended to save, so that they fled all at once.*

⁷²⁷ *Ibid.*

⁷²⁸ J.-P. Lebeuf, « Travaux archéologiques dans les basses vallées du Chari et du Logone (1 936-1 980) », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1980, Vol. 124, n°4, p. 636 – 656.

⁷²⁹ J.-P. Magnant, « La mise en place des populations dans l'est de la préfecture du lac d'après les traditions orales », Daniel Barreteau, Charlotte von Graffenried, *Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad*, IRD Editions, p.183.

tuée par les Massa,⁷³⁰ l'autre serait parvenue à rejoindre le Nord-Ouest. C'est là qu'ils se seraient mélangés aux Massa pour former une nouvelle ethnie : les Kotoko.⁷³¹ Nous préférons parler non pas d'une extinction totale des Sao mais plutôt de la disparition de la culture, dite sao, survenue incontestablement en raison de la conquête territoriale et de l'islamisation, ou des deux à la fois. Les textes et les traditions orales s'accordent sur une chose : les Sao ont été victimes des Kanuri et Kanembu, du fait de leur résistance à l'islamisation. Si les contes citent quelquefois les Yéménites comme leurs exterminateurs, c'est en se référant aux Kanembu qui seraient venus du Yémen. Bien que certains chercheurs estiment que la culture sao au sud du lac Tchad a perduré jusqu'au quinzième siècle, l'opinion majoritaire est qu'elle a cessé d'exister comme culture distincte un peu plus tard probablement jusqu'au 16e siècle, suite à l'expansion de l'Empire Borno quand ils se sont fondus dans les autres populations.

Chez les Kanembu, l'on a une présentation peu flatteuse des Sao.⁷³² Ils seraient « Les Sao sont des sorciers, païens, chassés d'Arabie et venus s'installer autour du lac Tchad. Opposés à la propagation de l'islam, les Sao ont été défaits par Alauma qui les a contraint à migrer au sud où ils ont été capturés et faits esclaves par les Baguirmi. »

Ce sont là autant de données qui ont inspiré les légendes dans la culture tchadienne et dans tout le bassin du lac Tchad, prétendant qu'ils seraient venus de la Vallée du Nil pour occuper la rive sud du lac, sur des terres très humides et très fertiles.⁷³³ Cette présentation fabuleuse suffit-elle pour prétendre connaître ces Sao ? La tradition orale, bien qu'essentielle pour l'histoire africaine, révèle ses limites et l'on ne saurait se baser uniquement sur elle pour écrire un passé pertinent à un moment donné. Elle ne peut non plus répondre avec assurance à la question sur la disparition de ces populations. Les Sao ont-ils réellement tous disparu ou se sont-ils

⁷³⁰ Les Massa sont une population répartie entre le Tchad et le Cameroun, principalement sur la rive du Logone, l'affluent du Chari qui sépare les deux pays.

⁷³¹ <http://www.memoiredafrique.com/fr/Sao/histoire.php>. Consulté le 12/11/2013.

⁷³² Maloum Issa, 66 ans, paysan, Mao entretien du 12/01/2013.

⁷³³ S. Azombo-Menda, *Séquence et signification des cérémonies d'initiation So*, Université de Paris 5, 1971, 684 p. (Thèse).

simplement intégrés aux Kanembu, Kanuri, Massa ou aux Baguirmi après leurs défaites ? Nous ne disposons pas de données sûres à ce propos car, ni les informations émanant de la tradition orale, ni celles des chercheurs, moins encore les récits du Moyen-Âge ne permettent de trancher définitivement et incontestablement sur ce point.⁷³⁴ Plusieurs récits du Moyen-Âge parlent de massacres dont ont été victimes les adversaires du Mai du Kanem-Borno ou des Sao.

Les groupes ethniques installés dans le bassin du lac Tchad, comme les Boudumas, les Gamergu, les Kanembu, les Kotoko et les Musgum prétendent descendre des Sao. Le chroniqueur Bornouan précise que les habitants de Damasak, la plus grande localité des Sao-Ngafata, à l'issue d'une résistance acharnée se sont rendus, ils ont d'abord été asservis, puis, pour des raisons inconnues, décimés. Nous ne sommes malheureusement pas en mesure de dire si, oui ou non, les femmes et les enfants ont été épargnés car, Furtû, qui a été probablement témoin de ces massacres, n'a fourni aucun détail à ce sujet. On peut admettre sans plus de certitude que Damasak a vu tous ses habitants exterminés, mais qu'en est-il de ceux de Diffa et qu'est-il alors advenu des femmes et des enfants ?

En réalité, les écrits d'Ahmat Ibn Furtû ne permettent pas de parler d'une extermination totale de ces Sao-Ngafata et Sao-Tatala. Le Kanuri ne s'est intéressé qu'aux groupes opposés à son royaume. Selon nous, ces populations désignées par le terme générique de sao pourraient ne pas avoir été toutes massacrées. Les instabilités politiques et les razzias dans la région ont contribué à reconfigurer les groupes ethniques et, les populations identifiées comme étant les Sao ont dû se replier vers le sud où, elles se sont mélangées aux autochtones.

9.3. L'héritage immatériel

9.3.1. Naissance d'un mythe sur les géants

Les légendes sur les géants disparus sont présentes dans plusieurs cultures à travers le monde. Ce sont des mythes qui font état de personnages qu'on situe dans des temps immémoriaux ou simplement très lointains. Ils sont réguliers dans

⁷³⁴ Principalement Furtû, Léon l'Africain.

plusieurs traditions et cultures, que ce soit dans les écrits, dans les folklores oraux ou populaires. Les légendes sur l'existence historique de géants existent depuis plusieurs millénaires, dans différents récits et même dans la Bible. À l'inverse de toutes les connaissances scientifiques, ces légendes sont parfois encore soutenues dans le domaine de l'ésotérisme et de l'occultisme. Dans plusieurs versets de la Bible par exemple, il est fait mention de géants souvent méchants et païens. L'exemple le plus connu est celui du géant Goliath opposé au bon David. Le géant Goliath n'était seulement qu'un des nombreux colosses dont parle la Bible, quoiqu'il soit en le plus célèbre. Même la récente découverte des Manuscrits de la Mer Morte contient un livre appelé « Le Livre des Géants »⁷³⁵ dans lesquels on peut lire : « Les géants étaient sur la terre en ces temps-là ⁷³⁶. » La Bible, un livre rempli de mystères où l'extraordinaire tient une place prépondérante, parle dans son chapitre six du livre de la Genèse de la présence de géants sur la terre avant le « Déluge universel ».⁷³⁷ Dans le livre des Nombres, il est en fait référence :

« Nous vîmes des géants, les fils d'Anak... et à nos yeux nous étions devant eux comme des sauterelles⁷³⁸. »

« Les géants étaient sur la terre en ces temps-là. Il en fut de même après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes, et qu'elles leur eurent donné des enfants, ce sont ces héros qui furent fameux dans l'antiquité⁷³⁹. »

Et plus loin dans le livre des Nombres, il est écrit « ...et nous y avons vu les géants, enfants d'Anak, de la race des géants ; nous étions à nos yeux et aux leurs comme des sauterelles⁷⁴⁰. »

Dans la Grèce antique, il est aussi fait état des géants qui sont les enfants de la Terre (Gaia) nés du sang qui coulait de la blessure de son mari Ouranos lors de sa

⁷³⁵ Le mot « géants » dans Genèse 6:4 est traduit du mot hébreu *nphiyl*, prononcé Nef-eel; soit un tyran ou énorme

⁷³⁶ Genèse 6 : v.1-4 "Lorsque les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la terre, et que des filles leur furent nées, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent. Alors l'Éternel dit: Mon esprit ne restera pas à toujours dans l'homme, car l'homme n'est que chair, et ses jours seront de cent vingt ans. Les géants étaient sur la terre en ces temps-là, après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes, et qu'elles leur eurent donné des enfants: ce sont ces héros qui furent fameux dans l'antiquité."

⁷³⁷ http://pleinsfeux.org/les-geants-mythe-ou-realite/#.VX3v_vntmko; Consulté le 12/10/2014

⁷³⁸ Livre des Nombres, chapitre 13, verset 33.

⁷³⁹ Genèse 6.4.

⁷⁴⁰ Nombres 13.33.

mutilation par Cronos ; bien que d'origine divine, ils sont mortels ou tout du moins peuvent être tués.⁷⁴¹ Ces géants sont des créatures chtoniennes issues du sang d'Ouranos castré par son fils Cronos et reçu par la Terre Mère Gaïa.⁷⁴² Ils sont caractérisés par une stature et une force exceptionnelles. Ils sont tous de grande taille mais ne sont pas semblables : ils sont soit représentés avec une apparence humaine, soit avec une queue de serpent à la place des jambes, soit avec une tête de lion, soit avec un serpent à la place de chaque jambe. Dans la Grèce Antique, l'histoire des géants était dominée par leurs combats et leurs défaites contre les dieux.⁷⁴³

Il est difficile de dire à quand remonte ces légendes. Ce qui est sûr, c'est qu'elles continuent encore à fasciner malgré le fait qu'elles conviennent de moins en moins. Cette tradition orale a contribué à ancrer dans la mémoire collective des affabulations, difficilement délébiles, conduisant les premiers chercheurs à aller sur la trace de ces géants et leurs successeurs ont démontré que ces populations n'étaient ni des géants, ni des Blancs. La tradition orale rapporte qu'ils :

« [...] étaient tellement grands que leurs arcs étaient construits avec des troncs de palmiers entiers et leurs bols ressemblaient à de grandes jarres funéraires, ils pouvaient contenir deux hommes assis. Ils pêchaient sans filet, en bloquant le cours des rivières de leurs mains; ils prenaient les hippopotames à mains nues e quand ils parlaient leur voix tonnait comme le grognement du tonnerre ... et ils avaient la peau blanche ... ⁷⁴⁴»

De même, la littérature moderne a fini par suivre la tradition populaire, en rapportant, presque fidèlement, ce que les légendes ont entretenu depuis longtemps. C'est le cas du poète tchadien Joseph Brahim Seid dans son conte, « Au Tchad sous les étoiles » :

« Le lendemain ainsi, au réveil, ma surprise fut à son comble quand fut aperçue sur les eaux du grand lac, une immense pirogue, laquelle portait un géant qui pêchait avec la seule aide de ses mains. Parfois, comme en jouant, il saisissait un

⁷⁴¹ En grec ancien *Gígantes* signifie « nés de la Terre ».

⁷⁴² Dans une autre version, Gaïa les aurait engendrés seule, afin de venger ses enfants tués lors de la Titanomachie. - See more at: <http://mythologica.fr/grec/geant.htm>.

⁷⁴³ R. Boyer - *Héros et Dieux du Nord* - Ed *Tout L'Art*, 1997.

⁷⁴⁴ « Mythe ou réalité des géants », in <http://terremysterieuse.doomby.com/pages/archeologie-mysterieuse/mythe-ou-realite-des-geants.html>. Consulté le 17 mars 2015.

hippopotame par les oreilles et le laissait, délicatement mais avec force éclaboussures, retomber dans l'eau⁷⁴⁵. »

La taille que les légendes leur ont attribués est loin d'être réelle et même irréaliste. Physiquement, les Sao n'ont rien de particulier. Le conservateur du Musée Sao Kotoko qui évoque pourtant souvent les Sao, en les présentant comme étant des géants, n'intègre pas lui-même ce qu'il raconte aux visiteurs. Il reconnaît, lorsque nous lui avons demandé s'il pensait sincèrement que les Sao, ses ancêtres, étaient les colosses dont il parle, qu'il n'en croyait pas un mot !

Sur le plan scientifique, Griaule a essayé de retrouver la trace des Sao que les mythes décrivent comme étant immenses et ce, malgré la trame décousue des récits fragmentaires sans fondements scientifiques. Les ethnologues, premiers à embrasser le chemin à la recherche de la vérité, ne réussirent pas à confirmer ce gigantisme tant recherché.⁷⁴⁶

Faut-il se confier aux archéologues pour confirmer ou infirmer la tradition orale, à la suite des travaux des ethnologues et anthropologues qui n'ont pas trouvé de traces scientifiques de ces géants ? Hartweg, évoqué plus haut, tranche cette question presque de manière catégorique : pour lui, les études des squelettes attribués aux Sao ne permettent pas de voir en eux des géants. (Voir tableau ci-dessous). Il ressort de ses études, d'après l'analyse des fémurs, que la taille de ces individus varie entre 1 m 70 et 1 m 80. Hartweg se trompe lorsqu'il doute du fait que les squelettes qu'il a étudiés ne permettent pas de confirmer l'origine ethnique ou raciale des individus auxquels ils appartiennent. Il a notamment cherché à voir dans quelle mesure il pouvait trouver, chez les Sao, une origine orientale ou un métissage avec des populations blanches, comme le prétend la tradition orale.

« C'est pourquoi nous ne saurions donner autre chose que des indications, des présomptions sur leurs parentés ethniques. Nous avons néanmoins l'impression de nous trouver devant une juxtaposition « en mosaïque », plutôt que devant une fusion de caractères noirs et de caractères non noirs, résultat probable d'un métissage entre

⁷⁴⁵ J. Brahim Seid, *Au Tchad, sous les étoiles*, présence africaine, Paris, 1962, p.15.

⁷⁴⁶ Claudie Voisenat, « Imaginaires archéologiques », vol. 22 de *Collection Ethnologie de la France : Cahier*, Les Ed. de la MSH, 2008, p.268.

des tribus nègres et des tribus africaines blanches dont l'influence morphologique aurait dominé⁷⁴⁷. »

Bien qu'ethnologues, les Lebeuf ne se sont pas contentés uniquement de la tradition orale et de l'archétype des contes africains, ils ont introduit d'autres disciplines afin d'avoir une réponse à cette question.⁷⁴⁸ Ils n'ont pas seulement avalé les légendes qui avancent que des ossements gigantesques ont été retrouvés dans les buttes anthropiques et dans les tombes attribuées aux Sao, ils les ont aussi fouillés.⁷⁴⁹

⁷⁴⁷ Raoul, Hartweg, « Les squelettes humains anciens du village de Sao », *Journal de la Société des Africanistes*, 1942, tome 12. p. 6.

⁷⁴⁸ J.-P. Lebeuf et A. Masson-Detourbet (1950), *La civilisation du Tchad*, Paris, p. 27.

⁷⁴⁹ Henri, Bresc, « Le temps des géants », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*. 13e congrès, Aix-en-Provence, 1982, 261.

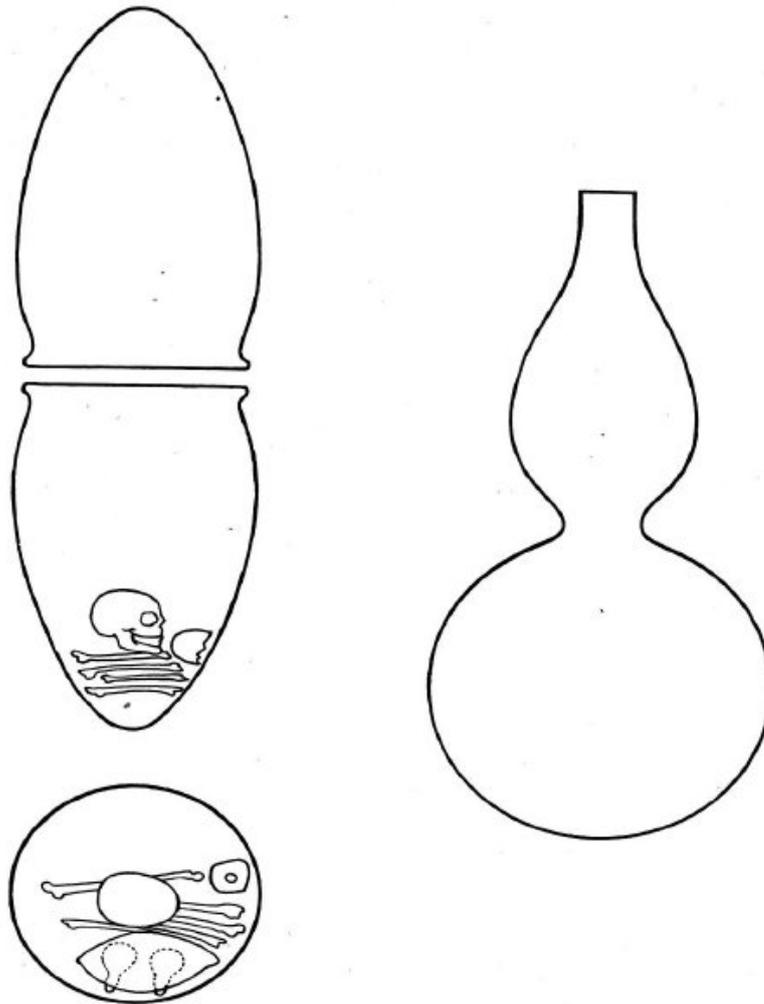


Fig. 10 à 12. — 10 : coupe de la sépulture 11 ; 11 : les débris du squelette de la sépulture 11, vus en plan ; 12 :alebasse en forme de bouteille provenant de la sépulture 11.

Document 11: Croquis d'une dépuures attribuées sao (source J.-P. Lebeuf)

MENSURATIONS	FÉMUR N° 3	FÉMUR N° 11 (D)	FÉMUR N° 11 (G)
Long. en position.....	—	481 mm.	—
Circonférence minima.....	86 mm.	—	—
Diam. A. P. s/trochantérien...	27 mm.	33 mm.	—
Diam. transverse s/ trochant...	29 mm.	31 mm.	—
Diam. A. P. au niveau moyen..	30 mm.	33 mm.	—
Diam. transverse » »	26 mm.	27 mm.	—
Ind. pilastrique.....	115,4	122,2	121,4
Ind. de platymérie.....	93,1	96,7	96
I. de robusticité fémorale.....	—	12,68	—
Long. tête fémorale.....	—	47 mm.	—
Hauteur » »	—	47 mm.	—
Indice de la tête.....	—	100	—
Longueur du col.....	—	99 mm.	95 mm.
Ind. de longueur du col.....	—	20,5	—
Angle cervical.....	—	135°	135°
Ind. robusticité céphalique.....	—	19,4	—
Taille du sujet vivant.	1 m. 70 à 1 m. 80	1 m. 70 à 1. m 75	

TIBIA N° 11 (D)	HUMÉRUS N° 11 (D)	CRANE N° 11
Longueur..... : *392 mm.	Longueur totale. : 343 mm.	Diamètre A.-P... : *172 mm.
Circonf. min.... : 85 —	Circonf. minima : 67 —	D. T. mx..... : 133 —
D.A.-P. (au trou nourricier) ... : 40 —	D. A.-P. (sous le V. deltoïdien)..... : 22 —	D. bimastoïdien (aux bases)... : 115 —
D. T. (au trou nourricier)... : 29 —	D. T. (sous le V. deltoïdien).... : 21,5	Haut. basilo-bregmatique..... : *120 —
D.A.-P.(au niveau moyen)..... : 38 —	Indice de robusticité..... : 19,41	Haut. auriculo-bregmatique... : *128 —
D. T. (au niveau moyen)..... : 28 —	Indice de section.: 97,72	Larg. frontale min..... : *93 —
Indice de platycnémie..... : 72,5		Larg. frontale max..... : *110 —
Indice de section : 73,68		I. C. horizontal... : 77,3
Indice tibio-fémoral..... : *81,5		I. C. vertical (h.-long.)..... : 69,76
		I. C. (vertical (h.-larg.)..... : 90,2
		I. fronto-pariétal. : 69,92

Document 12 : Tableaux étude squelettes attribué aux Sao (sources R. Hartweg)

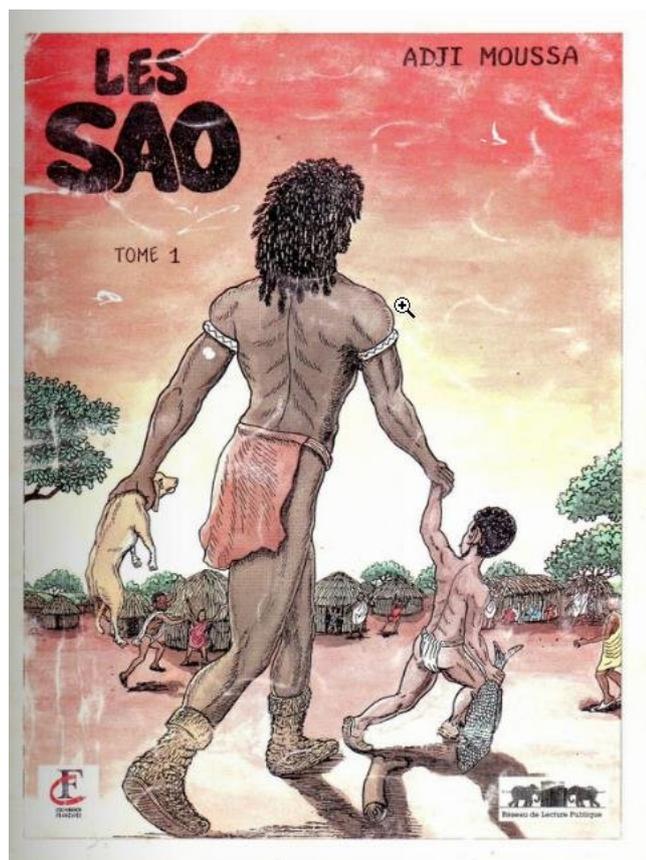


Figure 9 : Couverture de la Bande Dessinée : *LES SAO* du dessinateur tchadien Adji Moussa⁷⁵⁰

9.3.2. Les Sao dans la mémoire collective

En réalité, les seules populations pouvant prétendre descendre des Sao sont les riverains du lac Tchad : les Kotoko, les Mandara, les Bouduma, les Massa, une partie des Kanuri (ou Bornouans), etc. Elles ont, avec ce peuple, disparu des relations culturelles importantes contrairement aux autres. Chez ces populations, sont nés de nombreux mythes plus ou moins conservés sur les Sao, les uns les présentant comme des gens bons, d'autres comme des êtres malveillants. Ce sont ces groupes qui sont aujourd'hui dépositaires de l'héritage matériel et immatériel de la culture sao car, ils ont non seulement conservé leur mémoire à travers les récits et les mythes provenant de la même source, mais on y observe incontestablement une certaine unité, confirmée par les parentés linguistiques, les coutumes, l'architecture, l'artisanat et certains rites.

⁷⁵⁰ Moussa, Adji, *Les Sao*, Tome 1, N'Djamena, Réseau de Lecture Publique du Tchad, Bande dessinée, 1996.

Les Sao combattus, pourchassés, massacrés ou reniés sont devenus un enjeu politique et culturel mis en avant depuis l'indépendance⁷⁵¹ du Tchad, leur héritage ou ce qu'il en reste est aujourd'hui disputé. Ils « étaient » la fierté de tous les Tchadiens. Il y a encore quelques années, ces derniers désignaient leur contrée comme étant le « pays des Sao ». Depuis l'intérêt suscité par la culture dite sao, ces populations dont les membres étaient autrefois présentés comme des géants cruels et incultes, sont peu à peu devenues une fierté nationale, un sujet à récupération politique, ou le symbole de la construction d'une identité nationale inexistante ou simplement perdue. La trace des Sao dans la mémoire collective des Tchadiens semble plus visible que dans les institutions. Ceux-ci, même s'ils sont conscients de n'être pas tous descendants de ce peuple aujourd'hui disparu de ce territoire, savent néanmoins que le pays qu'ils occupent actuellement appartenait aux Sao. Ces derniers ne sont plus présentés comme tels mais comme des héros, voire des résistants à la pénétration d'une religion musulmane non désirée à l'époque.⁷⁵²

Pour certains, les Sao étaient ingénieux parce qu'ils avaient bâti des cités sur des buttes anthropiques dans un pays soumis chaque année à des inondations.⁷⁵³ Ils étaient de bons potiers et architectes, en raison de leur connaissance du pays, ou de la terre et de l'argile dont ils avaient le secret. Ces buttes anthropiques, il faut le dire, ont transformé le paysage du bassin du lac Tchad qui, en dehors d'elles, n'est qu'une vaste plaine très peu accidentée. Les buttes anthropiques dont les constructions sont chronologiquement différentes,⁷⁵⁴ comportent deux fonctions :

- Elles ont permis aux Sao de construire leurs cités en hauteur, pour se protéger des inondations.

- Elles leur ont servi à se protéger contre les envahisseurs.

Nulle part ailleurs dans la région, les fouilles n'ont permis de mettre au jour un nombre assez important de pièces en céramique ou en argile cuite. Les Sao auraient été selon Abakar Saleh, « les principaux fournisseurs de leurs voisins en pots, jarres

⁷⁵¹ 11 août 1960.

⁷⁵² <http://www.tchadenligne.com/article-le-sens-du-devoir-doit-etre-notre-credo-106056968.html>. Consulté le 12/03/2014.

⁷⁵³ Abakar Saleh.

⁷⁵⁴ Les fouilles stratigraphiques ont permis de trouver plusieurs couches de terre correspondant à plusieurs siècles.

et autres ustensiles de cuisine ». De nos jours encore, on constate que les supposés descendants des Sao, dont principalement les Kotoko, maintiennent encore ces activités. Au Tchad, les femmes Kotoko partagent avec les Kim, la fabrication et le commerce de pots et jarres.

Comme nous l'avons mentionné dans les pages précédentes, dans certaines sociétés traditionnelles en Afrique, les auteurs d'une certaine ingéniosité, d'un certain savoir-faire ou d'un art, sont considérés comme les possesseurs d'un pouvoir surnaturel, positif ou maléfique, et les Sao ont une marge d'avance sur leurs contemporains. Leurs cités étaient les principales productrices de poterie, bijoux, produits issus de la pêche ; de plus les Sao réussirent à vaincre dans un premier temps leurs adversaires qui voulaient les convertir de force à l'islam. Ces différents éléments ont contribué à la création du mythe dans lequel les Sao sont présentés comme des sorciers. De nos jours encore, leurs supposés descendants, les Kotoko, continuent à souffrir de ces préjugés qui font d'eux des féticheurs.⁷⁵⁵

Les récupérations sont si présentes que les informations qui en découlent nuisent à la compréhension du sujet sao. Cette récupération est perceptible à tous les niveaux, rendant impensable la possibilité de remonter ou d'émettre des hypothèses plausibles sur les origines de ce peuple. D'une manière générale, celles-ci sont expliquées suivants trois courants :

- le courant arabo-islamique, qui voit chez les Sao des païens venus de l'Irak, du Yémen ou chassés de l'Arabie. D'après une tradition récente sans fondement scientifique, les Sao étaient des immigrants partis du Proche-Orient lors de l'effondrement de l'Empire assyrien, à la fin du VIIe siècle av. J.-C. ;⁷⁵⁶

- une tradition judéo-chrétienne rapproche les Sao des personnages bibliques, même si nulle part dans la Bible, il n'est fait mention de cette population. La

⁷⁵⁵ Du fait qu'ils soient installés sur des buttes anthropiques, isolés des autres populations, les Kotoko sont malheureusement victimes de certains faux jugements qui les qualifient de sorciers, de gardiens de cimetières. Ce que les immigrés oublient, c'est que les Kotoko y sont installés avant la colonisation qui a érigé N'Djamena en capitale ayant entraîné la venue de plusieurs populations.

⁷⁵⁶ Lange, « Immigration of the Chadic-speaking Sao », p. 101-104.

relation est faite en rapport avec les géants bibliques. Deux passages de la Bible qui ont inspiré les auteurs des légendes sur les Sao parlent de géants ;⁷⁵⁷

- la tradition païenne, émanant des descendants des Sao, qui voit en eux des fruits d'une union incestueuse entre des jumeaux. Comme nous l'avons indiqué dans les pages précédentes, en Afrique, ce qui est inexplicable ou incompréhensible a une origine surnaturelle et parfois c'est de manière délibérée qu'on trouble la vérité. Dans le pays Kotoko, il est dit que les Sao étaient des êtres surnaturels et que le secret de leur origine est impénétrable.⁷⁵⁸

Les légendes n'ont pas évolué, même plusieurs années après Griaule, du moins, elles continuent à voir encore les Sao comme des géants. Au cours de nos enquêtes en pays kotoko, nous nous sommes confrontés à ces genres de descriptions. Il faut l'avouer, cela ne nous étonne pas, car nous avons grandi avec elles. Ibrahim Helou,⁷⁵⁹ que nous avons rencontré à de nombreuses reprises à Gaoui, est l'un des fins connaisseurs des Sao. Il nous raconte que son grand-père avait découvert, lors des travaux de construction. Selon lui, « Des ossements, probablement ceux d'animaux géants que les Sao auraient domptés et élevés.... Les bœufs servaient d'aliments et les moutons étaient si petits qu'ils préféraient les ignorer ».

Jusqu'ici aucune fouille n'a permis de mettre au jour des squelettes d'animaux pouvant corroborer ces affirmations qui ne peuvent être vérifiées. Rien ne permet n'ont plus d'avérer cette légende si répandue selon laquelle, « Le dernier Sao abattu transportait quatre éléphants accrochés à un tronc d'arbre posé sur son épaule tout en en dévorant un cinquième qu'il venait de rôtir ».

⁷⁵⁷ Les Sao se seraient échoués avec l'arche de Noé dans les abords du lac Tchad. Pour certains, ils se seraient cachés dans l'arche à l'insu et finirent par prendre le contrôle jusqu'à atteindre le pays où les terres sont propices à l'agriculture et à l'élevage et où l'or abonde. Pour d'autres, ils étaient des amis de Noé qui les convia dans son arche, faisant partie des « bons ». Après le déluge, Noé, sa famille et une partie des animaux descendirent en terre ferme tandis que les Sao continuèrent leur chemin avec une autre partie des animaux à la recherche d'une terre ferme qu'ils finirent par trouver près d'un grand lac.⁷⁵⁷ Ils descendirent avec les animaux et bâtirent leurs villages avant d'être rejoints plus tard par des nains, paresseux, incultes et méchants.⁷⁵⁷ La crainte d'un autre déluge les amena à bâtir leurs cités sur des buttes anthropiques de terre.

⁷⁵⁸ Adam Baba, jardinier, 59 ans, Madjorio. Entretien du 11/08/2011.

⁷⁵⁹ Ibrahim Helou, 59 ans, sans emploi, Kotoko de Gaoui. Entretien du 12/01/2013.

La question des Sao ressemble à celle du père Noël. Alors que le père Noël n'a jamais existé, les parents trouvent qu'il est bon d'entretenir ce mystère jusqu'à ce que leurs enfants découvrent cette supercherie eux-mêmes une fois adultes. Au Tchad, au Cameroun et au Nigeria, même si les gens savent que les Sao n'étaient pas des géants, ils préfèrent garder à l'esprit, le mythe plutôt que de connaître leur passé réel.

9.3.3. Impact sur les pratiques culturelles

Plusieurs pratiques observées chez les Kotoko permettent de les rapprocher des Sao. Parmi elles, figurent notamment la pêche, le jardinage, la poterie ou encore la circoncision.⁷⁶⁰

La trace des Sao dans la mémoire collective des abords du lac Tchad semble plus visible et enracinée que dans les institutions. L'idée selon laquelle les Sao seraient les premiers occupants du pays ou que les populations actuelles descendraient de ce peuple est si répandue qu'elle se matérialise dans la vie quotidienne. Pourtant conscients de n'être pas tous des descendants de ce peuple, aujourd'hui encore, tous les tchadiens, y compris les Kanembu, les Kanuri, les Bulala, les Massa tout comme les Kotoko, leur reconnaissent le statut des premiers occupants. Le fait de descendre de ces *Sao légendaires* ravit et confère une certaine fierté innocente qui a pour conséquence l'omniprésence de ce nom à plusieurs niveaux : enseignement, sport, musique, littérature, infrastructures, commerce...⁷⁶¹ Pour les Tchadiens, cette reconnaissance et cette filiation artificielle est à la fois symbolique et affirmée : il faut signaler que l'idée que les Sao soient les ancêtres communs des tchadiens a été utilisée largement par les autorités comme un facteur d'unité nationale dans un pays au multiple groupes ethniques et où, les conflits étaient courants.

Sur le plan éducatif, l'histoire des Sao est intégrée dans le programme scolaire. Celle-ci est enseignée de manière très superficielle et sommaire. Cet enseignement intervient au niveau du secondaire. Il y est proposé une description très sommaire

⁷⁶⁰ J.-P. Lebeuf « La circoncision chez les Kotoko dans l'ancien pays Sao », *Journal de la Société des Africanistes*, 1938, vol. 8, N° 8-1, p.9.

⁷⁶¹ M. Makrada Maina, 2010, *op. cit.*, p.107.

des Sao avec un accent sur les légendes plutôt que sur l'histoire originale de ces populations. C'est à l'université qu'est proposé un programme plus détaillé sur l'histoire de ce peuple présenté pourtant comme ancêtres des tchadiens.

Sur le plan sportif, plusieurs équipes portent le nom de Sao, notamment les équipes nationales de football, de basketball et d'handball.

Sur le plan artistique et littéraire, plusieurs artistes et écrivains tchadiens ont consacré des œuvres sur ces populations. Il s'agit entre autres de pièces de théâtres, de poésie, de dessins ou de bandes dessinées. Parmi celles-ci, la plus connue est celle du dessinateur et producteur tchadien Adj Moussa,⁷⁶² qui a produit une œuvre intitulée : *Les Sao*, où l'auteur y retrace la vie d'un village sao près de N'Djamena. Cette bande dessinée tire ses sources de la tradition orale et des travaux des chercheurs ayant travaillé sur ce sujet.⁷⁶³ Plusieurs groupes musicaux portent le nom de « **sao** » dont les plus connus sont « Sao junior », un orchestre des années 60 et le groupe Hirondelle Sao (H' Sao) dont les membres évoluent entre le Canada et le Tchad.

Sur le plan infrastructurel, une des grandes voies de N'Djamena a été baptisée « boulevard Sao ». Ce boulevard, long de plus de 5 km, est aussi la route la plus redoutée de N'Djamena.⁷⁶⁴

⁷⁶² Moussa, Adj, *Les Sao*, Tome 1, N'Djamena, Réseau de Lecture Publique du Tchad Bande dessinée, 1996.

⁷⁶³ <http://hsao.ca/fr/biographie.php>

⁷⁶⁴ Ce boulevard est celui qui malheureusement connaît le plus grand nombre d'accidents de la route, en raison du manque de feux de signalisation, de ronds-points mais surtout de son étroitesse. C'est pour cette raison que les N'Djamenois préfèrent à juste titre l'appeler : Boulevard de la mort.

Conclusion

En somme, en s'appuyant sur des documents écrits, des matériels issus de fouilles archéologiques et des informations orales disponibles, cette thèse s'est attelée à exhumer l'histoire des Sao, groupe de populations aujourd'hui disparues mais dont l'impact sur la région du lac Tchad est important.

Ce faisant, les travaux du chroniqueur Ibn Furtû ont été eux aussi dépoussiérés et présentés comme une source fiable pour la connaissance de la civilisation sao. Les travaux de Ibn Furtû, relatant des faits contemporains des Sao, sont la preuve de l'existence passée de ces populations que de nombreux auteurs ont souvent considérées comme le produit de l'imagination ou des légendes locales. Au final, malgré le caractère parfois partiel et lacunaire des faits relatés, il ressort principalement de ces chroniques des informations majeures sur la morphologie, l'organisation sociale et les origines des Sao, présentés à juste titre comme les autochtones de la région, par rapport aux Kanuri et aux Kanembu.

a. Qui sont les Sao ?

Même si Ibn Furtû les avait directement désignés sous le nom de Sao, il faut reconnaître que ce mot fait référence à un groupe hétérogène. Le nom « sao » comme nous l'avons indiqué tout le long de ce travail, a toujours été écrit sous différentes graphies et il n'a pas été rattaché qu'à une population mais il a aussi été utilisé pour désigner des lieux (désert, cours d'eau) plus ou moins vérifiables. Le nom sao désignait des groupes plus ou moins proches ayant en commun certaines pratiques culturelles et des zones reconnaissables par leurs buttes de terre. Deux groupes Sao ont attiré l'attention d'Ibn Furtû : les Ngafata et les Tatala. Ces deux groupes de Sao sont ceux qui nous sont les plus connus parce que deux chapitres leur ont été consacrés par Ibn Furtû qui les désignait comme les Sao-Tatala et les Sao-Ngafata. Sao désignerait donc un groupe de populations proches culturellement ou ethniquement et linguistiquement tandis que les Sao-Ngafata et les Sao-Tatala

sont des sous-groupes comme l'on rencontre encore de nos jours en Afrique. Sao est une appellation que nous rattachons à un groupe plus large, parlant une même langue. Ainsi, occuper des terres ayant appartenu autrefois à un autre groupe ne constitue pas une preuve irréfutable d'une filiation. Il s'agit notamment des groupes kotoko qui sont de nos jours les dépositaires des terres et de l'héritage culturel des Sao.

Suite à une série de razzias et d'instabilités politiques, les mouvements de populations ont entraîné l'installation d'autres peuples sur les buttes laissés par les Sao, présentés par leurs descendants Kotoko comme « des géants ». Les mythes et les légendes sont entretenus d'une part pour effacer leur passé de la mémoire collective et d'autre part pour la préserver.

b. Comment l'islam a mis fin à la culture sao ?

La conversion à l'islam de Maï Oumé probablement vers 1090 et l'expansion de cette religion avait transformé le royaume animiste du Kanem contribuant ainsi de manière conséquente à l'isolement des groupes sao, à leur émigration et à leur disparition. D'abord vainqueurs sur les Kanembu puis sur la dynastie des *Sayfuwa*, usés par les nombreux combats, les Sao ne purent contenir le Maï Alauma qui voyait en eux un frein pour son *Djihad* qu'il entendait mener dans leur direction. Sous Idriss Alauma, les musulmans réussissent à prendre le dessus sur les Sao-Tatala et les Sao-Ngafata ainsi que sur les autres groupes sao mettant fin aux cultes ancestraux pratiqués par les Sao. Ni leurs stratégies, ni leurs buttes et leurs remparts de protection n'ont pu les protéger des nombreux raids des musulmans avant d'être vaincus, massacrés et chassés de leur terre comme le rapporte Ibn Furtû dans sa chronique du Borno. L'islam politique imposé par Idriss Alauma, était parvenu à unir et à fédérer plusieurs groupes contre les Sao. Les Kotoko, assujettis par le Maï du Borno s'étaient même vus assigner la mission de combattre les Sao. Il convient aussi de dire qu'en dehors de sa politique expansionniste menée sous le couvert du *Djihad*, le Maï du Borno était avant tout un souverain conquérant, stratège et ambitieux et que le prétexte religieux à lui seul ne justifie pas son acharnement contre les Sao. Les adjectifs utilisés par Ibn Furtû pour désigner les Tatala et les

Ngafata (belliqueux, orgueilleux, fiers...) ne justifient en rien la nécessité de les combattre et de les anéantir. L'islam a été en partie un prétexte mis en avant par le Maï pour occuper les terres des Sao et sans doute pour acquérir aussi leur connaissance technique comme dans le domaine de la fabrication des armes.

c. Culture matérielle et mémoire collective

La culture matérielle et immatérielle est un aspect important pour la connaissance des Sao. Cette culture caractérisée par un héritage matériel et un savoir-faire transmis de génération en génération est encore visible à plusieurs stades de la vie de certains groupes ethniques dans les actuels Tchad, Cameroun et Nigeria. Il s'agit des buttes de terres et des nombreux vestiges matériels découverts lors des différentes fouilles dans les trois pays. Ils ont permis aux chercheurs d'avoir des indications chronologiques sur les buttes, leur occupation et aussi sur leur mode de vie et d'établir certaines hypothèses sur les Sao. Cet héritage matériel qui vaut aux Sao l'appellation de « civilisation née de l'argile » constitue un élément caractéristique et identificateur de cette population. Les datations au carbone 14 du matériel archéologique issus de plusieurs buttes sao nous ont permis de situer dans le temps la période de leur occupation du bassin du lac Tchad. Les plus anciennes traces remontent d'après Lebeuf au IX^e siècle avant notre ère. Il faut toutefois indiquer que seules quelques buttes ont été fouillées et seules une petite partie du matériel a été analysée. Il faut mener d'autres fouilles et éventuellement analyser le matériel avec les techniques les plus récentes et les plus fiables.

Sans prétendre faire le travail d'un historien de l'art, nous avons proposé dans un catalogue un petit inventaire des objets sao. Témoins tangibles de cette culture matérielle, de nombreux spécimens de ces objets, découverts au cours de fouilles archéologiques, sont aujourd'hui exposés dans divers musées en France et dans le monde ; ils sont des témoins exploités par les ethnologues, les historiens et les archéologues pour la connaissance et la reconstitution du passé, du parcours et du mode de vie de ces populations aujourd'hui disparues. Leur présence dans ces musées permet de faire connaître cette culture et ses auteurs au monde à travers les expositions temporaires ou permanentes. De toutes les institutions culturelles qui

permettent aux visiteurs de découvrir les collections sao, deux ont retenu particulièrement notre attention : le Musée d'Histoire Naturelle de la Rochelle et le Musée Sao-Kotoko de Gaoui. Le premier, situé dans l'Ouest de la France est le principal dépositaire de la culture matérielle des populations dites Sao. Avec plus de 800 objets, il offre aux visiteurs l'essentiel du patrimoine sao en consacrant spécialement une salle aux Sao. Ce sont, pour la plupart, des statuettes, et pots en terre cuite ; colliers, bracelets, labrets en métaux, pierre ou os. Tous ces objets inventoriés, datés pour certains, proviennent du Nord du Cameroun et sont offerts par des collectionneurs privés ou d'anciens fonctionnaires ou chercheurs Français en Afrique. Nous envisageons proposer un catalogue un peu plus détaillé des différentes collections dans nos prochains travaux.

Dans la mémoire collective des héritiers des terres anciennement occupées par les Sao (Cameroun, Nigeria et Tchad), ces derniers sont les ancêtres communs de certaines populations et conventionnellement ceux de tous les Tchadiens. Cette idée construite par les administrateurs coloniaux s'est enracinée avec la fondation de Fort Lamy, actuelle N'Djamena, bâtie sur les restes d'anciennes buttes Sao ; d'où l'appellation « pays des Sao » affectueusement donnée au Tchad. Il est important aussi de préciser que les premières autorités tchadiennes, dans le but de créer un Etat-nation, avaient contribué à l'intégration et à la vulgarisation de l'idée selon laquelle tous les Tchadiens seraient des descendants des Sao.

Du point de vue linguistique, ni les documents écrits, ni nos enquêtes de terrain ne nous ont permis de dire quelle langue parlaient les Sao du temps d'Ibn Furtû et si les Tatala et les Ngafata parlaient le même dialecte. Nous ne sommes pas convaincus par l'idée selon laquelle ils parlaient un dialecte proche du kotoko. La question sao sera toujours ouverte, tant que des preuves nouvelles et indéniables sur leurs identités ne seront pas mises au jour. De ce fait, il y aura toujours une place à la tradition orale qui est intégrée à la culture des populations qui occupent aujourd'hui leur territoire.

Soulignons cependant que cette thèse n'a pas la prétention d'avoir apporté toutes les réponses aux nombreuses interrogations qui existent au sujet des Sao. Ni

les chroniques d'Ibn Furtû, ni les différents récits, ni encore les résultats des fouilles archéologiques n'ont permis de traiter de manière définitive la question sao. Même s'il apparaît que les Sao ont laissé des traces indélébiles dans la région des abords du lac Tchad et qu'ils continuent encore à influencer culturellement les populations actuelles, il faut aussi retenir que faute de documents détaillés, nous ne sommes pas encore en mesure de décrire cette population sans risque de nous tromper. Nous espérons que seront découverts des documents anciens comme les *Diwan* ou d'autres chroniques avec des informations détaillées. Nous n'avons pas pu développer tous les points escomptés faute de données, de moyens financiers et techniques. Les buttes sao sont aussi en partie inaccessibles pour diverses raisons.⁷⁶⁵

Ainsi, les Sao restent encore de nos jours « un problème » ou une question encore très imprécise. Leur identité pose elle-même un problème non résolu et sa complexité rend assez insaisissable ce sujet. Nous envisageons dans nos prochains travaux d'étudier en détails le matériel archéologique issu des fouilles et les relations entre les Sao et certains groupes auprès desquels nous n'avons pas pu enquêter.

⁷⁶⁵ Il faut aussi préciser que la région du Borno est actuellement un havre d'insécurité d'autant plus qu'elle est en partie occupée par le mouvement extrémiste Boko Haram.

Introducción (español)

Los Sao que son objeto de estudio de esta tesis son poblaciones que podemos calificar como antiguos moradores de territorios que ocupan una larga parte del Lago Chad; pero conocerlos no es cosa fácil. Según Dierk Lange⁷⁶⁶, “la existencia de los Sao queda hasta hoy en día un misterio” que ni los arqueólogos, ni los historiadores han podido percibir. Evocar las poblaciones llamadas Sao encierra un riesgo. Los datos explotados sería y útilmente son parciales y fragmentarios. El tema y las poblaciones en cuestión son de una complejidad y difícil a comprender que uno no puede atreverse; bien al contrario. Dierk Lange condena la inercia de los historiadores que no explotaron el camino de los etnólogos, antropólogos y de los arqueólogos que, han hecho su trabajo⁷⁶⁷. Aunque numerosos trabajos fueron presentados por diferentes investigadores⁷⁶⁸ sobre estas poblaciones, muchos aspectos quedan aun confusos o difícil de comprender. Y es para intentar aportar otra visión que los abordamos. Importa precisar que no pretendemos hacer una obra revolucionaria, sino más bien poner al día un conjunto de informaciones que quedan hasta entonces desconocidas y olvidadas.

Los Sao, ancestros convencionales de Chadíes y de algunas poblaciones de países vecinos, se conocen gracias a informaciones escritas y orales. Los conocemos gracias a informaciones escritas y orales. Los conocemos también gracias a las crónicas de Ahmad Ibn Furtû que son testimonios más antiguos de la efervescencia literaria que animó las cartas del Sudán medieval con la islamización de la corte real y la expansión del islam en el país. Los *Kitab Ghazawât Barnû(K/B)* y *Kitab Ghazawât Kânim(K/K)* son textos redactados probablemente doce años después del advenimiento del rey Idriss Alauma. Tienen por principales objetivos:

⁷⁶⁶ D. Lange, *Ancient Kingdoms of West Africa: Africa-Centred and Canaanite-Israelite Perspectives*, A Collection of published and unpublished studies, Dettelbach, J.H. Röhl, XIII, 2004 + 586 p. [Contient notamment « Préliminaires à une histoire des Sao », p. 115- 210, réimpression d'un article paru dans le *Journal of African History*, 30 (1989).].

⁷⁶⁷ D. Lange, « Préliminaires pour une Histoire des Sao », *The Journal of African History*, vol.30, N°2, Cambridge University press, 1989, p.189.

⁷⁶⁸ Jean-Paul et Annie, Lebeuf, Marcel, Griaule Dierk Lange, Françoise Treinen-Claustre, Frederic Wilsun ...

las expediciones y las conquistas de Idris Alauma. Estos textos llaman la atención por su contenido y su volumen⁷⁶⁹ ya que el periodo que relatan queda muy breve.

Dirigiéndose a François Ngarta Tombalbaye, presidente de la joven República de Chad el día de la proclamación de la independencia de este país, André Malraux declara: “Señor presidente, los Sao son su galos”⁷⁷⁰. Esta fórmula atesta que este pueblo que había dejado pruebas materiales escondidas en toda la cuenca del lago Chad, atraía hasta las autoridades francesas. En la memoria colectiva, que sea justificada o no, las tierras que ocupan las poblaciones actuales pertenecen ante todo a los ancestros Sao. No se sabe gran cosa sobre el origen de este pueblo que, de manera general, sería más antiguo que la dinastía de los *Sayfuwa* en la cuenca del Lago Chad⁷⁷¹. Según el imam Ahmat Ibn Furtû, los Sao serían poblaciones autóctonas de la región del Chad. El imam Kanuri que los ha consagrado dos capítulos en el *K. ghazawat Barnu*, distingue dos grupos que llaman Sao: los *Tatala* y los *Ngafata*. Según Jean Paul Lebeuf, los Sao son “las poblaciones no musulmanes, hoy desaparecidas que, se establecieron en el sur del lago Chad (Nigeria, Camerún, Chad)⁷⁷².” Estas afirmaciones se basan sobre los análisis de vestigios descubiertos sobre los montículos antropícos(*sawa*) que se los atribuye. A este día, se sabe que los Sao no tenían probablemente ni reino, ni imperio conocido, pero, según Jacques Le Cornec,

“...Su dominación pudo extenderse al norte hasta el Kaouar, en el bordo del Fezzan, en el oeste hasta Niger, en el este sobre el Bahr el Ghazal y el Fitri, al Sur sobre el Chari hasta el actual Bousso. Habrían transmitido, desde el valle del Nilo, el arte del santuario de la arcilla y del bronce que florecerá más tarde en Benín. Se los atribuye la construcción ciclopeana de muros en tierra de Kano, en el actual Nigeria⁷⁷³”

La historia de estas poblaciones aunque haya suscitado mucho interés científico, queda sujeta a numerosas controversias. A este día, las únicas fuentes

⁷⁶⁹ Ils comportent plus de deux cents pages à eux deux

⁷⁷⁰ Jean, Chapelle, *Le peuple tchadien : ses racines, sa vie quotidienne et ses combats*, l'Harmattan, Paris, 1986, p.31.

⁷⁷¹ Dierk, Lange, *A Sudanic Chronicle: The Borno Expeditions of Idris Alauma (1564-1576)*, according to Imam Ibn Furtû, Stuttgart 1987.

⁷⁷² J.-P. Lebeuf, *Dictionnaire des Civilisations africaines*, Paris, Fernand Hazan, 1968, p.373-374.

⁷⁷³ Jacques, Le Cornec, *Mes mille et un Tchad*, l'Harmattan, Paris, 2002, p.24.

escritas sobre las poblaciones son las crónicas de Ibn Furtû, pese a su carácter parcial. Ibn Furtû los presentó como paganos, adversarios de los musulmanes, describe los conflictos que les oponían con los musulmanes y con los Kotoko bajo el reino de Idriss Alauma (1564-1576). Según sus crónicas, *Sao Ngafatas* y *Sao tatalas* habrían sido asesinados, mientras que otros huyeron hacia el sur, mientras que sus mujeres e hijos habían sido esclavizados. Entre los escritos de Ibn Furtû y su descubrimiento por Barth en el siglo XIX, muchos siglos pasaron y con el tiempo, los Sao como grupo habían dejado de existir. Los sobrevivientes fueron obligados o por estrategias con otras poblaciones a escapar a sus adversarios.

La tradición oral presente en la cuenca del lago Chad los sitúa en el sur de Kanem y su establecimiento en el Borno sería posterior⁷⁷⁴. A pesar de su absorción y su asimilación por los invasores, los Sao han dejado huellas históricas y culturales perennes defendidas por muchas poblaciones que se reclaman provenientes de ellos. Es esta misma tradición oral la que hace de ellos gigantes, guerreros y arquitectos por una parte, y de malos por otra “hechiceros” y “paganos” por otra.

Si no se puede fechar con exactitud a partir de qué periodo llegaron las primeras poblaciones sao en este espacio, se puede sin embargo emitir la hipótesis según la cual se establecieron antes del nacimiento del reino de Kanem. Podría, desde luego, suponer que los Sao se instalaron antes de la islamización de la región⁷⁷⁵.

La tradición oral es esencialmente por el conocimiento de los Sao, aunque tiende a negar también su existencia del pasado. Da indicaciones importantes sobre este pueblo presentado como compuesto de especímenes “gigantes, fuertes, midiendo muchos metros de altura, dueños de agua, tierras, selvas, a veces buenos, a veces malos pero primeros moradores de la cuenca del lago Chad⁷⁷⁶”. Son pues tantos datos que inspiraron las leyendas en la cultura de Chad, así como en toda la cuenca

⁷⁷⁴ Informations recueillies en pays Kotoko auprès du Conservateur du Musée Sao-Kotoko de Gaoui (Abakar Saleh) au cours nos entretiens de 2009 à 2013.

⁷⁷⁵ J. Hunwick, *The Writings of Central Sudanic Africa, Arabic Literature of Africa*, vol. 2, Leiden/New York/Köln, E. J. Brill, (Coll. Handbuch der Orientalistik), 1995, p.27.

⁷⁷⁶ Tradition orale et populaire kotoko à Gaoui, Madaga (Tchad) et Maltam (Cameroun).

del lago Chad, pretendiendo que vinieron del valle del Nilo para ocupar la orilla sur del lago, sobre las tierras mojadas y fértiles. ¿Esta presentación fabulosa basta para pretender conocer a los Sao?

La tradición oral, aunque esencial para la historia africana particular, presenta límites, no sería porque la memoria humana es falible? No deberíamos basarnos únicamente sobre ella para escribir una historia pertinente de los Sao. Al final del siglo XX, exploradores como Barth y Nachtigal⁷⁷⁷, que entrecruzaron la región, recogieron ecos de estas poblaciones. Trajeron informaciones sobre los Sao históricos, desaparecidos o los que se exiliaron hacia el sur del lago Chad bajo la influencia de los *Sayfuwa*⁷⁷⁸ vengadores.

“Los Kanembus después de haber sido derrotados muchas veces por los Sao, se reorganizaron y aliados con los árabes, Touareg y Tubu para fundar una gran coalición con los Sao. Aprovecharon de la debilitación de los Sao a causa de los malentendimientos internos y a un periodo de sequía para atacarlos y vencerlos⁷⁷⁹”

Si los testimonios de estos dos exploradores evocan a los Sao, no es en ningún caso cuestión de este pueblo legendario que alimentó la literatura posterior.

Además de investigaciones arqueológicas de Jean Paul Lebeuf, los documentos disponibles no permiten situar su origen. Sin embargo, los resultados de excavaciones arqueológicas⁷⁸⁰ prueban que se instalaron a orillas del lago Chad mucho más antes del nacimiento del reino del Kanem. Definitivamente instalados, habrían sido dueños de la región hasta el nacimiento del reino del Kanem hacia el

⁷⁷⁷ Gustave, Nachtigal, *Sahara et Soudan, Tripolitaine, Fezzan, Tibesti, Kanem, Borkou et Borno*, traduit de l'allemand par Jules Gourdault, Paris, Hachette, VIII, 1881, p.487.

– ⁷⁷⁸ Los Kanembu se encuentran en las regiones del Kanem, del Bahr-Alghazal, del Hadjer Lamis y del lago (Chad). De Diffa y d'agadez Oeste(Niger) y del Borno(Nigeria). El término *kanembu* es relativamente nuevo. Muchas hipótesis se destacan en lo que se refiere al sentido de este término: mientras que algunos piensan que la palabra *kanembu* significa “La gente del sur” (Kam- anoumbiyé en la lengua kanembu); otros advierten que designan “el hombre del Kanem) (kanem-bu, bu es un sufijo que ha sido usado en la lengua kanembu clásico para sustituir *ma* por *kam*). Para otros, el término fue inventado después de la anexión del Borno al Kanem para formar un imperio y significaría Kanem Bornou(*Bu* es la abreviatura del término Bornou).

⁷⁷⁹ Abakar Saleh, Conservador del Museo Sao Kotoko de Gaoui

⁷⁸⁰ J.-P. Lebeuf et al. *Le gisement Sao de Mdaga (Tchad) : Fouilles 1960-1968*. Société d'Ethnographie, Paris, 1980, p.12.

siglo VIII a través de la dinastía Teda.⁷⁸¹ A partir del siglo XI, la región conoció la penetración del islam y el reino empezó a tomar la amplitud sobre el plano comercial. Los soberanos decidieron extender su territorio y propagar el islam, su nueva religión.⁷⁸² Por su lado, los Sao que además de constituir un freno a la expansión territorial del reino del Kanem, se negaron a convertirse al islam, lo que irritó los Kanembu quienes los atacaron en vano varias veces. Debilitados después de los ataques de los Sao y de los ataques de Bouala llegados del este, los soberanos Kanembu se refugian al oeste del lago Chad donde fundaron, aproximativamente en 1395, el reino de Borno⁷⁸³ Esta nueva entidad política creada bajo las cenizas del reino del Kanem, vuelve a ser fuerte y los soberanos reconquistaron sus antiguos territorios perdidos fundando el imperio del kanem-Borno que, bajo Idriss Alauma, conoció su fin.⁷⁸⁴ Los Sao se juntaron con los Buala y con los Tubu a una serie de rebeldías, luego a una nueva guerra contra la política de islamización forzada por parte de kanem Borno. Este último se dio como misión suprimir el culto del “Muné” que federaba las poblaciones autóctonas⁷⁸⁵.

En la cuenca del lago Chad, la abundancia de pastos, la riqueza de la naturaleza y de la clemencia del clima permitía desarrollar actividades de pesca y de agricultura. Los Sao aprovecharon la abundancia de la arcilla modelable para fabricar numerosos objetos en cerámica entre los cuales vasos, ollas y estatuas(*sanam*) diversas relacionadas con sus creencias. La arcilla los servía para fabricar monedas, pruebas de una cierta organización que algunos viajeros y geógrafos, tales como Ibn Batouta, Ibn Hawqal y León el africano niega a las sociedades africanas de la época. La omnipresencia de la arcilla y su utilización por los Sao, valieron la calificación de “Civilización de la arcilla”. La abundancia de la cerámica descubierta sobre los montículos antrópicos y las urnas funerarias que se

⁷⁸¹ Dierk Lange, *Contribution à l'histoire dynastique des Kānem-Bornū (des origines jusqu'au début du XIX^e siècle)*, Université Panthéon-Sorbonne, Paris, 1974, 2 vol., 282 p. (thèse de 3^e cycle d'Histoire ; avec une traduction du *Dīwān al-salāīn Bornū*, chronique des souverains de l'empire Kānem-Bornū).

⁷⁸² J. Tubiana, « L'identité tchadienne : l'héritage des peuples et les apports extérieurs », *Actes du colloque international célébrant le 30^e anniversaire de la fondation de l'Institut National des Sciences Humaines de l'Université du Tchad*, N'Djamena, 25-27 novembre 1991, l'Harmattan, 1994, p.50.

⁷⁸³ Dierk Lange, 1974, p.145.

⁷⁸⁴ *Ibid.*

⁷⁸⁵ J. Tubiana, 1994, *Ibid.*

los atribuyen, concretamente por Jean Paul Lebeuf, conducen los investigadores a utilizar este término que hace olvidar otros aspectos de la existencia de estas poblaciones. Gracias a la mezcla de la tierra y con el agua del lago, crearon “un arte sao”⁷⁸⁶ que influyó considerablemente el arte en general en esta parte del África.⁷⁸⁷ En realidad, los objetos que son una fuente material muy importante para el estudio de estas poblaciones, fueron considerados por los investigadores y los museos europeos como obras de arte. Sin embargo, tienen sobre todo una función inmaterial relacionada con las creencias locales o individuales. Las estatuas o mascararas son a veces representaciones de ancestros (*mes guesseux*), y una lectura europea de estos objetos hizo que pierda su función primera.

Muchas poblaciones de Chad, de Camerún y de Nigeria se reclaman ser descendientes de los sao, simplemente porque ocupan sus tierras aunque, en realidad, todas no lo son. Muchos grupos entre los cuales los Massa, los Boudouma, los Mousgoum, y sobre todo los Kotoko dicen pertenecer a esta filiación, lo que hace desaparecer, de una manera u otra, las barreras étnicas.

Hoy en día, siguiendo la tradición oral y las conclusiones más apresuradas de algunos investigadores, es fácil hablar de los Sao con los atajos discutibles. Conclusiones apresuradas fueron sacadas por algunos investigadores pese a las dudas que percibían ellos mismos en sus resultados. Estos resultados han contribuido a crear un desenfoque en la historia de estas poblaciones, hasta el punto que muy a menudo solemos pensar que su historia se ha hecho esquivo, que no lo había sido antes de esta “prisa hacia los Sao” de la era colonial. Así, conviene a partir de todo lo que se ha hecho por otros investigadores de proponer aquí un trabajo de historiador, traer otra visión y hacer un análisis crítico de fuentes e informaciones de diversas naturaleza concordantes y divergentes. Los Sao como pueblo existieron y los investigadores interesados por esta cuestión no se focalizan

⁷⁸⁶ H. Moniot « Jean-Paul Lebeuf, Archéologie tchadienne », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 19e année, n. 2, 1964. p.389.

⁷⁸⁷ C. Eberschweler, *La valorisation le lac Tchad*, mémoire de Master 2, Université de Versailles, 2011, p.13.

sobre las fuentes orales hechas, en gran parte de leyendas, pero sobre los resultados de excavaciones arqueológicas fructuosos llevados en la cuenca del lago Chad, es decir en la parte que reagrupa el extremo norte de Camerún, el Noroeste de Nigeria y el suroeste de Chad.

La historia, esta disciplina exigente, debe componer muy a menudo con otras en el objetivo de obtener el resultado mejor intentando deformar el pasado de poblaciones ni el desarrollo de acontecimientos que interesan el historiador. A este propósito Lucien Febvre escribe:

“La historia se hace con documentos escritos, sin duda; cuando hay. Pero ella puede hacerse, debe hacerse sin documentos escritos si no existe. Con todo lo que la ingeniosidad del historiador puede permitir usarlo para fabricar el miel, en su defecto flores usuales. [...] Toda una parte, y la más pasionante sin duda de nuestro trabajo de historiador, no consiste en un esfuerzo constante para hacer hablar de cosas mudas⁷⁸⁸”.

El objetivo que queremos alcanzar en este trabajo, es presentar los Sao, su civilización, su localización espacial y temporal y proponer un ensayo sobre la historia según las fuentes disponibles. La cuestión llamada sao ha quedado hasta tal cual desde decenios, y evolucionó muy poco pese a numerosos trabajos dedicados a estas poblaciones. Marcel Griaule, Jean Paul et Annie Lebeuf, Françoise Treinen, Jean Gauthier y otros consagraron una parte importante de su vida científica al estudio de los Sao, pero tenemos la impresión de que esta pregunta quedó entera. El llamamiento de Théodore Monod: “Un problema a estudiar: la cuestión Sao”⁷⁸⁹, encontró un eco y llamó la atención de muchos investigadores occidentales, después de su publicación.⁷⁹⁰ Este trabajo fue interrumpido con la guerra civil que tuvo lugar de 1979 a 1982 en Chad. La eliminación del etnólogo Françoise Treinen Claustre quien, con la pareja Lebeuf, proporcionó trabajos importantes sobre los Sao,

⁷⁸⁸ Lucien, Febvre, *Combats pour l'histoire*. Paris, Armand Colin, 1953, p.428.

⁷⁸⁹ T. Monod, « Un problème à étudier : la question sao », *La terre et la vie*, II 4 avril 1932, p.239-241.

⁷⁹⁰ Jean-Paul, Lebeuf, « Travaux archéologiques dans les basses vallées du Chari et du Logone (1936-1980) », *Compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Année 1980, vol. 124, n° 4 p. 637.

impactó de manera irreversible las investigaciones en este campo.⁷⁹¹ Es en los años 1990 que nuevas investigaciones empezaron, aunque con timidez. Estimamos ser capaz de proponer un trabajo a partir de informaciones puestas a nuestro alcance. No se trata de solamente de hacer una síntesis de trabajos realizados hasta hoy, sino proponer nuevas perspectivas con una mirada crítica.

Esta cultura, a la vez material e inmaterial, tuvo una influencia socio-cultural importante en la región. La complejidad del tema, la ausencia de fuentes fiables, la persistencias de leyendas, nos constriñen a tener como apoyo de estudio del patrimonio material. Lejos de pretender hacer un trabajo de arqueólogo, aunque este último se apoya sobre esta disciplina, lo abordamos con una mirada doble. No se puede hablar de estas poblaciones como teniendo un mismo origen étnico cuando se sabe que llegaron sucesivamente grupos.⁷⁹² Paganos, los Sao comenzaron por vivir las hostilidades de dos reinos islamizados que, además de tener una visión hegemónica, veía los Sao como pudiendo parar la propagación del islam. Desorganizados y divididos en varios grupos, los Sao no pudieron resistir a los ataques incesantes de dos grupos islamizados, lo que los obligó a migrar en el sur de la cuenca del lago Chad en llanuras inundables.

Esta tesis tiene como meta visitar de nuevo toda la literatura alrededor de los Sao, incluso las relaciones de diferentes excavaciones arqueológicas a fin de contar de manera crítica todo el discurso que permitió el descubrimiento de estas poblaciones y el nacimiento de Sao “leyendarios”. La tradición oral será largamente puesta en contribución porque está con las fuentes escritas y el estudio del material, el pedestal del conocimiento del pasado de África. De toda manera sin la oralidad y sus informaciones confusas, es posible estudiar poblaciones antiguas y aun actuales de África.

⁷⁹¹ Voir « Affaire Claustre » http://www.liberation.fr/societe/2006/09/05/francoise-claustre-la-prisonniere-du-desert-est-morte_4975 (consulté le 12.11.2014).

⁷⁹² J. Boulnois, « La migration des Sao au Tchad », *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, vol.5, Paris, 1986, p.83.

Ya que “El historiador quiere” el acontecimiento: su gusto es en la medida su inquietud por el “silencio de fuentes⁷⁹³”, tratamos del pueblo Sao proponiendo una deconstrucción y reconstrucción de su historia. La cuestión ha llamado muchos investigadores que, muy a menudo, lo abordaron bajo la perspectiva antropológica y etnográfica. De estos Sao, no deja cada vez más descubrir a través de excavaciones la riqueza cultural que fue suya.

Definir un cuadro cronológico, en el caso de los Sao, sería imprudente y bastante pretencioso, sobre todo con los conocimientos actuales. Es probablemente porque este pueblo queda el mismo muy complejo que un cuadro cronológico estricto no es apropiado. La definición exacta de poblaciones llamadas Sao queda aun confusa, tanto como la historia de su asentamiento. Los arqueólogos no llegaron a dar informaciones a partir de testimonios materiales recogidos sobre los montículos antropogénicos.

Aunque las excavaciones permitieron determinar superposición de capas, pruebas de la ocupación humana de estos montículos antropogénicos, una cronología general o global de todas estas excavaciones antropogénicas no puede ser precisada. Ahora bien, nuestro estudio tiende a estudiar los sao de una manera general, los conflictos que los opusieron con los reinos de Kanem y de Borno recordados por el imam Ahmat Ibn Furtû,⁷⁹⁴ única fuente endógena de la región, su cultura y lo que queda. Las dataciones al Carbono 14 hechas sobre las excavaciones antropogénicas que se les atribuyeron permiten avanzar, sin embargo sin gran certidumbre, hipótesis sobre las huellas de antiguas ocupaciones.

“ ¿Quiénes son realmente los Sao y cómo fue construida su historia?”

Tales son las preguntas que muchos investigadores hicieron y las respuestas no fueron convincentes, falta de fuentes exactas. Son también preguntas que podemos hacer en esta tesis. Proponemos una escritura de la historia de estas poblaciones mi-históricas, mi- leyendarias, ya que la cuestión de la identidad no ha

⁷⁹³ A. Farge, « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain*, n° 38, 2002, p. 69-78.

⁷⁹⁴ Dierk, Lange, *K. ghazawat Barnu "The Book of the Borno Wars" in 1576 and K. ghazawat Kanei ("The Book of the Kanem Wars")*, according to Furtû, Ch. I par. 25 et Ch. II par.44.

sido definitivamente zanjada. Los Sao y su cultura suscitaron una motivación importante durante la era colonial y eso se prosigue hasta hoy. Tentativas de respuestas pluridisciplinarias han hecho que pensemos que estas poblaciones han ocupado un espacio bastante amplio y dejaron vestigios materiales e impactos culturales importantes más allá de sus tierras.

Los objetivos de este trabajo tienden a sacar la cultura Sao de una percepción puramente mitológica. Se tratará, para nosotros, de contribuir a un mejor conocimiento de una cultura que habría adquirido un saber y un saber hacer considerable en la cuenca actual del lago Chad. Sin por lo tanto alejarnos de esta aproximación mitológica que encuentra sus bases en la tradición oral, estructuraremos nuestro trabajo en tres objetivos:

Identificar las poblaciones llamadas Sao

Identificar y analizar las fuentes disponibles a fin de proponer una construcción de su historia

Resaltar los elementos que relacionan los Sao con las poblaciones actuales.

Para conducir esta investigación, hemos procedido por varias etapas, a saber la colección de datos, su estudio, el análisis de datos acumulados y, por fin, la redacción. Tres fuentes fundamentales fueron explotados : los documentos escritos con su carácter diversificado, las encuestas de terreno y su conjunto de fuentes orales en una región donde la tradición es indispensable y, finalmente, las consultas de colecciones o piezas supuestas haber pertenecidas porque puesto al día durante las excavaciones antrópicas.

Durante diferentes investigaciones en el terreno que desde hace cuatro años, nos interesamos a la tradición oral y a la cultura material de los Sao entretenidas por sus descendientes, concretamente en tierras Kotoko, Kanuri, Kanembu, Baguirmi y Massa. Hemos explotado profundamente las fuentes materiales a través de vestigios disponibles en toda la región de N'Djamena y, sobre todo en el pueblo de Gaoui, antigua ciudad Sao, que dispone actualmente de un museo consagrado a la cultura

Sao-Kotoko. Abakar Saleh, conservador del museo y eminente conocedor de la tradición oral sobre estas poblaciones nos ha proporcionado numerosas y ricas informaciones durante este tiempo.

Las fuentes materiales mencionadas se refieren sobre todo a objetos en arcilla del pasado que fueron conservados por particulares, expuestos en los museos o en las reservas. Son diversas estatuas en arcilla, bronce..., ollas, taros, collares, monedas y otros objetos descubiertos sobre excavaciones antrópicas y atribuidas a los Sao.⁷⁹⁵

La realización de este trabajo necesitó el llamamiento de muchas disciplinas científicas. La geografía dio la ocasión de presentar los elementos de la naturaleza y del clima que tienen una influencia sobre la actividad de la cerámica; el arte permitió apreciar la dimensión estética de productos fabricados; la estadística permitió cuantificar la producción y la comercialización, muy a menudo bajo forma de cuadros; las ciencias económicas relacionadas con la tercera parte ayudaron a mejor poner de realce los mecanismos de comercialización de productos.

Las encuestas del terreno nos han permitido recoger datos. Eso necesitó algunos apoyos, concretamente la toma de notas, las fotografías o las imágenes video. Algunas encuestas se realizaron también sin apoyo, cuando los interlocutores se sentían mal a la vista de documentos. A fin de llamar mejor su atención y establecer una confianza sin cesar, optamos por una entrevista directa, re transcrita más tarde. Así, los diferentes datos colectados por la toma de notas durante las encuestas, consultas y lecturas, por una grabación audio, así como la toma de nota durante las observaciones en el terreno.

Los datos recogidos sobre los diferentes apoyos así como aquellas relativas a las consultas documentales fueron clasificadas y analizadas metódicamente con vista a sacar informaciones necesarias para seguir con el trabajo.

⁷⁹⁵ Annie et Jean-Paul, Lebeuf, *Les Arts des Sao : Cameroun, Tchad, Nigeria*, Chêne, Paris, 1977, 205 p.

La aproximación teórica o documental: se basa sobre la exploración de fuentes documentales, y particularmente escritos disponibles, apoyos importantes para nuestro trabajo. Estos escritos de diversas naturalezas y de diferentes disciplinas nos permitieron constituir una base de datos sobre los sao.

Nos apoyamos sobre los datos proporcionados por los etnólogos, los antropólogos y los arqueólogos, sobre los discursos históricos para poner a la luz la dimensión histórica del tema.

Plan del trabajo

El trabajo se divide en tres partes:

La primera parte: *Las poblaciones llamadas Sao fuentes y contextos*, propone un análisis de fuentes sobre los cuales se apoya este estudio.

En el primer capítulo, *¿Qué fuentes para estudiar los Sao?* Presentamos nuestras fuentes para el estudio de los Sao.

En el segundo capítulo, *La historiografía Sao*, presenta el estado de arte de la cuestión sao, tal como visto por los diferentes investigadores que se interesaron por estas poblaciones de cerca o de lejos o a su entorno geográfico y cultural. Eso permite también hacer una lectura analítica y crítica de la manera como se presentan y se describen estas poblaciones.

El capítulo 3: *El nombre "Sao"* aborda el origen, el sentido y la evolución de la palabra *sao*. Esta palabra acabó por ser genérico mientras que su utilización por sus contemporáneos planteaban ya el problema.

El capítulo 4: *Contexto geográfico, histórico y orígenes de los Sao*, está consagrado a una presentación de poblaciones llamadas sao en su contexto geográfico e histórico intentando identificarlos.

La segunda parte: *Los Sao y los pueblos vecinos* consta de tres capítulos que se dedican a las relaciones que se establecen entre los Sao y sus vecinos directos.

El capítulo 5: *K. ghazawat Barnu y K. ghazawat kanei: fuentes de origen endógeno se dedica* al análisis de las crónicas de Ibn Furtu que consagró dos capítulos a las expediciones de Alauma contra los Tatala y los Ngafata.

En el capítulo 6: *Los Sao, los pueblos y los reinos vecinos: cohabitación y conflictos* estudiamos a la luz de algunos datos orales y documentales las relaciones que los Sao mantenían con sus vecinos.

El capítulo 7: *Hipótesis sobre el modo de vida y las prácticas entre los Sao* propone un análisis de prácticas culturales, culturales y social tal como se encontraba en el país sao.

La tercera parte: Nacimiento del mito, de una civilización y de la desaparición de un pueblo: los “sao” contiene dos capítulos.

En el capítulo 8: *Nacimiento y desarrollo del mito sao*, hablamos de leyendas, de su nacimiento y evolución en el tiempo y en el espacio. Avanzamos algunas hipótesis según las tradiciones orales, textos antiguos, los resultados de excavaciones arqueológicas y los trabajos de etnólogos llevados a cabo entre los Kotoko, Mousgoum, Massa, Kanembu, Kanuri.

El capítulo 9: *Los Sao entre mutación y desaparición* es un capítulo dedicado al ensayo sobre las causas de la desaparición o transformación de estas poblaciones. Resaltamos hipótesis que, según nosotros, pueden explicar esta desaparición. La tradición oral apoyada por algunos autores afirma por una parte que los sao desaparecieron bajo la acción de sus enemigos que acabaron por vencerlos, luego exterminarlos, y por otra parte que los Kotoko son sus descendientes, lo que hace que sea enigmática la historia de estas poblaciones.

Por fin, propondremos un catálogo de algunas fotos que hemos tomado así como otros investigadores. Este catálogo permitirá al lector tener una muestra de piezas sao formando parte de las colecciones de muchos museos, principalmente, el Museo Nacional de Chad, el Museo de Sao Kotoko de Gaoui, el museo de Quai Branly y sobre todo el Museo de Historia Natural de La Rochelle que dispone más

de mil millones de objetos saos. Como especialista del patrimonio cultural, presentamos también algunas piezas saos puestas en venta en internet con el fin de llamar la atención del lector sobre el fenómeno de saqueos de obras culturales.

Conclusión (español)

En pocas palabras, apoyándose en los documentos escritos, en los materiales encontrados en las excavaciones arqueológicas y de las informaciones orales disponibles, esta tesis se ha consagrado a desenterrar la historia de los Sao, un grupo de población hoy en día desaparecido pero cuyo impacto es bastante importante en la región del Lago Chad.

Al hacerlo, también hemos desenterrado las obras del cronista Ibn Furtû y las hemos presentado como fuente fiable para el conocimiento de la civilización Sao. Las obras de Ibn Furtû, en las que se relatan hechos contemporáneos de los Sao, son la prueba de la existencia pasada de este pueblo que, a menudo, ha sido considerada por numerosos autores como el producto de la imaginación o de las leyendas locales. Al final, a pesar del carácter a veces parcial e insuficiente de los hechos relatados, se desprende principalmente, de estas crónicas informaciones esenciales sobre la morfología, la organización social y los orígenes de los Sao, presentados, con razón, como los autóctonos de la región, con respecto a los Kanuri y a los Kanembu.

a. ¿Quiénes son los Sao ?

Aunque Ibn Furtû les había atribuido el nombre de Sao, hay que reconocer que esta palabra hace referencia a un grupo heterogéneo. El nombre « sao » tal y como lo hemos indicado a lo largo de este trabajo, siempre se ha escrito con grafías diferentes y no ha designado únicamente a un pueblo, sino que también se ha utilizado para designar lugares (desierto, cursos de agua) más o menos verificables. El nombre sao designaba a grupos más o menos cercanos, que tenían en común ciertas prácticas culturales y zonas, reconocibles por sus túmulos de tierra. Dos grupos Sao llamaron o la atención de Ibn Furtû: los Ngafata y los Tatala. Estos dos grupos de Sao son los que más conocemos ya que Ibn Furtû, quien los llamaba Sao-Tatala y los Sao-Ngafata, les ha dedicado dos capítulos. Sao designaría un grupo de población cercano desde un punto de vista cultural, étnico y lingüístico, mientras que los Sao-Tatala y los Sao-Ngafata son dos subgrupos como los que podemos encontrar en África hoy en día. Sao es una apelación que vinculamos a un grupo

más grande, que habla la misma lengua. Por ello, el hecho de ocupar tierras que pertenecieron anteriormente a otro grupo no constituye una prueba irrefutable de filiación. Se trata exactamente de grupos kotoko, que son los actuales depositarios de las tierras y de la herencia cultural de los Sao.

Debido a una serie de saqueos e inestabilidades políticas, los movimientos de población han ocasionado la instalación de otros pueblos en los túmulos dejados por los Sao, presentados por sus descendientes Kotoko como « gigantes ». Los mitos y leyendas se mantienen por un lado para borrar su pasado de la memoria colectiva y por otro para preservarla.

b. ¿Cómo el islam ha acabado con la cultura sao?

La conversión al islam de Maï Oumé probablemente hacia 1090 y la expansión de esta religión transformó el reino animista del Kanem, contribuyendo, de manera consecuente al aislamiento de los grupos sao, a su emigración y a su desaparición. En primer lugar vencedores contra los Kanembu y después contra la dinastía *Sayfuwa*, cansados por las numerosas batallas, los Sao no pudieron contener al Mai Alauma, quien veía en ellos un freno para su *Djihad* que este lo llevaba en su sentido. Bajo Idriss Alauma, los musulmanes consiguieron dominar a los Sao-Tatala y a los Sao-Ngafata, así como a los otros grupos sao, poniendo fin a los cultos ancestrales practicados por los Sao. Ni sus estrategias, ni sus túmulos y murallas de protección los pudieron proteger de los numerosos ataques de los musulmanes antes de ser vencidos, masacrados y expulsados de sus tierras, tal y como lo cuenta Ibn Furtû en su crónica del Borno. El islam político impuesto por Idriss Alauma, había logrado unir y federar a varios grupos contra los Sao. Hasta los Kotoko, sometidos por el Maï du Borno, tuvieron la misión de combatir a los Sao.

Es conveniente decir que, a parte de su política expansionista llevada a cabo bajo la cobertura del *Djihad*, el Maï du Borno era ante todo un soberano conquistador, estratega y ambicioso y que el pretexto religioso por sí solo no justifica su ensañamiento contra los Sao. Los adjetivos utilizados por Ibn Furtû para designar a los Tatala y a los Ngafata (Belicosos, orgullosos...) no justifica para nada la necesidad de combatirlos y exterminarlos. El islam ha sido en parte un

pretexto, puesto en evidencia por Maï para ocupar las tierras de los Sao y sin duda para apropiarse también de sus conocimientos técnicos, como en el ámbito de la fabricación de armas.

c. Cultura material y memoria colectiva

La cultura material e inmaterial es un aspecto importante en el conocimiento de los Sao. Esta cultura, caracterizada por una herencia material y un *savoir-faire* transmitido de generación en generación, se puede ver todavía en varios estados de la vida de ciertos grupos étnicos en los actuales Chad, Camerún y Nigeria. Se trata de túmulos de tierra y de numerosos vestigios materiales descubiertos durante las diferentes excavaciones realizadas en los tres países. Esto ha permitido a los investigadores tener indicaciones cronológicas de los túmulos, su ocupación y también de su modo de vida y establecer ciertas hipótesis sobre los Sao.

Esta herencia material que les da a los Sao la apelación de «civilización nacida del barro» constituye un elemento característico e identificador de este pueblo. La datación por el carbono 14 del material arqueológico procedente de los primeros túmulos sao nos han permitido situar en el tiempo el período de su ocupación de la cuenca del lago Chad. Las pistas más antiguas remontan, según Lebeuf, al siglo IX antes de nuestra era. No obstante, hay que indicar que tan sólo se han hecho búsquedas en algunos túmulos y que solamente se ha analizado una pequeña parte del material encontrado. Hay que llevar a cabo otras búsquedas y, si procede, analizar el material con técnicas más recientes y fiables.

Sin pretender hacer el trabajo de los historiadores del arte, hemos propuesto en un catálogo un pequeño inventario de los objetos sao. Testigos tangibles de esta cultura material, parte de las numerosas muestras de estos objetos, descubiertos durante las excavaciones arqueológicas, están expuestas actualmente en diversos museos de Francia y del mundo; estos son testigos estudiados por etnólogos, historiadores y arqueólogos, para conocer y reconstituir el pasado, la historia y el modo de vida de este pueblo hoy en día desaparecido. Su presencia en estos museos permite dar a conocer esta cultura y sus autores al mundo, por medio de exposiciones temporales o permanentes. De todas las instituciones que permiten a

los visitantes descubrir las colecciones sao, dos han atraído nuestra atención: El Museo de Historia Natural de La Rochelle y el Museo Sao-Kotoko de Gaoui. El primero, situado al oeste de Francia, es el principal depositario de la cultura material de los pueblos llamados Sao. Con más de 800 objetos, ofrece a los visitantes lo esencial del patrimonio sao consagrando especialmente una sala a los Sao. Estos objetos son mayoritariamente estatuillas, y vasijas de arcilla; collares, pulseras, platos labiales de metal, piedra o hueso. Todos estos objetos inventariados y algunos fechados, provienen del Norte de Camerún y han sido cedidos por coleccionistas privados o antiguos funcionarios o investigadores franceses en África. Planeamos proponer un catálogo algo más detallado de las diferentes colecciones en nuestros próximos trabajos.

En la memoria colectiva de los herederos de las tierras antiguamente ocupadas por los Sao (Camerún, Nigeria y Tchad), estos últimos son los antepasados comunes de ciertos pueblos y convencionalmente el de todos los Chadianos. Esta idea creada por los administradores coloniales se ha visto arraigada con la fundación de Fort Lamy, actual N'Djamena, construida sobre los restos de los antiguos túmulos Sao; de ahí la apelación de «país de los Sao» que afectuosamente se le ha dado al Chad. También es importante precisar que las primeras autoridades chadianas, con el objetivo de crear un Estado-nación, habían contribuido a la integración y vulgarización de la idea de que todos los chadianos eran descendientes de los Sao.

Desde un punto de vista lingüístico, ni los documentos escritos, ni las investigaciones de campo nos han permitido saber cuál era la lengua que hablaban los Sao en los tiempos de Ibn Furtû, ni tampoco si los Tatala y los Ngafata hablaban el mismo dialecto. Nosotros no estamos convencidos con la idea de que estos hablaban un dialecto próximo al del Kotoko. La cuestión sobre los Sao permanecerá abierta, mientras que no se descubran pruebas nuevas e indiscutibles sobre su identidad. Por lo tanto siempre habrá un lugar para la tradición oral que forma parte de la cultura de los pueblos que ocupan actualmente su territorio.

Así, los Sao siguen siendo en la actualidad « un problema » o una incógnita sin resolver y su complejidad hace este tema bastante impreciso. Pretendemos, en nuestros próximos trabajos, estudiar en detalle el material arqueológico encontrado en las excavaciones y las relaciones entre los Sao y ciertos grupos a los que no hemos podido investigar.

ANNEXES

Annexe 1 : Protocole d'interview

Enquête orale réalisée sur le terrain par Manga MAKRADA MAINA pour les recherches de son projet de thèse intitulé :

La problématique Sao : entre mythologie, civilisation et construction de l'histoire

1. Identification

- Région : Village ou Ville
- Noms et Prénoms :
- Age :
- Provenance :
- Domicile :
- Situation matrimoniale: Marié /___/ Célibataire /___/
- Nombre de personnes en charge /___/
- Profession :
- Niveau d'instruction :
- Appartenance ethnique

2. Connaissance des Sao

- 2.1. Connaissez-vous les Sao ?
- 2.2. Qui sont-ils ?
- 2.3. Comment les connaissez-vous ?
- 2.4. Que savez-vous de ces populations dites « Sao » ?
- 2.5. D'après vous, quelle est l'origine des Sao ?
- 2.6. Pensez-vous avoir un lien avec eux ?
- 2.7. Pourriez-vous nous en dire plus ?

3. Localisation

- 3.1. Connaissez-vous le pays sao ?
- 3.2. Avez-vous une idée des localités que les Sao ont occupées à l'époque ?
- 3.3. Occupez-vous aussi une ancienne butte soa ?
- 3.5. Depuis quand occupez-vous ce site ?
- 3.6. D'après-vous, ce site avait-il réellement été occupé par les Sao ?
- 3.7. Avez-vous quelques indications qui attestent que le site avait été occupé par les Sao ?

4. Les Sao et leurs voisins

- 4.1. Pensez-vous avoir un lien avec les Sao ?
- 4.2. Quels rapport les Sao entretenaient-ils avec leurs voisins ?
- 4.3. Connaissez-vous quelques descendants des Sao ?
- 4.4. Les Kotoko e affirment être descendants des Sao, qu'en pensez-vous ?
- 4.4. Que représentent les Sao pour les populations locales ?
- 4.5. D'après les Ibn Furtu, les Sao étaient souvent en conflit avec un peuple de la région, les connaissez-vous ? Si oui, que savez-vous du mobile de leurs rivalités ?

5. Légendes et disparitions

- 5.1. Selon vous, où se trouvent actuellement les Sao ?
- 5.2. Pensez-vous qu'ils ont tous disparu ? Si oui, comment ?
- 5.3. Connaissez-vous quelques légendes à propos des Sao ?
- 5.4. De quoi parlent-elles et vous sont-elles parvenues ?
- 5.5. Pouvez-vous nous en citer quelques-uns ?
- 5.6. Croyez-vous que ce qu'elles racontent est vrai ?

Annexe 2 : Données enquêtes de terrains

ABAKAR, Fatimé, 63

Domiciliée à Gaoui

Ethnie : Kotoko

Profession : Potière

Niveau d'étude : Primaire

Sujet de discussion : La céramique kotoko et sao.

Contenu : *L'extraction et le traitement de certaines matières premières (l'argile) étaient réglementés, qu'il s'agisse de l'édification des habitations, d'œuvres réservées à la communauté (murs, silos, puits) ou de simple modelage d'ustensiles.*

Date de l'enquête : 24/01/2012

ABBA, Barka, 77 ans

Domicilié à Habenna

Ethnie : Arabe

Profession : Chef de terre

Niveau d'étude :

Sujet de discussion : Relation entre les Sao et les Arabes, organisation Société, mode de vie

Contenus : *Les Sao vivaient en communauté. Mon grand-père a vu et côtoyé les Sao. C'étaient des gens qui vivaient en communauté comme nous les Arabes. Les Sao n'étaient pas des musulmans ; ils étaient des kirdi. La vie tournait autour de la famille avec un chef. Ils pratiquaient la pêche et l'agriculture. Les gens racontent maintenant qu'ils étaient des anthropophages mais je n'en ai jamais entendu parler ni de mon père, ni de mon grand-père*

Date de l'enquête : 2013

ABBA, Ahmat, 72

Domicilié à Lamadji

Ethnie : Arabe

Profession : Iman

Sujet de discussion : Les Sao, leur culte et l'islam.

Contenu : *Les Sao sont « des païens, méchants qui ont combattu les musulmans, car opposés à la propagation de l'islam. Les sao étaient les premiers occupants de ces terres où ils pratiquaient l'idolâtrie contraire aux règles de l'islam. Ils ont été combattus par les rois musulmans après leur refus d'abandonner leurs pratiques païennes.*

Date de l'enquête : 27/07/2014

ADAMOU, Issa, 65 ans

Domicilié à Maltam (Cameroun)

Ethnie : Kotoko

Profession : Commerçant

Niveau d'étude : Collège

Sujet de discussion : Origines croyances chez les Kotoko et chez les Sao

Contenu : *Les Kotoko gardent encore jalousement certaines pratiques malgré que l'islam soit très présent. Nous savons que nos ancêtres ont été jaloux de leur culture et leurs croyances auxquelles ils tenaient tant, c'est pour cela que les musulmans les ont combattus ; nous n'allons pas abandonner notre passé.*

Date de l'enquête : 20/01/2013

CHOUKOU, Baba, 60 ans

Domicilié à Gaoui,

Ethnie : Kotoko

Profession : forgeron

Niveau d'étude : illétre

Sujet de discussion : Le métier de forgeron chez les Kotoko et les Sao

GANA, Ahmat, 65 ans

Domicilié à Gaoui,

Ethnie : Kotoko

Profession : Paysan

Niveau d'étude : Collège

Sujet de discussion : Pratique cultuel et mode de vie

Contenu : *Des offrandes étaient faites à la divinité chargée de faire tomber ou de réguler la pluie. S'il est difficile de savoir comment se déroulaient les cultes, on peut avancer que les pratiques ne devaient pas être loin de celles de leurs descendants les plus proches. Un prêtre était chargé de diriger les cérémonies. Celui-ci recevait, en guise d'offrande, des graines ou de la boisson aux céréales qu'on lui apportait et les déposait dans le temple où il était le seul à accéder. C'est dans le temple qu'il présentait les offrandes des habitants aux dieux et génies. Ceci se passait juste après la tombée de la première pluie qui sonnait le début des activités de culture. Chez les Massa, on faisait de même, mais une grande cérémonie de danse collective était organisée pour faire les offrandes aux dieux, tout en les remerciant d'avoir fait tomber la pluie et les priant de permettre que les prochaines récoltes soient meilleures.*

Date de l'enquête : 17/01/2013

GARIAM, Philippe Adoum

Domicilié à N'Djamena

Ethnie : Mossey

Profession : Directeur de la documentation du Musée National du Tchad

Niveau d'étude : Université

Sujet de discussion : Les Sao et leur héritage

Date de l'enquête : 2002-2014

GOMBO, Baba

Domicilié à Gaoui,

Ethnie : Kotoko

Profession :

Niveau d'étude : Collège

Sujet de discussion : Pratique et mode de vie

Contenu : *Les jumeaux sont plus encore considérés comme la réincarnation non seulement des ancêtres mais aussi des fondateurs ». Ainsi, après la naissance de jumeaux, on modelait de belles statuettes selon le sexe des nouveau-nés. Celles-ci pouvaient être humaines ou animales ou anthropomorphes. Elles étaient présentées suivant certains rites aux nouveau-nés puis on les enterrait sous un arbre et dans des vases rituels à l'attention des ancêtres ou des dieux, généralement non loin de la cité.*

Date de l'enquête : 2013

GONI, Ali, 55 ans,

Domicilié à Koussérie

Ethnie : Kotoko

Profession : forgeron

Niveau d'étude : illétré

Sujet de discussion : Le métier du forgeron chez le Kotoko et les Sao

Date de l'enquête : 20113

KAKA, Ousman, 55 ans,

Domicilié à Gaoui

Ethnie : Kotoko

Profession : Instituteur **Niveau d'étude** :

Sujet de discussion : Relations entre les Sao et les Kotoko

Contenu : *Ces buttes de terres existaient déjà quand nos ancêtres étaient arrivés. Elles refermaient même des traces de murs d'enceinte.*

Date de l'enquête : 22//12/2012

ISSA, Maloum, 66 ans

Domicilié à Mao

Ethnie : Kanuri

Profession : Paysan et pêcheur

Niveau d'étude : Primaire

Sujet de discussion : Rapport entre Kanuri et Sao. Disparition des Sao

Contenu : *Les Sao sont des sorciers, païens, chasseurs d'Arabie et venus s'installer autour du lac Tchad. Opposés à la propagation de l'islam, les Sao ont été défaits par Alauma qui les a contraintes à migrer au sud où ils ont été capturés et faits esclaves par les Baguirmi.*

Après la défaite des Sao face aux Kanuri, beaucoup plusieurs villages sao ont été détruits, leurs habitants

Date de l'enquête : 12/01/2013

IYA, Mariam, 66 ans

Domicilié à Gaoui

Ethnie : Kotoko

Profession : Potière et vendeuse

Niveau d'étude : Illettrée

Sujet de discussion : Les Sao, culture matérielle, jarres funéraires.

Date de l'enquête : 22/01/2012

OUMAR, Baba

Domicilié à Gaoui,

Ethnie : Kotoko

Profession : Conservateur du Musée Sao-Kotoko de Gaoui

Sujet de discussion : Société et mode de vie des sao et des Kotoko

Contenu : *Les Sao vivaient en communauté.*

Mon grand-père a vu et côtoyé les Sao. C'étaient des gens qui vivaient en communauté comme nous les arabes. Ce n'était pas des musulmans ; ils étaient des païens. La vie tournait autour de la famille dont le chef était la puissance masculine.

Date de l'enquête : 2012

SALEH, Abakar, 65 ans

Domicilié à Gaoui,

Profession : Conservateur du Musée Sao-Kotoko de Gaoui

Ethnie : Kotoko

Niveau d'étude : Collège

Sujet de discussion : Les Sao, les Kotoko, leur rapport, leur héritage, la tradition orale

Contenu : *L'origine des Sao d'après la tradition orale en pays kotoko, La disparition des Sao, leur rivalité avec les Kanembu (Sayfuwa), L'héritage matériel et immatériel de Sao.*

Les Kanembus après avoir été battus à de nombreuses reprises par les Sao, se sont réorganisés et allier aux Arabes, Touareg et Tubu pour fonder une grande coalition contre les Sao. Ils ont profité de l'affaiblissement des Sao suite des mésententes interne et à une période de sècheresse pour les attaquer et les vaincre. Les Sao seraient des ancêtres héros, forts, ingénieux et résistants face à la pénétration musulmane.

Date de l'enquête : 2009 à 2013

SASSOU, Lopna, 50 ans

Domicilié à N'Djamena

Ethnie : Massa

Profession : Enseignant Massa

Niveau d'étude : Niveau Bac

Sujet de discussion : **Rapport entre les Sao et les Massa, les Kotoko**

Contenu : *Les Massa et Kotoko groupes sont culturellement et ethniquement proches. Ils coexistaient souvent ensemble sur ces terres qui auraient appartenu aux Sao.*

Date de l'enquête : 21/12/2013

Annexe 3 : Essai chronologique d'après J.-P. Lebeuf

Essai de Chronologie générale Sao

Dates	Événements historiques, faits culturels et trouvailles archéologiques.
VI ^e siècle avant	Peuples de pêcheurs et de chasseurs, petits troupeaux d'animaux domestiques, agriculture, habitations en matières végétales; harpons en os (Daïma); figurine animale de terre cuite (Daïma).
V ^e siècle avant	Apparition du fer (Daïma).
450	Seconde occupation de Daïma.
425	Début de l'occupation de Mdaga.
III ^e siècle avant (début)?	Outils d'os travaillé (Mdaga).
II ^e siècle avant	Apparition du fer (Mdaga); figurine animale de terre cuite représentant la grande Tortue d'eau (Mdaga); céramique.
I ^{er} siècle avant	Début de l'occupation d'Amkoundjo; apparition du fer (Amkoundjo); céramique fine.
I ^{er} siècle après	Fin de l'occupation d'Amkoundjo.
V/VI ^e siècles après	Fin des harpons en os (Daïma).
VII ^e siècle	Des Sao sont signalés à Bilma, Tadjéré et Fachi, apparition de sépultures dans les habitations (Mdaga), de pierre polie (Mdaga) et d'un polissoir à rainures.
VIII ^e siècle	Les Sao sont fortement établis au sud du lac Tchad.
IX ^e siècle	Les Sao (chasseurs à l'arc) cèdent au royaume du Kanem un territoire au nord-ouest du lac Tchad; présence de chasseurs à la sagaie et de pêcheurs; habitations de terre battue; agriculture développée; pavages en tessons de poterie.
X ^e siècle	Apparition des représentations humaines de céramique (« style dépouillé ») (Méso).
930	Il est reconnu que des Sao sont établis au sud du lac Tchad.
970	Des Sao s'établissent à Minntour, ville massa.
X/XI ^e siècle	Arrivée de chasseurs à l'arc et de pêcheurs, dans le sud du pays.
XI ^e siècle	Fin de l'occupation de Daïma; apparition de pipes (Mdaga); perles de cornaline, disques en test d'œuf d'autruche (Mdaga).

1045	Début de l'hégémonie des Sao au sud du lac Tchad.
XI ^e siècle	Apparition des figurines humaines de terre cuite (Mdaga) (« style dépouillé ») (*).
XII/XIII ^e siècles	Solidement établis au sud du lac Tchad, les Sao vivent en bonne intelligence avec le Kanem-Bornou; abandon progressif de nombreux établissements (Sao I) et regroupement en communautés plus vastes; construction de murailles d'enceinte en terre battue; présence de pipes (Mdaga); apparition du bronze (Mdaga); sépultures dans des jarres-cercueils.
XIII ^e siècle	Le territoire occupé par les Sao est beaucoup plus étendu que l'actuel pays kotoko.
XII/XIII/XIV ^e siècles	Formation des principautés kotoko.
XIV ^e siècle (début)	Lutte victorieuse des Sao contre le Kanem; statuettes de terre cuite « baroques » (Tago).
1301-1320	Soulèvement des Sao qui tuent quatre fils d'Abdoullahi, roi du Kanem.
1330 (vers)	Idriss, roi du Kanem, détruit Dammasak, « place forte » des Sao.
XV ^e siècle (fin)	Première défaite des Sao après une longue lutte contre le Kanem-Bornou.
1484	Fondation de Birni Ngazargamou, nouvelle capitale du Kanem-Bornou.
XVI ^e siècle (fin)	Défaite des Sao par l'armée du Kanem-Bornou.
XVII ^e siècle (début)	fuite de Sao vers l'Ouest (Gobir), le Nord (îles et rive méridionale du lac Tchad), le Sud (Dala, Fadaré, Bénoué moyenne, monts Alantika), conversion à l'Islam des Sao-Kotoko du Mandagué.
XVII ^e siècle (fin)	Introduction de la teinture des étoffes à l'indigo par les Kanouri.
XVIII ^e siècle (fin)	Conversion à l'Islam des Sao-Kotoko du Lagouané; fin de la présence d'objets de bronze (Mdaga).
1840	Abandon de Midigué et de Tago.
XIX ^e siècle (seconde partie)	Villes kotoko détruites par l'armée ouadaïenne et abandon de nombre d'entre elles; fin de l'usage des représentations humaines et animales de terre cuite (Mdaga).
1875	Abandon définitif de Mdaga; date la plus rapprochée de l'existence de pavages en tessons de terre cuite.
XIX ^e siècle (fin)	Fondation de Dro (Derotte)

(*) Dans le présent ouvrage, il n'a pu être tenu compte que de façon partielle des travaux de G.E. Connah au Nigéria (Daïma) et de J.G. Gauthier et A. Debenath au Cameroun (Marako et Zgué) dont les comptes rendus complets n'ont malheureusement pas encore été publiés.

Annexe 4 : Répartition politique actuelle des sites sao

Cameroun

Abakouré	Blangafé	Djaména	Glaou
Abari	Blé	Djaodjao	Glèy
Abenndroua	Bodo	Djiddéré Sao	Gogo
Aboki	Bodoufka	Djidèl Kédé	Gogré
Aboui	Boni Ouané	Djikébé	Goh
Afadé	Boumbouma	Dodanhé	Golo
Agouvaké	Bounga	Dolé	Golot enn Mé Djébbou
Aki	Bourmagoui	Dolo	Golot en Ndourgou
Ala Rada	Bouta Ali	Dolou Manou	Gouima
Alifaré	Chafou	Dombol	Goulémouhé
Am Diagara	Chagoulou	Donngolo	Goulèndra
Anndaga	Dabsara	Doou	Goulézéveni
Atri	Dafène	Doubabé Krénak	Goulfeil
Bagalla	Dagoua	Doué	Goulfeil Gana
Badjouma	Dagué	Doué	Goulfo
Bagdas	Daguélo	Dougmo	Goulfou
Bagué	Daguène	Dougmo	Goulinzi
Bal' Albo	Dala Bougarmi	Dougoum	Goulmo
Balalé Foula	Dala Digam	Dougoum	Goulo Maham
Balmé	Dala Mdako	Dougoum Silio	Goulo Msallé
Baraka	Damourou	Doulo	Goulo Salaoua
Baram	Daouaya	Dro	Goulou Adouma
Baram Karaga	Davegane	Efenha	Gozanal
Barkatou	Degam Nasker	Fadaré	Gozénoko
Bedyi	Degam Silio	Fadjé	Graha
Bèlguédé	Delga	Fagchimé	Guéchi
Bénichaoué	Dembo	Fima	Guelao
Biamou	Denngui	Fort Foureau	Guéoua
Bian	Didigo	Gaïlala	Guichi
Biouane	Digaou	Gala	Guidé
Bibémi	Dildil	Galégalé	Guideba
Biéré	Dio	Galoué	Guilguil
Blabago	Dio	Garlé	Guirvidig
Bit El Kadem	Dissalam		Hamsamé

Haoual	Maïto	Ndimi	S 17
Hélé	Makari	Ndouroula	S 18
Horo Mdigo	Mala	Ndréya	S 19
Hou	Maladi	Ngaké	S 20
Houaya	Malouaya	Ngala	S 21
Houlouf	Maltam	Ngamé	S 22
Hou Ngoutchoumi	Mama'mina	Ngamé	S 23
Houmsa	Manaouadji	Ngardoukom	S 24
Iba Amadou	Manaouadji	Ngarkaoua	S 25
Inalé	Mann	Ngazi	S 26
Ivié	Mara	Ngodéni	S 27
Kabé	Maravé	Ngomna	S 28
Kabèl Mazé	Margoué	Ngonnda	S 29
Kabo Sérèr	Margué	Ngouach	S 30
Kadaba	Marifo	Ngoularam	S 31
Kala Kafra	Maské	Ngoulou	S 32
Kala Mouloué	Massaki	Ngouma	S 33
Kalgoulou	Massaki	Ngouma	S 34
Kaloua	Massio	Ngoumari	S 40
Kalrcham	Matké	Ngourpé	Sagué
Kapidalla	Mavoundaga	Ngoussio	Samké
Karam	Mayéron	Ngoutchoumi	Sao
Karia	Mazra	Ngoutou Fio	Saouel
Kenngue	Mbagué	Ngrokayoua	Sarasara
Kezoum	Mbang	Ngueré	Sédé
Kiniana	Mbélé	Nkarsé	Séhéba
Kinnboya	Mbeng	Nkidam	Séhéba
Klassoumo	Mbéougou	Niouadji	Sélo
Kobo	Mblé	Nouska	Séro Abou
Koga	Mboor	Olio	Silo
Kokio	Mbroum	Orongoulmo	Sima
Kolodjougoua	Mchiskoua	Orouna	Sio
Koman i Pal	Mdalgui	Ouassenndé	Skéma
Koubougé	Mdiguini	Ouatcho	Sou
Koundoué	Mdranhé	Ouaza Garou	Srao
Kouss	Médala	Oulkio Kalé	Tembat El Kadem
Krénak	Mélo	Oulo Naga	Tilam
Krénak	Méssio	Ounalkali	Tildé
Krénak	Milam	Ounkoual	Timpil
Krénèk	Misko	Ounkouaré	Tsanggama
Krénèk	Missi	Ouolodjé	Tsi
Lafia Souakine	Modbo	Ouro Chagama	Vamgo Guébaké
Lanngui	Modiguilo	Ouro Kali	Vo
Larèski	Molodia	Ouro Maloum	Vrioum
Logone Birni	Moroma	Oussé	Wonndolo
Lougoumané	Mosso	Ouvé	Woulamso
Mada	Moudia	Oygayo	Woulki
Mada	Moukake	Perma	Wouo
Mada	Moulouang	Pètté	Yakoualé
Madaf	Mououli	Rabaoui	Zaoui
Madam Dougourou	Mré	Rasla	Zegagué
Madaouéha	Mrénaoura	Rité	Zéïla
Madegba	Msalé	Rouroundé	Zemade
Madio	Msougouli	Rouzoumé	Zemade
Maé	Mzréli	S 11	Zgué
Magam	Nassarao I	S 12	Zina
Magam	Ndaga	S 13	Zina Balam
Magnoron	Ndéga	S 14	Zoungouann
Magui	Ndégo	S 15	Zourgou
Mahaya	Ndélam	S 16	

Nigeria (1)

Abbari
Adjéré
Ala
Amaza' U Mémiba
Amkili
Amsabrou
Amzami
Awinarge
Azakira Gemi
Bani Dalami
Birni N Kaféla
Bournouski
Burba Alami
Daïma
Dayé
Dikché
Dikoa
Djakoua
Djimagner
Djioué
Djohana
Dogoulo
Dougouri
Dunes de Dougouri
(Nord)
Dougouram
Gagi Dibun

Gagomi
Gamaré
Gawolgalturma
Barbarwa
Gegeram
Goulonndra
Gourowouran
Guémé
Guésser
Guilbo
Guilguil
Gurzama Wajani
Gwoza
Kala Balgué
Kambilé
Kaya
Kaza
Kazarma
Kédégué
Koukaoua
Koulé
Koulkine
Kouri Koulé Chaoué
Koursakata
Koussouma
Kumu
Kuturgemi

Laou
Lidjélidgé
Dunes de Loouane
Gadjiri
Machéna
Mafio
Marté
Masau
Mazari
Mbong
Mboualgué
Mbouf
Mdoumré
Méké
Mésséné
Mey
Migué
Minntour
Mongonou
Moo
Moudou
Moufié
Moufié (village)
Moukche
Mourgaza
Mousséné
Ndaga

Ndoudokto
Ndoufou
Ndougso
Ngala
Ngann
Ngornou
Ouarchélé
Rann
Sabla
Salagajiminé
Salmo
Sangaya
Sigal
Soulo
Souweram
Takallam
Tilam
Woulgo
Wouli
Woumbi
Yao
Yédi Gana
Yédi Koura
Zilatou
Zoulbou
Zowarge
Zowimi

Tchad

Abadagué
Abagordo
Aba Kabir
Abali
Abdougui
Abéna
Abou Goutié
Abouguénié
Achaba
Aderbé
Adjiba
Afié
Ali Garga
Allagay
Alpon
Amati
Ambeng
Am Djéména
Am Koakib
Amkoudjio
Amkoundjo
Anndi
Anngabo Dabba
Aouèy
Aouni
Aouri

Arsi
Asséini
Asso
Azeguène
Azguène
Bada Krénèk
Baïgagné
Bala Massa
Balaniéré
Baro
Bata
Bé Aïma
Bédanga
Biéré
Bogo
Bomo
Bougouman Mbassa
Bougouman Tra
Boum Mabrat
Boum Masséni
Bouta Kabira
Boutouloum
Butte de Moussa
Chabardoo
Chagoua
Dabba
Daga

Dagoua
Daguélé
Dal
Damazoué
Délébé
Délékéna
Dénéguis
Denni
Dèrbée
Dialali
Dibinndi
Diguèl Dabba
Diguika
Dilka
Djono
Doromi
Dougoui
Douguio Lala
Doumourou
Douvol
Dréder
Dro Gana
Farcha
Fasse
Fort Lamy
Gal
Gamsi

Ganzouz
Gaori
Gaouaya
Gassi
Gawi
Glo Ti Touyour
Goèlè
Gofa
Gogmi
Gollo
Golo Bouram
Golot Barkoumri
Golot Barkoumri
Golot enn Klan
Golot enn Mé Gawi
Goltine
Gomaga
Gorko
Gossoro
Goulo Kélam
Goudjour
Gourmadjo
Gouya
Gréné
Gréné
Guelao
Guémazoué

Guilmeil	Maduï	Melgui	Oundouma
Guinndali	Magalo	Méré	Padmangail
Hadjer El Hamis	Magó	Meskine	Pagram
Hadjer Kotoko	Maguellem	Méssékiné	Rafou
Houlzi	Maguira	Méso	Raouhali
Kaddap	Mahanna	Midigué	S 1
Kalédiayé	Maïzra	Midigué	S 2
Kamogo	Malafana	Milézi	S 3
Kankan	Mali	Modomo	S 4
Kazéré	Malo	Modorio	S 5
Kenga	Mamba Oumar	Mogo	S 6
Kenga Malaya	Mamlia	Moïto	S 7
Kenngue	Mandjafa	Mouderma	S 8
Kessi	Manndalgo	Mourkou	S 9
Kio	Mara	Mouroulla	S 10
Kléouati Adoumo	Mardia	Mouskou	S 36
Kléouati Atsé	Mardjiane	Moussari	S 38
Koblé	Maska	Moussari	S 39
Kobro	Massarma	Msouli	S 41
Kogna	Masséniao	Nangoto	Sarada
Kossèy	Matassé	Nangoto	Sarada
Koudou	Mayo	Ndouroukou	Savata
Kraska	Mazéra	Néga	Sééba
Krénak Oual Dam	Mbache	Ngalo	Sééba
Ko No	Mbao	Ngalou	Siène
Kréné	Mbèl	Ngaouama	Sif
Krének Koukap	Mbélou	Ngoua	Soguennheng
Krénik	Mbilou	Ngouach	Tago
Lahmeur	Mdaga	Ngoukoul	Tchongrong
Logone Gana	Mdelga	Ngoura	Télis
Mada	Méchaga	Onoko	Tofolo Kabir
Madeba	Méchio	Oro Oro	Tofolo Sérèr
Madeba	Mégguedi	Ouagala	Tongolio
Madelhé	Mélé	Ouhalam	Toumti
Madkous	Melfi	Ouldou	Yao
		Oulio	Zakaria

Répartition chronologique des sites sao (1)

Sao I

Abadagué	Aouèy	Délébé	Dougouri
Abagordo	Aouni	Delga	Dro
Abali	Bal' Albo	Dibinndi	Fasse
Abéna	Bédyi	Didigo	Fort Lamy
Aderbé	Biéré	Digaou	Gala
Afié	Biéré	Diguël Dabba	Galégalé
Aki	Bit el Kadem	Dildil	Glao
Ala	Bomo	Dio	Glèy
Alpon	Boni Ouané	Djimagner	Golot enn Mè Gawi
Am Diagara	Chabardoo	Dolé	Golot enn Mè Djebbo
Amkoundjo	Dabba	Doromi	Gorko
Anndi	Dabsara	Doué	Goulo Maham
Angabo Dabba	Damazoué	Doué	Gourmadjo

(1) Il n'a pas été tenu compte ici des sites dont l'attribution est douteuse.

Gréné
Guelao
Guémazoué
Hamsamé
Haoual
Kadaba
Kalédiayé
Karam
Kléouati Atsé
Kobo
Kolo Djougoua
Kouri Kouli Chaoué
Kouss
Koussouma
Krénak
Krénak
Krénak

Krénak Oual Dam
Ko No
Kréné
Krének
Krének
Krenèk Koukap
Krénik
Larèski
Mada
Mada
Magolo
Maguellem
Magui
Maguira
Malafana
Mamamina
Mamba Oumar
Manndalgo
Mara

Mardia
Mardjiane
Massaki
Mayo
Mbélé
Mchiskoua
Mdelga
Mdiguini
Mésso
Misko
Modorio
Mouroulla
Ndimi
Ndouroukou
Ngala
Ngamé
Ngoulou
Olio

Ouldou
Oulkio Kalé
Padmangail
Pagram
Rafou
Rité
S 4
S 5
S 31
S 32
Séro Abou
Tilam
Toumti
Woulgo
Wouo
Yakoualé
Zemede

Sao II

Abakouré
Abari
Abdougui
Abouguénié
Aboui
Achaba
Adjiba
Afadé
Agouvaké
Ala Rada
Alifaré
Ali Garga
Allagay
Ambeng
Amkoudjio
Anndaga
Aouri
Arsi
Asso
Atri
Azeguène
Azguène
Bada Krénèk
Bagalla
Bagdas
Bagué
Baïgagné
Balalé Foula
Bala Massa
Balmé
Baraka
Baram
Baram Karaga
Barkatou
Bata
Bélguédé
Bénichaoué

Biamou
Bian
Bian
Biouane
Blabago
Blangafé
Blé
Bodo
Bodoufka
Bougouman Mbassa
Bougouman Tra
Bourmagoui
Bouta Kabira
Boutouloum
Butte de Moussa
Chafou
Chagoua
Chagoulou
Dafène
Dagoua
Dagoua
Dagué
Daguélo
Daguène
Dala Bougarmi
Dala Digam
Dala Mdako
Damourou
Daouaya
Davegane
Degam Nasker
Degam Silio
Delékéna
Derbée
Dialali
Diguika

Dio
Dissalam
Djaména
Djikébé
Djono
Dodanhé
Dolo
Donngolo
Doo
Doubabé Krénak
Dougmo
Dougmo
Dougoum
Dougoum
Dougoum Silio
Douguio Lala
Douvoul
Dréder
Efenha
Fadjé
Fagchimé
Farcha
Fima
Fort Foureau
Fort Lamy
Gailala
Galoué
Gamsi
Gaori
Garlé
Gassi
Gawi
Glo Ti Toyour
Gofa
Gogo
Gogré
Goh

Golo
Golot Barkoumri
Golot Barkoumri
Golot enn Klan
Goltine
Gomaga
Gossoro
Gouima
Goulémouhé
Goulendra
Goulézévèni
Goulfeil
Goulfeil Gana
Goulfo
Goulfou
Goulinzi
Goulmo
Goulo Msallé
Goulo Salaoua
Goulou Adouma
Gozanal
Gozénoko
Graha
Guéchi
Guélao
Guéoua
Guichi
Guideba
Guilguil
Guilmeil
Hélé
Horo Mdigo
Houaya
Houlouf
Houlzi
Houmsa
Iba Amadou

Inalé	Mann	Ndaga	S 14
Kabé	Mara	Ndégo	S 15
Kabèl Mazé	Maravé	Ndélam	S 16
Kabo- Sérèr	Margoué	Ndoufou	S 17
Kaddap	Margué	Ndouroula	S 18
Kala Balgué	Marifo	Ndréya	S 19
Kala Kafra	Maské	Ngaké	S 20
Kala Mouloué	Massio	Ngala	S 21
Kalgoulou	Matassé	Ngalou	S 22
Kaloua	Matke	Ngamé	S 23
Kalrcham	Mavoundaga	Ngaouama	S 24
Kamogo	Mayeron	Ngardoukom	S 25
Kankan	Mazéra	Ngarkaoua	S 26
Kapidalla	Mazra	Ngazi	S 27
Karia	Mbache	Ngodéni	S 28
Kaza	Mbang	Ngoua	S 29
Kazéré	Mbèl	Ngouach	S 30
Kenngue	Mbélou	Ngouach	Sagué
Kenngue	Mbeng	Ngoularam	Samké
Kezoum	Mbong	Ngoukoul	Sao
Kinnboya	Mbouf	Ngouma	Saouel
Kiniana	Mbroum	Ngouma	Sarasa
Kléouati Adoumo	Mdaga	Ngoumari	Sédé
Kobro	Mdalgui	Ngourpé	Sééba
Koga	Mdranhé	Ngoussio	Séhéba
Kokio	Méchaga	Ngoutou Fio	Sélo
Koman i Pal	Méchio	Ngrokayoua	Siène
Koubougué	Médala	Nguéré	Sigal
Koundoué	Mélé	Nkarsé	Silo
Kraska	Melgui	Nkidam	Sima
Laou	Melo	Nouska	Sio
Logone Birni	Meskine	Onoko	Skéma
Logone Gana	Messékiné	Orongoulmo	Soguennheng
Lougoumané	Messio	Oro Oro	Sou
Mada	Midigué	Orouna	Souweram
Mada	Midigué	Ouatcho	Srao
Madam Dougourou	Milam	Ouaza Garou	Tago
Madaouéha	Milézi	Ouhalam	Takallam
Madeba	Minntour	Oulio	Tilam
Madegba	Missi	Oulo Naga	Tildé
Madio	Modbo	Ounalkali	Tsangama
Madkous	Modiguilo	Oundouma	Tsi
Madui	Mogo	Ouro Chagama	Vo
Maé	Molodia	Ouro Kali	Vrioum
Magam	Moroma	Ouro Maloum	Wonndolo
Magam	Mosso	Oussé	Woulamso
Magnoron	Moudia	Ouvé	Woulki
Mago	Moudou	Oygayo	Woumbi
Mahaya	Moukake	Rabaoui	Yédi Koura
Maïzra	Moulouang	Rann	Zaoui
Makari	Mououli	Rasla	Zegagué
Mala	Mourkou	Rouroundé	Zeïla
Maladi	Moussoum	Rouzoumé	Zemade
Mali	Moussari	S 2	Zgué
Malo	Mré	S 3	Zina
Malouaya	Mrénaoura	S 11	Zina Balam
Maltam	Msallé	S 12	Zoulbou
Manaouadji	Nangoto	S 13	Zourgou

asperge ou une sorte d'obélisque qui peut atteindre une hauteur de quatre à cinq mètres.

La photographie, qui a été prise dans le désert Somalie et qui est due à l'obligeance de M. Maurel, ancien directeur de l'École de l'Alliance française d'Addis-Abeba, donne un aperçu de l'étrangeté de l'aspect que peut parfois revêtir une termitière.

UN PROBLÈME A ÉTUDIER :
LA QUESTION SAO

Dans le Bornou camérounien et au pays kotoko, l'origine de la légende des géants semble manifeste : elle aurait tout simplement pour base l'existence, en de nombreux points du territoire envisagé, de jarres de poterie quelquefois énormes : « puisque les marmites en terre des habitants actuels sont de

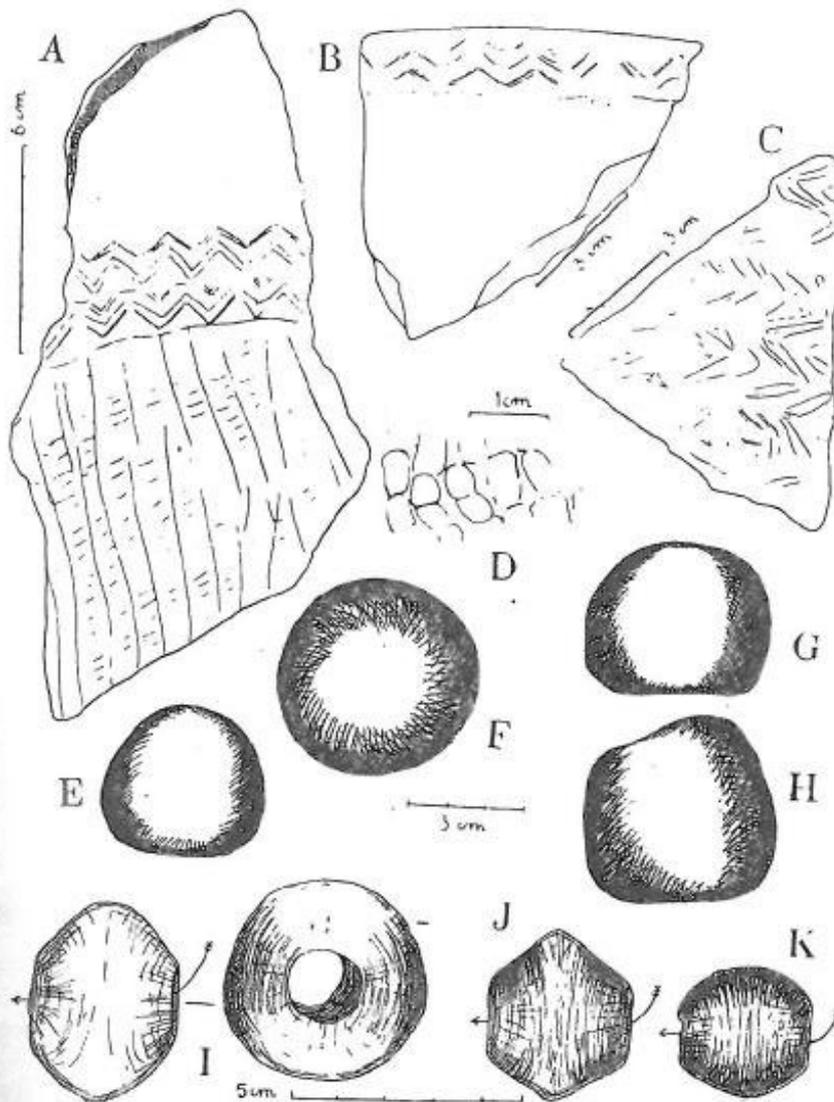


Fig. 1. — A.-D. Types d'ornementation de jarres funéraires sao. — E.-H. Balles de pierre dans une petite jarre d'afade. — I.-K. Balles d'argile percées.

taille très médiocre, des *bourmas* d'un volume aussi insolite ne peuvent avoir appartenu qu'à une race de géants ». Malheureusement il n'existe pas de rapport constant entre la taille des hommes et celle de leurs *bourmas*, d'autant plus que ces jarres sont, le plus souvent peut-être, funéraires.

On attribue ces poteries à la race disparue des Saos, que l'on doit peut-être compter parmi les ancêtres des Kotokos; ceux-ci, du moins, possèdent un folklore assez fourni concernant les Saos, et semblent avoir conservé quelques mots

de leur langue. Souvent la ville kotoko actuelle couronne une antique cité sao.

Aucun travail d'ensemble méthodique n'a jamais été consacré à la question sao : les éléments d'une enquête seraient pourtant faciles à recueillir et les points à fouiller sont aisés à indiquer. Les stations archéologiques sao se présentent sous deux types différents : tantôt il s'agit de buttes (reste d'agglomérations anciennes), tantôt les objets (ici des jarres funéraires) se trouvent au-dessous du niveau du sol actuel : les berges argileuses du Logone, entaillées

par la crue et formant de petites falaises, fournissent parfois (Logone Birni, Kousseri) des coupes d'une netteté schématique du type de gisement souterrain.

Parmi les endroits que j'ai visités, les points à étudier spécialement seraient : Makari (versant Est de la butte du *maï* et une butte au Sud de la précédente), Fima, Msukuli (village abandonné, butte entièrement couverte de poteries), Afade (butte importante), Kousseri et Logone Birni (sépultures dans les berges du fleuve).

Voici quelques notes sur les jarres que j'ai examinées moi-même.

1° Afade. — 1. *Bourma*, haute de 40 centimètres, décorée de lignes sinueuses parallèles, contenant 74 boules de pierre. — 2. *Bourma*, haute de 35 centimètres, décorée de punctuations irrégulières, fermée par un débris de poterie (reste de couvercle ?) contenant 34 cailloux, dont 32 boules, 1 cône et 1 cylindre. La présence de *bourmas* remplies de balles de pierre plus ou moins sphériques dans le sol d'une butte qui a dû être fortifiée, s'expliquerait s'il s'agit de dépôts de projectiles (?). — 3. J'ai vu à

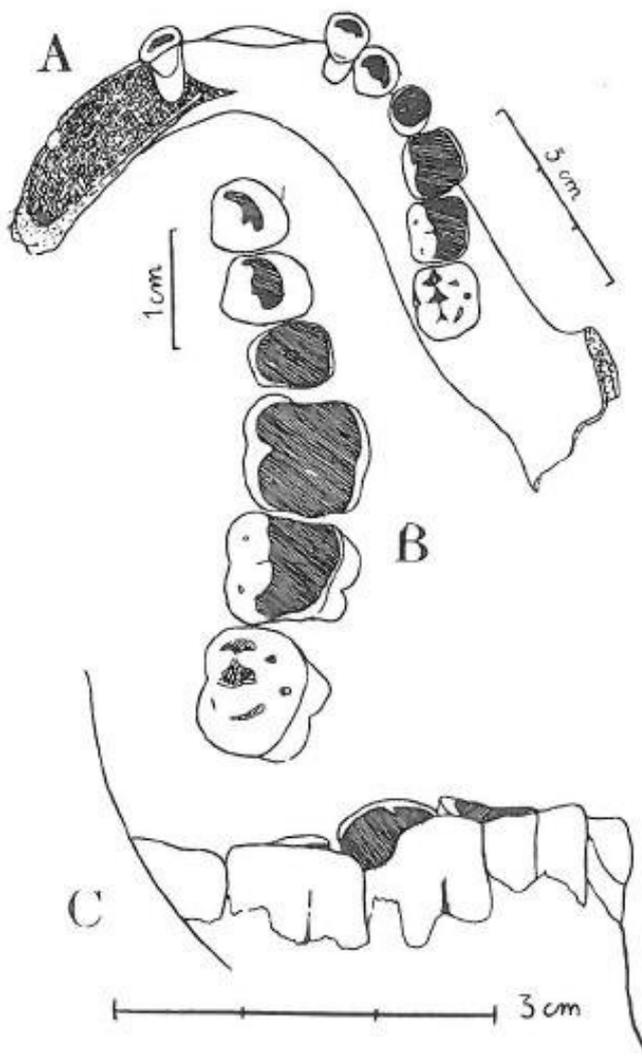


Fig. 2. — A.-C. Curieuse usure en gouttière sur une mandibule sao par abrasion et creusement des dents inférieures par les supérieures.

Afades des jarres du grand modèle, hautes de 1 m. 10, aux parois de 2 à 3 centimètres d'épaisseur.

2° Kousseri. — 1. Jarre (80×50 cm.) contenant des débris de poterie, des ossements humains, des disques percés

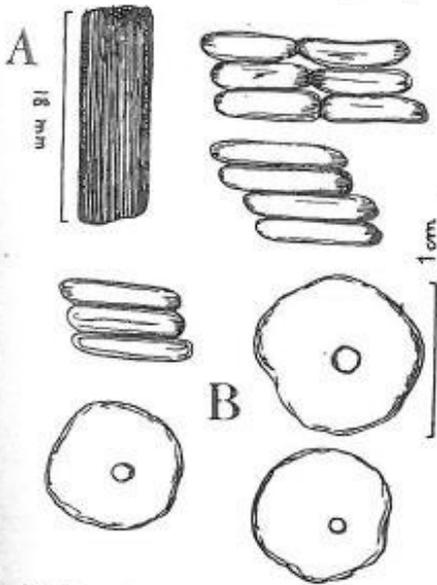


Fig. 3. — A. Perle de verre d'une sépulture sao de Kousseri. — B. Disques en œuf d'autruche (ayant fait partie d'un collier ?)

en œufs d'autruche, 2 perles rougeâtres (cornaline ?). — 2. Jarre (90×50 cm.), bords nus, sans chevrons, contenant de la poterie, des os humains (pas de dents), 1 boule d'argile percée (poids de filet de pêche ?), 1 perle cylindrique de verre bleu pâle strié, des os de poissons (grand silure, *Synodontis*). — 3. Jarre contenant des os humains (avec des dents) et une multitude de petits disques percés en œuf d'autruche.

3° Logone Birni. — 1. Jarre (70×25 cm.), fermée par une *bourma* renversée en guise de couvercle, contenant des os humains et des galets. — 2. Jarre (85×50 cm.), contenant de la poterie, des charbons, des os humains (les os longs debout). — 3. Jarre vide (fond du vase atteignant 12 centimètres d'épaisseur). — 4. Jarre (90×45 cm.) fermée par une calotte de 45 centimètres de

hauteur percée au sommet, vidée par les eaux de ruissellement. — 5. Jarre (105 cm.), vide (violée ?). — 6. Jarre (120×50 cm.) contenant seulement des os humains.

Les jarres sao que j'ai vues peuvent donc atteindre 1 m. 20 de hauteur ; quant à l'épaisseur des parois elle semble osciller entre 1 et 5 centimètres. La poterie est extrêmement semblable d'aspect aux autres céramiques soudanaises et aux poteries anciennes du Sahara. La teinte va du rose au brun, la tranche peut présenter une zone charbonneuse par insuffisance de cuisson.

Espérons que la mission ethnographique française Dakar-Djibouti, qui doit séjourner précisément dans le pays kotoko, va se préoccuper tout spécialement de la question sao et ne pas quitter la région sans y réunir d'abondants documents sur un problème mal connu et plein d'intérêt.

TH. MONOD.

LE « JARDIN DES PLANTES » DANS LE JOURNAL DES GONCOURT

Le dépouillement systématique des trois premiers volumes du *Journal des Goncourt* (édition Charpentier 1887) ne m'a permis de noter que de rares passages concernant le Jardin des Plantes. Ils sont cependant intéressants et très caractéristiques et il n'est pas inutile, nous semble-t-il, de les publier ici.

Volume I. p. 231. — 26 mars 1858 :

Au Jardin des Plantes. Peu de dépense d'imagination de la part du Créateur. Beaucoup trop de répétitions de formes chez les animaux... Comme nous regardions engloûtir une grenouille dans la tête en triangle d'un serpent, et descendre dans son cou à la façon d'un ressort de laiton distendu, une femme, en compagnie de sa bonne, regardait, elle aussi, en détournant les yeux et criait avec une sensibilité qui faisait grand bruit : « C'est affreux ». J'avais à côté de moi la grande marchande de chair humaine de notre temps : Elisa la Farcy II.

Annexe 6 : Description buttes sao d'après les données de Lebeuf

Noms	Localisations	État	Type	Informations
Abadagué	Tchad	Butte non occupée	Sao I	Butte sans trace de mur d'enceinte. Occupée par les Massa puis Kotoko. INTSH (1961)
Abagordo (Aba Gordo)	Tchad	Butte non occupée	Sao I	Butte sans trace de mur d'enceinte. Présence de terre cuite.
Aba Kabir	Tchad	Butte non occupée	?	
Abali (Aba Ali)	Tchad	Butte non occupée	Sao I	Près de Gaoui. Construite par des chasseurs à l'arc. Sans traces de mur d'enceinte
Abdougui	Tchad	Butte non occupée	Sao II	Petite butte à 5 km de Gaoui. Trace de mur d'enceinte
Abena (Habbena)	Tchad	Butte non occupée	Sao I	Petite butte dans le 7 ^e arrondissement. Sans trace de mur d'enceinte. Habitée par la fille de Rabat et détruite par la briqueterie.
Abouguenié (Abou Guenié)	Tchad	Butte non occupée	Sao II	Butte sans trace de mur d'enceinte. Bâtie par les chasseurs à l'arc
Achaba (Hachaba)	Tchad	Butte non occupée	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Bâtie par des chasseurs à l'arc.
Aderbé	Tchad	Butte non occupée	Sao I	Butte sans trace de mur d'enceinte. Bâtie par des chasseurs à l'arc
Adjiba	Tchad	Butte non occupée	Sao	Butte sans trace de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. Bâtie par des chasseurs à l'arc
Afié	Tchad	Butte non occupée	Sao I	Butte sans trace de mur d'enceinte. Petite dimension. Bâtie par des chasseurs à l'arc.
Ali Garga	Tchad	Butte non occupée	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Située en terre Kanuri. Bâtie par des chasseurs à l'arc
Allagay	Tchad	Butte non occupée	Sao II	Butte avec traces de mur

		occupée		d'enceinte. Bâtie par des pêcheurs.	
Alpon	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans trace de mur d'enceinte, peu élevée. Occupée par une ancienne briqueterie. Présence de matériel lithique et de terre cuite. Bâtie par des chasseurs à l'arc.
Ambeng (Am Mbeng)	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte Bâtie par des chasseurs à la sagaie et aux chiens. J.- P. Lebeuf. (1948)
Am Koakib	Tchad	Butte occupée	non	?	Pas de certitude que ce soit une butte sao. Elle renferme des peintures sur sa face sud avec des personnages filiformes armés de lances, bœufs, autruches » Barbeau J. (1958)
Amkoundjo (Am Koundjo)	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte sans trace de mur d'enceinte. Entourée de villages Arabes. Bâtie par des chasseurs à la sagaie et aux chiens. I.N.T.S.H (1961)
Anndi	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans trace de mur d'enceinte. Bâtie par des pêcheurs. Contient très peu de tessons. J.- P. Lebeuf. Musée National Tchadien (1963)
Anngabo Dabba	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans trace de mur d'enceinte. Vide car les populations voisines ont prélevé la terre à des fins de jardinÂge. Vivien A. (1966)
Aouèy	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans trace de mur d'enceinte. Occupée par des Kotoko puis par des Massa. Bâtie par des chasseurs à l'arc. I.N.T.S.H. (1961)
Aouni	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans trace de mur d'enceinte. Située au pied d'un rocher. Occupée par les Sao puis par les Kotoko. Boulnois (1937)

Aouri	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Bâtie par des chasseurs. Lebeuf J.-P. et A.
Arsi	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Bâtie par des pêcheurs. Lebeuf A.M.D. (1952)
Asséïni	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte Kotoko-Sao. Vide. Butte sans trace de mur d'enceinte. Latruffe J. (1957)
Asso	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte proche des villages de pêcheurs Moloui. Bâtie par des chasseurs à l'arc. Lebeuf J.- P. et A. (1951)
Azeguène	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Trace de terre cuite et de nombreuses représentations humaines et animales. Bâtie par des chasseurs à la sagaie. Boulois J. (1937)
Azguène	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite et de nombreuses représentations humaines et animales. Bâtie par des chasseurs Sao à la sagaie. Boulnois J. (1937)
Bada Krénèk	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Grande butte avec traces de mur d'enceinte. Ce non est une composition du mot <i>Bada</i> qui est un village arabe voisin et <i>Krénèk</i> qui veut dire vide
Baro	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte sao au sud de N'Djamena.
Bata	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Vaste butte avec traces de mur d'enceinte. Bâtie par des chasseurs sao à la sagaie et aux chiens. Présence de terre cuite. Moiseil, Lebeuf J.- P. et A. (1952)
Bé Aïma	Tchad	Butte occupée	non	?	Habitée par les Boulala. Aucune donné sur ses bâtisSeurs. Lebeuf J.-P.

				(1948)	
Bian	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte présentant encore de traces de mur d'enceinte. Des constructions en briques cuites y ont été découvertes de perles de cornaline Lebeuf A et J.- P. (1960)
Biéré	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte avec traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. I.N.T.S.H. (1964)
Bomo	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Petite butte avec traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. J.-P. Lebeuf (1948)
Boum Mabrat	Tchad	Butte occupée	non	?	Vaste butte avec traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite, bijoux de fer, matériel lithique, ossements humains. F. Treinem et J. Courtin (1964)
Boum Massénia	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Ensemble de ruines et traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. A. Chevalier, A.M.D. Lebeuf et V. Pâques, J.-P. Besson et Brahim Benoit (1903, 1960, 1966)
Bouta Kabira	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Ancien sanctuaire. Représentations humaines de terre cuite, ossements humains. Molet, J. Courtin et J. Chapelle (1964)
Butte de Moussa	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte couverte de débris. Présence de terre cuite, débris de calcédoine. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Chabardoo	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans trace de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. . A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Dabba	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans mur d'enceinte. Présence de terre cuite. Mission Lebeuf 1965
Daga	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte inhabitée. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Damazoué	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Présence de terre cuite. J.-P. Lebeuf (1937)

Délékéna	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec mur d'enceinte. Présence de terre cuite, matériel lithique et métal. J.-P. Lebeuf (1960)
Dénéguis	Tchad	Butte occupée	non	Sao II ?	Grande butte (avec traces de mur d'enceinte ?) Présence d'Urnes (funéraires ?). I.N.T.S.H. (1966)
Derbée	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec mur d'enceinte. Présence de terre cuite. A. J.-P. Lebeuf (1950)
Dibinndi	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Vaste terre sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. A. J.-P. Lebeuf (1960)
Diguèl Dabba	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Petite butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite, ossements humains. B. Benoit et A. Vivien (1964)
Diguika	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Importante montrant les traces d'un mur d'enceinte. A. J.-P. Lebeuf (1948)
Dilka	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Présence de jarre funéraire. INTSH (1966)
Djono	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte comportant un mur d'enceinte. Missions Lebeuf (1962)
Doromi	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Petite butte sans mur d'enceinte. Présence de terre cuite. J.-P. Lebeuf (1937)
Dougoui	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Petite butte sans mur d'enceinte. Présence de terre cuite. I.N.T.S.H. (1961)
Douguio Lala	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. Abadam (1948), INTSH (1964)
Doumourou	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte peu élevée. Présence de terre cuite. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Dro Gana	Tchad	Butte occupée	non	Sao III	Présence de terre cuite. J.-P. Lebeuf (1937)
Farcha	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec mur d'enceinte. ? A. et J.-P. Lebeuf (1947)

Fassé	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Petite butte sans mur d'enceinte. I.N.T.S.H.
Gal	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte.
Gaori	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec mur d'enceinte. Mahamat Itou (1948)
Gaouaya	Tchad	Butte occupée	non	?	Urnes de céramique
Gassi	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Glo ti Touyour	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec mur d'enceinte. Présence de terre cuite. B. Benoit (1966)
Gollo	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Golo Bouram	Tchad	Butte occupée	non	?	I.N.T.S.H. (1962)
Golot Barkoumri 1	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Petite butte ayant comporté un mur d'enceinte. Missions Lebeuf (1963)
Golot Barkoumri 2	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Petite butte ayant comporté un mur d'enceinte. Missions Lebeuf (1963)
Golot enn Klan	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Petite butte ayant comporté un mur d'enceinte. Missions Lebeuf (1963)
Golot enn Mé Gawi	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de Mur d'enceinte. Bâties par des chasseurs Sao. Lebeuf J.-P. et A. (1948)
Goltine (gantura bilibis)	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Bâtie par des chasseurs Sao à l'arc. Lebeuf J.- P. (1963)
Gomaga	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec mur d'enceinte. Bâtie par des pêcheurs Sao. Découverte par Brahim Benoit en 1967
Gorko				Sao I	Grande butte occupée antérieurement par des Sao partis pour Gaoui. Sur la butte ont été découverte haches polies, pointes de flèche, perles rouge. Lebeuf J.-P et A (1948)

Gossoro	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Bâtie par des chasseurs sao à m'arc. Lebeuf (1963)
Goulo Kélan	Tchad	Butte occupée	non	?	Présence terre cuite. Fouillée par Wilsun F. (1928).
Gouya	Tchad	Butte occupée	non	?	Emplacement indéterminé. Ses habitants (Bilala) auraient quitté pour Gaoui.
Gréné 1	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte recouverte de fragments de terre cuite. Bâtie par des chasseurs sao à l'arc. Lebeuf J.-P. (1937)
Gréné 2	Tchad	Butte occupée	non	Sao I ?	Petite butte couverte de fragments de terre cuite. Bâtie par des chasseurs à l'arc (Sao ?). Lebeuf J.- P. (1937)
Guémazoué	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Petite butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite, bronze. A. et J.- P. Lebeuf (1960)
Hajer el Hamis	Tchad	Butte occupée	non	Sao II ?	Affleurement rocheux. F. Wulsin ; Lebeuf J.- P. (1937)
Kaddap	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Petite butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. A. et J.- P. Lebeuf (1948)
Kélédiayé	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de mur d'enceinte. A. et J.- P. Lebeuf (1948)
Kamogo	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. I.N.T.S.H. (1961)
Kankan	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Vaste butte avec traces de mur d'enceinte. A. et J.- P. Lebeuf (1948)
Kenngue	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. A. et J.- P. Lebeuf (1952)
Késsi	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte.
Kio	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte. Présence de briques
Kléouati	Tchad	Butte	non	Sao II	Butte avec traces de mur

Adoumo		occupée			d'enceinte. B. Benoît (1963)
Kléouati Asté	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de mur d'enceinte. B. Benoît (1963)
Kobro	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Présence de terre cuite, bronze, sépultures en urnes. A. et J.-P. Lebeuf (1961- 1963)
Kossèy	Tchad	Butte occupée	non	?	Construction récente. Terre cuite, ossements humains. H. London ; J. Chapelle (1952-1966-1969)
Koudou	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte. Missions Lebeuf (1948)
Krénak oual dam Ko No	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de bijoux de métal. A. Mamat (1966)
Kréné	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. M. Griaule et J.-P. Lebeuf (1952)
Krénèk Koukap	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Petite butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. Missions Lebeuf (1963)
Krénik	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de mur d'enceinte. I.N.T.S.H. (1961)
Madéba	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte couverte de débris, avec traces d'un mur d'enceinte. Présence de terre cuite. A. et J.-P. Lebeuf (1952)
Madelhé	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte. I.N.T.S.H. (1965)
Magalo	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Petite butte. I.N.T.S.H. (1962)
Mago	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Vaste butte. I.N.T.S.H. (1963)
Maguellem	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Deux petites buttes anthropiques sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. A. et J.-P. Lebeuf (1950)
Maguira	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre

					cuite. A. J.-P. Lebeuf (1960)
Mahanna	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Présence de terre cuite. F. Wulsin, A. et J.-P. Lebeuf (1950)
Maizra	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte allongée, avec deux éminences. Présence de filtre à sel végétal, urnes, grains d'enfilÂge, terre cuite. Mottet et Ferchat (1966)
Malafana	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de mur d'enceinte. A.M. D. Lebeuf (1948)
Mali	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte importante montrant traces d'un mur d'enceinte. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Mamba Oumar	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Petite bute peu élevée sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Manndalگو	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. A. et J.-P. Lebeuf (1960)
Mara	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Muraille d'enceinte encore en bon état. Présence de terre cuite. F. Wulsin ; M. Griaule et J.-P. Lebeuf (1937)
Mardjiane	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Grande butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. A. et J.-P. Lebeuf (1960)
Maska	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte ? Présence de terre cuite. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Massarma	Tchad	Butte occupée	non	?	Lieu vide. J. Latruffe (1957)
Masséniao	Tchad	Butte occupée	non	Sao ?	Lieu vide. I.N.T.S.H (1966)
Mayo	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans mur d'enceinte. B. Benoît (1967)
Mazéra	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. A. et J.-P. Lebeuf (1947)
Mbach	Tchad	Butte occupée	non		

Mbèl	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec mur d'enceinte. B. Benoît (1967)
Mbélou	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. A.M.D. Lebeuf (1948)
Mdaga	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte élevée avec traces de mur d'enceinte. Présence de terre, bronze, ossements humains, matériel lithique. A. et J.-P. Lebeuf (1948) ; N.K. Camara, F. Treinen, J. Courtin (1960-1966)
Mdèlga	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Grande butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Méchaga	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Mélé	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Présence de terre. M. Itou (1947)
Méssékiné	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. I.N.T.S.H (1960)
Midigué 1	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite, bronze, fer, sépultures, matériel lithique, etc. M. Griaule et J.-P. Lebeuf (1937)
Midigué 2	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. B. Benoît (1966)
Milézi	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. J.-P. Lebeuf (1937)
Modorio (Madjorio)	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Petite butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite.
Mogo	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Missions Lebeuf (1963)
Moïto	Tchad	Butte occupée	non	?	Buttes anthropiques et grottes. Présence de terre cuite ; pierres polies ; charbon ; pierres taillées. J. Boulnois (1937)
Mouralla	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de mur

		occupée			d'enceinte. I.N.T.S.H. (1963)
Mouskou	Tchad	Butte occupée	non	?	Emplacement indéterminé.
Mouskoum	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte entourée d'un mur. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Néga	Tchad	Butte occupée	non	Sao ?	Butte. J.-P. Lebeuf (1937)
Ngalou	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte montrant les traces d'un mur d'enceinte. A. et J.-P. Lebeuf (1952)
Ngoua	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Grande butte ayant comporté un mur d'enceinte. Présence de terre cuite. A. et J.-P. Lebeuf (1952)
Ngouach	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Ngoulkoul	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. A. et J.-P. Lebeuf (1963)
Onoko	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. J.-P. Lebeuf (1937)
Oro oro	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. I.N.T.S.H. (1967)
Ouagala	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte.
Oundouma	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Vaste butte avec traces de d'un mur d'enceinte. B. Benoît (1961)
Pagram	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. A. et J.-P. Lebeuf (1950)
Rafou	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de mur d'enceinte. A. et J.-P. Lebeuf (1952)
Raouhali	Tchad	Butte occupée	non	?	Emplacement indéterminé. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
S 1	Tchad	Butte occupée	non	?	Terre cuite. I.N.T.S.H. (1961)
S 2	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. A. et J.-P. Lebeuf (1960)

S 3	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Missions Lebeuf (1963)
S 4	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de mur d'enceinte. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
S 5	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Butte sans traces de mur d'enceinte. A. et J.-P. Lebeuf (1950)
S 6	Tchad	Butte occupée	non	?	Sommet de la rive. Présence de bronze et terre cuite. N. Meunier et H. London (1937)
S 7	Tchad	Butte occupée	non	?	Lieu vide. Présence de jarres de terre cuite. J. Latruffe (1948)
S 8	Tchad	Butte occupée	non	?	Terrain inculte, sans relief.
S 9	Tchad	Butte occupée	non	?	Vaste butte surplombant le fleuve de 15m ; fortement ravinée. Présence de terre cuite et ossements humains. J. Courtin (1963)
S 10	Tchad	Butte occupée	non	?	Emplacement indéterminé. H. Gaden (1906)
S 36	Tchad	Butte occupée	non	?	Lieu vide. Présence de terre cuite, grains d'enfilage, métal, ossements. B. Dupont (1965)
S 38	Tchad	Butte occupée	non	?	Construction récente. Présence de terre cuite. J. Chapelle (1966-1967)
S 39	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte peu élevée. I.N.T.S.H. (1966)
S 41	Tchad	Butte occupée	non	?	Lieu vide. J. Latruffe (1957)
Sarada	Tchad	Butte occupée	non	?	Vide. J. Latruffe (1957)
Savata	Tchad	Butte occupée	non	?	Lieu vide. B. Dupont (1965)
Sééba (région de)	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Lieu vide. Présence urnes (funéraires) . I.N.T.S.H. (1966)
Siène	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite, os gravé. J. Boulnois (1938)

Soguèndèng	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. Missions Lebeuf (1963)
Tago	Tchad	Butte occupée	non	Sao II	Grande butte avec traces de mur d'enceinte et de nombreux débris en surface. Présence de terre cuite. A. et J.-P. Lebeuf (1948- 1963)
Télis	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte.
Tofolo kabir	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte sans traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Tofolo sér-r	Tchad	Butte occupée	non	?	Petite butte. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Tongolio	Tchad	Butte occupée	non	?	Butte. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Toumti	Tchad	Butte occupée	non	Sao I	Petite butte avec de nombreux débris en surface. Présence de terre cuite. A. et J.-P. Lebeuf (1948)
Am Djéména (N'Djamena)	Tchad	Butte occupée et disparue		?	Position actuelle de la capitale tchadienne N'Djamena
Aouni	Tchad	Butte disparue		Sao I	Butte sans traces de mur d'enceinte. Lebeuf A. et J.-P. (1937- 1948)
Baïgagné	Tchad	Butte disparue		Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Itou M. (1947)
Bala Massa	Tchad	Butte disparue		Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Moisel (1912)
Balaniéré	Tchad	Butte disparue		?	Butte avec traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite, sépultures allongées, sépultures en jarres. Wulsin F.; Treinen F., Courtin J. (1928 - 1984)
Bé Aïma	Tchad	Butte disparue		?	Butte. Missions Lebeuf (1948)
Bogo	Tchad	Butte disparue		?	Butte. Présence de terre cuite. Missions Lebeuf (1948)
Bougouman Mbassa	Tchad	Butte disparue		Sao II	Deux buttes anthropiques avec traces de mur d'enceinte. INTSH (1961)

Bougouma Tra	Tchad	Butte disparue	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. Barth H.; Lebeuf A. et J.-P. (1850- 1948)
Boutouloum	Tchad	Butte disparue	Sao II	Petite butte avec traces de mur d'enceinte. I.N.T.S.H. (1963)
Chagoua	Tchad	Butte disparue	Sao II	Butte. Lebeuf A. et J.-P. (1950)
Dagoua	Tchad	Butte disparue	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. INTSH. (1961)
Délébé	Tchad	Butte habitée	Sao I	Présence de terre cuite, matériel lithique, ossements humains. J. Boulinois (1937)
Denni	Tchad	Butte habitée	?	?
Dialali (Djalali)	Tchad	Butte habitée	Sao II	Butte avec traces de mur d'enceinte. A. et J.-P. Lebeuf (1960)
Douvoul	Tchad	Butte habitée	Sao II	Ville entourée d'une muraille de terre en partie ruineuse. Présence de terre cuite. A. et Lebeuf J.-P. (1948)
Dréder	Tchad	Butte habitée	Sao II	Butte. A. et J.-P. Lebeuf (1960)
Fort Lamy	Tchad	Butte habitée	Sao I et Sao II	Ancien nom de N'Djamena. Plusieurs sites anciens. Présence de terre cuite, bronze, sépultures en urnes. Pales L. (Azeguène) ; A. et Lebeuf J.-P.; Chapelle J., Courtin J., Vivien A., Grogner E., F. Treinen (1937,1950, 1960 ? 1969)
Gamsi	Tchad	Butte habitée	Sao II	Située dans le Mayo-Kebbi. Butte entourée d'un mur d'enceinte. Mission Lebeuf 1963
Gamzouz	Tchad	Butte habitée	?	Butte en pays Boulala. Latruffe (1957).
Gaori	Tchad	Butte non habitée	Sao II	Butte avec mur d'enceinte. Fondée par des pêcheurs. Mamat Itoi (1948).
Gaouaya	Tchad	Butte non habitée	?	A proximité d'un village Arabes et Boulala. Présence d'urnes de céramique. Ahmat Brahim (1966).
Gassi	Tchad	Butte habitée	Sao II	Butte située à N'Djamena.

				Avec traces de mur d'enceinte. Détruite par une briqueterie. Bâtie par des pêcheurs. Lebeuf J.-P. et A. (1948)
Gawi (Gaoui)	Tchad	Butte habitée	Sao II	Butte occupée Kotoko, Arabe et Bilala ; Le nom veut dire Forteresse. Elle est aussi le siège d'une principauté Kotoko. Elle est bâtie par des Sao chasseurs à la sagaie originaire de Gorko. Présence de terre cuite, et bronze
Glo ti Touyour			Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Bâtie par des Chasseurs Sao à l'arc. Brahim Benoit (1966)
Goélé	Tchad	Butte habitée	?	Butte situé dans la région du Batha en terre Boulala. Bâtie par les Sao.
Gofa	Tchad	Butte habitée	Sao II	Butte situé dans un village entouré d'un mur d'enceinte. Occupée par les Kotoko Daa et bâtie par les êcheur Sao originaire de Logone Birni. Présence de terre cuite dont les jarres funéraires. Signalée Bart, Nachtigal. Fouillée par Lebeuf en 1948.
Golo Bouram	Tchad	Butte non habitée	?	Butte vide qui n'appartiendrait pas aux Sao d'après la tradition orale.
Golgot Barkoumri Est	Tchad	Butte non habitée	Sao II	Petite butte située à N'Djamena ayant comportant un mur d'enceinte. Elle a été bâtie par des chasseurs à l'arc Sao. Mission Lebeuf (163)
Golgot Barkoumri Ouest	Tchad	Butte non habitée	Sao II	Petite butte ayabt comporté un mur d'enceinte. Situé à 3 km de Gaoui elle a été bâtie par les chasseurs Sao à l'arc. . Mission Lebeuf (1963)
Golot en Klan	Tchad	Butte non habitée	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Elle a été bâtie par les chasseurs Sao à

				l'arc. Mission Lebeuf (1963)
Golot enn mé Ggaoui			Sao I	Présence de terre cuite. Petite butte sans trace de mur d'enceinte. Bâtie par des chasseurs Sao à l'arc. Lebeuf J.-P. et A. (1948)
Goltine	Tchad	Butte non habité	Sao II	Situé dans la région du Chari Baguirmi, la butte a comporté un mur d'enceinte. Elle a été bâtie par des chasseurs Sao à l'arc. Mission Lebeuf (1963)
Gomaga	Tchad	Butte non habitée	Sao II	Butte avec un mur d'enceinte bâtie par les pêcheurs Sao. Brahim Benoit (1967)
Gorko	Tchad	Butte habitée	Sao I	Grande butte située dans le Batha contenant un matériel lithique (haches polies, pointe de flèche) perles rouges. Lebeuf J.-P. et Annie (1948)
Gossoro				Butte localisée à N'Djamena. Ayant comporté un mur d'enceinte, elle a été bâtie par des chasseurs Sao à l'arc. Lebeuf J.-P. et A. (1948). Bauchême (1951)
Gourmadjo	Tchad	Butte habitée		Situé dans la région du Chari Baguirmi, la butte a comporté un mur d'enceinte. Elle a été bâtie par des chasseurs Sao à l'arc. Mission Lebeuf (1963)
Guélao	Tchad	Butte habitée	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Bâtie par des Chasseurs Sao à l'arc. Brahim Benoit (1966)
Guilmeil	Tchad	Butte habitée	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Elle a été bâtie par les chasseurs Sao à l'arc. Mission Lebeuf (1963)
Houlzi	Tchad	Butte habitée	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Bâtie par des Chasseurs Sao à l'arc. Brahim Benoit (1966)

Kazéré	Tchad	Butte habitée	Sao II	Vaste butte avec traces de mur d'enceinte. A. et J.- P. Lebeuf (1948)
Kenga	Tchad	Butte habitée	Sao	Grande butte située dans le Batha contenant un matériel lithique (haches polies, pointe de flèche) perles rouges. Lebeuf J.-P. et Annie (1948)
Kogna	Tchad	Butte habitée	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Elle a été bâtie par les chasseurs Sao à l'arc. Mission Lebeuf (1963)
Kraska	Tchad	Butte habitée	Sao II	Grande butte située dans le Batha contenant un matériel lithique (haches polies, pointe de flèche) perles rouges. Lebeuf J.-P. et Annie (1948)
Logone Gana	Tchad	Butte habitée	Sao II	Avec traces de mur d'enceinte. Détruite par une briqueterie. Bâtie par des pêcheurs. Lebeuf J.-P. et A. (1948)
Madkous	Tchad	Butte habitée	Sao II	Présence de terre cuite. Petite butte sans trace de mur d'enceinte. Bâtie par des chasseurs Sao à l'arc. Lebeuf J.-P. et A. (1948)
Maduï	Tchad	Butte habitée	Sao II	
Malo	Tchad	Butte habitée		
Mamliã	Tchad	Butte habitée		Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Bâtie par des Chasseurs Sao à l'arc. Brahim Benoit (1966)
Mandjafa	Tchad	Butte habitée		Vaste butte avec traces de mur d'enceinte. A. et J.- P. Lebeuf (1948)
Mardia	Tchad	Butte habitée	Sao I	Situé dans la région du Chari Baguirmi, la butte a comporté un mur d'enceinte. Elle a été bâtie par des chasseurs Sao à l'arc. Mission Lebeuf (1963)
Matassé	Tchad	Butte habitée	Sao II	Situé dans la région du Chari Baguirmi, la butte a comporté un mur d'enceinte.

				Elle a été bâtie par des chasseurs Sao à l'arc. Mission Lebeuf (1963)
Mbilou	Tchad	Butte habitée	Sao II	Avec traces de mur d'enceinte. Détruite par une briqueterie. Bâtie par des pêcheurs. Lebeuf J.-P. et A. (1948)
Méchio	Tchad	Butte habitée	Sao II	Situé dans la région du Chari Baguirmi, la butte a comporté un mur d'enceinte. Elle a été bâtie par des chasseurs Sao à l'arc. Mission Lebeuf (1963)
Mèlgui	Tchad	Butte habitée	Sao I	Buttes anthropiques et grottes. Présence de terre cuite ; pierres polies ; charbon ; pierres taillées. J. Boulnois (1937)
Meskine	Tchad	Butte habitée	Sao I	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Elle a été bâtie par les chasseurs Sao à l'arc. Mission Lebeuf (1963)
Méso	Tchad	Butte habitée	Sao II	Avec traces de mur d'enceinte. Détruite par une briqueterie. Bâtie par des pêcheurs. Lebeuf J.-P. et A. (1948)
Modomo	Tchad	Butte habitée	Sao II	Vaste butte avec traces de mur d'enceinte. A. et J.- P. Lebeuf (1948)
Mourkou	Tchad	Butte habitée	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Bâtie par des Chasseurs Sao à l'arc. Brahim Benoit (1966)
Moussari	Tchad	Butte habitée	Sao I	Vaste butte avec traces de mur d'enceinte. A. et J.- P. Lebeuf (1948)
Nangoto	Tchad	Butte habitée	Sao III	Butte avec traces de mur d'enceinte. Présence de terre cuite et de nombreuses représentations humaines et animales. Bâtie par des chasseurs Sao à la sagaie. Boulnois J. (1937)
Ngaouama	Tchad	Butte habitée	Sao II	Avec traces de mur d'enceinte. Détruite par une

				briqueterie. Bâtie par des pêcheurs. Lebeuf J.-P. et A. (1948)
Onoko	Tchad	Butte habitée	Sao II	Vaste butte avec traces de mur d'enceinte. A. et J.- P. Lebeuf (1948)
Oukalam	Tchad	Butte habitée	Sao III	Situé dans la région du Chari Baguirmi, la butte a comporté un mur d'enceinte. Elle a été bâtie par des chasseurs Sao à l'arc. Mission Lebeuf (1963)
Ouldou	Tchad	Butte habitée	Sao III	Avec traces de mur d'enceinte. Détruite par une briqueterie. Bâtie par des pêcheurs. Lebeuf J.-P. et A. (1948)
Oulio	Tchad	Butte habitée	Sao I	Buttes anthropiques et grottes. Présence de terre cuite ; pierres polies ; charbon ; pierres taillées. J. Boulnois (1937)
Padmangail	Tchad	Butte habitée	Sao II	Butte ayant comporté un mur d'enceinte. Bâtie par des Chasseurs Sao à l'arc. Brahim Benoit (1966)
Sééba	Tchad	Butte habitée	Sao II	Vaste butte avec traces de mur d'enceinte. A. et J.- P. Lebeuf (1948)
Tchongrong	Tchad	Butte habitée	Sao I	Avec traces de mur d'enceinte. Détruite par une briqueterie. Bâtie par des pêcheurs. Lebeuf J.-P. et A. (1948)
Yao	Tchad	Butte habitée	Sao II	Petite butte à Bokoro se trouvant à l'intérieur de la cour du Sultan. Terre cuite, ossements, matériel lithique

Index

- Abakar Saleh*, IX, 15, 16, 22, 119, 165, 171, 173, 195, 202, 207, 208, 209, 211, 214, 216, 221, 228, 236, 246, 249, 261
- Anania*
Giovanni d'Anania, Giovanni Lorenzo d'Anania, 27, 42, 43, 49, 91, 94, 95, 96, 99, 173, 231, 317
- Annie Lebeuf*
Annie Masson Detourbet, 19, 52, 54, 56, 68, 78, 82, 91, 119
- Annie Masson Detourbet*
Annie Lebeuf, 57
- Arabes*, 16, 27, 32, 35, 39, 49, 58, 88, 108, 122, 124, 141, 170, 184, 190, 201, 226, 235, 236, 241, 289, 302
- Barth*, 15, 16, 28, 30, 44, 45, 47, 48, 49, 50, 52, 63, 65, 67, 83, 91, 98, 99, 126, 132, 133, 139, 176, 177, 178, 209, 227, 235, 238, 251, 301
- Borno*, VIII, IX, X, XII, 14, 15, 16, 17, 21, 28, 44, 47, 48, 49, 50, 51, 54, 78, 80, 82, 87, 90, 92, 94, 97, 99, 107, 108, 110, 111, 115, 122, 126, 127, 128, 129, 131, 132, 133, 136, 139, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 151, 152, 153, 156, 158, 165, 166, 170, 171, 173, 174, 175, 176, 178, 179, 180, 181, 205, 208, 209, 227, 231, 233, 235, 236, 238, 239, 241, 242, 243, 244, 245, 247, 250, 251, 253, 254, 267, 270, 272, 312, 313, 317, 319, 320, 321, 322, 323
- Buduma*, XII, 32, 50, 52, 122, 153, 154, 184, 311
- Bulala*, XII, 17, 34, 52, 111, 141, 144, 147, 150, 151, 152, 153, 172, 180, 182, 227, 236, 248, 264
- Butte, Buttes, Buttes anthropiques*, 307
- buttes anthropiques*, VIII, 14, 17, 21, 22, 23, 29, 33, 52, 53, 56, 66, 69, 70, 73, 75, 76, 79, 80, 81, 83, 105, 110, 111, 112, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 124, 157, 158, 163, 165, 168, 172, 173, 182, 184, 185, 186, 188, 189, 190, 191, 193, 196, 199, 201, 206, 207, 210, 212, 218, 233, 234, 236, 237, 258, 261, 262, 263, 295, 301
- Cameroun*, VIII, 14, 15, 18, 23, 28, 29, 33, 36, 54, 55, 56, 57, 58, 60, 61, 62, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 72, 75, 78, 81, 85, 86, 102, 105, 106, 124, 144, 149, 153, 154, 155, 156, 157, 160, 163, 165, 166, 167, 168, 170, 173, 178, 182, 184, 187, 188, 195, 199, 200, 202, 204, 205, 213, 217, 239, 240, 241, 242, 252, 264, 268, 269, 307, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 321, 322, 324
- Cosmographia Dell Affrica*, 44
- Dierk Lange*, 13, 16, 53, 68, 87, 89, 94, 108, 126, 127, 129, 130, 131, 144, 152, 172, 183, 221, 236
- Diwan*, 126, 127, 147, 153, 181, 242, 270, 317
- Dīwān*, 16, 28, 29, 47, 48, 87, 88, 97, 127, 128, 139, 141, 142, 145, 148, 151, 172, 175, 176, 178, 208, 209, 227, 242, 250, 312, 317
- Djihad*, 267, 272
- Égypte*, 41, 42, 43, 115, 116, 118, 140, 173, 193, 221
- Fali*, V, 52, 56, 57, 65, 66, 67, 68, 72, 75, 85, 86, 160, 161, 163, 203, 315, 316, 318
- Gaoga*, 44, 170
- Gaoui*, 307
- Gaoui*, 15, 22, 25, 33, 36, 37, 39, 69, 112, 113, 165, 167, 168, 171, 190, 194, 202, 205, 215, 263
- Gaoui, Gawi*, 307
- Gazargamo*, 90, 128, 130, 248
- géants*, VIII, 15, 55, 66, 83, 86, 102, 119, 232, 234, 247, 248, 249, 250, 254, 255, 256, 257, 258, 261, 263, 264, 267, 313
- Gigram*, 48, 139
- Giovanni d'Anania*, 42, 187
- Goulfei*, 95, 101, 167, 190
- Haoussa*, 88, 241
- Ibn Furtû*, VIII, IX, 13, 14, 15, 21, 27, 28, 42, 43, 48, 50, 82, 87, 88, 90, 91, 94, 97, 98, 101, 105, 107, 111, 118, 120, 121, 123, 126, 128, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 139, 141, 142, 147, 150, 151, 152, 153, 163, 164, 165, 166, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 178, 180, 181, 183, 185, 187, 200, 202, 204, 206, 208, 224, 227, 228, 229, 231, 232, 233, 235, 244, 251, 254, 266, 267, 269, 271, 272, 274
- Ibn Hawqal*, 17, 27, 42, 43, 49, 111, 231
- Idriss Alauma*, 13, 15, 17, 28, 50, 80, 87, 105, 126, 127, 128, 129, 131, 144, 146, 147, 164, 174, 175, 178, 179, 181, 182, 183, 224, 240, 241, 243, 245, 251, 267, 272
- Islam*, 28, 43, 49, 72, 143, 145, 148, 153, 163, 195, 212, 245, 312, 317, 323

- Jean-Gabriel Gauthier*, IV, 56, 57, 84, 85, 86, 91, 100, 119, 160, 161
- Jean-Paul Lebeuf*, 14, 16, 17, 18, 29, 30, 41, 52, 54, 55, 56, 57, 61, 64, 65, 67, 68, 71, 72, 75, 77, 79, 84, 85, 100, 105, 118, 123, 160, 182, 184, 186, 187, 192, 209, 320
- Kanem*, VIII, IX, X, 15, 16, 21, 28, 29, 33, 34, 43, 44, 47, 48, 49, 54, 58, 71, 77, 78, 82, 87, 88, 90, 97, 98, 107, 108, 115, 118, 126, 127, 128, 133, 137, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 166, 170, 171, 173, 175, 176, 177, 179, 181, 182, 183, 187, 209, 227, 233, 235, 236, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 245, 247, 250, 252, 254, 267, 272, 312, 314, 317, 320, 323, 324
- Kanem-Borno*, 17, 47, 48, 49, 144, 145, 146, 250
- Kanuri*, 307
- Kitab Ghazawāt Kānim*, 13, 200, 204
- Komadugu Yobe*, 42, 101, 130
- Kotoko*, IX, 15, 16, 18, 22, 25, 28, 29, 32, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 43, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 61, 62, 66, 67, 68, 72, 73, 78, 79, 80, 81, 88, 98, 99, 100, 102, 110, 111, 119, 121, 122, 123, 127, 130, 135, 136, 147, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 175, 182, 184, 187, 190, 191, 195, 199, 202, 203, 204, 205, 207, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 217, 218, 220, 221, 226, 230, 231, 237, 238, 239, 240, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 251, 253, 254, 257, 260, 262, 263, 264, 267, 269, 272, 274, 277, 288, 289, 290, 302, 318, 321
- Kousseri*, 33, 101, 123, 167, 168, 176, 186, 192, 200
- légendes*
- mythes, mythe, VIII, 15, 18, 20, 25, 29, 30, 31, 33, 60, 61, 69, 70, 91, 102, 136, 163, 220, 221, 223, 224, 227, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 248, 253, 254, 256, 257, 258, 263, 265, 266, 267, 277, 312
- Léon l'Africain*, 17, 27, 42, 43, 44, 45, 46, 49, 91, 92, 93, 94, 95, 141, 170, 171, 174, 175, 187, 231, 254
- Les Kitab Ghazawāt Barnū*, 13
- Logone Birni*, 51, 52, 167, 192, 245, 302
- Logone-Gana*, 101, 167, 168
- Maï Dunama*, 227
- Makari*, 28, 50, 51, 78, 95, 99, 129, 133, 167, 168, 169, 190, 192, 203, 245
- Malraux*, 14, 83, 84, 117
- Mara*, 33, 80, 101, 176, 296
- Marba*, 101, 131, 155, 156
- Marcel Griaule*
- Griaule, 19, 41, 52, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 72, 79, 82, 84, 85, 91, 100, 232, 248, 313, 315, 316
- Massa*, 18, 22, 25, 32, 37, 40, 52, 56, 57, 77, 100, 101, 111, 121, 124, 154, 155, 156, 157, 158, 160, 166, 172, 184, 190, 202, 203, 204, 213, 220, 226, 242, 243, 244, 246, 252, 253, 260, 264, 288, 289, 300, 307
- Mdaga*, 16, 30, 33, 54, 76, 77, 81, 82, 112, 168, 182, 186, 192, 194, 250, 297, 316, 318, 319
- Midigue*, 101, 112, 113
- Muné*, 17, 227, 251
- murailles d'enceinte*, 191
- Nachtigal*, 16, 28, 30, 47, 50, 52, 63, 65, 67, 83, 91, 98, 99, 133, 227, 235, 238, 239, 250, 302, 320, 324
- Ngafata*, VIII, IX, 14, 15, 24, 80, 87, 127, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 137, 163, 171, 175, 176, 182, 183, 200, 205, 209, 224, 231, 232, 238, 242, 244, 245, 251, 254, 266, 267, 269, 271, 272, 274
- Nguizim*, 243
- Nigeria*, 307
- Oumé*, 148, 267, 272
- Raoul Hartweg*, IV, 55, 84, 85
- Sao*, V, IX, VIII, IX, X, XII, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 43, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 90, 92, 94, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 105, 106, 107, 108, 110, 111, 112, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 139, 141, 142, 143, 144, 147, 148, 149, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 160, 161, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 216, 217, 218, 220, 221, 222, 224, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250,

- 251, 252, 253, 254, 257, 258, 259, 260,
261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268,
269, 270, 271, 272, 273, 274, 276, 277,
285, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294,
295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302,
303, 304, 305, 306, 307, 311, 312, 314,
315, 316, 317, 318, 319, 321, 322, 323
- Sao I*, 78, 119, 182, 187, 188, 189, 212, 288,
289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296,
297, 298, 299, 300, 301, 303, 304, 305, 306
- Sao II, et*, 188
- Sao III*, 188
- Sao légendaires*, VIII, 58, 62, 64, 237, 264,
315, 316
- sawo*
sao, sou, sawè, seu, So, Sau, 100
- Sayfuwa*, XII, 14, 16, 39, 50, 88, 127, 130,
133, 141, 143, 144, 145, 148, 151, 153,
171, 172, 176, 177, 180, 182, 227, 240,
242, 248, 267, 272
- Tatala*, VIII, IX, X, 14, 15, 24, 28, 87, 90, 94,
97, 98, 101, 103, 107, 127, 129, 130, 131,
133, 134, 135, 136, 137, 163, 164, 165,
174, 175, 176, 182, 183, 185, 200, 202,
204, 205, 209, 224, 231, 233, 238, 241,
244, 245, 251, 254, 266, 267, 269, 271,
272, 274
- Tchad*, VIII, XI, XII, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19,
20, 22, 23, 25, 29, 30, 31, 33, 34, 38, 41,
42, 43, 46, 48, 49, 50, 53, 54, 55, 56, 57,
58, 61, 62, 63, 64, 65, 68, 69, 70, 71, 72,
75, 76, 77, 79, 80, 81, 82, 83, 85, 86, 91,
93, 94, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 105,
106, 108, 110, 111, 112, 115, 116, 117,
118, 119, 121, 122, 123, 124, 126, 127,
129, 130, 133, 137, 139, 141, 142, 143,
144, 145, 147, 148, 149, 150, 153, 154,
155, 156, 157, 158, 160, 161, 163, 165,
166, 167, 168, 172, 175, 179, 180, 182,
184, 185, 186, 187, 188, 193, 194, 196,
199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206,
207, 208, 210, 211, 212, 217, 221, 226,
227, 228, 229, 230, 231, 232, 234, 237,
239, 240, 241, 242, 243, 246, 247, 250,
251, 252, 253, 254, 256, 258, 260, 261,
262, 263, 264, 265, 266, 268, 269, 270,
274, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294,
295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302,
303, 304, 305, 306, 307, 311, 312, 313,
314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321,
322, 323, 324
- Théodore Monod*, 19, 41, 51, 59, 66, 67, 84,
85, 89, 285
- tradition orale*, VIII, 15, 16, 18, 20, 22, 25, 31,
34, 39, 51, 61, 62, 66, 69, 79, 81, 82, 83,
84, 88, 91, 100, 102, 110, 111, 118, 119,
127, 134, 151, 154, 155, 158, 160, 171,
172, 173, 185, 187, 191, 192, 194, 195,
201, 212, 214, 216, 217, 220, 221, 222,
223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230,
232, 238, 240, 241, 246, 247, 248, 249,
251, 252, 253, 257, 258, 265, 269, 302,
315, 319, 320, 321, 322, 324
- Yedima*, 48, 49
- Yoruba*, 88

Bibliographie

- ABATCHA BABA, Mahamat, *Les populations Kanuri de Fort-Lamy*, Chari-Baguirmi, Tchad, s.n, 1972.
- ADJI, Moussa, *Les Sao*, Tome 1, N'Djamena, Réseau de Lecture Publique du Tchad, Bande dessinée. 1996.
- ADLER, Alfred, *La mort est le masque du roi*. Paris, Payot, 1982.
- AGBO, Komlan, « Patrimoine et Artisanat », Gaultier-Kurlhande, Caroline (dir), *Patrimoine Culturel Africain*. Paris, Editions Maisonneuve & Larose, 2001.
- AHMADOU, Touré, et MARIKO NTJI, Idriss, *Amadou Hampâté Bâ, homme de science et de sagesse : Mélanges pour le centième*. Paris, Karthala, 2005.
- AMAGOU, Emmanuel, *La question du patrimoine : de la « patrimonialisation » à l'examen, des situations concrètes*, Paris, l'Harmattan, 2004.
- AMIN MAZRUI, Ali, « La subjectivité et l'étude de l'histoire contemporaine : problèmes politiques, psychologiques et méthodologiques », *La méthodologie de l'histoire de l'Afrique contemporaine* (Unesco), Histoire générale de l'Afrique Études et documents 8, 1984.
- ASSÉNAT, Manon, « Les sources orales en histoire » <http://mes.hypotheses.org/605>.
- AUBARET, Marc, « De l'Antiquité au Moyen-Âge : parcours d'une vieille dame », *Histoire et littérature Orale, Actes rencontres organisées par le Centre Méditerranéen de Littérature Orale (CMLO)*, Médiathèque Alphonse-Daudet d'Alès, 26 et 27 septembre, 2009.
- AZOMBO-MENDA, Soter, *Séquence et signification des cérémonies d'initiation So*, Université de Paris 5, 1971, (Thèse).
- BABELON, Jean Pierre et CHASTEL, André, *La notion du patrimoine*, Paris, Liana Levi, 1994.
- BAI, Ming (trad. Mei Yat Yeung et Gaëtane Fiona Girard), *La Porcelaine de Jingdezhen : savoir-faire et techniques traditionnels* [« Jingdezhen chuantong zhici gongyi »], Vendin-le-Vieil, *La Revue de la céramique et du verre*, Année 2005.
- BAROIN, Catherine “What do we know about the Buduma? A brief survey” Baroin, Catherine, Seidensticker Gisela et Tijani Kyari. *Man and the Lake*, Proceedings of the XIIth MegaChad Symposium, Maiduguri 2-9 december 2003, Maiduguri (Nigeria): Centre for TransSaharan Studies, 200, p.199-217.
- BARRETEAU, Daniel, « Relations interethniques et culture matérielle dans le bassin du lac Tchad », *Actes du 3e Colloque Mega-Tchad*, Paris, 11-12 septembre 1986 / textes réunis par Daniel Barreteau et Henry Tourneux, Paris : Éd. de l'Office de la recherche scientifique et technique outre-mer, 1990.
- BARRETEAU, Daniel, Graffenried von, Charlotte, « La mise en place des populations dans l'est de la préfecture du lac d'après les traditions orales », Daniel Barreteau, Charlotte von Graffenried, *Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad*. Paris, Institut de recherche pour le développement (IRD) Editions, 1980.
- BARTH, Heinrich, *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale : pendant les années 1849 à 1855*, vol. 4. Paris, A. Bohné, trad. de l'allemand par Paul Ithier.

- *Voyage et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale*, vol. II, Trad Paul Ithier, 1863.
- BATOUTA, Ibn, *Voyages III. Inde, Extrême-Orient, Espagne et Soudan*. Traduction de l'arabe de C. Defremery et B.R. Sanguinetti (1858), Paris, *Collection FM/La Découverte*, 1982.
- BAUCHENE de G., « Etude de l'outillage lithique récolté au Tchad par la Mission Logone-Lac Fitri (1947-1948) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 5-6 mai-juin 1951.
- BAUZOU, Thomas : « Sondages archéologique sur le tell Sao de Djermaya (République du Tchad), *Toumaï action*, n°007 de mai 2007.
- BAWARO, W. Barkindo, « La région du Tchad en tant que carrefour », M. El Fasi (dir.), *Histoire générale de l'Afrique*, vol. III : *L'Afrique du VIIe au XIe siècle*, vol. 3, Unesco (Organisation). International Scientific Committee for the Drafting of a General History of Africa, Unesco, 1990.
- BECKER, Charles, « Vestiges historiques, témoins matériels du passé dans les pays sereer », Centre National de la Recherche Scientifique-Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer, Dakar, 1993.
- BELLIL, Rachid, *Les oasis du Gourara (Sahara algérien)*. Paris, Peeters, 1999.
- BERDUCU, Marie-Claire, *La conservation en archéologie. Méthodes et pratiques de la conservation-restauration des vestiges archéologiques*, Paris, Masson, 1990.
- BERNAL, Martin, « Kanem, Borno, and the Fazzan : Notes on the Political History of a trade route », *The Journal of African History*, (10) 1, 1969, p.15-27.
- BERNUS, Suzanne, *Le Cœur Marguerite. « D. Lange, Le Dīwān des sultans du [Kānēm-] Bornū : chronologie et histoire d'un royaume africain (de la fin du X^e siècle jusqu'à 1808) »*, *L'Homme*, tome 19 n°2, 1979.
- *Bibliographie critique de l'archéologie camerounaise*. Yaoundé, Librairie universitaire, 1986.
- BILLAULT, Alain, *Les 100 mots de la Grèce antique*, Paris. Collection « Que sais-je ? », PUF, 2012.
- BOSWORTH, Clifford Edmund, *Encyclopédie de l'Islam : Supplément - Livr. 3-4 Batriyya-Diawhar*, Éd. Brill Archive, 1981.
- BOTTE, Roger, « Les réseaux transsahariens de la traite de l'or et des esclaves au haut Moyen Âge : VIII^e-XI^e siècle », *L'Année du Maghreb*, VII | 2011, p.27-59.
- BOUILLEZ Dr. « Deux légendes du Tchad. Réflexion sur les Sô », *Compte rendu des séances de l'Institut Français d'Anthropologie*, 2012, p.80-88.
- BOULNOIS, Jean, « La migration des Sao au Tchad », *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, vol.5. Paris, 1943, p.80-121.
- BOUQUET, Christian, *Insulaires et riverains du lac Tchad : une étude géographique*, Vol. 2. Paris, l'Harmattan, oct. 1991.
- BOURDETTE, Donon Marcel, *Tchad 1998*, L'Harmattan, Paris, 1998.
- BOUTINOT, Laurence, *"Le migrant et son double". Migration. Ethnie. Religion au Nord Cameroun*, Université de Paris 1. Panthéon-Sorbonne, thèse de doctorat, 1994.
- BOUTRAIS, Jean, *Le Nord du Cameroun : des hommes, une région*. Paris, Institut de recherche pour le développement (IRD) Editions, 1984.

- BOVIN, Mette, « Nomades « sauvages » et paysans « civilisés ». WoDaaBe et Kanuri au Borno ». *Journal des africanistes*, 1985, tome 55, fascicule 1-2. Le worso. Mélanges offerts à Marguerite Dupire, sous la direction de Suzanne Bernus et Claude Tardits, p.265-323
- BRAHIM Seid, Joseph, *Au Tchad, sous les étoiles*. Paris, Présence africaine, 1962.
- BRESC, Henri, « Le temps des géants », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*. 13e congrès, Aix-en-Provence, 1982. p. 243-266.
- BUSINO, Giovanni et PARETO, Vilfredo, *Monnaie et para-monnaie dans les sociétés non-industrielles*. Genève, Librairie Droz, 1970.
- CAITUCOLI, Claude, *Lexique masa, Tchad et Cameroun*, Paris - Yaoundé, Agence de coopération culturelle et technique (ACCT) Cerdotola, 1983.
- CHAMPION, Pierre, « Nécrologie de Marcel Griaule ». *Journal de la Société des Africanistes*, 1956 : vol. 26, numéro 26, p.267-271.
- CHEVALIER, Auguste, *L'Afrique centrale française : Récit du voyage de la mission. Front Cover. Mission scientifique Chari-Lac Tchad*, A. Challamel, Paris, 1932.
- CHAPELLE, Jean, *Le peuple tchadien : ses racines, sa vie quotidienne et ses combats*. Paris, l'Harmattan, 1986.
- COHEN, David, « Entretien avec David Cohen », A. Lonnet & A. Mettouchi, *Les Langues chamito-sémitiques (afro-asiatiques)*, vol. 2, Paris, Ophrys, 2006.
- COHEN, Ronald, « The just-so So ? A spurious tribal grouping in Western Sudanic history », *Man*, 62, 1962, p. 153-154.
- CONNAH, Graham, *Journal of the Historical Society of Nigeria*, IV, 2, 1968, p. 313-320 et dans les *Actes du Colloque d'Archéologie africaine de Fort-Lamy*, 1966.
- COLLECTIF, *La littérature sahéenne du bassin du lac Tchad : Voix, langages et poétiques*, *Archives contemporaines*, Volume 3, *Revue Mosaïques*, 2015.
- CONNAH, Graham, *Three thousands years in Africa : Man and environment in the Lake Chad region of Nigeria*, Cambridge / Londres / New York / New Rochelle / Melbourne / Sydney, Cambridge University Press, xx + 268 p.1981.
- COURTIN, Jean, « Le sanctuaire « sao » de Bout-Al-Kabir (Fort-Lamy, Tchad) ». *Bulletin de la Société préhistorique française. Comptes rendus des séances mensuelles*, tome 62, n°3, 1965 ; p.100-103.
- CYFFER, Norbert et Hutchison, John (éd.), *Dictionary of the Kanuri Language*, Foris / University of Nigeria, Dordrecht / University of Maiduguri, XX + 200 p.1990.
- *A Sketch of Kanuri*, Cologne, Rüdiger Köppe, 1998.
 - *English-Kanuri Dictionary*, Cologne, Rüdiger Köppe, XIV + 226 p.1994.
- D'ANNA, Andréa, Desbat, Armand, Garcia, Dominique, Schmitt, Anne, Verhaege, Frans, *La céramique. La poterie du Néolithique aux Temps modernes*. Errance, 2003.
- DE PEDRALS, Denis Pierre, *Archéologie de l'Afrique noire : Nubie-Ethiopie-Niger Sahélien- l'air Tchadienne-Niger intérieur-Zimbabwe-Sénégal-Congo Belge*. *Archéologie de l'Afrique noire*, Paris, Payot, 1950.

- DECHAMPS, Florence, (Dir), *Les Sources orales de l'Histoire : Récits de vie, entretiens et témoignages*. Paris, Breal, 2006.
- DECORSE, Gaston Jules, *Du Congo au lac Tchad : la brousse telle qu'elle est ; les gens tels qu'ils sont ; carnet de route*. London: *Forgotten Books*. (Original work published 1906), 2013.
- UNESCO, *Définition de l'UNESCO de la culture, Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles. Conférence mondiale sur les politiques culturelles*, Mexico City, 26 juillet - 6 août 1982.
- DEHAM, Dixon et al., *Narrative of travels and discoveries in Northern and Central Africa : in the years 1822, 1823*, London, John Murray, 1826.
- DEMOULE, Jean- Paul (Dir), « La notion de « culture », *La révolution néolithique en France*. Paris, Éditions La Découverte et Inrap, 2007.
- DESANGES, Jehan, « Les Protoberbères », chapitre 17, *Histoire générale de l'Afrique* (UNESCO), vol. 2, Paris, 1980.
- DEVISSE, Jean, « la recherche archéologique et sa contribution à l'histoire de l'Afrique Occidentale », *Recherche Pédagogie et culture*, Volume IX, n°55, Paris, 1985.
- DEWIÈRE, Rémi, *La découverte des « Siècles Sombres » du Kanem Bornū : Constitution des sources et des savoirs sur l'établissement des Sefuwa dans la région du Bornū (XIIIe-XVIe siècles)*, Mémoire de Master 2, dirigé par Bertrand Hirsch, Paris 1, 2008.
- DINE, Joël, *Chronique tchadiennes, Journal d'un coopérant 1974-1978*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- DIOP, Cheick Anta, « Introduction à l'étude des migrations en Afrique centrale et occidentale. Identification du berceau nilotique du peuple sénégalais », *Bulletin de l'Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN)*, ser. B, t. XXXV, n°4, Dakar, 1973, p.769-792,
- "Ethnonymes et toponymes africains", *Etudes et Documents n°6 pour l'Histoire générale de l'Afrique*, Paris, Unesco, 1984.
 - « Origine des Laobés », *Nations nègres et culture*, Paris, Présence Africaine, 2007 (4e éd.).
- DJINDJIAN, François, F. *Méthodes pour l'archéologie*, Paris, Armand Colin, 1991.
- DOUTOUM, Mahamat Adoum, « Place et statut des forgerons dans la société maba du Tchad », *Journal des africanistes*. 1990, t.60 fascicule 2, p.149-160.
- DUBOIS Robert, « Bas Chari, rive sud du Tchad et Bahr el Ghazal », *Annales de Géographie*, t. 12, n°64, 1903. pp. 339-356.
- DUMAS-CHAMPION, Françoise, *Les Masa du Tchad : bétail et société*, Paris ? Cambridge, University Press / Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1983.
- EBERSCHWELER, Clémence, *La valorisation le lac Tchad*, mémoire de master 2, Université de Versailles, 2011.
- ELOUGA, Martin, *Archéologie du Cameroun méridional : Etude de la céramique des sites du sud de la boucle de la Sanaga*, thèse de doctorat en archéologie, Université Yaoundé 1, 2001.
- ENGELBERT, Mveng, « Les Sao », *Histoire du Cameroun*, Centre d'édition et de production pour l'enseignement et la recherche, 1984, p. 41-44.

- ESSOMBA, Joseph-Marie (dir.), *L'Archéologie au Cameroun*, in : *Actes du premier colloque international de Yaoundé, 6-9 janvier 1986*, Karthala, 1992.
- FARGE, Arlette, « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain*, n° 38, 2002.
- FIERRO-DOMENECH, Alfred, « Lebeuf (Jean-Paul et Annie) : *Les Arts des Sao. Cameroun, Tchad, Nigeria*, *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 64, n°237, 4e trimestre 1977.
- FIORIO, Elisa, « Oralité et identité culturelle : la tradition orale en pays tupuri (Tchad) », *Museum International*, N° 229 / 230, 2006, p.537-542.
- FORTES M & Dieterlen G, *African systems of thought*, *International African Institute Oxford University Press for Internat. Afr. Inst*, London, 1966.
- GAETANO, Ciarcia « Exposer le mythe. À propos de L'Afrique de Marcel Griaule », *L'Homme*, 1999, tome 39 n°151, p.287-290.
- GAETANO, Garcia, « Du mirage au Miracle. L'archéologie comme mythe ethnographique : Les Sao légendaires de Marcel Griaule », Voisenat Claudie (dir.), *Imaginaires archéologiques*, Paris, Les Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2008, p.265-274.
- GALTIER, Jacques, Mireille, *Hériter, transmettre : le bagage de bébé*. Toulouse : ERES "Les Dossiers de Spirale", 2008.
- GAUGUE, Anne « La maison des ancêtres », L'exposition des territoires dans les musées privés d'Afrique tropicale, Bonnemaïson Joël (ed.), Cambrézy Luc (ed.), Quinty Bourgeois Laurence (ed.). *Le territoire, lien ou frontière ?2. La nation et le territoire*, Paris, l'Harmattan, 1995, p.139-148.
- GAUQUELIN, Maud, « Ben Yahmed Danielle, Atlas du Tchad », *Journal des africanistes* [En ligne], 78-1/2 | 2009, mis en ligne le 01 mars 2012, consulté le 14 septembre 2014. URL : <http://africanistes.revues.org/2754>.
- GAUTHIER, Jean-Gabriel, « La civilisation São : recherches archéologiques en pays Fali (Nord Cameroun) », Paris, *Archeologia*, no 49, août 1972, p. 45-56.
- *Recherches sur la préhistoire en pays fali Nord-Cameroun*, Université de Bordeaux, 1971, 3 vol., 572 p.
 - « Influence de la civilisation Sao sur les cultures faliennes de ma moyenne-Bénoué » *L'identité tchadienne*, l'Harmattan, 1994.
 - « L'étonnante sculpture São », Paris, *Archeologia*, no. 103, février 1977, p. 60-71.
 - « Archéologie du pays Fali, Nord Cameroun (Étude de synthèse d'une population donnée dans son écologie et son environnement, Kirdi Fali du Cameroun septentrional) », CNRS, Paris, 1979.
 - *Les Chemins du mythe : essai sur le savoir et la religion des Fali du Nord Cameroun*, Centre national de la recherche scientifique, 1988.
 - *Construction de système d'aide à la connaissance en archéologie préhistorique, structuration et affectation : méthodes et algorithmes*. 2^e volume, thèse du 3^e cycle : archéologie préhistorique, Paris1, Paris, 1991.
- GOUAL, Nanassoum, *300 dates de l'histoire du Tchad*, N'Djamena, Cefod-Editions, 1995.
- GRAVARI-BARBAS, Maria, GUICHARD-ANGUIS, Sylvie « La naissance d'une tradition européenne du patrimoine » ; *Regards croisés sur le Patrimoine dans le monde à l'aube du XXIème siècle*, Presse de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.

- GRIAULE, Marcel, LEBEUF, Jean-Paul, « Fouilles dans la région du Tchad », *Journal de la Société des Africanistes*, tome 18, 1948.
- GRIAULE, Marcel, *Les flambeurs d'hommes*, Paris, Calmann-Lévy, 1934.
- *Les Sao légendaires*, Paris, Galimard, 1943.
 - *Les grands explorateurs*, Paris, Presses universitaires de France, 1948.
- GUILLAN, France, *L'argile tout simplement*, Demeter, *Collection Sainte/Bien-Etre*, 2011.
- HAMPATE-BA, Amadou, « La tradition vivante », *Histoire générale de l'Afrique : Méthodologie et préhistoire africaine*, Paris, Unesco, 1980.
- HARTWEG, Raoul et TREINEN, Françoise, « Ossements anciens de Mdaga, Etudes et documents Tchadiens », Fort Lamy, Institut national tchadien des sciences humaines (INTSH), série A, 2, 1966.
- HARTWEG, Raoul, « Les squelettes humains anciens du village de Sao », *Journal de la Société des Africanistes*, vol. 12, Numéro 1, 1942.
- « Ossements humains anciens du village de Sao », *Journal de la Société des Africanistes*, Paris, XII, 1942, p.1-7.
- HENRY, Louis, *Dictionnaire démographique multilingue*, volume français, 2^e édition, Liège, 1981.
- FAUVELLE-AYMAR, François-Xavier et HIRSCH, Bertrand, « Le "pays des Noirs" selon Léon l'Africain : géographies mentales et logiques cartographiques », *Afrique et Histoire*, Verdier, 2009.
- HONGRESSE et Mekongoto Esther, « Rapport de l'enquête sur la poterie », Ministère des Affaires Sociales et de la Promotion Féminine, N'Djamena, s.d.
- HUARD, Paul, « Gravures rupestres de l'Ennedi et des Erdis », *Bulletin de l'Institut de Recherches scientifiques au Congo*. Vol. 2, 1963, p. 3-39.
- HUARD, Paul, MASSIP, Jean-Marie, « Gravures rupestres du Tibesti méridional et du Borkou », *Bulletin de la Société préhistorique de France*, tome 60, 1963.
- IDE, Amadou, *Préhistoire dans la vallée de la Mékrou. (Niger méridional)*, thèse de doctorat, Paris I, Sorbonne, 1997.
- JANSEN, Gerard (photos) et Gauthier, Jean-Gabriel (texte), « Ancient art of the Northern Cameroons : Sao and Fali/Art ancien du Nord-Cameroun : Sao et Fali », *Anthropological Publications*, Oosterhout, 1973.
- JEAN-LEON l'Africain, *Description de l'Afrique*, Nouvelle édition traduite de l'italien par A. Epaulard et annotée par A. Epaulard, Th. Monod, H. Lhote et R. Mauny, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, 2 vol., XVI + 630, 1956, cartes hors texte.
- JOLLY, Éric, « Des jeux aux mythes : le parcours ethnographique de Marcel Griaule », *Gradhiva*, no.9, 2009.
- KAMA, Sywor Kamanda, *Les Contes du griot I*, Paris, Présence africaine, 1988.
- KAYA, D, « Les Etats Hawsa », *L'Afrique du XVe au XVIIIe siècle*, (Bethwell A. Ogot, dir.), UNESCO, Paris, 1999.
- KETCHIEMEN, Arol, *Dictionnaire de l'origine des noms et surnoms des pays africains*, Favre, 2014.
- KINGSLEY, Charles, *The Northern tribes of Nigeria*. Londres : Oxford University Press, 1925.

- KI-ZERBO, Joseph et al., *Histoire générale de l'Afrique*, Paris, Unesco : *Nouvelles Editions Africaines*, 1980.
- KOCH, Michel, *Réussir la transmission de son patrimoine à ses enfants*, Paris, Harmattan, 2003.
- *L'histoire de l'Afrique noire d'hier à demain*, Paris, Hatier, 1978.
- LANGÉ, Dierk, Berthoud S., 1972, « L'intérieur de l'Afrique occidentale d'après Giovanni Lorenzo Anania (xvie siècle) », *Cahiers d'histoire mondiale*, 14 (2), P. 299-250.
- LANGÉ, Dierk, *Contribution à l'histoire dynastique des Kānem-Bornū (des origines jusqu'au début du XIX^e siècle)*, Université Panthéon-Sorbonne, Paris, 2 vol., 282 p. (thèse de 3e cycle d'Histoire ; avec une traduction du *Dīwān al-salaḥīn Bornū, chronique des souverains de l'empire Kānem-Bornū*), 1974.
- *Le Diwan des Sultans du (Kanem-) Borno : Chronologie et histoire d'un Royaume Africain*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1977.
 - « Progrès de l'Islam et changement politique au Kanem du XI^e au XIII^e Siècle : Un essai d'interprétation », *The Journal of African History*, 19(4), 1978.
 - « La région du lac Tchad d'après la géographie d'Ibn Saïd », *Annales islamiques*, n°16, 1980, p. 149-181.
 - « L'éviction des Sēfuwa du Kānem et L'origine des Bulāla », *The Journal of African History*, Vol. 23, No. 3, p. 315-33.1982.
 - "The kingdoms and peoples of Chad", D. T. Niane (ed.), *General History of Africa*, vol. IV, UNESCO, London, 1984, p. 238–265.
 - "Préliminaires pour une Histoire des Sao". *The Journal of African History*, vol.30, N°2, *Cambridge University press*, 1989.
 - « The Emergence of social complexity in the southern Chad Basin towards 500 BC: Archaeological and other evidence ». *Borno Museum Society Newsletter*, n° 68-71, 2007, p. 49-68.
 - « L'immigration de la langue tchadique Sao vers 600 avant notre ère ». *Borno Museum Society Newsletter*, n°72/73, 74/75, 2008, 72-75, 84-106 ;
 - "An introduction to the history of Kanem-Borno: The prologue of the Dīwān", *Borno Museum Society Newsletter* 76–84, 2010, p.79–103
- LANGLOIS, Olivier, « Distributions ancienne et actuelle des décors imprimés au Diamaré (Nord-Cameroun) et à ses marges », in : *Actes de la deuxième table ronde "La céramique imprimée du Sahara et de ses marges"*, Annabelle Gallin et Dominique Commelin (Dir.), Aix-en-Provence, ESEP (Umr 6636), (*Préhistoire Anthropologie méditerranéennes* ; 13), 2004.
- LANTIER, Raymond, LEBEUF, Jean-Paul et MASSON DETOURBET Annie, *La civilisation du Tchad suivi de Les bronzes sao*, Payot, Paris, 1950.
- LARGEAU, Victor-Emmanuel, *A la naissance du Tchad (documents présentés par le colonel Louis Caron)*, Éd. Sépia, Saint-Maur-des-Fossés, 2001.
- LE CORNEC, Jacques, *Les mille et un Tchad*, l'Harmattan, Paris, 2003.
- LEBEUF, Jean-Paul, GRIAULE, Marcel, « Fouilles dans la région du Tchad », *Journal de la Société des Africanistes*, Volume 18, Numéro 1, 1948.

- « Bracelets anthropomorphes de Gaïwé (Tchad) », *Journal de la Société des Africanistes*, tome 35 fascicule 1, 1965.
- LEBEUF, Annie et Jean-Paul, « Datations au C14 de sites Sao (Cameroun et Tchad) », *Notes africaines*, Dakar, no. 128, octobre 1970.
- *Les Arts des Sao : Cameroun, Tchad, Nigeria*, Chêne, Paris, 1977.
- LEBEUF, Jean Paul et Detourbet, Annie Masson, *Les civilisations du Tchad : le pays tchadien, la légende et l'histoire, des Sao et les peuples actuels*, Paris ; Payot, 1950.
- LEBEUF, Annie, *Les principautés kotoko : Essai sur le caractère sacré de l'autorité*, Paris, CNRS, 1969.
- « L'origine et la constitution des principautés kotoko (Cameroun septentrional) » *Acte de Colloque international du Centre national de la recherche scientifique*, « Contribution de ma recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun », Paris, 1981, CNRS, n°551, 1975.
- LEBEUF, Jean-Paul et Annie, COURTIN, Jean, TREINEN-CLAUSTRE Françoise, *Le gisement sao de Mdaga (Tchad). Fouilles 1960-1968*, Société d'ethnologie, Paris, 1980.
- « Broderie et symbolisme chez les Kanuri et les Kotoko », *Revue Objets et Mondes*, tome X, fasc. 4, 1970, p. 263-282.
- LEBEUF, Jean-Paul et al. *Le gisement Sao de Mdaga (Tchad) : Fouilles 1960-1968*, Paris, Société d'Ethnographie, 1980.
- LEBEUF, Jean-Paul, « L'origine et la constitution des principautés kotoko (Cameroun septentrional) », TARDITS C. dir., *Contribution à la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, Colloques internationaux du Centre national de la recherche scientifique, n°551, Paris, 1981.
- LEBEUF, Jean-Paul, *Archéologie du pays Fali, Nord Cameroun*, Éditions du CNRS, Meudon, 1979, 362 p.
- *Archéologie tchadienne : les Sao du Cameroun et du Tchad*, Hermann, Paris, 1962. « Travaux archéologiques dans les basses vallées du Chari et du Logone (1936-1980) », *Compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, Volume 124, Numéro 4, 1980.
- LEBEUF, Jean-Paul, HURTEL, Loïc-Pierre, MENU, Michel, « Bronzes camerounais anciens », *Bulletin de la Société préhistorique française*. tome 82, N. 8. 1985.
- LEMBEZAT, Bertrand, *Les populations païennes du Nord-Cameroun*, Mémoires de l'Institut Française d'Afrique Noire, Yaoundé, Centre du Cameroun, 1950.
- LEVZION, N. et HOPKINS, J. F. P., *Corpus of early Arabie sources for West African history*, Cambridge, University Press, 1981. — 23,5 cm, xx-492 p
- MACEACHERN, Scott, « Processus de montagnard ethnogénèse dans les monts Mandara du Nord du Cameroun, régions limitrophes : Mdaga », Université de Calgary (ed.), Londres 2003.
- MAES Louise-Marie, « Eau et histoire du peuplement dans le bassin du Tchad », Hermann Jungrathmayr, Daniel Barreteau et Uwe Seibert Éd., *L'homme et l'eau dans le bassin du les Sao = Man and water in the lake Chad basin*, Paris, Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer, 1997.

- MAGNANT, Jean-Pierre (dir.), *La chefferie ancienne : études historiques sur le pouvoir dans les sociétés précoloniales du Tchad d'après les sources orales*. Presses universitaires de Perpignan, Perpignan, 1994.
- MAIKOREMA, Zakari, « Les raisons d'une ambassade Bornoane au Maroc en 1583, une réinterprétation ». Rabat, Université Mohammed V, 1991.
- MAKRADA MAÏNA, Manga, *Le patrimoine culturel des Sao du bassin du lac Tchad : connaissance et mise en valeur », Mémoire de Master TPTI*, dir. Filipe Themudo Barata, Université d'Evora, Mai 2010.
- « Les Sao du bassin du lac Tchad : enjeu culturel et développement économique », *Los bienes culturales y su aportación al desarrollo sostenible*. Barciela López C (dir.), Alicant, Ed. Universitat d'Alacant, 2012.
 - « Le patrimoine artisanal Sao au Tchad », *L'aluminium et laalebasse Patrimoines techniques, patrimoines de l'industrie en Afrique*. Anne-Françoise Garçon (Dir.), Coédition du Pôle éditorial de l'Université de technologie Belfort-Montbéliard (UTBM) et l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2013.
- MALAVAL, Jean, *Essai de chronologie tchadienne (1707-1940)*, Éditions du CNRS, Paris, 1974.
- MALEY, Jean, « Études palynologiques dans le bassin du Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique nord-tropicale de 30 000 ans à l'époque actuelle », *Travaux & documents ORSTOM*, no 129, 1981, 586 p.
- MARIANNICK, Jadé, *Patrimoine immatériel. Perspectives d'interprétation du concept de patrimoine*. Paris, l'Harmattan, 2006.
- MARLIAC, Alain, *Archéologie du Diamaré au Cameroun septentrional : milieux et peuplements entre Mandara, Logone, Bénoué et Tchad pendant les deux derniers millénaires*. Archaeopress, 2006.
- MARTIN, Jean Yves, « Essai sur l'histoire précoloniale de la société matakam », *Colloques Internationaux du Centre national de la recherche scientifique*, no. 551. - *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Claude TARDITS (dir.) Volume I, Paris, 24-28 septembre 1973.
- MARTIN, Bernard, « Mai Idris of Borno and the Ottoman Turks, 1576-78 », *London, International Journal of Middle East Studies*. 3 (4), Oct. 1972, 470-490.
- MAUNY, Raymond, « Lebeuf (Jean-Paul) : Carte archéologique des abords du lac Tchad (Cameroun, Nigeria, Tchad) », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 59, n°21 5, 2e trimestre 1972. P. 324-325.
- MAUNY, Raymond, « Tableau géographique de l'Ouest africain au moyen âge d'après les sources écrites, la tradition orale, et l'archéologie ». Dakar, *l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, 1961.
- MBAIRO, Jean, *Catalogue d'objets archéologiques du Musée National et Musée sao kotoko de Gaowi (Tchad), mémoire de maîtrise d'Histoire*, Universités de N'Djamena et Orléans, 2002.
- MEEK, Charles Kingsley, "The Northern tribes of Nigeria", London, *Oxford University Press*, 1925.

- MIGEOD, Frederick W. H., « The ancient So people of Borno », *Journal of the African Society* n°23 (89) 1923, réédité dans *Borno Museum Society Newsletter*, n° 13 et 14, octobre-novembre-décembre 1992; janvier-février-mars 1993, p. 15-24.
- MILEY, Jean, « Mécanisme des changements climatiques aux basses latitudes », Elsevier Scientific Pub. CO Amsterdam *Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology*, 14 1973, p.193-227.
- MONIOT, Henri, « Pour une histoire de l'Afrique noire », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 17e année, no. 1, 1962.
- « Les voies de l'histoire de l'Afrique : la tradition orale », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 19e année, no. 6, 1964.
 - « Jean-Paul Lebeuf, Archéologie tchadienne », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, Volume 19, Numéro 2, 1964.
- Monod, Théodore, « A propos des jarres-cercueils de l'Afrique Occidentale ». *Afrikanischen Studien*, Berlin, 1932, p. 30-44.
- Monod, Theodore, « Un problème à étudier : la question sao », *La terre et la vie*, II 4 avril 1932, p.239-241.
- Muke, Simon. « Transmission de la tradition orale africaine en exil », Besson Jacques et Galtier Mireille, *Hériter, transmettre : le bagage de bébé*. Toulouse : ERES "Les Dossiers de Spirale", 2008.
- Musée Barbier-Mueller de Genève, « Terres Cuites Africaines : Un Héritage Millénaire », *Dossier de presse*, 2009.
- Mveng, Engelbert, *L'Art et l'artisanat africains*, Yaoundé, Ed. Clé, 1980.
- Nachtigal, Gustave, 1987, *Sahara and Sudan, vol. III, The Chad Basin and Bagirmi, translated from the original german with new introduction and notes by Allan G. B. Fisher and Humphrey J. Fisher, C. Hurst & Co, Londres / Humanities Press International, Atlantic Highlands (New Jersey), XXII + 519 p., 3 cartes hors texte.*
- *Sahara et Soudan, Tripolitaine, Fezzan, Tibesti, Kanem, Borkou et Borno*, traduit de l'allemand par Jules Gourdault, Paris, Hachette, VIII + 552 p., 1 carte hors texte, (s.d.).
 - *Saharâ und Sûdân*, 2 volumes, Berlin 1879-81, volume III édité par E. Groddeck, Leipzig, 1889.
- Nam, Saloum, *Études archéologique des pavements en céramique dans e Bas-Chari Logone (République du Tchad). Mémoire de DEA*, Université de Yaoundé II, Yaoundé, 2008.
- Ndadoum, Nadmian, *Les conflits sociaux aux rivages du Lac Tchad dus à la régression du niveau des eaux : Le cas du canton de Bol, Mémoire dans le cadre de l'obtention du diplôme de Master en Sciences régionales / Planification spatiale*, Institut des Sciences Régionales et Institut d'Urbanisme et de la Planification, direction de Prof. Dr. rer. rat. Joachim Vogt, Université de Karlsruhe, 2010, p.8.
- NDIAYE AHMADOU, Raphaël, « La tradition orale : de la collecte à la numérisation », *Congrès de La Fédération Internationale des Associations et Institutions de Bibliothèques (IFLA)*, Bangkok, Thaïlande, du 20 au 28 août 1999.

- NDIAYE, Tidiane, *L'éclipse des Dieux. Grandeur et désespérance des peuples noirs*. Paris, éd. du Rocher, *Le Serpent à Plumes*, 2006.
- NJOMGANG, Henry, PUEPI, Bernard « Les Kotoko, ces descendants des Sao », *Le Cameroun : Arts, histoire et traditions*, Éditions l'Harmattan, Paris, 2004.
- NORAY DE Marie-Laure, *Waza Logone : Histoires d'eaux et d'hommes ; vivre dans la plaine inondable de Waza Logone au Cameroun*, IUCN, 2002.
- NOUDJIKO, Hamdji Milman. *Les forgerons de Kimré et de N'Djaména (Tchad) : techniques et valorisation. Mémoire de Master*, Porto: 2^o Ciclo de Estudos em Arqueologia, Universidad de Porto, 2013.
- O'FAHEY, Rex Seán, "Endowment, Privilege, and Estate in the Central and Eastern Sudan", *Islamic Law and Society*, Vol. 4, No. 3, *Islamic Law and Society*, 1970.
- OLSON, J S. "The Peoples of Africa", *Ethnohistorical Dictionary*. Greenwood Publishing Group, 1996.
- OUMOUNHABIDJI KAINA, Aimé, *La poterie Sao : techniques de fabrication et valorisation, mémoire Master Erasmus Mundus TPTI*, Université Paris 1, sous la direction de A.-F. Garçon, 2011.
- PALES, Léon, « Découverte d'un important gisement préhistorique à Fort-Lamy (Tchad) », *Journal de la société des Africanistes*, Volume 7, Numéro 2. Année 1937.
- PALMER, Richmond, "The Borno Sahara and Sudan", Londres, John Murray, VII + 296 p., carte hors texte 1936, [réimpr. à New York par Negro Universities Press, 1970].
- PAPET, Edouard et Wallon, Aude-Virey, *Masques. De Carpeaux à Picasso*, Hazan, 2008.
- PIAS, Jean, *La végétation du Tchad : ses rapports avec les sols, variations paléobotaniques au quaternaire ; contribution à la connaissance du bassin tchadien*, IRD Editions, 1970.
- PLUME, Yves, *Mission Tchad - Cameroun. Documents. Souvenirs. Visages. L'annonce de l'évangile au nord Cameroun et au Mayo Kebbi 1946-1986*, Editions Oblates, 1990.
- PNUE, *Afrika's Lakes, Atlas of Our Changing Environment*. United Nations Environment Programme, 2006.
- PONARI, Nembonde, *Le site Sao de Djalali : sondages archéologiques et étude du matériel, Mémoire de Maîtrise en Histoire Ancienne*, option : Archéologie, dir. Tchago Bouimon, Université de N'Djamena, 2002.
- PONARI, Nembonde, *Étude archéologique des implantations humaines de la rive droite du Chari République du Tchad*, mémoire de DEA, Université de Yaoundé 1, 2007.
- POULOT, Dominique, « Le sens du patrimoine : Hier et aujourd'hui (Note critique) », *Annales ESC*, Novembre-décembre 1993, n°6, 1601-1613.
- PROST, Antoine. *Douze leçons sur l'histoire*. Paris, Seuil, 1996.
- RAIMOND, Christine, ARDITI, Claude, *Atlas du Tchad / carte (broché)*, Jaguar, 2013.
- Rapport du Ministère de l'environnement et des ressources halieutiques*, « Stratégie nationale et plan d'actions pour la mise en œuvre de l'initiative grande muraille verte au Tchad »
- Rapport du recensement de la population de 2003 au Tchad*.
Revue Nature n° 418, 11juillet 2002 et n° 434, 7 avril 2005.

- ROCHER, Guy, *Introduction à la sociologie générale*, Montréal : Éditions Hurtubise HMH ltée, 3^e édition, 1992.
- ROI-Gourhan, André, *Milieu et Technique, science d'aujourd'hui*, Editions Albin Michel, 1945 et 1973.
- RONCIERE (De La), Charles, « Une histoire du Borno au XVII^e siècle, par un chirurgien français captive à Tripoli », *Revue de l'Histoire des Colonies Françaises*, 7 (3), 1919, p.78-81.
- ROSEN, Jean, *Bilan critique des approches céramologies du Néolithique à l'époque moderne*, CNRS, Dijon, 2005.
- SA İBOU, Issa, « Paroles d'esclaves au Nord-Cameroun. », *Cahiers d'études africaines* 3/2005 (n° 179-180), p. 853-877.
- SAÏBOU, Issa, *Les coupeurs de route : histoire du banditisme rural et transfrontalier dans le bassin du lac Tchad*, Karthala, Paris, 2010.
- SCHIELE, Bernard, « Les trois temps du patrimoine », *Patrimoines et identités, Editions Multimondes, Musée de la Civilisation*, Québec, 2002.
- SCHNEIDER, Jean-Louis, *Le Tchad depuis 25 000 ans : géologie, archéologie, hydrogéologie*, (préface d'Yves Coppens, Masson, Paris, Milan, Barcelone, 1994.
- SEIGNOBOS, Christian, et TOURNEUX, Henry, « Sao », *Le Nord-Cameroun à travers ses mots : Dictionnaire de termes anciens et modernes*, Karthala, 2002.
- SERRE, Jacques, *Hommes et destins, Afrique noire / sous la direction de Jacques Serre ; préface, Pierre Gény*. 2011.
- SEYDOU, Camara, « La tradition orale en question », *Cahiers d'études africaines*, 144, Sur les traditions orales des peuples africains.), 1996.
- SOCPA, Antoine, *Démocratisation et autochtonie au Cameroun : trajectoires régionales différentes*, vol. 1 de *Modernity and belonging*, Éd. LIT Verlag Münster, 2003.
- SWARTZ, Berufskolleg K, DUMETT, Raymond E. "West African Culture Dynamics: Archaeological and Historical Perspectives", *World Anthropology*, Walter de Gruyter, 1980.
- Tam, Lambert, « la commission du bassin du lac Tchad et le processus de la GIRE », *Assemblée générale des organismes de bassin*, Dakar, du 03 au 06 Novembre 2004.
- TARDITS, Claude, ADLER, Alfred, « Le royaume moundang de Léré », Claude Tardits (dir.), *Princes & serviteurs du royaume : cinq études de monarchies africaines, Société d'ethnographie*, Paris, 1987.
- TCHAD, page d'histoire, *Les hommes*, Centre Al-Mouna, N'Djaména (Tchad), 2005.
- TCHAD, page d'histoire, *Les peuples*, Centre Al-Mouna, N'Djaména (Tchad), 2005.
- TCHAD, page d'histoire, *Les sites et cités*, Centre Al-Mouna, N'Djaména (Tchad), 2005.
- TCHAGO, Bouimon, *La métallurgie ancienne du fer dans le sud du Tchad. Projection archéologiques, sondages*, thèse de doctorat, Université d'Abidjan, 1994.
- « Aperçu sur les sites Sao », *Toumaï action*, n°007 de mai 2007.
 - « Les fouilles du site de Dal, The Sao-Babalia Excavations of Dal », *Revue Scientifique du Tchad*, Centre National d'Appui à la Recherche (CNAR), juillet 2013.
- TEMPORAL, Jean, « Description de la barbarie par Léon l'Africain », Traduction de l'écrit, *De l'Afrique*, t 1, 1830.

- "The Founding of Kanem by Assyrian Refugees ca. 600 BCE", *Documentary, Linguistic, and Archaeological Evidence*, Boston 2011.
- THEBAUD, Brigitte, *Foncier pastoral et gestion de l'espace au Sahel : Peuls du Niger oriental et du Yagha burkinabé*, Karthala, Paris, 2002.
- TIDJANI, Ibrahim, « Les parures en bronze dans la société sao », mémoire de DESA, ENBA, Abidjan, 1997.
- TIJANI, Abba Isa, « Armlets of São », *Borno Museum Society Newsletter*, n° 11-12, avril-mai-juin-juillet-août-septembre 1992, p. 62-64.
- TILHO, Jean, « Documents scientifiques de la mission Tilho (1906-1909) ». Imp. Nat., Paris, vol. 3, (1910-1914).
- TOURE, Ahmadou, Ntji, Idriss Mariko. *Amadou Hampâté Bâ, homme de science et de sagesse : Mélanges pour le centième*. Paris : Karthala, 2005.
- TOURNEUX, Henry, « Les langues africaines et l'égyptien ». *Politique africaine*, vol. 55, 1994, p. 153-158
 - Le système vocalique dans le groupe « kotoko », Lébikaza K.(éd.), *Actes du 3ème Congrès mondial de linguistique africaine*, Lomé 2000, Cologne, Rüdiger Köppe, 2003.
 - « Le nom des Sao : approche étymologique », Bulletin de liaison de Méga-Tchad, réseau international de recherches pluridisciplinaires dans le bassin du lac Tchad Mega Tchad, Ndjamen, 2006.
- TREINEN-CLAUSTRE, Françoise, « Harpons en os dans un gisement Sao de la région de Fort-Lamy, République du Tchad », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t.62, N. 8, 1965.
 - « Graham Connah, Three thousand years », *Journal des africanistes*, Volume 52, Numéro 1 p. 195 – 1982.
 - « Sahara et Sahel à l'âge du fer, Borkou (Tchad) », *Mémoire de la Société des africanistes*, Paris, PUF, 1982.
- TRIAUD, Jean-Louis, « Idriss Alaoma, souverain guerrier de l'empire Borno », *Collection Les Africains*, Ed. Jeune-Afrique, t.3. 1977.
- TRIAUD, Jean-Louis, « Idris Alaoma », Julien, Charles-André, *Les Africains*, t. 3, Paris, *Journal des Africanistes*, 1977, 45-71.
- TRIMINGHAM, Spencer J., (1ère éd. 1962), *A History of Islam in West Africa*, Oxford / New York, Oxford University Press, 1982.
- TUBIANA, Joseph, « L'identité tchadienne : l'héritage des peuples et les apports extérieurs », *Actes du colloque international célébrant le 30e anniversaire de la fondation de l'Institut national des sciences humaines de l'Université du Tchad*, Paris, l'Harmattan, 1994.
- UNESCO, « Guide à l'intention des collectivités locales africaines », *Patrimoine culturel & développement local*, Une édition CRATerre-ENSAG, 2006.
- URVOY, Yves, *L'empire du Borno*, Paris, Larose, 1949.
- VANSINA, Jean, *De la tradition orale- Essai de méthode historique*, Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren, Annales-Série 8-Sciences Humaines. no. 5, 1961.

- VOISENAT, Claudie, « Imaginaires archéologiques », *Collection Ethnologie de la France*, Cahier, vol. 22, Les Ed. de la MSH, 2008.
- VOLLENHOVEN, Joost van, *Le Voyage de Nachtigal au Ouadaï*. Traduction complète par M., Paris (sans année, 1903), *Bulletin du comité de l'Afrique française* (faisant partie du 3e volume de l'édition allemande).
- WAI ANDAH, B, « L'Afrique de l'Ouest avant le VIIIe siècle », Ki-Zerbo, Joseph et all, *Histoire générale de l'Afrique*, Paris, Unesco : *Nouvelles Editions Africaines*, 1980.
- WENTE-LUKAS, Renate, « Fer et forgeron au sud du lac Tchad (Cameroun, Nigeria) », *Journal des africanistes*, t. 47, fascicule 2. 1977.
- ZAKARI, Maïkorema, *Contribution à l'histoire des populations du Sud-Est nigérien : Le cas du Mangari (XVI^e -XIX^e s.)*, Niamey, Institut de recherches en sciences humaines, 1985.
- ZELTNER, Jean Claude, « Notes relatives à l'histoire du Nord-Cameroun », *Etudes Camerounaises*, Douala, IV, 35-36, 1953, p.5-18.
- *Pages d'histoire du Kanem, pays tchadien*. Paris, L'Harmattan, 1980.